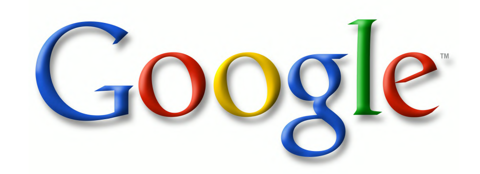
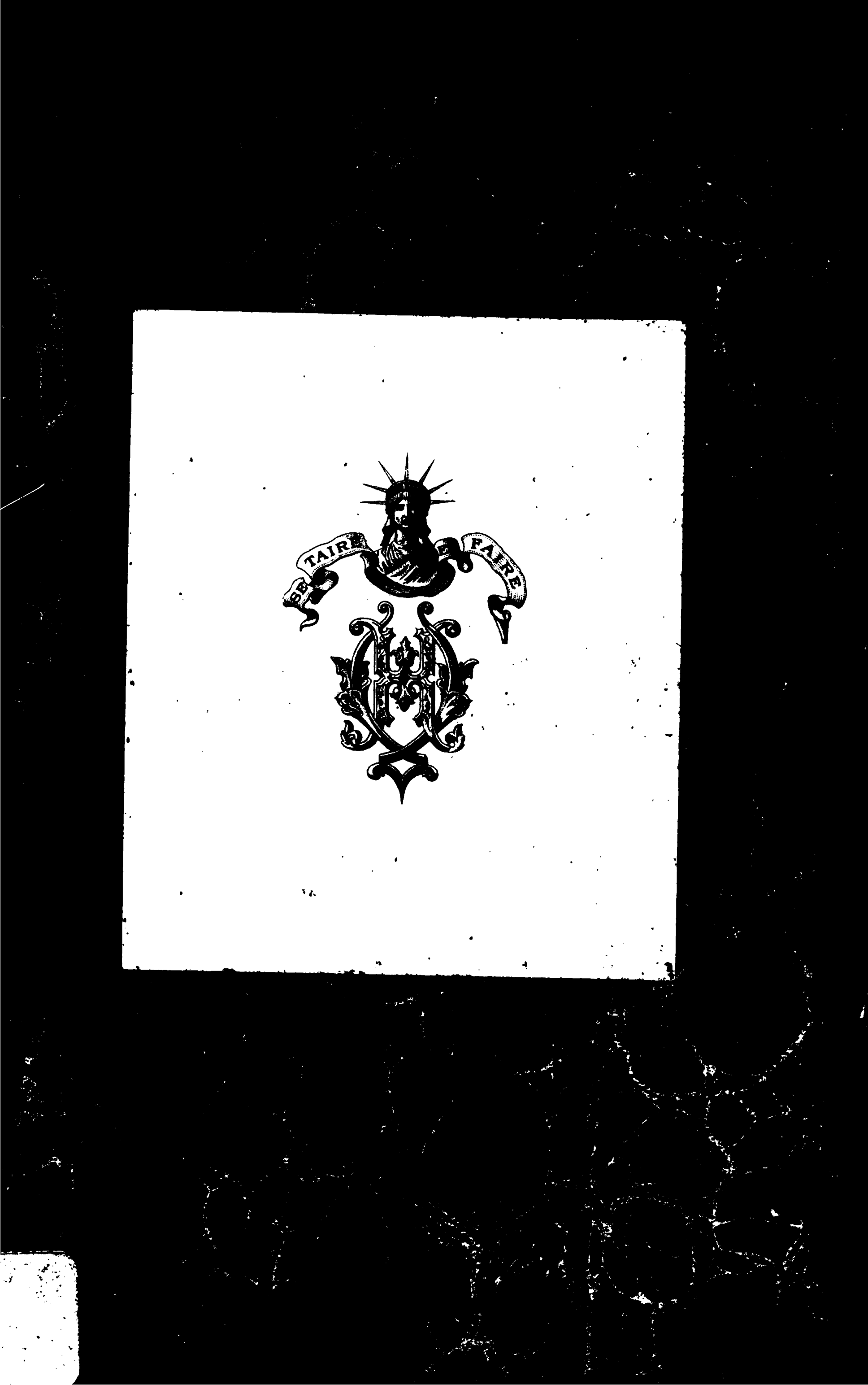
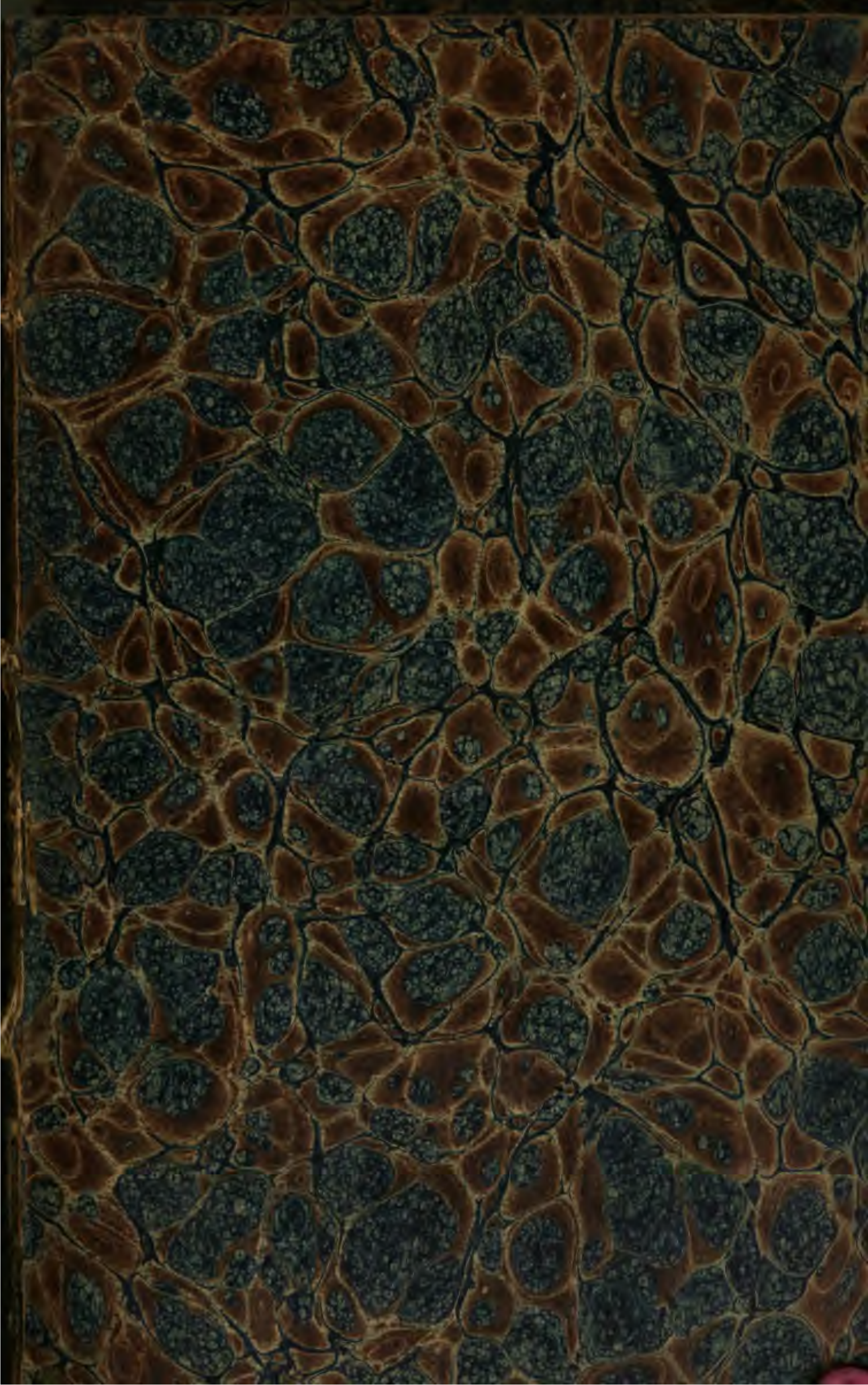



SE TAIRE
SE FAIRE

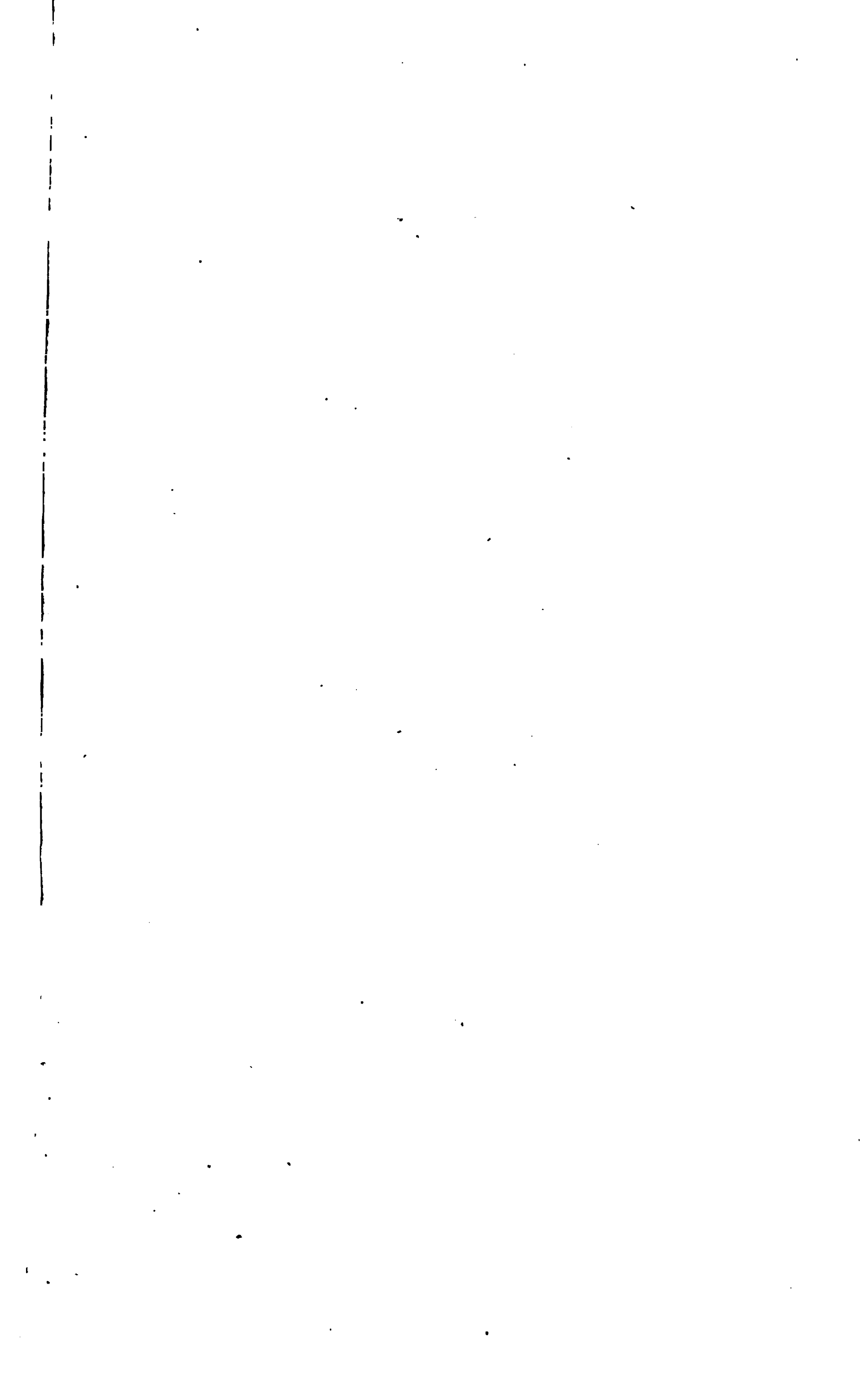


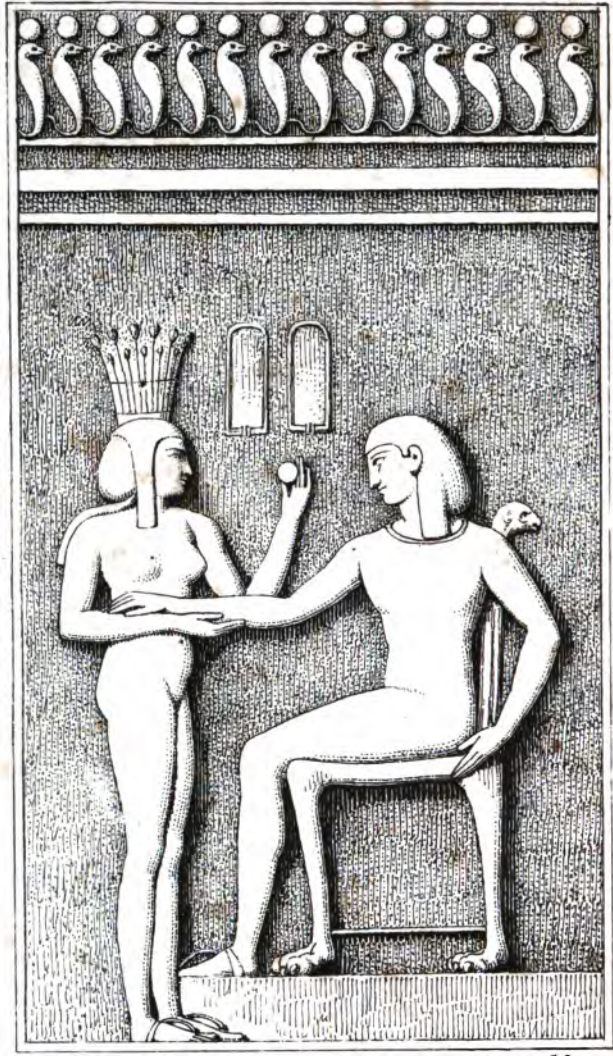
ÆLOÏM,

OU

LES DIEUX DE MOÏSE.

IMPR. DE JULES TEYCHENEY,
Fossés de l'Intendance, 56.





P. Lacour del.

Tulit mulier de Fructu illius, deditque viro suo.

Genèse, ch. 3 V. 6.

Lith. de Légé Bordeaux.

ÆLOÏM,

OU

LES DIEUX

DE MOÏSE,

PAR P.ierre LACOUR,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE BORDEAUX;
DIRECTEUR HONORAIRE DE L'ÉCOLE DE DESSIN DE LA MÊME VILLE,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE ET DE L'ACADÉMIE
ROMAINE D'ARCHÉOLOGIE, A ROME, ETC.

Ornés de vingt-six dessins lithographiés et d'un tableau synoptique.

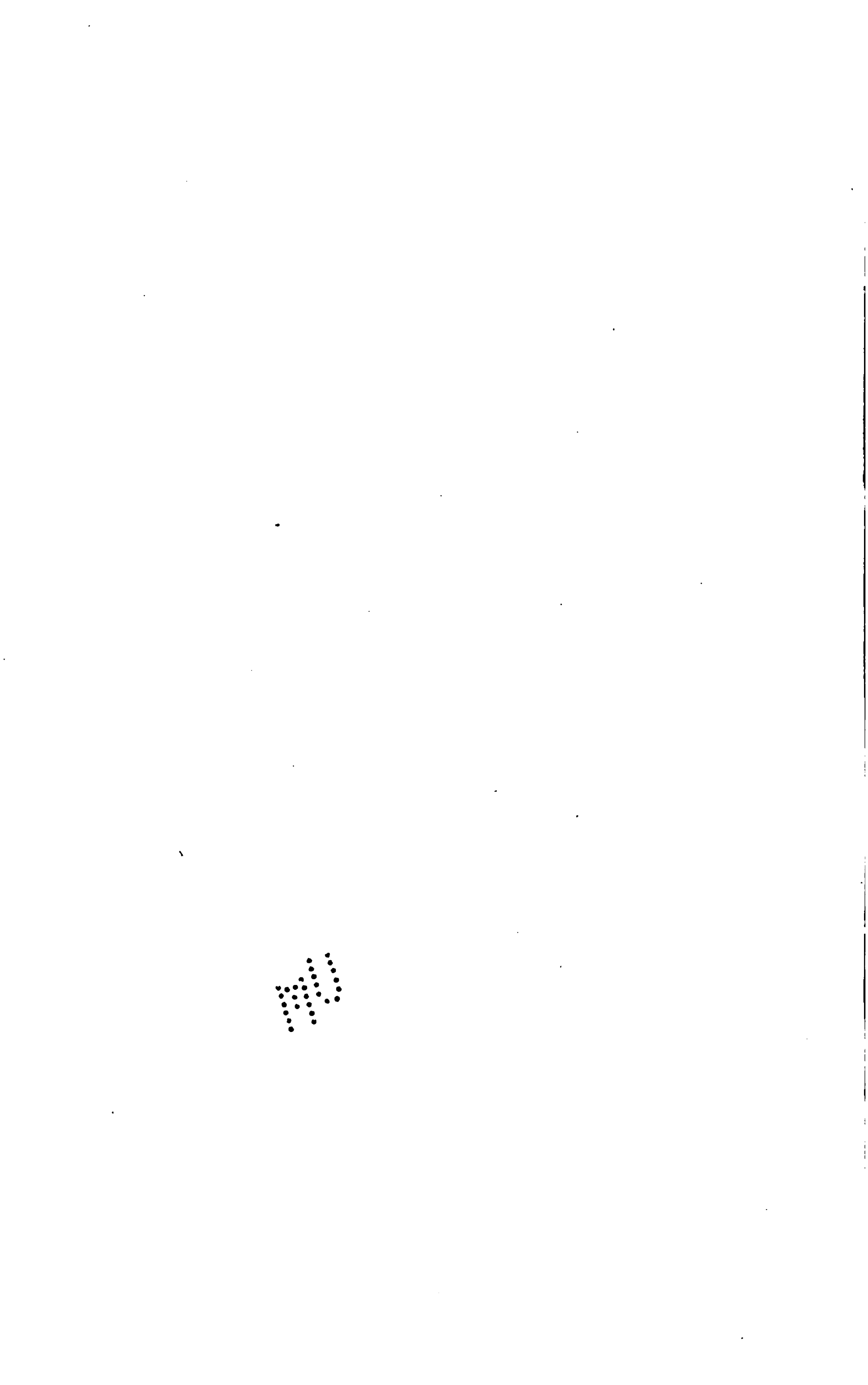
Obscurata est notitia Veritatis.
S. Jean Chrysost.

CBOUD	Lingua	Gloria
ALEIM	Deorum	Dei
ESTR	Celare	
DBR	Verbum,	
CBOUB	Lingua	Gloria
MLCIM	Consiliariorum	Regum
EQR	Investigare	
DBR	Verbum.	

Prov. 25. 2.

TOME II.

BORDEAUX.
JULES TEYCHENEY, ÉDITEUR,
FOSSÉS DE L'INTENDANCE, 56.
1839.



AU LECTEUR.

Je crois avoir suffisamment prouvé l'existence du polytéisme dans le système théosophique fondé par Moïse; pour que cette preuve ne laissât absolument aucun doute, il faudrait donner la traduction entière et mot à mot du Pentateuque; mais une démonstration complète et sans préparation serait imprudente: le doute est une transition nécessaire quand on doit passer d'une erreur accréditée à des verités nouvelles.

Il me reste à démontrer l'existence du sens intime et rationnel caché par le sens littéral dans plusieurs parties du texte hébraïque; c'est ce qui aura lieu si je prouve celui qui vient d'être donné pour les cinq premiers chapitres de la Genèse.

Mon projet avait été d'abord de ne publier pour cette démonstration que la traduction mot à mot du premier et du cinquième chapitre, et d'y joindre de simples observations sur quelques versets du second, du troisième et du quatrième, tout cela n'aurait fait, comme le prospectus l'annonçait, qu'un volume d'environ 500 pages, ou au plus 550. Mais une critique commencée avec passion et sans conviction religieuse, avant qu'une

seule feuille imprimée des Æloïm pût être connue, a changé cette résolution et par conséquent le plan de ce livre. Elle m'a fait comprendre qu'il fallait faire moins de sacrifices en faveur du doute, donner plus de développements aux preuves, et ajouter la traduction mot à mot de nouveaux chapitres ou fragments de chapitres. L'ouvrage prenant ainsi beaucoup d'étendue n'a plus été celui annoncé par le prospectus, et il a fallu le diviser en deux volumes.

Dans le plan primitif il n'entrait aucun dessin lithographique; le lecteur en trouvera vingt-six dans le travail actuel. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de joindre aux preuves qui établissent l'origine égyptienne des traditions cosmogoniques conservées dans les livres de Moïse, quelques dessins d'après des monuments égyptiens encore existants, et qui sont gravés dans le grand ouvrage de l'expédition d'Egypte.

Si par un ton magistral et railleur, si par la menace d'une succession d'articles critiques, on a cru me décourager et me faire renoncer à la publication que j'avais annoncée, on s'est trompé Je ne lis jamais les critiques de ce genre et je n'en connais rien que par oui-dire. Je sais d'ailleurs tout ce qu'on peut objecter de bonne foi, ou avec passion, contre une révélation qui renverse des préjugés reçus depuis plus de vingt siècles. J'avais dit que je regardais cette publication comme un devoir, et j'enavais donné pour raison principale le danger du sens littéral des récits mosaï-

ques, sens aujourd'hui démenti par les découvertes géologiques, et les tentatives de l'intolérance partout évidentes. L'article dont je parle ne pouvait donc que me confirmer dans la résolution de remplir ce devoir, et même m'engager à poursuivre et à faire connaître le sens intime et rationnel de toute la Genèse.

Mais j'ai dit également que la divulgation de ce sens intime doit être faite avec lenteur; qu'il est des vérités qu'on ne doit produire devant les hommes qu'avec circonspection, et qui ne conviennent qu'à fort peu d'intelligences.[1] Cette conviction ne m'a pas permis de passer au-delà du cinquième chapitre. Le trois premiers et le quatrième, en partie, ont été reconnus allégoriques par la plupart des pères de l'église; je pourrais à la rigueur m'autoriser de leur exemple.

Je dirai comme Porphyre : il ne s'agit point par cette divulgation « d'ébranler les cieux, de mettre » au grand jour les mystères d'Isis, de dévoiler » ce qu'il y a de plus secret à Abydos, et d'ar- » rêter la marche du vaisseau Baris » : non; mais il s'agit d'arrêter celle du scepticisme irréligieux et celle de la crédulité ignorante ou fanatique; il s'agit d'épurer le sens convenu des traditions mosaïques, ce qui peut être fait en recourant à une

[1] Selon un ancien adage rabbinique, né de la connaissance du sens intime, *une trop grande lumière peut produire un grand aveuglement;* ce n'est cependant pas une raison pour préférer les ténèbres, car les éblouissements passent; *les aveugles n'entreront point dans le temple,* dit un autre proverbe hébreu.

étude nouvelle et rationnelle de la Bible. Si malgré cette intention que ma conscience me dit être bonne et utile, ce livre, publié dans une province et signé d'un nom qui ne fait point autorité en littérature, effraye cependant encore quelques lecteurs; si cette crainte est produite en eux par un sentiment véritablement pieux, s'ils aiment le christianisme autant que je l'aime, moi, qu'ils accuseront probablement d'impiété et peut-être d'athéisme, qu'ils imitent la conduite des premiers chrétiens en pareilles circonstances, c'est-à-dire qu'ils fassent un léger sacrifice pour s'approprier tout ce qu'ils trouveront encore de l'édition. Je crois leur donner une excellente idée; les intérêts de l'éditeur n'en souffriront point et leurs craintes seront moins vives. Je ne pense donc pas qu'ils négligent ou qu'ils repoussent un si bon conseil.

En tout cas, *que la miséricorde et la vérité de JÉOVÉ soient avec eux;* ce sont elles qui pour fixer mon irrésolution ont offert à ma pensée le souvenir des paroles d'Esdras, déjà citées dans le volume précédent. — *Ne te troubles point des contradictions que leur incrédulité opposera à tes paroles.*[1]

[1] Ne timeas à cogitationibus adversum te, *nec turbent te incredulitates discentium.*

OBSERVATIONS.

1° *Pour que la traduction soit plus facile à suivre, la construction hébraïque est quelquefois changée.*

2° *La conjonction U- est souvent séparée du verbe ou du nom auquel elle est jointe; le tiret placé après la lettre U- indique qu'il faut la joindre au mot qui est marqué d'un tiret semblable, mais placé devant. Ainsi :*

U—
ALÉIM est pour { UIAMR ALÉIM.
—IAMR

U—
ALÉIM est pour { UIRA ALÉIM.
—IRA.

3° *Le verbe dont ALÉIM est le sujet est ordinairement au singulier, c'est un hébraïsme qui n'est pas susceptible d'être supporté en français; il faut donc employer le pluriel. On sait maintenant que les ALÉIM ne sont point* un Dieu, *mais* des Dieux *subordonnés à JÉOVÉ.*

PREUVES DU SENS INTIME

DE

LA GENÈSE,

PAR LA TRADUCTION MOT A MOT.

CHAPITRE 1, VERSETS 1 ET 2.

Afin de suivre plus facilement l'explication du texte, arrêtons-nous un moment sur les mots des deux premiers versets de la Genèse. Leur analyse étymologique exige une attention particulière, et leur puissance s'étend sur l'ensemble du récit cosmogonique de Moïse. Nous reprendrons ensuite ce récit avec plus de facilité et d'intérêt.

Ces mots sont : ALÉIM, BRA, BRAChIT, AT, ChMIM, ARTz, TEOU, BEOU, EÇhC, ROVE, MRÈPhT, MIM.

ALÉIM :

Les FORCES, *les puissances*, *les Dieux*.

AL, signifie *bélier*, *fort*, *force*; **ceux-ci** et **celles-ci**;
Dieu[1].

AL-É, force, Dieu[2]; **ceux-ci** et **celles-ci**, car Dieu réunit les deux sexes[3].

ALÉ-IM, *les forces*, *les forts*, *les Dieux*, distingués par le signe de leur NAZARÉAT, leur coiffure[4], lequel, à raison de l'étymologie du mot, ne peut être que le symbole d'AMON, les cornes ou le masque du bélier. Amon est le *Démiourgos*, le créateur du monde chez les Égyptiens; l'*artiste*[5].

Les puissances de la terre, *les juges*.

La gradation de ces significations est sensible, facile à saisir, et n'a pas besoin d'être autrement développée.

BRA :

Taillaient, *coupaient*, *sculptaient*, *façonnaient*, *formaient*.

BR, est *un couteau*, signification conservée dans l'arabe M-BR; de BR-I, *tailler*, *couper*;

[1] Genèse, 14, 18.

[2] Deut., 33, 17.

[3] Voy. pag. 86.

[4] Nomb. 6, 7.

[5] Cant. 7, 1.

Une production, parce qu'elle se fait jour au-dehors, en ouvrant, en divisant, en coupant;

Un fruit, *la graine* d'une plante;

Et *un fils*.

BRA, *tailler*, *couper*, *émonder*, et *purifier* en taillant, en coupant;

Émonder un arbre, *le couper;*

Former, *façonner*, *donner une forme nouvelle; sculpter*. PER SEMITAS SAPIENTIÆ **exculpsit** DOMINUS MUNDUM, dit le Jézisah, ou livre de la création, attribué à Abraham.

Créer, signification fausse; les Septante ont traduit le mot BRA par **epoièse**, *il fit*. Ce sont les interprètes modernes qui ont donné à ce mot le sens de **créer.** Le sens intime du texte est donc que le monde a été fait d'une matière préexistante, visible ou invisible, comme on voudra.— Le dogme seul a pu accoutumer à la signification plus fausse encore, **créer de rien,** attribuée au mot BRA dans presque tous les dictionnaires. Il le fallait bien, et pour son salut dans ce monde, et pour ne pas être qualifié *un ignorant*, *un insensé* : NON CONFITERI QUOD EX NIHILO CREAVIT OMNIA OMNIUM OPIFEX, DESIPIENTIÆ EXTREMÆ SIGNUM EST, dit saint Jean Chrysostôme.

BRÉ, *Manger*, parce que les idées de couper, de diviser et celles de manger se suivent : ainsi, ACL, *munger*, a fait M-ACLT, *un couteau*.

BRIT, *une alliance*, parce qu'on coupait, on partageait en deux parts les victimes offertes pour l'alliance[1]; de BRT, par inversion, BTR, *couper, partager en deux parts*[2]. Ce dernier doit avoir eu aussi le sens de *punir, perdre, livrer à la mort*, comme en arabe, mais il est fort rare dans la Bible. Cependant ce sens résulte de l'observation suivante. La sévérité des jugements de Dieu est exprimée dans le Nouveau Testament par un terme qui signifie *fendre un homme en deux*[3]. Dans l'histoire de Susanne, la même image se retrouve relativement à la punition que l'ange de Dieu réserve aux deux vieillards[4]. Ce genre de punition semble donc assimiler le coupable qu'on punit à la victime que l'on partage ainsi en faisant une alliance sainte. On pensait apparemment, ou l'on voulait donner à penser que la punition du coupable

[1] Gen. 15, 10.

[2] Même chap. et même verset.

[3] *Et dividet eum. dissecabit eum.* (Math. 24, 51 et Luc. 12, 46.)

[4] *Scindet te medium.* (Dan. 13, 55, 59).

resserre l'alliance de Dieu avec les bons.

Les ALÉIM, sur les monuments égyptiens, sont souvent représentés sous le symbole de PhTA, un des plus grands Dieux de l'Égypte.

Or, le mot PhTA ou PhTÈ est hébreu, et sa signification s'accorde avec celle du mot BRA. Ainsi :

PhTÈ, signifie *tailler, couper, développer, faire naître, graver, sculpter.*

PhTYÈ, *gravure, sculpture:* Phta peut être considéré comme un *Dieu-artiste cosmogonique* de premier ordre.

L'idée de *couteau, de couper* et de *tailler* est liée également à celle de **créer**, dans le mot TzR ou TzOUR, un des noms de **Dieu-artiste, Démiourgue.**

TzR, est *une pierre dure* et *un couteau,* parce que les premiers couteaux furent des cailloux aigus et tranchants. Dans un bas-relief égyptien, à Elethyia, on voit un pécheur qui ouvre un poisson avec un instrument, dont la forme est semblable aux coins ou haches de pierre que l'on trouve partout. Cet instrument est probablement en silex. Le couteau avec lequel la femme de Moïse devait circoncire son fils était un couteau de pierre TzR [1].

[1] Exode 4, 5.

TzR, c'est *former de quelque matière que ce soit, figurer, sculpter, modeler, dessiner ;*

C'est l'*origine et le principe de toute chose, du monde ; la création ;*

Enfin, c'est *Dieu,* appelé *le couteau,* parce qu'il crée en taillant, en coupant, en figurant la matière.

Ces significations si remarquables éclairent la signification du mot BRA et la rendent indubitable. Quant au symbole de la création, *le couteau,* croit-on que ce symbole eût prévalu avec tant de force sur le génie de la langue alphabétique s'il avait été inconnu dans la langue hiéroglyphique? C'est impossible.

BRAÇhIT :

En commencement d'être, en ébauche.

Ce mot est ainsi composé :

B—*en* RAÇh {*principe* / *commencement*}—IT *étant.*

B, est une préposition, RAÇh nous est connu, reste IT.

IT, est une forme chaldaïque, pour IÇh [1].

[1] On voit que l'hébreu de Moïse ne repousse pas les expressions chaldaïques, et cela est à remarquer.

— IÇh ou ISh est pour AIÇh et AÇh, comme IT est pour AIT et AT. C'est le **ens**, c'est notre terminaison — **ent** et le participe **étant**.

Mais IT ou AIT, IÇh ou AIÇh, désignent l'*essence*, la *substance* (l'OTzM) l'*ipséité* de l'être[1].

AÇh, prononcé AÇh ou ASh, c'est *la substance du feu*, *l'essence du feu* qui pénètre les corps, les dilate en les pénétrant, les *génère*, les anime et les *produit à la vie*; ou qui leur donne *la force* et les *génère à la santé*, *les rend à la vie*. De là le nom de *la femme*, AÇh-É, et celui de l'homme AIÇh.

AT, prononcé AT, c'est l'*essence particulière*, *la substance propre* d'un corps ou d'une chose. Il se place devant le nom de l'être ou de la chose dont on parle et sur laquelle porte l'action du verbe, parce que le nom n'est que le signe générique des objets, indiquant la forme ou l'idée extérieure, sans substance qui la fasse propre et particulière à tel individu. Son importance est si grande, que lui seul *constitue l'individualité* de l'être ou de la chose dont on parle; sans lui la dénomination de cet être ou de cette chose ne répond plus qu'à une abstraction. L'esprit le suppose

[1] Voyez les Dict.

nécessairement lorsqu'il manque au texte.

Il doit donc être traduit partout où il peut l'être, et souvent la puissance de sa signification éclaire tout le sens de la phrase. Cette nécessité avait été sentie mais mal exprimée par Tremellius, par Bèze et quelques autres savants, qui l'ont rendu par *ce, cette, ces*, etc. On ne comprend pas comment MM. G. et F. ont pu lui attribuer cette signification. Selon ces Messieurs, le premier verset de la Genèse devrait être traduit : *lorsque Dieu commença à créer* **ce ciel et cette terre tels que nous les voyons aujourd'hui**. M. l'abbé L. s'éloigne davantage encore de la signification de ce mot : d'abord il le déclare *intraduisible*, et ensuite il en fait la préposition *ad, vers*. Appliquez ce sens au verset cité, et voyez si l'adoption de cette signification est possible.

AT,

Est donc *la substance, l'essence, l'ipséité*[1], *l'individualité ; ce qui est, ce qui constitue la substance figurée, symbolisée* de telle chose, de tel être.

[1] *Chr. Stockii, Clav. linguæ sanctæ.*

ChMIM :

Les signes du ciel, les constellations du ciel, le planisphère du ciel, les cieux[1].

ARTz :

La terre, la terre blanche et aride, *sans production et sans culture;* le pays, le lieu, l'emplacement, le sol.

AR—O AR—OA AR—Q AR—QA AR—Tz	*la terre.*	Dans tous ces mots AR est donc radical pour désigner *la terre*, et *la terre aride, stérile.* La terminaison Tz n'est ajoutée que pour confirmer cette signification.

Tz—I Tz—IE Tz—E	indiquent *la blancheur, la sécheresse, l'aridité.* Tz est donc radical.

De AR et de Tz s'est formé ARTz, dont la signification forcée et radicale est *une terre—blanche;* *—aride, desséchée, maudite*, etc. Il y a en hébreu distinction entre *la terre blanche*, ARTz, et *la terre rouge*, ADMÉ. Ce dernier mot appartient à l'idée d'un pays cultivé, particulièrement affecté à l'agriculture. Ce mot a été formé en Égypte, et dans

[1] Nous connaissons ce mot.

la pensée de l'Afrique, dont le terrain, selon la remarque d'Hérodote, est rouge.

TÉOU ET BÉOU.

Je parlerai de ces mots célèbres dans les notes du second verset, et je place ici l'analyse étymologique pour n'avoir point à y revenir.

Ces mots sont forgés; leur terminaison est une exception positive. Aucun mot hébreu, radical ou dérivé, n'est terminé en EOU. Je ne sais si cela a été remarqué, mais l'observation était importante; une si grande anomalie était un avertissement pour ceux que l'étude mettrait sur la voie pour le comprendre et pour en profiter. C'était leur dire d'analyser ces mots au lieu de les traduire, car s'il avait existé une expression pour faire sentir d'un seul mot ce qu'ils signifient, on ne les aurait pas forgés, on se serait servi des expressions BR et RQ, répondant aux idées de *vide*, de chose *vaine, détruite, ramenée à l'état désordonné du chaos.*

En décomposant donc les mots TÉOU et BÉOU, on trouve d'abord la terminaison ÉOU, qui dans l'hébreu est une interjection exprimant le malaise et le malheur; nous l'avons vue. — Puis on trouve T et B. — T est un signe terminal, il se prononce TOU, ou TO: aussi a-t-on écrit TOU-ÉOU. C'est le nom de la borne désignant le point où s'arrê-

tent les prétentions à la possession, et où s'arrête l'être.

Le second, B, est un signe connu, il marque *la contenance, la cavité* d'un objet *propre à contenir;* d'où lui est venu la force prépositive exprimée par *en, dans, etc.*

ÉOU est composé de É, exprimant l'idée de l'*être* en général, et de OU, signe du doute, voix connue et dont j'ai expliqué la puissance et l'étonnante propriété.

Voici donc l'analyse synthétique de ces mots :

TÉOU ET BÉOU.

É.

C'est l'expression de *l'être*, de *l'existence* (sans la vie); c'est la désignation de *tel être*, de *belle substance, l'action de faire faire, de produire à l'être;* signification qui se décèle par les conjugaisons Hiphil et Hophal.

OU.

C'est l'expression du *doute*, de *la situation entre deux propositions, entre deux temps* dont l'un, qui est exprimé, est entraîné vers l'autre, qui ne l'est pas; du futur au passé, du passé au futur.

Ces mots rapprochés forment donc

ÉOU,

L'existence accompagnée de doute, incertaine, pleine d'imperfections et de misères : d'où le verbe ÉOUÉ et ses significations calamiteuses.

T.

T, *le TO, le signe, la marque.*

TOU, signe relatif à une chose douteuse et devant dissiper ce doute; *une borne, une limite.*

B.

B, *en, dans, etc.*

Forme d'un objet pouvant contenir; la forme de l'ove, de l'œuf, contenant de l'être.

Cette signification oubliée

D'où

TAÉ, *limiter, établir des bornes, des limites.*

TAR, le même, et de plus, *forme d'une borne, figure, visage;* les premiers monuments des arts désignant des êtres apothéosés eurent la forme *d'une borne*, d'une *stèle obéliscale* ou *pyramidale*. L'ascension verticale n'est point égyptienne.

De là :

TÉÉ, une *idole*, nécessairement en forme de borne pyramidale, de pierre dressée, MTzBE.

Donc :

T-EOU doit être l'*existence vague, douteuse*, imparfaite, exprimée symboliquement sous la forme d'une borne, d'un terme pyramidal ou tumulaire, *la borne* en tant que *symbole de l'être qui a précédé, dont l'existence a été limitée, arrêtée, dont l'être est informe* et *sans vie; enfin, une divinité douteuse.*

Avec le signe collectif final M;

T-ÉOU-M, l'existence arrêtée et douteuse, considérée dans l'universalité des êtres; — l'état informe de la nature ou de l'ensemble des êtres et des choses; l'abîme de l'être.

exige une preuve, la voici : BITzA, est le nom de l'ŒUF. Il y a dans ce mot ITzA, qui signifie *naître*, et désigne *la naissance au moment où l'être généré apparaît à la lumière.*

Reste donc

B, auquel il faut nécessairement rapporter l'idée d'ŒUF, d'OVE, d'OVAIRE, d'ovoïde, la forme ronde, etc.

D'où :

BIO, est *un* ŒUF.
BB, *la prunelle* et une chose *concave.*
BIZ. La mamelle.

Donc :

B-ÉOU, doit être l'existence douteuse, imparfaite et future comprimée sous la forme ovalaire, l'existence douteuse figurée par un œuf symbolique.

Donc :

L'ŒUF DE PhTha.
L'ŒUF ORPHIQUE, OU DES MYSTÈRES.

ÈChC ou ÈShC :

Des ténèbres compressives faisant empêchement.

Ce mot que l'on traduit par *obscurité*, ou *ténèbres*, a une force de signification qu'il faut faire sentir et que les dictionnaires donnent tous.

1° ÈShC signifie *obscurcir, couvrir de ténèbres, être obscur, ténébreux, aveuglé, sans lumière ; l'obscurité de l'air, les ténèbres ;*

2° Il signifie *être empêché, arrêté, retenu, dompté, conservé, être comprimé dans son élan ;*

3° Il signifie aussi *être d'une condition comprimée, humiliée, sans éclat, basse et obscure.*

Il est composé de ESh, ÈSh, ÈS, ÈCh, qui marque *le repos, l'inaction, l'état d'immobilité à l'abri de l'air, à couvert* dans un lieu quelconque.

Et de SC, ou ShC, ÇhC, *cesser, se tenir en repos, mettre en oubli, cacher, couvrir, voiler* et *protéger* en couvrant.

Je n'analyse point ce mot comme les précédents, parce que ces analyses éloignent trop l'objet que j'ai en vue; je dirai seulement que ce mot ÈChC désigne *l'existence cachée, le feu latent, la vie obscure, l'animation cachée, couverte, empêchée, l'inanimité sensible*, et enfin *l'obscurité, les ténèbres.*

Selon MM. G. et F., il faut entendre par ÈÇhC *des vapeurs épaisses* qui s'élevaient au-dessus

des eaux. Il faudrait cependant faire connaître dans quelle racine hébraïque ou chaldaïque EÇhC a pu trouver cette signification : *vapeur très-épaisse*. Et quant à l'usage de ce mot, dans le second verset de la Genèse, expliquer par quelle puissance ces vapeurs étaient élevées.

ROVE ou ROUE :

Le souffle, l'esprit dilatant et libérateur.

Il faut faire attention, en traduisant ce mot, qu'il signifie:

1° *Souffle, esprit, respiration, haleine;*

2° *Dilater, rendre spacieux;*

3° *Délivrer, soulager, rétablir, ranimer.*

Le chevalier Édouard Leigh, dans sa critique sacrée, observe qu'on ne voit pas trop pourquoi ce mot, dans le deuxième verset du premier chapitre de la Genèse, est traduit par *vent*, puisqu'il n'y avait point encore de soleil, qui élevât par sa chaleur les exhalaisons de la terre, qui se changeassent ensuite en vent.

Néanmoins, MM. G. et F. lui donnent cette signification ; mais ils auraient dû dire d'où venait ce vent, quelle puissance le causait, puisque, selon eux, ALÉIM joint à ROVE peint seulement la force et la violence. Il y avait donc un principe d'action indépendant de la divinité ! C'est, sans le vouloir, reconnaître un mauvais principe.

MRÈPhT.

Planait avec amour sur, incubait pour réchauffer et féconder. On ne peut, dans la traduction, rendre toute la force d'expression de ce mot; mais le lecteur doit la comprendre; il s'agit sans doute, dans la partie du second verset, où ce mot se trouve d'une représentation symbolique et sculptée, dans le genre de celles que l'on voit encore sur quelques monuments égyptiens [1]. Le mot RÈPh est composé de :

RÈ, *être porté de bienveillance, être agréable,* mot radical conservé dans le samaritain. De ce mot vient RE-M, *aimer, chérir* (ÈM, ARDEUR AMOUREUSE), et de

ÈPh, *couvrir, protéger, incuber, couver,* donc :

RÈPh, *réchauffer par son amour; s'agiter sur, en s'étendant sur; couver, incuber, être mu d'un mouvement d'affection, d'amour et générateur* [2] *?*

MIM :

Les eaux, les semences des êtres [3].

On ne doit pas s'étonner de voir ce mot désigner la semence des êtres.

[1] Voy. le grand ouvrage de la Com. d'Egypte.

[2] *Sicut alæ avis, quæ movetur super nido suo.* — Comme l'aigle qui, les ailes ouvertes, se meut et s'agite sur ses aiglons. (Moïse, Deut. 32.)

[3] Moïse, Nomb. 24, 7, dit : ZRO BMIM, *la semence est dans les eaux.* Et dans le premier chapitre de la Genèse, cette idée est reproduite en acte, verset 20.

Je reproduis ici ce que j'ai dit de l'étymologie hiéroglyphique de la lettre M, dans l'Essai, page 45, parce qu'après dix-huit ans d'intervalle cette étymologie me paraît encore assez certaine.

« La lettre M est la transcription alphabétique des deux lignes ondulées qui, dans les hiéroglyphes, désignent l'eau[1] ». Le choix de l'intonation M, pour désigner l'*eau*, tient aux idées des Égyptiens sur la cause de la génération des êtres.

» M est l'intonation donnée par la nature, pour être le cri d'appel de la mère par l'enfant.

» aM ou Ma, devenu le nom de la mère par l'effet constant de ce cri, de cet appel, désigna *la maternité*, *la génération des êtres*, *la faculté générative*, *celle de multiplier*, *l'organe multiplicatif* ou *de la génération*, *la multiplicité*, *le pluriel*, *la multitude*, enfin *le principe de cette multiplication* ou *génération*.

» Ce principe, selon les Égyptiens, était l'*eau*, l'*humidité en général*. Ce peuple devait trop aux inondations du Nil, pour ne pas adopter cette idée; elle était d'ailleurs si naturelle, que dans les hiéroglyphes chinois le signe caractéristique de la mère fut formé de celui qui représente les campagnes cultivées et labourées, soumises à l'influence fécondante de la pluie, représentée par les gouttes qui tombent.

» Ces observations sur l'influence de l'élément aqueux, dans la génération des êtres, déterminèrent les Égyptiens à choisir le hiéroglyphe de

[1] L'eau qui s'écoule des deux vases du Verseau.

l'eau pour en faire le caractère symbolique de l'intonation Ma, exprimant, dans sa force radicale, l'idée de mère en général.

» Ainsi, l'*eau* ne doit pas désigner seulement l'élément aqueux, mais encore :

La *mère*, la *maternité*, la *génération*, la *multiplication*, le *pluriel*, la *multitude*, la *totalité*, l'*infini*.

La porte de la parole est trouvée, nous venons de l'ouvrir; les deux versets qui la cachaient depuis tant de siècles ont cessé d'être un obstacle : avançons.

LA GENÈSE.

Nam reverà, nisi nos Ecclesiæ doceret auctoritas hanc Scripturam esse canonicam, perexiguum apud nos pondus haberet.

(Le cardinal de Warmie, légat du Pape au Concile de Trente).

CHAPITRE PREMIER.

SENS VULGAIRE.	TEXTE.	SENS INTIME.
	1.	
Dieu	ALÉIM[1]	Les FORCES, les Dieux (AMONÉENS, DEMIOURGUES, ARTISTES OU FABRICATEURS DU MONDE)
créa	BRA	taillaient, formaient, sculptaient
au commencement	BRAÇhIT	en commencement-d'être, en ébauche

Observations étymologiques.

[1] Ce mot se prend aussi pour les Dieux figurés par une image taillée, par un signe sculpté, et pour tout Dieu caractérisé par un symbole.— Pour les hommes qui remplissent une mission qui tient de la Divinité, qui sont les vicaires, les substituts de Dieu sur la

—	AT	la substance
les cieux	ÉÇhMIM	des signes célestes, du ciel stellé, des cieux,
et	UAT	et la substance
la terre.	ÉARTz.	de la terre blanche et aride.

terre; comme les hommes consacrés au sacerdoce, et ceux qui instruisent, dirigent ou corrigent les hommes; savoir : les Scribes ou Prophètes du vrai Dieu, les Princes et les Juges.

L'hérésiarque Simon, et après lui les manichéens, objectaient contre le texte actuel de l'Ancien Testament, qu'il résultait de sa composition, que le créateur ou les créateurs du monde n'étaient que des anges, et que le Dieu des Juifs en particulier était ou le chef ou un des chefs de ces anges. L'auteur des *Récognitions* et des *Clémentines*, pressé par les difficultés de Simon, répond imprudemment, dit de Beausobre, qu'on a fourré dans les livres de Moïse des choses fausses et injurieuses à Dieu; donc :

Reddite Legi propriam dignitatem: Israeliticas ab ea turpitudines, tanquam verucas, incidite; deformationis ejus crimen scriptoribus imputate.

NOTES.

Les anciens ont appelé FORCE ou FORCES les Divinités subalternes qu'un Dieu suprême *envoyait* pour qu'elles missent à exécution ses volontés.

Le drame cosmogonique décrit par Moïse s'ouvre par l'action de ces FORCES, agissant pour JÉOVÉ ; elles composent en faisceau une seule action, et c'est ce que le génie de la langue hébraïque fait entrevoir lorsqu'il permet le verbe au singulier.

Après ce drame de Moïse, le Prométhée d'Eschyle est le plus ancien que l'on connaisse appartenant au polythéisme européen. Il offre une révélation semi-cosmogonique; c'est le premier empiètement de la littérature profane sur la littérature réservée pour les mystères, et nous devons à cette usurpation la tragédie.

Or, le drame d'Eschyle s'ouvre aussi par la FORCE; c'est elle qui crée l'action, et elle agit commandée par JOVÉ, par Jupiter, *Dieu nouveau, d'un monde encore imparfait;* elle met en action le principe actif, *le Dieu-feu et ouvrier, le feu-artiste, Vulcain.* Ce qu'il y a de très-significatif ici, c'est qu'Eschyle fut accusé devant l'Aréopage *d'avoir divulgué les mystères* sacrés en les exposant sur la scène, et qu'*il n'échappa à la mort*, que la loi prononçait contre ceux qui révélaient les mystères, qu'en prouvant qu'il n'était point initié. Quand nous en serons au drame d'Adam, nous verrons la divulgation de la doctrine secrète menacée de la peine de mort par JÉOVÉ, le chef suprême des ALÉIM, des FORCES.

Dans le récit cosmogonique de Moïse ne figurent ni JÉOVÉ ni *le feu.* Que JÉOVÉ nous soit caché, nous avons vu qu'il y avait convenance à cela : il était, pour les Égyptiens hébraïsants, *l'élément suprême, l'ame, l'intelligence universelle,* l'esprit qui agite la masse et qui la vivifie, mais qui *ne la taille, la sculpte, la façonne pas.* La Force, la puissance qui produit en acte et matériellement cette pensée était concédée par lui à des Dieux secondaires, Dieux des nations, connus sous des noms différents, avec des penchants et des attributions différentes. Platon, qui avait fréquenté les prêtres de l'Égypte, attribuait comme Moïse, la création du monde à des Dieux subalternes.

Quant au *feu*, si nous raisonnions en n'admettant que le sens de la Vulgate, il serait fort étrange que Moïse, énumérant la création de tous les êtres et de toutes les choses, eût oublié *le feu.* Mais en nous éclairant par le sens intime, l'étonnement cesse. Dans la pensée de Moïse, partout mise en évidence, *Dieu visible, Dieu se manifestant,* est le feu, *le feu est Dieu* ou *l'apparence de la*

Force de Dieu. C'est un fait constant et qui ne peut être nié.

AL, ALÉ, AIL, d'où vient ALÉIM, peint *la FORCE agissante, et qui rayonne de haut*. Ce rayonnement était figuré par les CORNES qui sont sur la tête de ces Dieux AMONÉENS. Or, le nom du *FEU*, AÇh, est le nom même de la FORCE, *de la force qui établit sur des fondements solides*. Cette FORCE-IGNÉE est donc figurée par les ALÉIM. Les Aléim sont virtuellement le feu, le feu ne peut donc pas être mentionné dans le nombre des choses créées ; et enfin, nous avons vu que ces Dieux résident dans les astres qui rayonnent pendant *la nuit*.

Les Scythes, dont les emblêmes sacrés, *le bœuf, le feu, le serpent*, et *Tho* ou *Théo*, le Pan des Égyptiens, le Dieu composé de plusieurs Dieux, selon Orphée, avaient été répandus en Asie plus de dix-huit siècles avant Moïse, attribuaient au feu l'organisation de l'univers. Les rapports qui ont pu exister entre l'Inde et l'Egypte se trouvent établis d'une manière incontestable, pour une époque antérieure à Moïse, par les monuments de Thèbes.

Observons que les Egyptiens comptaient cinq éléments, savoir :

1° *L'ame universelle, l'intelligence*, c'est JÉOVÉ ;

2° *Le feu, la force rayonnante et créatrice*, ce sont les ALÉIM ;

3° *L'air, esprit incubant qui féconde ; espace qui est le ciel*, c'est ROVE ou ÇhMIM ;

4° *La terre*, blanche et aride, desséchée, c'est ARTz ;

5° *L'eau*, principe fécond et sementiel, c'est MIM.

2.

Et la terre	UÉARTZ	Et cette terre blanche et aride

était	ÉITÉ	était, était faite,
informe	TÉOU	un signe pyramidal ou obéliscal, une borne figurant l'être informe et sans vie positive,
et confuse,	UBÉOU [2]	et un ove figurant l'enveloppement compressif de l'être informe et sans vie positive;
et l'obscurité ***était***	UÈÇhC [3]	et *il y avait* des ténèbres compressives faisant empêchement
sur	ÔL	sur
la face	FNI	la surface
de l'abîme,	TEOUM	des signes tumulaires pyramidaux figurant l'être informe et sans vie positive.
et l'esprit	UROVÉ	Mais le souffle, l'esprit dilatant et libérateur

[2] MM. G. et F. expliquent TEOU, BEOU, *le néant plein d'horreur*. Mais le néant n'est ni beau ni horrible; c'est pour cela qu'ils ajoutent que, par néant, il faut entendre le *chaos*.

Selon eux, TEOU correspond à l'idée *sans fond, sans base*; et BEOU à celle de *sans limites ni bornes saisissables*. Puisqu'on voulait interpréter ainsi, il fallait d'abord trouver la négation si puissante dans ces mots ainsi traduits; et comme ils n'ont de commun que la terminaison EOU, prouver que ce sens lui appartient, ce qui est impossible : car EOU est abrégé d'EOUE, *être, exister, avoir l'être* : de ÉOVÉ se forme JÉOVÉ, nom de l'*Éternel*, qui pour lors signifierait *celui-qui n'est, ne fut et ne sera jamais*.

Resterait T et B; T répondrait à l'idée de *fond, de base*, et B à celle de *borne, de limite*, ce qui est impossible également.

[3] *Nox chaos generat*, disaient les anciens auteurs qui ont écrit de la cosmogonie. Cette proposition n'est que la signification même du mot EÇhC.

de Dieu	ALÉIM	des FORCES, des Dieux,
se mouvait	MRÈPhT	planait avec amour, couvrait, incubait pour réchauffer et féconder
sur	ÔL	sur
la face	FNI	la surface
des eaux,	EMIM	des eaux, des semences des êtres.

Les mots TEOU et BEOU sont du plus grand intérêt, et leur signification primitive, si elle eût été exprimée, aurait jeté une vive lumière sur ce récit. Mais malheureusement cette signification est restée jusqu'à ce jour à peu près inconnue, parce que ces mots ont toujours été traduits par l'idée abstraite qu'ils devaient exprimer, et jamais par cette idée appliquée à un objet, à une forme, à une figure, à un signe. Si, procédant de la même manière, on avait, par exemple, depuis la version des Septante jusqu'à nous, traduit le mot ADM par *être adamique, formé de la terre,* et jamais par le mot *homme;* et si ce mot eût été aussi rare dans les livres hébreux que le sont les mots TEOU et BEOU, on se demanderait de quelle espèce d'êtres adamiques ou formés de la terre adaméenne il peut être question par le mot ADM.

On raisonne et l'on dit : TEOU, *c'est ce qui n'a aucune forme déterminée;* donc il faut traduire *informe.* BEOU, *c'est un mélange de tous les éléments;* donc, *mélange*, *confusion*, *chaos*. Oui, sans doute, ces mots signifient cela; mais pourquoi, mais comment ces significations? Si l'on s'était dit : En formant un mot, la pensée s'arrête sur un objet, elle a un signe, une image, une forme en vue. Quels sont les signes, les images, les formes matérielles qui inspirèrent la création de ces mots TEOU et BEOU? Si l'on avait réfléchi que ces mots doivent avoir en eux le mot primitif, radical, qui désigne cette forme,

cette figure, on les aurait décomposés; alors on aurait remarqué une terminaison qui leur est commune et qui partout ailleurs est insolite; on aurait pensé que le choix de cette terminaison avait été commandé par le sens qu'il fallait exprimer, et le sens de cette terminaison aurait été facilement trouvé : il serait resté deux radicaux d'une seule lettre, T et B. En étudiant ces primitifs sans se préoccuper du sens abstrait, et cependant éclairé par lui, on serait arrivé à la dénomination même des objets auxquels ce sens se rapporte.

Mais qu'on recueille les traditions, qu'on se rappelle la forme des premiers monuments des arts, qui pour tous a été *une borne, une pierre obéliscale* ou *pyramidale*, lors même qu'ils représentaient soit les divinités, soit les êtres appelés vers elles, et dont on ne pouvait plus préciser la forme, produire la vie positive. Qu'on pense à l'œuf de PhThA, le Dieu qui *brise, ouvre pour donner issue à l'être; qui taille,* **sculpte,** comme les Amonéens; qu'on pense à l'œuf orphique, perse, indien, et si célèbre dans les mystères cosmogoniques, et qu'on rapproche ces observations de la signification bien certaine du mot MRÈPhT, signification déterminée par saint Jérôme même, INCUBABAT, et qu'on prononce.

Alors on comprendra, j'en suis certain, combien fut heureux, significatif, profond dans ses conséquences, le rapprochement de deux mots, dont l'un appartient à la vie éteinte, passée, et l'autre à la vie future, progressant vers la lumière; l'un à l'existence comprimée sous la borne pyramidale, sous les ténèbres du tombeau, et l'autre à l'existence renaissante, pressée encore par les ténèbres de l'ovaire, mais attendant l'émission de la parole qui doit appeler sur elle l'aurore de la création.

Maintenant, aimerait-on mieux par hasard l'interpré-

tation de MM. G. et F.: *la terre était* **néant** *et* **chaos?** Mais quoi! *la terre était néant,* qu'est-ce que cela veut dire? *Elle était néant et chaos:* comment le chaos existe-t-il où il y a néant? et sur quelles racines ces significations sont-elles élevées? En peut-on citer une seule, sinon probante au moins probable?

3.

Et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les FORCES, les Dieux
dit :	—IAMR	dirent :
Soit	IÉI	Il sera fait
la lumière	AOUR[1]	une lumière aurorale
et	U—	et
la lumière	AOUR	une lumière aurorale
fut.	—IÉI	fut faite.

[1] AOUR. *Tempus matutinum quo lux oritur.*— L'éclat lumineux le plus voisin des ténèbres; le *crépuscule* du matin ou celui du soir: d'où vient qu'on lui a fait signifier (dans quelques dérivés chaldaïques et persans, la *lumière du soir*, l'*occident*, l'*orient*, l'*horizon*.

Par le mot AOUR, il faut entendre *l'éclat de l'aurore, l'aube du jour;* c'est ce que ce mot signifie particulièrement. Ici c'est donc *un éclat semblable à celui de l'aurore,* et une lumière indépendante de la présence du soleil qu'elle annonce, mais qui ne paraîtra que dans la quatrième journée du drame symbolique.

Ce que Moïse veut donc faire comprendre, c'est qu'il y eut un retour, non de la lumière telle que nous nous la figurons au milieu du jour, mais *une aube, un crépuscule, une aurore*, dont il fait l'application au monde renouvelé et sortant des ténèbres. Ainsi tombe le re-

proche fait à l'historien sacré d'avoir fait créer la lumière avant le soleil.

Il y avait d'ailleurs ce motif dont il faut tenir note. La substance de la lumière selon les Egyptiens était de la nature, de la substance d'Osiris, on le comprend ; mais pour Osiris, dans le style de Moïse, nous avons JÉOVÉ, dont la substance visible est *le Feu*, dont *le Feu est la FORCE dévorante*[1]. Or, la substance de la lumière est aussi celle du feu, selon même la langue hébraïque, puisqu'AOUR signifie également *lumière* et *feu*.

La création, telle qu'on voulait la représenter aux initiés, n'était pas la création primitive ; le monde se renouvelle et le mot BRA analysé n'exprime qu'*un changement de forme, un renouvellement, un épurement*, produit par l'action d'émonder, de tailler, couper, façonner. Les peuples ont toujours supposé un monde antérieur, et selon l'expression de saint Pierre, ils ont toujours attendu de nouveaux cieux. — Les cieux et la terre périssent, dit le ToT ou DoD des Hébreux, et Dieu les change comme un vêtement. — Voici, dit JÉOVÉ dans Isaïe, je vais créer de nouveaux cieux, une nouvelle terre, et les choses qui ont précédé ne seront plus en mémoire.

La signification du mot AOUR, restreinte au sens abstrait voulu par les Septante et la Vulgate, produit dans ce verset un effet sublime, sans doute ; mais elle ne rend pas la pensée secrète de l'auteur ; elle cache aux regards du vulgaire l'idée immense, effrayante, d'une succession infinie de créations qui se rapportent à l'existence sans borne des intelligences divines, et qui sont pour elles comme une succession de jours !

[1] Deut. 4, 24.

4.

Et	U—	Or,
Dieu	ALÉIM	les FORCES, les Dieux
vit	—IRA	considérèrent avec attention
—	AT	la substance, l'essence
la lumière	ÉAOUR	de la lumière aurorale
qu'*elle était*	CI	parce que *c'était*
bonne.	ThOUB	beau.
Et	U—	C'est pourquoi
Dieu	ALÉIM	les FORCES, les Dieux
divisa	—IBDL	firent faire une séparation
entre	BIN	par le temps d'occuper le lieu, du demeurer
la lumière	ÉAOUR	de la lumière aurorale,
et entre	UBIN	et par le temps d'occuper le lieu, du demeurer
l'obscurité.	ÉEÇhC	des ténèbres compressives et qui font empêchement.

Remarquons d'abord le sens absurde, et même inconvenant, qui résulte de la version ordinaire : ***et Dieu vit que cela était bon;*** comme si Dieu créait sans savoir ce qu'il fait, sans oser répondre de son ouvrage, et avait besoin d'une inspection générale, quand tout est fini, pour pouvoir dire : *c'est bien!* Venons à des pensées plus dignes.

Le texte indique une pause, ce que nous appelons *tableau final* d'un acte, d'une action. Les acteurs qui remplissent ici le rôle des ALÉIM, semblent oublier qu'ils sont des Dieux, et se complaire dans l'admiration, en considérant leur propre ouvrage; mais il ne faut pas

perdre de vue qu'ils ne sont que *les* **ouvriers**, *les* **démiourgues**, les AMONIM de JÉOVÉ ; que leur œuvre est ***un ouvrage de la main des artistes***[1]. Leur position est exactement celle des ouvriers sculpteurs, metteurs au point, bâtisseurs qui confectionnent un ouvrage dont un ADON, ***un maître habile,*** leur a remis le plan et le modèle. L'attention avec laquelle ils considèrent leur œuvre n'est plus l'effet du doute, ou la crainte de son imperfection ; c'est de l'admiration, c'est un concert de louanges adressé au grand artiste dont ils ont produit la pensée.

Ce coup de théâtre, car c'en était un, exprimait donc l'hommage rendu par toutes les puissances du ciel, par les Dieux-astres, par les ALÉIM, au Dieu AL, ***le FORT*** par excellence, et principe, base de leur force particulière.

Nous avons dit que ***la substance de la lumière*** était, selon les Égyptiens, la substance même d'Osiris[2], l'admiration et les louanges des ALÉIM, des AMONIM, portent sur cette substance, car la lumière n'a pas de forme. De nouveaux temps d'arrêt, de nouveaux chants de louanges auront lieu après la séparation de la terre et de la mer, l'apparition du règne végétal, celle des astres, des êtres nés du sein des eaux et celle des animaux terrestres ; mais la répétition du mot ***substance***, AT, n'aura pas lieu ; la substance de toutes ces choses appartient à la matière antérieure, à la création actuelle ; l'admiration ne peut porter alors que sur la forme donnée à la substance. Le mot AT ne se présentera de nouveau qu'à la fin de la sixième journée, conclusion du drame cosmogonique, parce qu'alors il y aura un tableau général, une

[1] *Opus manuum artificis*, MOChE IDI AMoN. (Caut. 7, 1.)

[2] Et Dans le mot AOUR, AUR, j'aurais pu indiquer HOR-us.

récapitulation de toutes les choses créées, et que la lumière, sans laquelle rien n'aurait pu être, y dominera, y présidera sur l'ensemble des choses.

5.

Et	U—	Et
Dieu	ALÉIM	les forces, les AMONIM, les Dieux-artistes
appela	—IQRA	s'écrièrent, lurent à haute voix,
la lumière	LAOUR	pour la lumière aurorale :
jour;	JOUM	JOUR!
et les ténèbres,	ULÈChC	Et pour les ténèbres compressives qui faisaient empêchement,
il appela	QRA	ils s'écrièrent, lurent à haute voix :
nuit.	LILÉ	NUIT!
Et fut	UIÉI	Et il fut fait
le soir,	ÔRB	un crépuscule, un passage de la lumière aux ténèbres;
et fut	UIÉI	puis il fut fait
le matin,	BQR	une aurore, un renouvellement de la lumière :
jour	JOUM	JOUR
premier.	AÈD	PREMIER.

La rédaction offre ici tout le caractère d'une action théâtrale exécutée en présence de spectateurs; car à quoi servirait de donner un nom à la lumière et aux ténèbres, de crier : JOUR! NUIT! s'il n'y avait là personne pour recueillir ces noms et pour en comprendre l'intention. Si

c'est Dieu qui dans ce moment compose ces mots : Pour qui se donne-t-il ce soin? Ce n'est pas pour les anges, on ne nous dit pas qu'il y en eût, et Moïse n'en connaissait pas; et quand il y en aurait, ils ne sont pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'ils ne puissent inventer deux mots au besoin. Adam, qui ne les vaut pas, saura bien trouver des noms pour tous les animaux de la terre. Ce n'est pas pour la terre, elle est encore TEOU U-BEOU, *informe et dans une confusion totale,* l'espace même autour d'elle n'existe pas, partout est l'abîme immense.

En ne s'attachant donc, comme on le fait, qu'au sens vulgaire, tous les détails de ce verset sont impossibles. Il faut donc, pour les comprendre, pour en sentir l'à-propos, recourir au sens intime. Alors, ces deux noms apparaissent, nous frappent comme deux cris de joie et d'admiration arrachés spontanément aux ALÉIM par la vue de l'œuvre de JÉOVÉ. On sait d'ailleurs que l'usage antique était de dénommer les êtres nouvellement créés, en les désignant par le cri ou par la première pensée que les auteurs de leur existence proféraient ou exprimaient à l'instant de la naissance de ces êtres. C'est ici l'usage même mis en action dans une circonstance solennelle, et pour la plus belle des créations.

Saint Grégoire de Nysse, appelle *une sottise et une vanité ridicule des Juifs,* d'attribuer à Dieu la formation de la langue hébraïque; comme si Dieu avait été un maître de grammaire qui aurait appris à Adam une langue qu'il aurait inventée. Et il dit, à propos de ce verset de la Genèse : « Dieu a fait les choses et non pas les » noms; Dieu n'est pas l'auteur du nom du ciel et de la » terre, mais du ciel et de la terre. »

Chaque journée du drame cosmogonique finissait naturellement avec le jour et recommençait avec l'aurore.

La représentation durait six jours. Il ne faut pas se figurer des mystères comme ceux des Grecs et des Egyptiens après Moïse, ou des autres peuples chez lesquels on n'initiait que la nuit. Le mot *mystère* n'est pas même un mot convenable pour l'initiation dont il s'agit; parce que l'initiation n'était alors qu'un enseignement, qu'une instruction offerte à tous pour le bonheur de la société humaine tout entière. C'était pour répondre à cette philanthropique intention que Moïse et quelques prêtres égyptiens ses collègues, entreprirent d'initier partiellement et progressivement tout le peuple de l'Egypte.

Quant à la version vulgaire de cette partie du verset, elle suppose un fait tellement hors de possibilité, qu'il n'y a pas de raison qu'on n'ait inventée pour expliquer comment, lorsque l'*espace n'existe pas encore,* lorsque tout est pressé, comprimé, sans mouvement et sans ordre; lorsqu'il n'y a *point de ciel, point de soleil, point d'astres visibles,* il peut y avoir UN SOIR ET UN MATIN. C'est pour rendre le récit plus poétique, disent de nouveaux traducteurs; et voilà que selon eux, le Saint-Esprit fait de la poésie aux dépens du bon sens et de la vérité! Je ne vois pas, je l'avoue, ce qu'il y a de si poétique dans ces mots : *Il fut soir, il fut matin, jour un;* ou comme traduisent les mêmes : *Ainsi se passa, fut employé le soir et le matin de ce jour encore unique*; ce qui veut dire apparemment que Dieu travailla à la fraîcheur, le soir et le matin, ou qu'il lui fallut tout un jour pour venir à bout de son ouvrage, malgré la briéveté du *fiat lux*.

6.

Et	U—	Puis
Dieu	ALÉIM	les FORCES, les Dieux,

dit :	—IAMR	dirent :
Soit	IÈI	Il sera fait
une étendue	RQIÔ	un espace, une étendue obtenue par l'amincissement de la masse
au milieu	BTOUC	dans le centre
des eaux.	EMIM	des eaux.
Et soit	UIÉI	Et il fut fait
divisant	MBDIL	une chose faisant faire une séparation
entre	BIN	par le occuper un lieu, par le demeurer
les eaux	MIM	les eaux
des eaux.	LMIM	selon les eaux.

Les Egyptiens considéraient la substance de l'air comme un produit de celle de l'eau atténuée ou raréfiée ; et ils représentaient, à cause de cela, le soleil sur une barque. Le signe figuré, le symbole hiéroglyphique a été abandonné ; mais le signe écrit alphabétiquement, le nom, a été conservé. L'idée d'*arche*, de *barque*, de *vaisseau*, de *nef*, se rattache, même parmi nous, à celle de temple, de tabernacle, de tente, habitacles du soleil ; et par le soleil, on sait qu'il faut entendre Dieu : — *Quia sol est Dominus Deus.* Ps. 84 [1].

[1] L'arche d'alliance de Moïse était imitée de l'arche égyptienne, portée sur des barres par des lévites, et placée sur une barque. On trouvera dans l'arche égyptienne les figures ailées, appelées chérubins dans le texte de l'Exode, et qui, dans Moïse comme dans le monument, font allusion à la toute-puissance de Dieu. Indépendamment des deux chérubins tournés l'un vers l'autre et étendant leurs ailes, il y en avait un troisième appelé le chérubin du couvercle, parce qu'il planait sur l'arche. Tout cela se voit dans le dessin de l'arche isiaque, imité du bas-relief qui existe dans les ruines du temple de Philæ, à l'extrémité méridionale de l'Egypte.

Dans le même chapitre de l'Exode, Moïse donne la description

L'emploi du mot RQIÔ indique, qu'avant la création, l'espace était rempli par une masse solide à l'égal des métaux. Ce mot explique celui d'ÈÇhC pour désigner une force compressive qui couvre tout, qui produit les ténèbres, et empêche tout mouvement, tout développement des choses. Dans le sens vulgaire et littéral, cela embarrasse donc un peu le mouvement diurne, par lequel un soir et un matin véritables sont possibles avant la volatilisation de cette masse solide. Dans le sens intime, cette atténuation supposée est une conséquence des symboles matériels primitifs qui, la veille ont été placés sous les yeux de l'initié; savoir : La borne pyramidale et tumulaire, symbole antique de la matière qui enveloppe l'existence éteinte ou sans vie; puis l'œuf couvert par l'eau, principe sementiel, fécond et générant; l'œuf symbole de la vie renaissante, mais encore enveloppée de ténèbres.

La signification de *firmament* donnée au mot RQIÔ est syriaque; les Septante et la Vulgate, en l'acceptant, nous offrent la preuve que les anciens Hébreux ne bornaient pas le sens des mots de leur langue à ce qu'il a plu aux lexicographes de nous en donner; mais qu'ils restituaient à ces mots, quand besoin était, les significations dont l'usage avait été abandonné, et qui s'étaient réfugiées dans les langues nées de l'hébreu : Le syriaque, le chaldaïque, l'arabe et l'éthiopien même.

7.

Et	U—	Ainsi
Dieu	ALÈIM	les Dieux

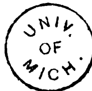
d'une table en bois de Sethim, longue de deux coudées, et d'une coudée et demie de hauteur; les lévites doivent la porter également. Une table semblable portée par des lévites se trouve encore sculptée dans les mêmes monuments de Philæ. (Voyez les deux figures ci-jointes.)



Lith. de Légé Bord.ᵃ

coudées de longueur,
hauteur.
les que la table est portée.

Exode ch. 25. V. 23. 28. 29.



fit	—IÔÇh	firent
	AT	Ce qui constitue l'ipséité la nature
l'étendue,	ÉRQIÔ	de l'espace, de l'étendue;

---

et divisa	UIBDL	Et ils firent exister une séparation
entre	BIN	par la demeure, par l'occupation de lieu
les eaux	ÉMIM	des eaux
qui *sont*	AÇhR	qui *sont*
au-dessous	MTÈT	au-dessous
de l'étendue.	LRQIÔ.	pour l'étendue, quant à l'espace;

Et entre	UBIN	Et par la demeure, par l'occupation de lieu
les eaux	ÉMIM	des eaux
qui *sont*	AÇhR	qui *sont*
au-dessus	MÔL	au-dessus,
de l'étendue.	LRQIÔ.	quant à l'espace.

Et il fut	UIÉI	Et il fut fait
ainsi.	CN.	ainsi.

L'espace RQIÔ n'étant pas le vide, mais une substance matérielle, étendue, amincie et comme laminée, Moïse a pu dire et même a dû dire AT ÉRQIÔ, *la substance de l'espace, ce qui le constitue.*

8.

Alors	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux

appela	—IQRA	s'écrièrent, *ou* lurent à haute voix
l'étendue;	LRQIÔ	pour l'espace, pour l'étendue,
cieux :	ÇhMIM	CIEUX !
et fut	UIÉI	Et il fut fait
le soir	ÔRB	un crépuscule, un passage de la lumière aux ténèbres,
et fut	UIÉI	puis il fut fait
le matin,	BQR	une aurore, un renouvellement de la lumière.
jour	JOUM	JOUR,
second.	ÇhNI.	SECOND.

Le texte de Moïse est assez précis; cependant on a voulu l'interpréter de deux ciels, *le firmament* et *le ciel.*

Selon Saint-Basile, les philosophes qui ont raisonné sur le ciel, auraient mieux aimé qu'on leur arrachât la langue plutôt que de convenir qu'il y a plusieurs cieux; pour nous, dit-il, non-seulement nous ne doutons pas qu'il y en ait deux, mais nous cherchons encore ce troisième ciel où l'apôtre Saint-Paul mérita d'être élevé.

Saint-Basile faisait le plaisant et traitait avec mépris les philosophes; mais qui avait raison d'eux ou de lui? Et de qui rirait-on aujourd'hui, des philosophes ou de Saint-Basile?

Dans l'exemplaire sur lequel les Septante firent leur traduction, ce verset était coupé par le UIRA ALÉIM

CI ThOUB. Quelques manuscrits l'ont supprimé d'après l'hébreu moderne.

Nous sommes forcés de revenir sur le mot ÇhMIM, tant il est important, tant il jette de lumière sur la philologie hébraïque.

ÇhM, *un signe*, *un symbole, un nom*, désigne aussi le nom de Dieu (comme les mots *Astu,* et *urbs* désignent l'un Athènes et l'autre Rome). Ce mot au pluriel peut donc désigner de la même manière les noms *des Dieux*.

Je l'ai déjà dit, le *nom* n'est qu'un signe, un symbole convenu pour désigner l'*être* ou faire souvenir de l'*être*. Le mot *idée* lui-même suppose une image. Nous nous figurons toujours raisonner autrement que les anciens ; et cependant lorsque nous considérons, par exemple, Dieu dans ses œuvres, ne faisons-nous pas pour nous éclairer et nous instruire autant de symboles, autant de signes hiéroglyphiques que nous avons d'objets en vue.

Voir Dieu dans ses œuvres, c'est-à-dire dans les choses créées, c'est voir dans ces choses autant de symboles et de preuves de l'existence de la divinité. Je dis de preuves, parce que, lorsque les hommes ne pouvaient s'expliquer que symboliquement, *user de symboles,* c'était *enseigner* et *démontrer*. Le mot MÇhL en est un exemple[1].

Pour nous, hommes modernes qui ne comprenons rien aux symboles, et dont l'esprit et l'intelligence ont été alphabétiquement développés ; les signes, les symboles sacrés, qui ont été gravés ou sculptés en figures par les Égyptiens ne sont que du bois, du métal ou de la pierre, et les objets d'une stupide idolâtrie.

Pour les Égyptiens, hommes élevés dans l'étude de ces mêmes symboles, nos bibles, nos évangiles ne seraient que du parchemin ou du papier et un stupide fétichisme ;

[1] Voyez-le dans les dictionnaires et méditez ses significations.

car nous jurons, par ces livres et sur ces livres. Nos pères pour sauver leur ame les ont fait enterrer quelquefois avec eux. On les déposait sur leur poitrine. N'est-ce pas là de l'idolâtrie?

9.

Et	U—	Et
Dieu	ALÉIM	les Dieux
dit :	—IAMR.	dirent :
les eaux	ÉMIM	ces eaux
de dessous	MTÈT	de dessous, qui *sont* au-dessous
les cieux	ÉÇhMIM	des cieux, des constellations,
soient assemblées	IQOVOU.	tendront directement pour s'y assembler
en	AL	vers
lieu	MQOUM	un lieu déterminé pour s'assembler
un;	AÈD	unique :
et apparaisse	UTRAÉ	et sera faite l'apparition
le sec.	ÉIBÇhÉ.	de l'aridité, de la dessication produite par l'action d'un feu intérieur.

Et il fut ainsi.	UIÉI CN.	Et il fut fait ainsi.

Le mot hébreu qui désigne l'aridité, la dessication de la terre, est composé de manière à présenter réellement l'idée de la cause efficiente de cette dessication, de cette aridité.

Le sens intime du mot IBÇh entrait dans les intentions

de Moïse, puisqu'il est visible, que dans toutes les circonstances, les mots employés par lui sont choisis pour cette intention. *Moïse fut un homme instruit dans la science des Égyptiens*, dit l'auteur des actes des apôtres : *il fut puissant par ses œuvres et par son éloquence*; cela veut dire nécessairement, par son talent, par son adresse à choisir les mots qu'il emploie en écrivant; car il ne brillait pas par la parole et s'exprimait même très-difficilement : *je ne suis pas un homme à paroles*, dit-il lui-même, *je suis lourd de la bouche et lourd de la langue* [1]. — *Puisque les enfants d'Israël ne m'ont pas écouté, comment Pharaon m'écouterait-il, puisque j'ai les lèvres embarrassées?—Ne suis-je pas embarrassé des lèvres, et comment Pharaon m'écoutera-t-il* [2]*?*

Si l'on admet cette imperfection naturelle, il faut en subir la conséquence telle que je l'expose ici; et si on la nie pour éviter cette même conséquence, on nie alors le sens littéral de l'Évangile et de la Bible, on revient au sens intime; le cas est embarrassant je le conçois, ce sont deux voies qui mènent au même but, et il faut nécessairement prendre l'une ou l'autre. Il serait difficile de rester en place.

10.

Et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux,
nomma	—IQRA	s'écrièrent, lurent à haute voix
le sec	LIBÇhÉ	pour l'aridité, pour la dessication,
terre.	ARTz.	TERRE!

[1] Exode 4, 10.

[2] Exode 6, 12, 30.

et l'assemblée	ULMQOVÉ	et pour le lieu déterminé, devant servir au rassemblement
des eaux	ÉMIM	des eaux,
il nomma	QRA	ils s'écrièrent : Ils lurent
mers;	IMIM	MERS!

et	U—	Or,
Dieu	ALÉIM	les Dieux,
vit	—IRA	considérèrent avec attention,
que *c'était*	CI	parce que c'était
beau.	ThOUB	beau.

Nous avons vu dans les notes du premier verset, que les Égyptiens comptaient cinq éléments.

1° *L'Ame universelle, l'intelligence suprême* qui éclaire et illumine le monde ;

2° *Le feu*, force active et créatrice, élément—artiste dont la résidence est dans les astres, qui se révèlent à nos regards dans la nuit ;

3° *L'air* ou *l'espace* aéré, qui constitue le royaume, l'appartenance des Dieux, et qui est *les Cieux*, lesquels incubent la terre, la fécondent et y sèment la vie ;

4° *La terre*, élément blanc et aride.

5° *Les eaux*, élément générant, océan sementiel ; principe fécondé et réchauffé par le souffle, par l'esprit de Dieu, *l'air* et *le feu* ;

Ces cinq éléments, principes de tout ce qui est, depuis JÉOVÉ, depuis l'être suprême jusqu'à la matière inerte, viennent d'être proclamés solennellement, successivement et dans cet ordre même, par les acteurs du drame, par les AMONIM, par les **Dieux-ouvriers** de JÉOVÉ. Je ne

sais si le lecteur y aura fait attention, mais comme la chose mérite bien d'être remarquée, je dois suppléer à une distraction possible.

1° Au verset 5, les Aléim se sont écriés en considérant *la lumière*.................................. JOUR !
2° Et pour *les ténèbres*................. .... NUIT !
3° Au verset 8 ils ont proclamé *l'espace* ou *l'air*.................................. CIEUX !
4° Ici au verset 10 ils ont proclamé *l'élément aride*.............................. TERRE !
5° Et *l'élément aqueux*, l'élément sementiel.................................... MERS !

On ne contestera pas, je crois, que par le mot JOUR on peut entendre la *lumière*, puisque c'est son nom ; et par la lumière *Dieu*, ame ou intelligence universelle qui est JÉOVÉ; car alors, que ferait-on des dix-huit premiers versets du premier chapitre de l'Évangile selon Saint-Jean !

Le second élément est le *feu :* Ici les initiateurs crient ou lisent le mot *nuit !* Moïse ne peut employer le mot FEU comme élément, nous avons vu pourquoi. Par nuit il faut donc entendre le feu sidéral ou le feu des astres qui brillent la nuit et qui sont la résidence des ALÉIM, des *Forces*. Or, le nom de la *force*, AÇh, est celui du *feu*.

Viennent *les Cieux ;* mais le mot cieux est employé positivement par Moïse pour être le nom de l'espace, RQIÔ; et l'espace c'est l'*air* ou ROVÈ. Puis enfin viennent les mots *terre* et *mers*.

La concordance entre les acclamations des Dieux-artistes et les éléments du monde, selon les Égyptiens est donc celle-ci :

1°	AME universelle................	JOUR	JÉOVÉ ;
2°	FEU, les astres de la nuit.....	NUIT	ALÉIM ;
3°	AIR, l'espace qui est les cieux.	CIEUX	ROVÈ ;

4° TERRE, élément aride, stérile. TERRE ARTz ;
5° EAU, élément sementiel....... MERS IMIM.

L'esprit peut être préoccupé par la crainte de voir l'autorité de la version vulgaire disparaître entièrement et céder la place à des traditions purement égyptiennes ; mais si mal disposé qu'on soit contre toute nouvelle interprétation, il est impossible de n'être pas étonné de cette concordance. J'ai long-temps hésité moi-même, je l'avoue ; mais enfin, si le sens intime est la vérité, faudra-t-il toujours la cacher, et l'univers est-il voué au mensonge ?

A présent vous remarquerez :

1° Le repos de JÉOVÉ, relativement à l'organisation du monde ; ce Dieu suprême, père des Dieux, ne paraît pas, et cependant on sent qu'il est le principe d'action :

2° Les ALÉIM, agissant pour JÉOVÉ, émettant son *verbe*, sa parole, et les paroles qui commandent, créent ou dénomment les choses :

3° Enfin ROVÈ, l'air, l'esprit des Dieux, le souffle divin, l'air animant, l'air qui épand la vie, l'esprit qui descend, qui plane sur les êtres, qui les incube et les féconde.

Toutes ces distinctions sont ici en germe, pour ainsi dire ; mais laissez passer quelques siècles, et ces germes recueillis par la Théosophie et portés chez divers peuples, s'y développeront et produiront la trinité platonicienne et chrétienne.

Dans ce drame cosmogonique, la puissance de JÉOVÉ, celle des ALÉIM et du ROVÈ n'ayant à agir que sur les deux éléments matériels, *la terre* et *l'eau*, leur influence doit se borner à la vie végétale et à la vie animale.

Les cinq exclamations expliquent tout le système

élémentaire du monde, de nouvelles exclamations n'auront plus lieu.

Enfin, on a pu remarquer encore *trois* éléments spirituels ou vivifiants : *Un* élément stérile et négatif, puis l'élément principe des sensations matérielles et des idées, et se rappeler la composition de l'alphabet osiridien ou sacerdotal.

11.

Et	U—	Et
dieu	ALÉIM	les Dieux
dit :	— IAMR	dirent :
fasse végéter	TDÇhA	il sera fait végéter
la terre	ÈARTz	de la terre blanche, du sol terrestre
germe	DÇhA	une végétation basse et qu'on foule aux pieds.
herbeux	ÔÇhB [5]	Une plante plus avancée et approchant de la maturité
semant	MZRIÔ	faisant semer autour de soi
semence,	ZRÔ	une semence.
arbre	ÔTz [6]	La substance forte et ligneuse,

[5] ÔChB, ce mot, par sa composition, signifie *qui produit une nourriture abondante.* Il vient de ÔÇh-E *faire, opérer, travailler, produire* et de ÇhB-Ô, *la saturité. Qui nourrit, rassasie; abondant, fertile.* Horapollon cite ce mot SBO de la langue sacrée des Egyptiens, et dit qu'il signifie *nourriture pleine.* (Voyez liv. 1 des Hiérog. xxxvme Hiérog.)

[6] ÔTz, bois ou arbre, table, table écrite, etc.

fruitier	FRI	de fruit
faisant	ÔÇhÉ	faisant parfait
du fruit	FRI	du fruit
selon l'espèce		
sienne	LMINOU	pour l'espèce de lui
duquel	AÇhR	duquel
la semence de		
lui	ZROOU	la semence de lui
***est* en lui**	BOU	*est* en lui
sur	ÔL	au-dessus, élevée au-dessus
la terre	ÉARTz	de la terre blanche, du sol.
et fut	UIÉI	Et il fut fait
ainsi.	CN.	ainsi.

Il y a dans cette manière de diviser les plantes la révélation d'un système primitif qui mérite quelqu'attention, et qu'il eût été facile d'apercevoir si les parties de ce verset avaient été divisées comme elles devaient l'être. Ici, point de classifications scientifiques; on procède comme ont dû procéder les hommes encore dans l'enfance des sociétés, avant toute étude spéciale des plantes; et l'on classe selon la stature des plantes ou leur port. La langue hébraïque a conservé ce premier système botanique dans les trois mots DÇhA ou DÇhÉ, ÔÇhB et ÔTz.

DÇhA ou DÇhÉ, l'herbe qu'on foule aux pieds, le gramen que paissent les animaux.

ÔÇhB, les plantes plus développées, plus élevées, et qui, ayant leurs semences voisines de la terre, l'y sèment autour d'elles : ce sont les plantes utiles à l'homme et sur lesquelles *il opère :* ce qu'indique le mot ÔÇhB, où le mot ÔÇhÉ domine.

ÔTz, les substances fortes, roides et ligneuses, les arbres qui croissent forts (ALÉ, FORCE, et CHÊNE), droits et hauts, qui portent des fruits, et ont leur semence très-élevée au-dessus du sol.

12

Et produisit	UTOUTzA	Alors on fit sortir tout-à-coup et pleines de force
la terre	ÉARTz	de la terre blanche, du sol
un germe	DÇhA	une végétation basse;
herbeux	ÔÇhB	une plante, une herbe adulte, et touchant à la maturité.
semant	MZRIÔ [7]	ensemençant autour d'elle
semence	ZRÔ	de la semence
selon l'espèce		
sienne	LMINÉOU	pour l'espèce d'elle;
et l'arbre	UÔTz	et la substance ligneuse
faisant	ÔÇhÉ	faisant
du fruit	PhRI	du fruit
duquel	AÇhR	duquel
la semence de lui	ZRÔOU	la semence de lui
***est* en lui**	BOU	*est* en lui
selon l'espèce de lui.	LMINÉOU.	pour l'espèce de lui.

[7] M-ZRIÔ, pour sentir cette signification du mot ZRÔ, il faut parcourir ses analogues nés de la même racine ZR *la main pleine, une poignée : le bras épendant la semence.*

ZER, produire au jour, briller.

ZRE, répandre sa lumière, la semer.

ZRE, répandre, disperser, exposer au vent, vanner, semer, répandre autour de soi.

ZRÔ, répandre sa semence, semer.

Et	U—	Or,
Dieu	ALÉIM	les Dieux
vit	—IRA	considérèrent *cela*
que c'était	CI	parce que *c'était*
bon.	ThOUB.	beau.

On trouve ici l'indice d'un changement théâtral à vue : la terre se couvre spontanément de plantes alimentaires et d'arbres fruitiers. Le soleil, dont l'apparition va suivre, ne devait pas se lever sur le néant absolu du règne végétal.

Vous remarquerez aussi que dans l'indication des plantes, Moïse a considéré seulement celles qui servent à la nourriture, soit des animaux, soit de l'homme. Les autres espèces, les plantes et les arbres sauvages, étant moins nécessaires à l'homme de la nature, à l'être adamique, avant tout partage des terres, ou avant la spoliation de la terre (SELON LA PENSÉE SECRÈTE DU SACERDOCE), il ne les a point mentionnés dans l'œuvre de la création.

13.

Et fut	UIÉI	Et il fut fait
le soir	ÔRB	un crépuscule,
et fut	UIÉI	puis il fut fait
le matin,	BQR	un aurore,
jour	JOUM	JOUR
troisième.	ÇhLiÇhI	TROISIÈME.

14.

et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux
dit :	—IAMR	dirent :

Soit	IÉI	Il sera fait
des luminaires	MART [a]	des lumières sidérales
dans l'étendue	BRQIÔ	dans l'étendue
du ciel	ÉÇhMIM	des cieux, des constellations
pour diviser	LÉBDIL	pour faire le séparer, pour faire la séparation
entre	BIN	par le temps de demeurer, d'occuper le lieu
le jour	ÉIOUM	de la lumière, du jour;
et entre	UBIN	et par le temps de demeurer, d'occuper le lieu
la nuit;	ÉLILÉ	de la non-lumière, de la nuit.
et soient	UÉIOU	Aussi seront, ce sera aussi
pour signes	LATT	pour signes relatifs aux choses futures
et pour les temps	ULMOUÔDIM	et pour les époques déterminées des fêtes religieuses et des assemblées
et pour les jours	ULIMIM	et pour les jours en nombre annuel, complétant une année,
et les années.	UÇhNIM.	et *pour* les réitérations d'années.

[a] Ce mot MART est transcrit avec deux OÜ dans l'exemplaire samaritain, de cette manière MAOUROUT. R. *Aben Esra* observe que les copistes ont pris la liberté d'ajouter ou de retrancher les lettres *vau* et *jod* dans les mots hébreux. Cela est à considérer pour la signification de ces mots, dans certains cas.

La seconde partie de ce verset est une explication donnée par surcroît à l'initié, ou ajoutée par Moïse au texte qu'il avait sous les yeux ; c'était un moyen de justifier l'usage des cérémonies religieuses et l'obligation de les pratiquer. Dans le sens littéral et vulgaire, cette explication ne pouvant être supposée, cette partie du verset devient absurde.

En effet, au moment où l'on attribue à Dieu une énumération des motifs qui se rapportent à l'organisation de la société humaine, telle qu'elle pourra exister, par cas fortuit, entre vingt autres, dans douze ou quinze cents ans, aucun être animé, pas même le plus petit ver de terre, n'existe encore. Deux époques cosmogoniques se succéderont avant que Dieu dise dans un futur indéterminé, *nous ferons l'homme*. La chute, la désobéissance future de cet homme, dans un futur paradis terrestre, sera bien dans les choses possibles, mais pourra tout aussi bien ne pas être : dans le cas où cet homme futur ne désobéira pas, il ne sera pas chassé de ce paradis, il y vivra immortel, le temps n'existera pas pour lui, la terre ne sera pas peuplée, il n'y aura pas de genre humain, de société humaine.

Si, malgré son obéissance, l'homme procrée des êtres immortels comme lui, évidemment le paradis étant trop resserré, les hommes feront incursion sur la terre ; mais alors la société humaine ne sera pas ce que le verset la suppose, elle ne sera pas ce qu'elle est devenue par l'effet de la chute de l'homme. Dieu n'étant point offensé, point irrité, n'ayant point à punir, les sacrifices religieux, les holocaustes, qui sont un moyen de conciliation entre le ciel et la terre ; les convocations religieuses, les lois sociales, les arts, les sciences, etc., etc., tout cela deviendra inutile et même impossible. Le sens littéral, le

sens vulgaire, n'est donc pas la pensée de Moïse. Ce n'est pas dans des vues conditionnelles ou possibles que l'Éternel agit; je dis possibles pour éloigner l'idée d'une fatalité qui serait supérieure à Dieu même, bien qu'il pût la prévoir. Ce n'est pas pour une si mesquine supposition que les astres furent faits : le texte de Moïse s'explique dans la première partie du verset : supprimez l'addition ou la commentation sacerdotale, la narration continuera en développant le motif exposé, savoir : faire briller la lumière, déterminer le temps, la durée qui appartient au jour, celle qui appartient à la nuit, et rien de plus.

15.

Et soient	UÉIOU	Et ils seront, ce sera aussi
pour luminaires	LMAOURT	pour corps lumineux, pour lumières sidérales
dans l'étendue	BRQIÔ	dans l'étendue,
des cieux	ÉÇhMIM	des cieux, des constellations du ciel
pour éclairer	LÉAIR	pour faire rutiler la lumière aurorale
sur	ÔL	au-dessus
la terre;	ÉARTz	de la terre.
et il fut	UIÉI	et il se fit
ainsi.	CN.	ainsi.

On voit que ce verset est en effet la continuation immédiate de la première partie du précédent, et qu'il n'en a été détaché que pour qu'on pût placer dans l'intervalle l'espèce de considérant qui devait servir de base au code israëlite, comme il en servait probablement au code

égyptien. En le retirant donc du texte, et en l'interprétant législativement, on peut le reproduire ainsi :

Vous observerez avec fidélité et sincérité toutes les ordonnances relatives aux fêtes de l'Eternel et aux sacrifices qui lui sont dus; vous vous rendrez à ses convocations; car c'est pour elles, c'est pour faire connaître les époques des fêtes et des sacrifices solennels que l'Eternel a créé le soleil, la lune et les étoiles.

16.

Et	U—	Ainsi
Dieu	ALÉIM	les Forces, les Dieux
fit	—IÔÇh	firent, parfirent
	AT	une substance, une séité,
les deux	ÇhNI	double
luminaires	ÉMART	de lumières sidérales, d'astres
grands :	EGDLIM	supérieurs en grandeur et en excellence.

	AT	La substance
le luminaire	ÉMAOUR	du corps lumineux sidéral
grand	ÉGDL	le plus grand
pour dominer	LMMÇhLT	pour représenter la domination, le règne,
le jour;	ÉIOUM	du jour.

---

et	UAT	Et la substance
le luminaire	EMAOUR	du corps lumineux sidéral
inférieur	EQThN	inférieur
pour dominer	LMMÇhLT	pour représenter la domination, le règne
la nuit,	ÉLILÉ	de la nuit.

et les étoiles.	UAT ECOUCBIM[9]	Et la substance des étoiles, lumières affaiblies et presque éteintes.

[9] COUCBIM, *les forces, les facultés virtuelles et adustives, les facultés de brûler, d'enflammer, d'éclairer — éteintes ou affaiblies*. De COU,COU-E, *la force, la vertu, la faculté de brûler, d'éclairer*, et de CB-E, *éteint, affaibli, un flambeau, un feu éteint* ou *qui s'éteint*.

On peut facilement reconnaître dans ce verset un souvenir des symbôles égyptiens.

Le règne alternatif des ténèbres et de la lumière est posé en principe; mais l'auteur parle par similitude, selon l'usage antique des initiateurs. Jésus s'exprimait symboliquement, en paraboles lui aussi, afin que les hommes d'un esprit faux et malveillant, en voyant ne vissent point, en entendant ne comprissent point. L'instruction par symboles et en paraboles avait un caractère saint et mystérieux qui lui donnait plus d'autorité.

Les Dieux, en séparant la lumière des ténèbres, n'ont point touché à la puissance, au règne, à la domination qui revient à celles-ci. Moïse a pris la création au moment où la domination absolue des ténèbres cesse, et où l'aube, l'aurore du monde nouveau va paraître.

Il faut remarquer que les étoiles, dont le nom peut prêter à quelques conjectures, sur l'idée que les prêtres égyptiens s'étaient faite de l'origine et de l'affaiblissement de ces astres, étaient en Egypte le symbole du crépuscule[1].

Enfin, ce qui est encore plus remarquable, c'est l'emploi du mot MÇhL, MÇhLT et ses significations, *expliquer, représenter en figures, par des symboles; régner*,

[1] Voy. Horapol., liv. 2, Hiérog. 1.

présider, dominer; représenter symboliquement le règne, la puissance et la domination, si ressemblant à MZL; MZLT, au pluriel, qui désigne *les figures*, *les signes des astres, des planètes, du zodiaque;* d'où l'on peut tirer cette conséquence que Moïse fait allusion au système astronomique figuré dans les planisphères de l'Egypte, et aux signes zodiacaux qui s'y trouvaient de son temps, et *quorum unusquisque mensi ministrat* [1].

17.

Et	—U	Et
Dieu	ALÉIM	les Dieux
posa	—ITN	établirent, donnèrent
eux	ATM	ces substances
dans l'étendue	BRQIÔ	dans l'étendue
des cieux	EÇhMIM	des constellations du ciel
pour éclairer	LÉAIR	pour faire rutiler, briller la lumière aurorale
sur	ÔL	au-dessus
la terre.	ÉARTz.	de la terre.

18.

Et pour dominer	ULMÇhL	Et pour être les symboles, les représentants de la domination,
dans le jour	BIOUM	pendant le jour
et dans la nuit,	UBLILÉ	et pendant la nuit,
et pour diviser	ULÉBDIL	et pour faire le séparer, la séparation
entre	BIN	par le temps d'occuper le lieu, du demeurer

[1] *Elias in Thisbi.*

la lumière	ÉAOUR	de la lumière aurorale
et entre	UBIN	et par le temps d'occuper le lieu, du demeurer
les ténèbres;	EÈÇhC	des ténèbres compressives et qui font empêchement.

---

et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux
vit	—IRA	considérèrent avec attention,
que c'était	CI	parce que c'était
bon.	ThOUB.	beau.

Les mots AOUR et ÈÇhC reparaissent pour reporter la pensée vers le souvenir de la première journée, lorsque l'initié a vu la terre encore sous la forme tumulaire ou pyramidale, et l'être éteint de l'ancien monde, comme l'être informe du nouveau, comprimés par les ténèbres. Ils lui rappellent que tous les germes de la vie eussent été détruits, étouffés, arrêtés par cette compression, si la douce haleine des Dieux n'eût échauffé l'élément sementiel, et s'ils ne l'eussent fécondé par leur amour. La rencontre de ces deux mots que l'on avait perdu de vue, n'a donc pas lieu ici sans une intention secrète. Moïse, pour le peuple qu'il dirigeait, ne pouvait pas dire que des créations et des périodes de créations ont lieu, comme il y a des jours et des périodes de jours; c'est tout au plus si, même aujourd'hui, on oserait le dire; mais on n'en devine pas moins sa pensée, et cette pensée est si grande, si sublime, qu'elle effraie l'imagination.

La préposition BIN, qu'on a déjà vue et dont on aura remarqué la signification nouvelle, est un mot composé de B, *en, par, à cause*, et de NÉ ou INÈ; NÉ, *s'arrêter,*

habiter, demeurer, rester en place; INÈ, *poser, placer, laisser en place*. Sa traduction exacte est donc telle que je la donne; on voit qu'elle éclaircit le sens du texte et qu'elle justifie la présence de l'É — prépositif.

Notre mot *entre* ne présente à la pensée que l'idée du vide. Ce n'est pas là le sens primitif du mot BIN. Les mots ne sortent pas ainsi du néant : il faut, pour les faire naître, avoir un objet, un signe, une image en vue.

J'ai cru devoir m'expliquer sur cette différence de signification du sens littéral et du sens intime pour donner un exemple de la distance où se trouve l'hébreu tel qu'on le comprend maintenant, de l'hébreu tel que l'avaient créé et compris les ÈRTMIM et les ÈRThMIM, *les sculpteurs hiérographes* et *les Scribes étymologues* égyptiens. Je pourrais, presqu'à chaque verset, offrir des exemples semblables, mais mon intention n'est pas cela. Je prie seulement le lecteur d'être persuadé que lorsque je modifie le sens d'un mot, je ne le fais jamais sans y être autorisé et contraint même par l'analyse étymologique de ce mot. Seulement je ne l'analyse pas selon des règles inventées, pour les points de la massore et pour le sens littéral du texte, il y a trois ou quatre cents ans; mais, selon la manière de comprendre une idée et d'en créer l'expression hiéroglyphique ou syllabique, il y a trois ou quatre mille ans.

19.

Et fut	UIÉI	Et il fut fait
le soir	ÔRB	un crépuscule,
et fut	UIÉI	puis il fut fait
le matin	BQR	une aurore.
jour	JOUM	JOUR
quatrième.	RBIÔI.	QUATRIÈME.

La racine du nom de nombre *quatre*, RB, peint *la dilatation, la grandeur, l'étendue, la force, la supériorité, la majesté, la puissance, la multiplicité*, etc., etc.; le quarré, et le quarré long, tel que le MIM final de la langue hébraïque, marquent aussi *collection, puissance, pluralité, totalité*, le symbole a passé des hiéroglyphes dans les signes alphabétiques: M ou IM désigne le pluriel.

Il faut se souvenir de cette puissance qui s'étend et qui domine sur les choses inhérentes au nombre *quatre*; nous en retrouverons l'influence en temps et lieu; on a déjà vu l'analyse du mot PhNI. Pour le moment on observera que la plus sublime des créations, celle qui constitue réellement le monde et qui domine sur son ordonnance admirable autant qu'infinie, a été retardée pour qu'elle concordât avec la puissance du nombre *quatre*. Ce qu'il y a de non moins remarquable, c'est que dans l'ordre que les Egyptiens assignaient aux planètes, ils mettaient le soleil au quatrième rang. C'est ce que nous apprend Achille Tatius[1].

20.

Et	U—	Ensuite
Dieu	ALÉIM	les Dieux, les Amonéens
dit:	—IAMR	dirent :
reptifient	IÇhRTzOU [1°]	pulluleront à foison et tout-à-coup rampante
les eaux	ÉMIM	des eaux
le reptile	ÇhRTz	une pullulation reptiforme

1° IChRTzOU *au pluriel*, parce que ChRTz est un mot collectif se diffusant sur tous les êtres rampants. Par la règle même qui explique le mot ALÉIM avec le singulier, ADM avec le pluriel, etc.

[1] Voyez l'Uranologium, page 136.

ame	NPhÇh	souffle
ayant vie.	ÈIÉ	vivant, animalisé, fait vie.
et le volatile	IJÔOUPh	Et le volatile, l'oiseau
vole	IÔOUPhPh	sera fait voler avec force et rapidité
sur	ÔL	au-dessus
la terre	ÉARTz	de la terre blanche
sur	ÔL	sur, au haut de
la face	PhNI	la surface
de l'étendue	RQIÔ	étendue, applanie
des cieux.	ÉChMIM.	du ciel-stellé, des constellations du ciel.

NPhÇh ÈIÉ, *souffle vivant, inspiration animalisée, appartenant à l'animal et* **faite vie**. Nous disons **souffle vital**, mais ce n'est pas le sens voulu par les mots hébreux. Pour Moïse, ou pour ses maîtres, pour les hiérographes dont il copie les enseignements, le souffle animé, c'est **la vie** *dans l'être, dans l'animal;* et non pas la vie de l'être. C'est la portion du premier élément (de l'**ame universelle**, de JÉOVÉ, *in ipso enim vivimus*) départie à l'être animal. Si *le souffle animé* se retire, l'être meurt; ce qui ne veut pas dire que le souffle meure également; et bien au contraire, par cette manière de concevoir la vie et l'origine de la vie dans l'être, on comprend que la mort du souffle animalisé ou fait vie est impossible. La démonstration de l'immortalité de l'ame n'est devenue si difficile parmi nous, que parce que nous avons ôté des éléments du monde l'élément spirituel que les Egyptiens y avaient placé. Quand on ne voit dans l'univers que de la matière, que de l'air, du

feu, de la terre et de l'eau, comment expliquer l'origine, et par conséquent, la permanence de la vie?

La pensée qu'une ame universelle anime tous les êtres, qu'elle est de même nature pour tous les êtres, pensée fort répandue dans la haute antiquité, enseignée chez les modernes par Mahomet, a donné naissance au système de la régénération, de la métempsycose ou transmigration des ames. Cette pensée explique comment tous les êtres créés ont pu, aussi naturellement que l'homme, servir de symboles pour certaines attributions qui n'appartiennent qu'à la divinité; ainsi, pour cette régénération, pour cette création ou transmigration même des ames, les Égyptiens ont choisi *le Scarabée*. Ce symbole n'a pas même été repoussé de nos hymnes chrétiennes; et Saint-Augustin l'a adopté pour désigner le Christ. *Bonus ille scarabœus meus;* dit-il, *non eâ tantum de causâ quod unigenitus, quod ipsemet sui auctor mortalium speciem induerit; sed quod in hac fœce nostra sese volutaverit et ex hac ipsa nasci voluerit.*

Je dois dire, par anticipation, que dans le second document cosmogonique[1], l'auteur n'emploie pas d'autre expression en parlant de l'ame, ou souffle animalisé de l'homme. ADAM, après que Dieu lui eût mis le souffle, l'inspiration dans les narines fut L — NPhÇh ÈIÉ, *tel que — un souffle vivant, une inspiration animalisée, faite vie.*

C'est donc le même *souffle animé, le même élément, le même esprit de vie*, souffle émané des Dieux ou de celui qui est les Dieux qui anime tous les êtres créés, et la Genèse n'établit aucune différence entre l'ame humaine et l'ame des animaux : ce qui fait la vie dans la nature c'est le premier élément, c'est l'ame universelle, et cette

[1] Genèse 2, 7.

vie **est une** ; elle ne peut être autre pour les animaux et autre pour l'homme, puisque *JÉOVÉ est* **un**. Si Moïse admet, ce qui est probable, l'immortalité de l'ame, il faut absolument reconnaître qu'il a donné aux animaux une ame, immortelle comme celle des hommes, et de même nature que celle des hommes.

Mais l'homme moderne, l'homme chrétien surtout, il faut bien le dire, est un être tout orgueil, et il s'est fait plus haut et plus puissant seigneur que JÉOVÉ lui-même. Il traite les animaux avec un superbe mépris ; ce sont de pures machines, des êtres mouvants sans ame immortelle, quoique Moïse ne lui ait dit nulle part que l'homme en avait une : il falsifie le sens des mots quand le texte les lui applique. S'il s'agit des animaux, NPhÇh ÈIÉ veut dire qu'ils ont une ame mortelle : s'il s'agit des hommes, NPhÇh ÈIÉ veut dire qu'ils ont une ame immortelle. Pour n'être pas contrarié sur ce double sens, plus hardi qu'aucun de ceux du sens intime, on oublie qu'après le déluge Moïse fait parler ainsi Dieu s'adressant à Noë :

— MOI, *je fais une transaction avec vous et avec vos descendants après vous ;* AVEC TOUTE CRÉATURE VIVANTE QUI SE TROUVE AVEC VOUS, **les oiseaux, les bêtes, les animaux de la terre, qui sont sortis avec vous de l'arche et qui vivent sur la terre.**

21.

Et	U—	Ainsi,
Dieu	ALÉIM	les Dieux
créa	—IBRA	taillèrent, formèrent en taillant comme un sculpteur,
	AT	la substance, l'individualité

les poissons	ETNINM [11]	des reptiles gigantesques,
grands.	ÉGDLIM	de ceux qui sont supérieurs en grandeur.
Et	U—	Et
toute	CL	toute
	—AT	substance, individualité,
ame	NPhÇh	souffle
ayant vie	ÉËIÉ	de ce qui est animalisé, fait vie
rampante	ÉRMÇhT [12]	se mouvant
que	AÇhR	que
avaient reptiliés	ÇhRTzOU	ils avaient produite rampant, à foison et sur le champ
les eaux	ÉMIM	des eaux, de l'élément sementiel,
selon leur espèce.	LMINÉM	pour leur espèce.
Et	U—	Et
tout	CL	toute
	—AT	substance, individualité,
volatile	ÔOUPh	volatile, volante,
ailé	CNPh	ailée
selon son espèce;	LMINÉOU.	pour son espèce, selon son espèce.

[11] TNN, TNIN, *draco, balæna, cetus, Serpens, crocodilus.* —TNIM *magnus cubans in medio fluminum suorum. Ezech.* 29, 3. —*Sicut* TNIM *educebas in flumina tua et turbabas aquas pedibus tuis, et conculcabas flumina eorum.* 32, 2.

[12] Soit dans l'eau, soit sur la terre.

et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux
vit	—IRA	considérèrent avec attention,
que *c'était*	CI	parce que *c'était*
bon.	ThOUB	beau.

La première partie de ce verset doit surprendre le lecteur. Par quelles observations géologiques a-t-il pu se faire que Moïse, que les prêtres égyptiens, dont il était l'élève, aient su de science certaine, il y a plus de trois mille ans, un fait cosmogonique que la géologie n'a révélé aux savants modernes que depuis une vingtaine d'années. Sont-ce les excavations faites en Egypte, est-ce l'étude des fossiles de l'ancien monde, qui leur avait appris que les premiers êtres créés furent des reptiles gigantesques, et de la plus forte grandeur (EGDLIM)? Faut-il attribuer au hasard ou au savoir l'emploi de ce mot TNIN ou TNIM qui convient à la nature des cétacées, des dragons, des serpents, et des crocodiles, ou sauriens gigantesques?

Dans la création des êtres animés autres que l'homme, il n'est pas question de sexes; l'expression hébraïque est la même pour les plantes et pour les animaux. Les uns et les autres sont taillés, formés, sculptés *pour leur espèce;* ayant en eux le principe sementiel d'autres êtres qu'ils produiront pour leur espèce, et conformes à ce qu'elle exige; mais il n'est pas question de sexes différents. MM. G. et F. ont vu là une difficulté qui intéresse la religion; et la religion si elle avait à la craindre, leur aurait peu d'obligation pour une semblable découverte. *Si Dieu n'a pas créé les arbres sauvages et les êtres du sexe féminin, qui donc les a fait?* La question est embarrassante, et pour l'éviter faut-il traduire comme ils

ont fait ; LMINEOU, *avec leur semblable, leur femelle?* La proposition est au moins hardie si elle n'est pas une erreur. Cette manière de traduire devient impossible lorsque le mot LMINEOU se rapporte aux plantes et aux arbres, à moins qu'on ne suppose que Moïse avait deviné les amours des plantes.

22.

Et	U—	Et
Dieu	ALÉIM	les Dieux, les Amonéens
bénit	—IBRC[13]	fléchirent les genoux, s'agenouillèrent pour bénir, bénirent.—*Et firent* fléchir les genoux *pour bénir*,
eux	ATM	les substances, ces individualités
disant :	LAMR[14]	pour l'action de dire, à cause de l'action de dire, du dire ;
fécondez	PhROU	FRUCTIFIEZ, PROPAGEZ,
et multipliez	URBOU	ET QUADRUPLEZ-VOUS, OCCUPEZ LES QUATRE PARTIES, PRENEZ DU DÉVELOPPEMENT, DE L'EXTENSION EN TOUT SENS, MULTIPLIEZ-VOUS
et remplissez	UMLAOU	ET REMPLISSEZ
	AT	LA SUBSTANCE

[13] U—IBRC, troisième personne masculin singulier futur conv. de Piel ou Hiphil, donnant au verbe le sens de *faire faire* une chose, *et-genuflectere fecit* ou *fecerunt*.

[14] L—AMR *propter-eloquium, propter-sermonem.*

les eaux	ÉMIM	DES EAUX,
dans les mers	BIMIM	DANS LES MERS.
et que le volatile	UÉÒOUPh	POUR CE QUI EST DU VOLATILE
multiplie	IRB	IL SE QUADRUPLERA, IL SE MULTIPLIERA
sur la terre.	BARTz	SUR LA TERRE.

Le sens de ce verset annonce une cérémonie sainte, un acte religieux, et la présence de spectateurs (le mot U-IBRC conjugaison Piel ou Hiphil l'indique), et ce sont ces spectateurs apparemment, et non les poissons des mers ou les oiseaux du ciel, qu'on fait mettre à genoux à cause de la formule de bénédiction qui va être prononcée. — Cette formule est à remarquer, elle doit être calquée sur celle des bénédictions que l'on prononçait sur le peuple égyptien à la fin des cérémonies religieuses, comme elle l'est ici à la fin de la cinquième période cosmogonique. Le double sens du mot hébraïque, SE METTRE A GENOUX POUR BÉNIR OU FAIRE METTRE A GENOUX POUR BÉNIR, établit que la bénédiction, bien avant Moïse, se donnait et se recevait à genoux ; ce n'est point ici une tradition contestable, le mot IBRC l'a conservée, il n'y a pas moyen de douter. Dans les hiéroglyphes égyptiens, cette position est très-fréquente. On trouvera dans cet usage plus de convenance, un sentiment de respect plus profond et plus entraînant que dans la manière dont on donne et dont on reçoit la bénédiction dans nos temples.

23.

Et fut	UIÉI	Et il fut fait
le soir	ŎRB	une crépuscule
et fut	UIÉI	ensuite il fut fait
le matin.	BQR.	une aurore.

Jour	JOUM	JOUR
cinquième.	ÈMÌChI	CINQUIÈME

24.

Et	U—	Et
Dieu	ALÉIM	les Dieux
dit :	—IAMR	dirent :
produise	TOUTzA	Il sera fait jaillir subitement et avec force
la terre	ÉARTz	de la terre-blanche
souffle, ame	NPhÇh	un souffle
ayant vie	ÈIÉ	vivant, animalisé, fait vie
selon l'espèce		
sienne	LMINÉ	pour l'espèce
le bétail.	BÉMÉ	quadrupède.
Et le reptile	URMÇh [15]	Et l'être se mouvant
et la bête	UÈITOU	et l'animalité, la vie animale de lui
de la terre	ARTz	terrestre, venant de la terre-blanche
selon son espèce.	LMINÉ.	Pour son espèce.

Et il fut	UIÉI	Et il se fit
ainsi.	CN.	Ainsi.

[15] RMÇh qui se meut soit dans l'eau, soit sur la terre.

25.

Et	U—	Ainsi
Dieu	ALÉIM	les Dieux
fit	IÔÇh	firent
	AT	une substance, une individualité
la bête	ÈIT	animale
de la terre	ÉARTz	de la terre-blanche, venant de la terre-blanche
selon son espèce.	LMINÉ.	pour l'espèce sienne.
Et	UAT	Et la substance, l'individualité
le bétail	ÉBÉMÉ	du quadrupède
selon son espèce.	LMINÉ.	pour l'espèce sienne.
Et	U—	Et
tout	ÇL	toute
	—AT	substance, individualité
reptile	RMÇh	se mouvant
de la terre	ÉADMÉ[16]	de la terre-rouge, de la terre adamique, venant de la terre-rouge
selon l'espèce de lui.	LMINÉOU.	pour l'espèce sienne.
Et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux
vit	—IRA	considérèrent
que *c'était*	CI	parce que *c'était*
bon.	ThOUB.	beau.

[16] Dite adamique, parce que l'homme est le premier dans cette classe d'animaux.

On découvre ici le souvenir d'une classification générale des animaux, selon la nature ou la couleur du fluide vital qui se trouve en eux ; savoir : — les animaux formés de la terre-blanche et à sang blanc, — et les animaux formés de la terre-rouge et à sang rouge.

Cette distinction pouvait être mieux précisée ; elle peut même nous paraître tardive, mais il est évident qu'elle a été réservée avec une attention affectée, pour n'être mise en lumière que lorsqu'il ne restera plus qu'à parler de la création de l'homme.

Cette réserve est motivée, exigée même par l'étymologie du nom de l'homme, ADM étant le masculin d'ADMÉ ; et l'un et l'autre composés de DM, qui signifie *rouge* et *sang*.

Le mot ADME ayant produit par son apparition subite l'effet que Moïse se proposait, disparaît immédiatement après pour ajouter à cet effet, et le mot ARTz revient seul dans le reste de la rédaction.

Devant un pareil exemple peut-on mettre en doute l'importance que Moïse attache au sens intime et au choix des mots qu'il emploie ; et croit-on que ce soit le comprendre et bien le traduire, que de borner son récit au sens littéral enseigné par les Septante et la Vulgate.

26.

Et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux
dit :	—IAMR	dirent :
nous ferons	NÔChÉ[17]	nous ferons

[17] NÔÇhE, les ALÉIM parlent d'eux, de ce qui leur reste à faire, ce n'est plus Moïse qui parle, et le verbe doit être au pluriel, parce que ces ALÉIM sont plusieurs. Le mot ÔÇhE désigne une opération matérielle, *opus manuum in genere designat.* C'est donc OUVRER.

l'homme	ADM	l'ÊTRE ADAMIQUE, le genre humain, la multitude, la population humaine,
en image notre	BTzLMNOU	en ombre de nous, en DESSIN DE NOTRE OMBRE,
comme ressemblance notre.	CDMOUTNOU[18]	similaire pensée, similaire intelligence de nous.
Et ils domineront	UIRDOU[19]	Et ils abaisseront leur puissance, ils étendront leur domination, ils présideront
sur les poissons	BDGT	sur le poisson
de la mer	ÉIM	de la mer
et sur l'oiseau	UBÔOUPh	et sur l'oiseau
du ciel	ÉChMIM	des cieux
et sur le bétail.	UBBÉMÉ.	et sur le quadrupède.

Selon Saint-Barnabé, Christ est le seigneur du monde, auque Dieu s'adresse ici avant la fondation des siècles, avec une pareille supposition il est bien difficile d'admettre la création par un Dieu unique.

[18] DME, ASSIMILATION MORALE, SIMILITUDE DE PENSÉE ET D'INTELLIGENCE, ce mot est encore choisi pour appeler l'attention sur l'origine, l'étymologie et l'emploi des mots A-DME, et A-DM.

[19] UIRD-OU, au pluriel bien qu'ADM soit un singulier; parce qu'ici ce n'est pas ADAM, être collectif qui parle de lui, mais les ALÉIM qui parlent des êtres adamiques.

Le mysticisme cabalistique explique ce pluriel par la transmigration des ames; car il a vu dans ADM :

A.— ADaM,
D.— DaViD,
M.— le MeSSIE;
qui tous trois n'ont eu qu'une seule et même ame.

Et sur la tota-lité	UBCL	Et sur la totalité
de la terre	ÉARTz	de la terre-blanche
et sur tout	UBCL	et sur la totalité
reptile	ÉRMÇh	de l'être se mouvant
rampant	ERMÇh	de l'être se mouvant[1]
sur	ÔL	Au-dessus, à la partie supérieure
la terre.	ÉARTz.	de la terre-blanche.

(BTzLMNOU CDMOUTNOU, semblable à nous de forme et d'intelligence, de configuration et de pensée.) — La version vulgaire traduit le groupe B—TzLM-NOU *à notre image*. En abandonnant la signification précise et radicale du mot TzLM, qui est *ombre portée*, *image* ou *dessin imité de l'ombre d'un corps;* en ne conservant pas, dis-je, cette signification, la Vulgate a manqué le vrai sens littéral que Moïse et ses maîtres avaient en vue, afin de *lier* l'homme à la Divinité, de fonder la *religion*, RE-LIGATIONEM.

Moïse considère l'homme comme une ombre de Dieu même ou plutôt comme l'ombre *des Dieux*, et devant par conséquent suivre *ces divinités lumineuses* ou *sidérales;* ne pouvant s'en détacher que par le néant, si le néant était possible, ce qu'il n'admet pas ; selon son système, la matière coexistant avec les Dieux, ces Dieux agissent nécessairement sur elle et la suivent partout, de même que leur lumière l'éclaire nécessairement et agit pour elle contre l'empire des ténèbres. Il considère également l'homme comme une ombre à laquelle les Dieux, ou le Dieu qui est les Dieux est en quelque sorte *lié* lui-même, dont il ne peut pas plus se détacher qu'un

[1] Des êtres qui se meuvent incessamment.

corps ne peut se séparer de son ombre. C'est ainsi qu'il explique le besoin que Dieu a de l'amour et de la fidélité de l'homme ; car autrement pourquoi Dieu exigerait-il avec tant de force cet amour et cette fidélité ; quel besoin peut-il en avoir?

Cette manière de comprendre l'existence de l'homme sur la terre explique aussi ces alliances, ces transactions disproportionnées, et qu'il suppose avoir lieu entre l'homme et la Divinité.

Enfin on voit pourquoi il est si souvent question dans les prophètes et dans les pseaumes de l'ombre protectrice et salutaire de la Divinité, de ses ailes à l'ombre desquelles l'homme trouvera son salut. C'est ce que les artistes égyptiens figuraient par le globe ailé, si fréquemment employé dans leurs hiéroglyphes, et toujours sculpté sur la porte des temples. Ce symbole y semble couvrir de son ombre protectrice les fidèles qui entrent pour offrir aux Dieux l'hommage de leur amour[1].

Il résultait de cette expression BTzLMNOU, prise à la lettre, que l'homme, formé dans l'ombre des Divinités, était en quelque sorte cette ombre même ; qu'il avait part aux attributs divins, lesquels étaient *la pensée, l'ame intelligente, la résolution, l'opération du raisonnement, la faculté de créer, de régir et de gouverner;* ce que son nom, ADaM, formé exprès de DaM et E-DaM indiquait. Il ne pouvait renier Dieu sans se dégrader lui-même, l'offenser sans se nuire, le maudire sans que la malédiction tombât sur lui-même et le détachât de Dieu par la mort ; **maudissez Dieu et mourrez**, disait sottement, mais conséquemment, la femme de Job. De là, pour le bonheur même de l'homme, l'obligation d'aimer ce Dieu, d'obéir à sa loi, de le suivre par-

[1] Voyez-en le dessin ci-dessus, P. 36.

tout, contre toute autre affection, de le servir seul ou préférablement à tout.

Un pareil système cosmogonique servant de base à la législation et à la morale, à la société humaine dans toute les circonstances de la vie, me paraît admirable; il est fait pour plaire au cœur de l'homme, et pour le convaincre et l'entraîner ; il est propre à agrandir ses idées, à élever sa pensée, à la diriger vers le bien, ou à l'y ramener tôt ou tard dans le cas où les passions l'en auraient détournée. Mais Moïse le devait à l'Egypte, puisque c'est en Egypte que Dieu était représenté symboliquement ainsi.

Voilà pour l'interprétation littérale et en même temps pour le sens intime de ces mots si célèbres et si peu compris. Maintenant remarquons que cette manière d'expliquer la procréation d'un individu par un autre qui lui est semblable ou qui est de son espèce, était devenue très-anciennement, lors de la rédaction de ce document cosmogonique, une locution à peu près proverbiale; que c'est errer étrangement que de s'en faire fort pour donner à l'homme une origine presque divine. Au chap. 5 v. 3, vous la verrez employée dans les mêmes termes pour dire qu'Adam, que l'homme engendra Seth.

Dans la scène théâtrale que nous suivons, les ALÉIM sont représentés par des hommes qui, sculptant la forme d'un être adamique, d'un homme, en traçent le contour sur leur ombre, ou le modèlent sur le tracé de leur ombre. Or, c'est ainsi qu'on explique l'origine du dessin en Egypte même; et les figures hiéroglyphiques sculptées sur les monuments égyptiens ont si peu de relief qu'elles conservent encore le caractère d'une ombre portée. « *Tous* « *les anciens tombent d'accord*, dit Pline, que ce qui « donna naissance au dessin fut d'abord un simple trait

« calqué fidèlement sur l'ombre d'un homme. Cette pein-
« ture linéale, ou dessin au simple *trait creusé*, *eut*
« *pour inventeur*, *soit Philoclès* **Egyptien**, soit *Cléan-*
« *thès* **Corinthien**[1] ».

Cette tradition, comme on voit, est due à la représentation cosmogonique dont Moïse nous a conservé la précieuse description. Cependant le nom grec Philoclès, donné à un artiste égyptien dont l'existence est nécessairement supposée fort antérieure à l'époque où Psammétique introduisit le premier des Grecs en Egypte, pourrait faire douter du fait rapporté par Pline, ou pour mieux dire de l'origine égyptienne qu'il attribue au dessin. Quelques observations sont donc ici nécessaires.

D'où peut venir le choix que les Grecs firent de ce mot *Philoclès ?* Il est évident qu'ils ne l'adoptèrent que parce qu'il leur offrait, ou parfaitement ou à peu près, le sens du mot égyptien ou des mots égyptiens qu'il remplace; car **Philo—clès** est un mot composé, et il veut dire *qui aime — le renom, la gloire*. Or, rendons les deux mots en hébreu, puisque pour nous maintenant l'hébreu est la langue usitée dans les sanctuaires de l'Egypte, et nous aurons ÈChQ—ChM.

Mais ces mots ÈÇhQ—ÇhM ne signifieront pas seulement **celui qui aime—le renom, la gloire.** ÇhM nous est connu comme nom des *signes, des symboles et des signes célestes,* nous savons qu'il désigne souvent un *ciel-stellé,* un *planisphère céleste.* Le mot EÇhQ qui le précède a, lui, cette autre signification *celui qui réunit, qui lie ensemble et* **en bandes circulaires.** — ÈÇhQ—ÇhM ou ÈÇhQ—ÇhMIM est donc pour *celui qui unit dans un cercle ou sur une bande circulaire*—

[1] Pline, liv. 35, ch. 3, on trouve encore à Ombos et à Médynet-Abou, des figures ainsi tracées et qui ne sont qu'ébauchées sur le trait indiqué au rouge.

les signes figurés du ciel; en un mot, l'*artiste qui soulpte les planisphères célestes.*

Lorsque les Egyptiens traduisirent ces mots pour leurs dominateurs ou pour les Grecs de Psammétique, ils choisirent la première signification comme la plus facile à reproduire par un mot grec, et comme étant celle qui, en même temps, couvrait mieux le sens intime de la phrase hébraïque.

Quant au mot **Cléam—thès**, il n'est lui-même qu'une variante du sens divulgué dans le mot **Philo—clès**, car il veut dire *artisan de la gloire, de ce qui fait la gloire et donne du renom.* Il ne faut donc pas prendre ces deux mots pour les noms véritables de deux artistes, l'un égyptien et l'autre corinthien, mais pour la traduction allégorique de deux mots relatifs à l'art du hiérographe en Egypte.

27.

Et	U—	Et
Dieu	ALÉIM	Les Dieux
créa	—IBRA	taillèrent, coupèrent, firent en la sculptant
	AT [10]	la substance, l'individualité, le signe figuré, le ENS, la figure
l'homme	ÉADM	de l'être adamique, de l'homme

[10] AT, AOUT prend ici sa signification primitive. Ce mot, il faut bien le remarquer, désignait UN SIGNE, UNE FIGURE, indiquant elle-même une individualité quelconque, par conséquent toute sorte de signe ou de figure; comme toute sorte de substance ou d'individualité; ainsi, par exemple, employé nombre 2, 2, il désigne sur la bannière de JUDA la figure d'un *Lion*, sur celle de DAN un *aigle*, sur celle d'EPHRAÏM un *bœuf*, et enfin sur celle de Ruben une *figure d'homme*; c'est celle qu'il désigne ici.

en image de lui.	BTzLMOU.	dans l'ombre d'eux.
en image	BTzLM	dans l'ombre, sur l'ombre,
de Dieu	ALÉIM	des Dieux
il créa	BRA	ils taillaient, incisaient, formaient, firent en la sculptant.
lui.	ATOU.	la substance, l'individualité de lui, le signe figuré de lui.
Il créa	BRA	Ils taillèrent, formèrent, firent en la sculptant
eux	ATM	la substance, l'individualité d'eux (le ENS d'eux);
mâle	ZCR	mâle
et femelle.	UNQBÉ.	et femelle (ILS LUI DONNAIENT LES DEUX SEXES)[1].

Si l'on n'a pas compris le sens véritable de ce verset, et par lui la signification secrète du mot BRA, il ne faut pas s'en prendre à Moïse. Avec quelle affectation il revient sur le même fait et dans les mêmes termes, pour que le lecteur intelligent voie à travers la lettre du texte l'esprit qu'il cache au vulgaire!

Ce verset est également du plus grand intérêt, en ce qu'il résume deux traditions antiques antérieures à Moïse, et qui avaient été importées de l'Inde chez tous les peuples de l'antiquité, savoir : 1° la Création du monde par un Dieu ou des Dieux secondaires que le Dieu suprême en

[1] Les Dieux de Moïse réunissaient les deux sexes, comme le Dieu suprême qui les commande et leur donne la force pour agir.

avait chargés ; 2° la création de l'homme sous forme androgyne, c'est-à-dire mâle et femelle.

Moïse a écrit sous l'impression de cette double tradition.

La première ne permettant pas de supposer que le Dieu suprême ait eu besoin d'un travail quelconque pour produire le monde, ou qu'il s'en soit donné le souci, se trouve dans un des livres sacrés des indiens, où *Vichenou* parle ainsi à *Brama* ou *Brouma,* l'être créateur. « O « Brama, mon cher enfant, je vous accorde mes faveurs « et vous donne le pouvoir de créer l'univers ; dans mon « sein je tiens caché l'univers et toutes les vies, je vous « commande de les produire, *ou plutôt* de les dévelop- « per.[1] »

On peut remarquer le nom de BRAma créateur du monde, et son rapport avec le mot BRA, *créer, former, réformer, renouveller,* et avec A—BRAM, *le réformateur, le rénovateur* de l'ancien culte.

La deuxième tradition à laquelle le texte hébraïque se rattache est celle des êtres androgynes. ILS FORMÈRENT, ILS FIRENT LEUR FIGURE MALE ET FEMELLE, ce qui revient à cette proposition ; ils leur donnaient les deux sexes.

Les Scythes attribuaient les deux sexes à la Divinité.

« Cette idée fit croire, dit D'Hancarville, que dans le principe les hommes créés à l'image des Dieux, avaient réunis les deux sexes. Les Grecs en prirent l'idée des androgynes, espèce d'hermaphrodites qui avaient existé à la naissance du monde. Cette opinion était très-anciennement répandue dans l'Asie ; parmi les êtres de cette nature qu'on avait représentés à Babylone sur les murs du temple de **Belus,** on voyait entr'autres des androgynes à deux têtes, l'une d'homme et l'autre de femme. »

[1] Sonnerat, voy. aux Indes, tom. 1, pag. 285.

Cette opinion donna lieu à l'idée ingénieuse de Platon qui explique l'inclination réciproque des deux sexes, par le désir qu'ils ont de se réunir au tout qu'ils composèrent avant d'être séparés l'un de l'autre.

Les androgynes étaient des êtres stériles auxquels on ne donnait ni ancêtres, ni descendants de même espèce qu'eux. Cette *stérilité*, ce *silence* de la nature fut représenté par le sommeil. Selon Sanchoniaton les animaux *doués d'intelligence* furent créés dans l'état de sommeil, et ils n'en furent tirés, dit-il, que par le fracas des tonnerres; alors ils commencèrent à se mouvoir. Cette tradition avait été prise dans celles conservées par *Taut* ou *Thot*. Nous verrons, selon le sens littéral du prochain chapitre de la Genèse, que Dieu après avoir créé l'homme mâle et femelle, ou androgyne, lui envoie un profond sommeil pour tirer la femme d'un de ses côtés et séparer ainsi les deux sexes. Aussi disait-on dans la cosmogonie primitive que le genre humain était sorti de la classe des androgynes, mais qu'alors leur race disparut de la terre.

28.

Et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux
bénit	—IBRC	s'agenouillèrent et firent agenouiller pour bénir
eux.	ATM.	l'individualité, la substance d'eux.

Et	U—	Et
Dieu	ALÉIM	les Dieux
dit	—IAMR	dirent
à eux :	LÉM	à eux :
foisonnez	PhROU	soyez féconds, propagez
et multipliez	URBOU	et quadruplez-vous, éten-

		dez-vous sur les quatre parties *de la terre*, multipliez-vous
et remplissez	UMLAOU	et remplissez
	AT	la substance
la terre	ÉARTz	de la terre
et subjuguez-là.	UCBÇhÉ.	et faites-en votre marche-pied, rendez-vous en maîtres.
et dominez	URDOU	Et faites descendre votre puissance, étendez votre domination
sur les poissons	BDGT	sur le poisson
de la mer	ÉIM	de la mer
et sur le volatile	UBÔOUPh	et sur l'oiseau
des cieux	ÉChMIM	des cieux
et sur toute	UBCL	et sur toute
bête	ÈIÉ	animalité, vie animale, vie
rampant	ÉRMÇhT	de l'être se mouvant
sur	ÔL	au-dessus
la terre.	ÉARTz.	de la terre.

Les êtres animés sont comme on l'a vu partagés en deux classes principales selon la manière dont les initiateurs les considèrent : en animaux à sang blanc et en animaux à sang rouge ; puis en animaux aquatiques et en animaux terrestres. La vie est la même pour tous ; mêmes sens, mêmes besoins, mêmes passions ou mêmes conditions nées de ces besoins. Mais pour aucun être animé il n'est question d'immortalité, c'est-à-dire de la vie animale éter-

nellement la même dans chaque individu; bien au contraire, il va leur être donné des aliments pour le maintien de leur existence. Ils seraient donc morts eux et l'homme sans cela. La bénédiction est la même pour tous, tant pour le plus petit, le plus vil des reptiles que pour l'homme, bien que l'homme soit destiné à la domination de la terre. Cette vocation ne fait pas que la substance adamique qui le constitue soit autre que celle des animaux à sang rouge, et que le souffle animalisé ou fait vie, qui lui donne la sensibilité et qui dirige ses mouvements, soit autre que celui de tous les êtres vivants. Après tous ces rapports, la bénédiction étant formulée exactement dans les mêmes termes pour tous les êtres et pour l'homme, comment ne pas conclure à l'égalité. ALORS LES DIEUX S'AGENOUILLANT ET FAISANT AGENOUILLER POUR LES BÉNIR, DIRENT : SOYEZ FÉCONDS ET MULTIPLIEZ-VOUS, ET REMPLISSEZ LA SUBSTANCE, — les poissons DE LA MER, — les animaux terrestres DE LA TERRE.

Quant à l'homme, le texte ajoute : DEVENEZ GRANDS ET ÉLEVÉS SUR LA TERRE, FAITES-EN VOTRE MARCHE-PIED. Le mot hébreu, qui donne par l'analyse étymologique toutes ces significations, invite à réfléchir. Le sens qu'on lui trouve dans la version littérale ne rend que très-imparfaitement son énergie figurée et proverbiale. Les initiateurs en employant ce mot laissent à la pénétration de l'initié le droit d'en conclure, que l'homme n'a pas été créé pour vivre à la manière des autres animaux; qu'il est susceptible d'éducation morale et de progrès, par conséquent de supériorité intellectuelle sur ses semblables, laquelle s'acquiert par l'étude de la nature. Ils lui permettent un désir d'élévation; et de l'ambition même. Cet aveu, dans un pays où la loi voulait que le fils suivit la profession de son père, ne pouvait être fait plus clairement.

Ainsi, nous avons vu au verset 15, l'obéissance aux

lois civiles et religieuses trouver son obligation dans le motif attribué à la création des astres qui règlent les jours et les années ; ici nous voyons le droit de commander, d'exercer le pouvoir social ou religieux, trouver son principe, sa cause, son droit et son excuse dans la voie progressive que Dieu a ouverte devant l'homme à l'instant même de la création du premier être adamique.

29.

Et	U—	Et
Dieu	ALÉIM	les Dieux
dit :	—IAMR	dirent :
voici	ÉNÉ	voici
j'ai donné	NTTI	j'ai donné, j'ai établi
à vous	LCM	pour vous
toute	CL	toute
	AT	substance *qui est*
herbe	OÇhB	plante en maturité
seminifiant	ZRÔ	ensemençant
semence	ZRÔ	ensemençant [1]
qui *est*	AÇhR	qui *est*
sur	ÔL	sur
la surface	PhNI	la surface, l'étendue
toute	CL	totale
de la terre.	ÉARTz.	de la terre.

Et	UAT.	Et la substance.
tout	CL	totale
arbre	ÉÔTz	du bois, de l'arbre
qui a	AÇhR	qui a
en lui	BOU	en lui
fruit	PhRI	du fruit
d'arbre	ÔTz.	ligneux, appartenant à

[1] Produisant beaucoup et toujours de la semence.

		une plante ligneuse, à un arbre,
seminifiant	ZRÔ	ensemençant
semence	ZRÔ	ensemençant[1]
sera	JÉIÉ	sera
a vous	LCM	pour vous
pour nourriture.	LACLÉ.	pour aliment.

Les expressions CL AT OÇhB, c'est-à-dire *toute plante adulte, en maturité, produisant beaucoup de semence, et qui croît peu élevée au-dessus du sol*, indiquent qu'il s'agit ici des céréales en général et du Dourah.

Ce verset donne lieu à quelques observations : la plus sérieuse est que malgré ce qu'on verra dans les chapitres second et troisième, expliqués littéralement, l'homme n'a pas été créé immortel, puisque Dieu pourvoit immédiatement à sa nourriture comme à celle de tous les autres animaux. Mais l'auteur de cette première narration est conséquent; puisqu'il ne dit rien, il n'a rien dit de cette immortalité prétendue.

La seconde observation est que l'homme, être carnivore par organisation et par inclination, est supposé avoir été créé herbivore, et rien qu'herbivore.

La traduction de MM. G. et F. me paraît ici peu compréhensible. Selon eux Dieu dit à l'homme : VOICI, JE VOUS DONNE POUR NOURRITURE TOUTE PLANTE A SEMENCE qu'**on cultive**, ET LES FRUITS DE TOUS LES ARBRES qu'**on cultive**: l'homme encore seul de son espèce ne pouvait-il pas demander ce que c'est que cet **on** qui cultive; ce

[1] On voit qu'il s'agit des fruits à graines, à pepins, et non de ceux à noyau.

que c'est que **culture, cultiver**; pourquoi **cultiver**; avec quoi **cultive-t-on**; qu'arriverait-il si **on** ne **cultivait pas**? comment les œuvres de Dieu ont elles besoin que **on** les cultive? Elles sont donc imparfaites; et c'est l'homme qui les perfectionne! Je défie de formuler pour la divinité une réponse possible et raisonnable.

30.

Et à toute	ULCL	Et pour toute
bête	ÈIT	vie, animalité
de la terre	ÉARTz	de la terre;
et à tout	ULCL	et pour tout
volatile	ÔOUPh	volatile
des cieux	ÉÇhMIM	des cieux;
et à tout	ULCL	et pour tout
être rampant	ROUMÇh	être se mouvant
sur	ÔL	au-dessus
la terre	ÉARTz	de la terre,
qui *a*	AÇhR	lequel *a*
en lui	BOU	en lui
âme	NPhÇh	un souffle
de vie	ÈIÉ	animalisé, fait vie;
toute	CL	toute
	AT	substance *qui est*
verdure	IRQ	plante verdoyante
d'herbe *sera*	ÔÇhB	plante en maturité *sera*
pour nourriture.	LACLÉ.	pour aliment.

Et il fut	UIÉI	Et il fut fait
ainsi.	CN.	ainsi.

Les conséquences de ce verset accepté selon la lettre,

conséquences inévitables, sont que la première création fut très-incomplète, puisqu'alors il n'existait pas d'animaux carnivores; mais que cette création, en se complètant par celle de ces animaux, au lieu de se perfectionner physiquement et moralement, est devenue pire.

Les prêtres égyptiens, dans une représentation du genre de celle-ci, et arrivés au moment de la terminer, ne pouvaient pas mettre sous les yeux des initiés un tableau des êtres créés, condamnés à se dévorer les uns les autres, et à veiller à la conservation de leur existence, en arrachant la vie à d'autres êtres. Ce spectacle hideux aurait fort mal couronné celui de la création; et d'ailleurs, comment trouver une raison qui justifie ce besoin de s'alimenter de la chair et du sang des animaux? Y avait-il impossibilité au Créateur de soutenir autrement la vie dans la plupart des êtres animés? En laissant l'initié maître de supposer que l'animalité, telle que JÉOVÉ l'avait voulue, n'était qu'herbivore, on arrivait à cette inférence : *le mal que ce besoin du sang et de la chair a introduit dans le monde n'est pas du fait de la divinité suprême. Les Dieux en exécutant ses volontés ont mis dans leur œuvre l'imperfection qui leur est propre;* **de là le mal.**

31.

Et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux
vit	—IRA	considérèrent
	AT	la substance, le signe figuré,
tout	CL	totale, total, en totalité
ce que	AÇhR	que
il avait fait	ÔChÉ	ils avaient ouvrée, tra-

		vaillée, fait de leurs mains,
et voici *c'était*	UÉNÉ	et voici c'était
bon	ThOUB	beau
beaucoup.	MAD.	selon la mesure, autant que possible, beaucoup.

Et fut	UIÉI	et il fut fait
le soir	ÔRB	un crépuscule
et fut	UIÉI	puis il fut fait
le matin.	BQR.	une aurore.

Jour	JOUM	JOUR
sixième.	ÉÇhÇhI	DE LA SATISFACTION, DE LA JOIE INTÉRIEURE, CELUI-LA—SIXIÈME.

La représentation cosmogonique est terminée. L'instruction continuera; mais elle prendra la forme de récit, parce qu'il ne s'agira que de noms symboliques, c'est-à-dire ayant un sens général, quoique considérés comme noms propres d'individus. Ce récit fera la matière du cinquième chapitre de la Genèse, il devrait être la continuation de celui-ci; mais il en a été séparé pour donner place au poème allégorique de la création d'Adam et Eve, de la mort d'Abel et de l'état de la société avant le déluge.

Entre ces deux récits, se trouvent trois versets rédigés après coup pour justifier la sanctification du sabbat.

Quant au verset actuel, les commentateurs ont observé la présence de l'article prépositif É devant le nombre *six*. MM. G. et F. disent : l'*article n'est employé qu'à* **commencer** *du sixième jour, par la raison, peut-être, qu'étant déterminatif, et l'homme n'existant pas*

encore, l'historien n'a garde de l'employer pour les jours précédents.

On ne comprend pas facilement pourquoi la présence de l'homme fait qu'un sixième jour est *le* sixième jour, et comment l'absence de l'homme ferait que ce jour serait *sixième jour* purement et simplement. Il valait beaucoup mieux passer sans rien dire.

Les commentateurs qui, comme Schindler, expliquent la présence de l'article, en disant que ce jour fut celui *in quo absoluta fuit omnium rerum creatio,* donnent au moins une raison plausible ; mais ils oublient le *complevit Deus die septimo opus suum* qui va suivre. Le sens intime explique mieux que tout cela la présence de l'article, et la présence de l'article prouve le sens intime.

L'usage de la division *sénaire* chez les Egyptiens, long-temps avant Moïse, est mis ici dans le plus grand jour ; c'est parce que le nombre *six* établissait une mesure commune, exacte, *répondant et satisfaisant* aux exigences de la propriété, aux proportions artistiques des monuments, que le mot hébreu ÇhÇh, *six*, peignait *la satisfaction intérieure, la persuasion, la conviction profonde et entraînante.* La nomenclation, la numération n'étaient pas alors comme chez nous l'art de nombrer, de calculer, mais l'ART DE PERSUADER ET DE SATISFAIRE PAR DES CALCULS POSITIFS.

Quant à la division *septénaire* du temps ou de l'étendue, elle n'était pas très-ancienne à l'époque de Moïse ; cela paraît probable, parce que les patriarches, ou ne l'ont pas connue, ou n'y ont pas attaché une importance religieuse.

Les divisions *quinaires* et *sénaires,* beaucoup plus naturelles, ont dû précéder la division *septénaire.* Comment l'homme primitif en regardant ses mains, pour

y chercher un moyen de calcul, a-t-il pu penser au nombre *sept?*

La division sénaire est positivement indiquée par le récit qu'on vient de voir, et il a fallu mentir à cette division, lorsque dans le second chapitre de la Genèse, verset 2, on a dit que Dieu acheva son œuvre *le septième* jour et se reposa ce jour-là. Aussi beaucoup de manuscrits ont-ils *le sixième jour* au lieu *du septième;* les scribes étaient choqués d'une pareille contradiction.

« La progression sénaire et duodécimale, dit M. Jomard, est la loi suivant laquelle sont enchaînées toutes les mesures qui appartiennent à l'ancienne Egypte : tous les membres des rapports à partir de l'orgye[1], sont divisibles par six. — Dans les figures égyptiennes même, depuis les colosses les plus gigantesques jusqu'aux figures des plus petits bas-reliefs, la proportion est multiple ou sous-multiple de six ou de douze. »

« La division duodénaire a été suivie partout en Orient: l'Europe l'a reçue des Romains, les Romains la reçurent des Grecs qui l'avaient reçue des Egyptiens. — Son origine est dans la géométrie. — Le cercle zodiacal a été divisé dès les premiers temps en douze parties.[2] »

[1] Mesure de 1 m. 85.

[2] Voyez Jomard, syst. métriq. des Egypt., p. 90, 51, 52, 10.

SUR

LA CONTINUATION

DE L'ENSEIGNEMENT

ALLÉGORIQUE ET COSMOGONIQUE

Par l'auteur du premier chapitre de la Genèse.

Le cinquième chapitre de la Genèse est la continuation de celui qu'on vient de voir. Comme il ne contient que des noms propres et des nombres d'années, la forme de l'enseignement, la manière dont il est donné, est différente.

Dans le premier, l'instruction a été figurée et mise en action pour être apprise par les yeux; dans le cinquième, l'enseignement est verbal et ne s'adresse qu'à l'ouïe.

Néanmoins la rédaction de ces deux chapitres appartient à un seul et même auteur. Le mot ALÉIM, *les Dieux* ou *les Forces*, y est employé isolément. Une espèce de parenthèse, au verset 29,

y introduit le nom de JÉOVÉ pour donner l'étymologie du nom de *Noé*, et par une singularité qui trahit le copiste, on verra une addition du même genre au verset 25 du chapitre 4, imité du chapitre 5, dans lequel chapitre le nom de JÉOVÉ est employé isolément; le mot ALÉIM y est introduit, dans une parenthèse semblable à celle du quatrième, pour expliquer une des étymologies du nom de *Seth*.

Les expressions et les phrases du cinquième chapitre sont souvent les mêmes que celles du premier; l'homme y est créé mâle et femelle, et il n'y est pas question de la femme. L'auteur, en parlant d'Adam, emploie les noms et les verbes qui s'y rapportent, tantôt au singulier et tantôt au pluriel, suivant l'esprit du premier chapitre.

Le titre de cette seconde partie annonce même ce changement dans le mode d'enseignement.

« *Ceci*, y est-il dit, *est le récit des générations* » *sociales de l'être adamique.* »

« Lorsque les Dieux taillaient, formaient, sculptaient l'être adamique, ils *le* formaient, sculptaient en similaire intelligence des Dieux.

» Ils *les* formaient, sculptaient mâle et femelle; » et ils les bénirent. — Et le jour où ils *les* formaient, sculptaient, ils *les* nommaient Adam.

Ch. 1er	BRA	Ch. 5 BRA
	ALÉIM	ALÉIM
	ADaM	ADaM
	B—TzLM, et vers. 26 C—DMOUT	B-DMOUT
	ALÉIM.	ALÉIM.

ZCR	ZCR
UNQBÉ	UNQBÉ
BRA—ATM	BRA—M

» Adam à l'âge de cent trente ans engendra » *similaire pensée, similaire intelligence de lui et en* » *ombre de lui*, un fils qu'il nomma Seth. — Adam » vécut ensuite huit cents ans, et il eut des fils » et des filles. — et Adam ayant atteint l'âge de » neuf cent trente ans, il mourut. »

Ce qu'il y a de très-singulier dans ce cinquième chapitre, c'est qu'étant un tableau des générations d'Adam, il n'y est, comme on voit, nullement fait mention d'Ève, la mère du genre humain, la cause de ses erreurs, de ses maux, et le principe de la régénération chrétienne; on n'y parle point de Caïn, le premier homme né de la femme, ni d'Abel, le premier homme que la mort ait frappé. Il ne paraît pas que l'auteur ait eu connaissance de ces personnages qui jouent cependant un si grand rôle dans l'histoire des malheurs du monde. Il parle des fils et des filles d'Adam sans les nommer, et il les fait naître après Seth, dont la Genèse ne dit rien, sinon qu'il fut le père d'Enos, et que pour Ève il remplaça Abel.

Seth, auquel on n'aurait fait aucune attention sans les traditions orientales conservées en dehors de la Bible, se trouve donc ici l'aîné des enfans d'Adam, et le seul que l'auteur juge digne d'être mentionné; cela n'est-il pas fort singulier. Or, son nom STh, ou plus correctement ShT, marque

même cette priorité d'être, car ShT est le singulier de ShT—IM, qui signifie *deux* ou *le second;* ShT est donc *le un, le premier, la base, le fondement* sur lequel s'élève le genre humain et la société humaine. Cette étymologie que l'auteur affecte de mettre en évidence pour qu'on la remarque [1], renverse tout l'échafaudage historique qu'on voudrait élever sur la postérité de Caïn et d'Abel.

Il est bien difficile en effet de se tirer de là, si l'on tient à la lettre du récit contenu dans les chapitres 2, 3 et 4 de la Genèse. Et ce qui augmente la difficulté, c'est que dans les chroniques on ne compte également que d'après ce cinquième chapitre, c'est-à-dire qu'on ne nomme qu'Adam, Seth et Enos, et que Caïn et Abel sont omis. Cependant Caïn n'est pas un personnage dont on peut dire, il n'a fait que passer et s'est évanoui, comme on le dit d'Abel; ses descendants sont nombreux et puissants sur la terre.

La même omission existe dans les livres hébraïques de la Bible, et l'on peut à peine citer quelques allusions contestables. Tobie et le livre de la Sagesse qui sont plus explicites, sont des livres grecs; le premier est une fiction; les juifs, les premiers chrétiens et Saint-Jérôme ne l'ont point mis au nombre des livres sacrés : le second a été composé depuis la version des Septante, plusieurs siècles après Esdras. Son témoignage ne compte pas.

[1] Ch. 5, v. 8.

Que résulte-t-il de cette étonnante omission dans un sujet si grave, puisque selon Saint-Augustin et Saint-Jérôme (*adversus pelagianos*), il a causé la perte entière du genre humain par la transmission d'un péché originel, dont avant eux on n'avait pas découvert la terrible et perpétuelle influence? C'est que les Pères de l'Eglise qui ont voulu expliquer la nécessité du christianisme par la chute d'Adam, ont commis une immense faute; c'est qu'ils ont compromis la perpétuité de la foi en armant le doute contre la vérité qui fait la base du christianisme; c'est qu'en élevant (ce qu'on ne leur demandait pas), cette admirable institution sur une fiction cosmogonique, ils ont préparé une suite d'ébranlements dogmatiques qui se renouvelleront tant que la piété éclairée par la vérité sur cette fiction même ne reviendra pas aux principes de la primitive Église; car *id verum quod primum*, comme dit Tertullien. Leur opinion sur les conséquences de ce prétendu péché originel a pu ne pas nuire d'une manière sensible au christianisme dans les siècles d'ignorance et de crédulité populaire; mais dans un siècle de lumière et de doute c'est autre chose; il faut renouveller la croyance des apôtres et celle de leurs premiers disciples; on était probablement aussi bon chrétien alors qu'aujourd'hui[1].

[1] *Parvulus trahit peccatum originale ab Adam*, dit Saint-Augustin, et; — *Deus prædestinat ad æternam mortem, propter originale peccatum.— Quare infantuli baptizantur?* dit Saint-Jérôme, *ut eis peccata dimittantur*, répond-il!

Pauvres enfants, il faut donc absolument que vous alliez au dia-

L'épisode du jardin d'Éden ou Héden, et celui d'Abel, ont donc été considérés par les prophètes et par les scribes hébreux qui les ont connus, comme des paraboles, des fictions, des allégories ajoutées aux récits historiques de la Genèse; mais ils ne les ont pas admis comme prémice indispensable de ces récits. Ces allégories n'étaient donc pas au commencement jointes par le dogme à ces récits historiques, et elles n'en ont fait partie que très-tard.

On attribue la rédaction des chroniques à Esdras, après le retour de la captivité, plus de neuf cents ans après Moïse, et moins de cinq cents avant J. C.; donc à cette époque le poème allégorique

ble; et pourquoi? Parce que selon ce *divum Augustinum*, comme les théologiens l'appellent, *non est ulli, ullus medius locus ut possit esse nisi cum diabolo qui non est cum Christo*, et parce que CERTUM EST, c'est une chose certaine! *apud Orthodoxos, pueros descedentes in originali peccatosine Baptismo*, DESCENDERE IN LOCUM QUENDAM INFERNUM ET SUBTERRANEUM *qui nominatur LIMBUS*.

Cependant avant ces deux Pères de l'Eglise, pendant quatre cents ans, il n'est pas question de ce péché originel avec ses horribles conséquences. On ne baptisait pas les petits enfants; ceux qui le faisaient agissaient abusivement et par excès de zèle; Tertullien, deux cents ans après Jésus-Christ, blâmait ceux qui cherchaient à introduire cet usage. Qu'on me permette une observation : Jésus fut baptisé; avait-il lui aussi le péché originel? Et s'il fut mort avant sa passion, serait-il maintenant relégué à jamais dans les limbes, ou avec le diable, selon Saint-Augustin? — Laissons donc, il en est temps, Saint-Augustin et Saint-Jérôme, et recevons le baptême comme le reçut Jésus, comme le reçurent les apôtres et tous les chrétiens pendant quatre siècles, c'est-à-dire comme une initiation au christianisme. Tout ne sera pas perdu, les hommes ne deviendront pas tous des méchants et des impies, parce que de pauvres petits enfants morts avant d'être baptisés ne seront plus la pâture *du Goulu*, ou ne seront plus retenus dans *les franges*, dans *la lizière* (de l'enfer sans doute), en un mot dans les LIMBES.

sur le paradis terrestre n'était pas reçu comme fait historique.

On convient aussi qu'Esdras, homme de génie, esprit réformateur, revit la rédaction de toutes les écritures; on n'ose avouer aujourd'hui qu'il les rétablit de mémoire, bien qu'il l'affirme, mais on accorde qu'il suppléa de cette manière à ce qui s'était perdu pendant la captivité; qu'il fit des changements dans le sens du texte, puisqu'on parle d'une tradition orale pour l'explication du sens intime. On pense même qu'il ajouta quelques mémoires nouveaux, ou que l'on avait oublié. Enfin on se fie à ses lumières, à la pureté de ses intentions, à son esprit prophétique, ce qui veut dire à son talent comme écrivain sacré, comme érudit; mais cela ne rend que plus embarassante l'omission faite par lui au commencement des chroniques, omission si bien d'accord avec le plus ancien mémoire conservé dans la Genèse [1].

Il est donc très-probable que le drame sur Adam et Ève et sur leurs enfants, apporté d'Egypte par Moïse ou par un initié après lui, est un livre à part, et que ce livre ne fut reçu que comme une allégorie jusqu'au temps de la captivité. Esdras, parfaitement libre, parce que le peuple n'entendait plus l'hébreu, parce que les livres de Moïse

[1] Les 2e, 3e et 4e chapitres de la Genèse sont plus difficiles à concilier, avec l'idée que la raison doit se faire de la puissance et de la bonté divine, que le premier chapitre. Cependant les anciens hébreux n'ont défendu à la jeunesse que la lecture de celui-ci; preuve que les trois autres ne faisaient pas partie essentielle et dogmatique des livres hébraïques.

n'existaient plus que dans sa mémoire ou dans l'exemplaire retrouvé et retouché par Elqieu, et dont lui seul avait connaissance, pensa pouvoir ajouter, coudre, attacher, car c'est le mot, ce livre aux récits qui composaient la Genèse; mais par respect pour la vérité historique, il ne fit pas mention de Caïn et d'Abel dans ses chroniques. On doit lui savoir gré de cette discrétion, cependant il aurait mieux fait de laisser l'histoire d'Adam et Ève, de Caïn et d'Abel former un poème séparé, ou même de la supprimer entièrement.

Les trois premiers versets du chapitre second exigent une attention particulière. Dans l'intention du rédacteur ils font suite au chapitre premier; ils ne se lient point à ce qui les suit. Leur composition eut pour but de justifier la sanctification du sabbat, ou septième jour de la semaine.

La rédaction en est étudiée, et la signification des mots a besoin d'être développée. On voit que ce fragment n'est pas du temps des chapitres 1 et 5.

LA GENÈSE.

CHAPITRE SECOND.

SENS VULGAIRE.	TEXTE.	SENS INTIME.
	1.	
et furent achevés	UICLOU[1]	alors fut fait faire l'achèvement total
les cieux	EÇhMIM	des cieux
et la terre	UEARTz	et de la terre
et toute	UCL	et la totale
l'armée d'eux.	TzBAM.	ordonnance stratégique de leurs constellations.

[1] De CL *tout*, CLE, *achever, finir, terminer.* — Conjugaison Pual qui marque *l'ordre précis de faire.* — Ici c'est celui de finir entièrement, c'est-à-dire, de ne pas apporter plus de perfection dans l'organisation nouvelle du monde et des êtres. C'est sous entendre une organisation antérieure, moins parfaite que la présente, et une organisation future qui lui sera supérieure.

NOTES.

Le mot TzBA peint l'ordre de différents groupes d'hommes qui composent une armée : rapproché des noms de la Divinité ou du mot ÇhMIM son sens intime reporte

la pensée vers les groupes, les nœuds, les liens stellaires, MÔDNOUT; vers les constellations et leur ordonnance stratégique; vers la gravure, le dessin peint, gravé ou sculpté des signes et des constellations du ciel, ÈQOUT ÇhMIM. En un mot, vers l'armée des cieux, TzBA EÇhMIM.

Les mots *armées des cieux, cohorte des cieux*[1] désignent non-seulement l'ensemble des constellations du ciel, mais les ALÉIM de qui elles dépendent. Ainsi :

ALÉI TzBAOUT (*Deus Sabaoth*), **les Dieux des armées**, ce sont *les* FORCES *des constellations*, les puissances qui les maintiennent dans leur ordonnance.

TzBAOUT JÉOVÉ, **les armées de** JÉOVÉ, **de ce-LUI** *qui est;* c'est le TzBA EÇhMIM[2], ce sont les constellations, les Dieux, les esprits stellés qui siégent autour de son trône, et qui lui sont subordonnés.

JÉOVÉ TzBAOUT, c'est **le-LUI-qui est le chef suprême des constellations**, CI ÇhMÇh JÉOVÉ ALÉIM, *parce que* **le soleil**, *est le JÉOVÉ, le-LUI, le chef suprême* de **celles-ci**, des ALÉIM[3].

JÉOVÉ ALÉI TzBAOUT, c'est **le-LUI, le chef suprême des Dieux des armées**, c'est JÉOVÉ *assis sur son trône et toute l'armée des cieux,* TzBA EÇhMIM, les BNI ALÉIM et SaThaN même, *rangés autour de lui à droite et à gauche.*

Une expression de **Job**[4], QÇhR, représente les groupes célestes formant des assemblages d'étoiles liées entr'elles. Il y a dans cette expression l'indication de signes,

[1] Deut. 4; 19, et 1 Rois. 22, 19 et suivant.

[2] 1. Rois. 22, 19.

[3] Ps. 84, 12.

[4] Ch. 38, 31.

de figures astronomiques, comme dans l'expression ÈQOÙT ÇhMIM. L'armée céleste se compose de ces figures symboliques sur lesquelles reposent enchaînés les astres qu'elles gardent et qu'elles dirigent. Or, il faut se rappeler que sur les monuments égyptiens, les Divinités sont toujours signalées par une ou plusieurs étoiles qui les accompagnent. Il est fort singulier que la mission divine d'ISO, de *Jésus*, n'ait pu être annoncée comme telle aux hommes sans le faire accompagner ou signaler par *une étoile*. Il y a dans ce fait, littéralement impossible, une adhésion bien marquée au système théogonique des anciens égyptiens, et comme on voit, des anciens hébreux. Ce fait de l'apparition d'une étoile étant même employé pour un être divinisé, que l'on déclare devoir être appelé d'Egypte, et qui purifiera par le feu, par l'élément des ALÉIM [1].

[1] Voy. le chap. Ier de la Genèse, verset 10 (*la note*).

2.

Et	U—	Et
Dieu	ALÉIM	les Dieux
acheva	—ICL	achevèrent en totalité
dans le jour	BIOUM	au jour, à l'époque
septième	EÇhBIÔI [11]	du nombre sept, de l'achèvement et du temps de retour sur soi-même
l'ouvrage sien,	MLACTOU	l'objet de leur mission, l'œuvre pour laquelle ils avaient été envoyés (ILS

[11] ChBô de ChB, l'action de recommencer *rursus*, *adhuc*, le retour vers le point, vers le lieu d'où l'on était parti. — La vieillesse et le repos, etc. — ÇhBÔ, la satiété, la suffisance.

		AVAIENT ÉTÉ FAITS MLACIM),
lequel	AÇhR	laquelle *ou* lequel
il avait fait.	ÔÇhÉ.	ils avaient travaillés, appropriés avec perfection.

Et il se reposa	UIÇhBT	Et ils revinrent à leur état primitif cessant, se reposant
au jour	BIOUM	au jour, par le jour
septième	EÇhBIÔI	du nombre sept
de tout	MCL	de tout, de toute
l'ouvrage sien	MLACTOU	l'objet de leur mission, leur œuvre, leur fonction,
lequel	AÇhR	laquelle
il avait fait.	ÔÇhE.	ils avaient travaillée, achevée avec perfection.

L'auteur joue ici sur la valeur radicale des mots ÇhBÔ, TzBA et ÇhBT. C'est même ce qui lui a fait placer le mot ShBO ou ÇhBÔ *sept*, fort inexactement, car les Aléim ne finirent pas leur œuvre le septième jour, mais le *sixième*. La transcription samaritaine du texte hébreu change le mot en ShShI *sixième*. La version des Septante et la version Syriaque ont aussi le mot *sixième*.

Mais le nombre *sept*, je l'ai déjà dit, était symbolique *de la fin, de l'achèvement, de la fin des temps et du monde*. Ainsi, par exemple, dans la narration relative au cataclysme qui mettra fin au monde, qui vient d'être créé, on trouvera que le nombre *sept* revient sans cesse. — D'abord Lamech, dont la vie expire à cette époque même, accomplit sept cent soixante-dix-sept années;

puis vous trouverez 7 paires d'animaux terrestres purs, mis en réserve au moment de la disparution de leur espèce par le déluge; sept paires de chaque espèce d'oiseau en général, sans distinction de purs ni d'impurs; sept jours donnés entre l'avertissement et le commencement des pluies; sept jours d'attente entre le premier envoi de la colombe et le second; sept autres jours d'attente pour le troisième envoi; l'entrée dans l'arche le dix-septième jour du second mois; *le repos* de l'arche le dix-septième jour du septième mois; la sortie de l'arche le vingt-septième jour du second mois; enfin Noé entrant dans son septième siècle à l'époque où finit le déluge, et revenant, avec le monde renaissant, au point d'où il était parti. Les autres nombres du déluge sont deux fois quarante, dont on connaît la valeur sinistre et régénératrice, et deux fois cent cinquante.

Les mots ÇhBÔ, TzBA et ÇhBT, mériteraient une étude particulière, néanmoins je ne ferai que l'indiquer. Leur rencontre, leur rapprochement n'est pas fortuit; il y a une intention, une signification cachée. Le premier employé, TzBA, qui désigne bien certainement l'armée des cieux, l'ordre stratégique des étoiles commandées par les ALÉIM, les créateurs du monde, se rattache par quelque chainon qu'il serait intéressant de découvrir au mot *Sabœi* ou *Saboï*, cri de victoire de l'armée du créateur des mondes selon les anciens, du conquérant de l'Inde, de Bacchus, de BRA—ma, divinité indienne à laquelle Wichnou donna commission de créer le monde.

Le second ÇhBÔ marque le temps du retour, pour commencer de nouveau le nombre *sénaire* ou la progression sénaire sur laquelle étaient enchaînées toutes les mesures qui appartiennent à l'ancienne Egypte. De là vient que ce même mot a désigné l'accomplissement des temps; l'a-

vènement de l'âge, de la vieillesse, la plénitude des jours et des années, et enfin le nombre *sept* placé entre deux révolutions sénaires, nombre qui, dans les hiéroglyphes égyptiens, marquait *l'infini, le destin,* et qui, placé sur les doigts d'une main ouverte, semblait avoir été enté sur le nombre primitif *cinq*.

Le troisième mot ShBT ou ÇhBT n'est que la continuation du sens attaché à ÇhBÔ ; c'est l'état de repos auquel on arrive à la fin de sa carrière, lorsqu'on entre dans l'infini, dans la puissance du destin, lorsqu'on revient à ses éléments primitifs, à sa manière d'être primitive, se résolvant en soi-même.

3.

Et	U—	Alors
Dieu	ALÉIM	les Dieux
bénit	—IBRC	s'agenouillèrent ou firent agenouiller pour bénir
	AT	ce qui constitue
le jour	JOUM	le jour
septième.	EÇhBIÔI.	du nombre sept (*marquant une nouvelle progression sénaire*).

Et il sanctifia	UIQDÇh	Et ils séparèrent (*du nombre sénaire*), ils sanctifièrent
lui	ATOU	l'essence de lui; ce qui le constitue,
parce que	CI	parce que
en lui	BOU	en lui, en ce *jour*
il s'était reposé	ÇhBT	ils revinrent à leur état

		primitif cessant et se reposant[1]
de tout	MCL	de toute, de toutes
l'ouvrage sien	MLACTOU	leurs œuvres;
que	AÇhR	lesquelles
Dieu	ALÉIM	les Dieux
avait créé	BRA	avaient taillées, sculptées, faites
pour être fait.	LÔÇhOUT.	selon l'action de travailler et d'approprier parfaitement.

[1] Si les cérémonies religieuses de l'ancien culte égyptien nous étaient connues, nous retrouverions sans peine des usages ayant rapport à ce repos et à cette division par sept. Pour en convaincre, il suffira de rappeler la fête célébrée à Tentyris, et que Juvénal, *Satyre* **15**, a dénaturée en ne la représentant que comme un festin de six jours consécutifs, après lesquels la septième aurore avait coutume, dit-il, de trouver les célébrants en repos étendus sur leurs lits.

Juvénal abuse de la licence permise aux poètes. Pour se faire une idée de sa mauvaise intention, on peut remarquer que les Tentyrites et les habitants d'Ombos qu'il suppose voisins, afin d'établir entr'eux une guerre ridicule au sujet du crocodile, étaient distants de cinquante lieues.

La salle où se faisait la cérémonie dont Juvénal a si bien changé le caractère, était dans les temples celle que suivait la bibliothèque, ou dépôt des livres sacrés. A Thèbes cette salle renfermait vingt tables *entourées de lits*, sur lesquels *reposaient les images des Divinités* qui, suivant les Grecs qui nous ont transmis ces détails, répondaient à Jupiter et à Junon. Pour des Egyptiens initiés, c'était le Dieu suprême représenté sous les deux sexes.

Le mot MLACÉ, employé deux fois dans le verset précédent, répété dans celui-ci avec une affectation marquée, désigne **l'œuvre d'un ministre, d'un envoyé, d'un être en mission, d'un ambassadeur**; il vient de LAC, *envoyer;* MLAC est *un envoyé, un ange, un être supérieur avec mission, chargé d'une œuvre quelconque*.

Cette signification et le choix de ce mot prouvent que dans la pensée intime du rédacteur ce n'est pas le Dieu suprême, JÉOVÉ, qui a créé le monde, et que le mot ALÉIM ne doit pas être traduit *Dieu,* mais *les Dieux*.

Ces Dieux, on le voit clairement ici, sont les MLACIM, *les envoyés, les anges,* et les anges, on le sait, ont le gouvernement des astres; ce sont les intelligences des astres, les gouverneurs du monde, *præpositi super potestates aëreas,* et aux yeux brillants.

L'idée de la fatigue de Dieu après la création est d'une seconde époque. Dans la première, l'idée contraire prévalait, ce qui prouve qu'on ne connaissait pas alors la division septénaire des jours ou la semaine de sept jours. On trouve cette première idée en Asie, long-temps avant Moïse; elle y faisait partie essentielle de la croyance religieuse, comme depuis Moïse la lassitude et le repos du créateur ont fait partie des principes sur lesquels repose la foi. Dans l'hymne antique adressée à Ruder, Dieu antérieur aux Dieux présents de l'Inde, on trouve ces mots qui seuls suffisent pour marquer des dogmes très-anciens: **Tu formas l'univers et ne fus pas fatigué.**

Le lecteur doit entrevoir maintenant, dans la division septénaire des jours de l'année, autre chose que ce que le texte hébreu littéralement traduit lui présente; autre chose que le repos du créateur, après un travail de six jours. Il faut une foi tellement humble, un esprit tellement aveugle, une si grande renonciation au simple bon sens pour admettre la fatigue du créateur, que Philon, Origène, Saint-Augustin, Procope et plusieurs autres savants ou saints personnages s'y sont refusés. Nous pouvons donc abandonner sans autre excuse un sens, une interprétation dont on a tant abusé, et revenir enfin à la recherche de la vérité.

L'institution du sabbat, ou la division de l'année en cinquante-deux semaines de sept jours, donnant une année de trois cent soixante-quatre jours *plus un ;* des mois de vingt-huit jours *plus deux* et *plus trois*, accuserait dans son auteur, s'il fallait l'attribuer à Dieu, une impuissance de calcul, dont l'idée seule est un blasphème ; mais cette division est de pure invention humaine. Une seule considération le prouve. Elle eut évidemment pour objet la divulgation faite à tous, du vrai système solaire, tel qu'il était enseigné dans les temples égyptiens du temps de Moïse et avant Moïse.

Cette divulgation eut lieu, par lui, chez les Israëlites, en même temps que la divulgation de la langue hébraïque et du culte de JÉOVÉ.

Lorsque ce système fut découvert, les sciences, et principalement l'astronomie, avaient fait depuis long-temps de grands progrès, et la civilisation de l'Égypte devait être très-avancée ; on peut en juger par le génie, par l'esprit philosophique qui créèrent la langue hébraïque, et par quelques faits aujourd'hui prouvés.

L'idée d'assurer la conservation d'un système astronomique, et celle des vérités sur lesquelles il se fonde, en les confiant au temps même, au temps, être abstrait, principe de la mutabilité et de la perte des choses, est une idée qui doit étonner. L'homme qui la conçut fut sans aucun doute un génie extraordinaire. Elle seule suffirait pour justifier tout ce que les anciens ont dit du savoir et de la sagesse des prêtres de l'ancienne Egypte[1].

[1] Je ne puis résister au plaisir de transcrire ici les réflexions suivantes ; elles sont du savant et si consciencieux M. Jomard.

« Que l'on imagine par hypothèse une nation éclairée, mais privée des avantages de l'imprimerie ; si, après de longues révolutions et un grand laps de temps, les lumières venaient à s'éteindre chez elle, et qu'il n'y eût, à la place de son antique civilisation, qu'igno-

Au reste ces prêtres, ces scribes sacrés, que dans notre fatuité chrétienne, si contraire à l'esprit de l'auteur du Christianisme, nous considérons comme de misérables réprouvés ; comme des insensés, adorateurs d'idoles ou de Dieux pris dans leurs jardins, ces Egyptiens, en un mot, avaient eu cependant assez de science, assez de rectitude dans leur esprit et dans leur raisonnement, pour mesurer le degré terrestre avec plus de précision que ne le fit le grand Maupertuis, et pour orienter la grande pyramide avec plus d'exactitude que Tycho-Brahé n'en pût mettre en orientant l'observatoire d'Uranibourg.

On leur doit une évaluation du diamètre du soleil qui n'est point éloignée de la vérité. Ils avaient mesuré exactement l'obliquité de l'écliptique, conçu l'idée de la plura-

rance et barbarie absolue, on ne retrouverait plus qu'un bien petit nombre de ses ouvrages écrits. Les livres de science auraient sans doute péri les premiers ; ceux-là résistent moins aux siècles que les autres. Les lettres ont conservé les poèmes des Grecs et ceux des Latins ; mais les sciences regrettent et regretteront peut-être toujours les écrits des Phérécydes, des Thalès, des Pythagore, des Empédocles, des Eudoxe, des Chrysippe, des Démocrites, des Eratosthène, des Aristarque, des Posidonius, des Hipparque et de tant d'autres, sans parler des écrits antérieurs qui leur avaient servi de modèle....... Sans l'imprimerie il aurait été possible que les plus méchants vers des derniers siècles arrivassent à la postérité, et non les ouvrages des Newton, des Lagrange et des Laplace.

« La science était hérissée d'épines chez les anciens ; toutes choses égales, il fallait alors des têtes plus fortes pour embrasser et lier ensemble les faits découverts, pour découvrir une vérité nouvelle. Les anciens écrivaient peu, et les mathématiciens moins que les autres, parce que peu d'hommes se livraient à des études alors si ardues. Comment leurs écrits seraient-ils parvenus jusqu'à nous !....

» Si l'on supposait que tous nos livres de science vinssent, dans la suite des temps, à se perdre tout-à-fait par un de ces événements dont l'histoire prouve la possibilité, mais dont la découverte de l'imprimerie empêchera sans doute le retour, qu'ensuite, après un grand nombre de siècles, on recommençât tous les travaux de nos jours, ne se croirait-on pas fondé à avancer que rien d'exact, rien

lité des mondes, et connu l'existence des antipodes que Saint-Augustin niait et ne pouvait comprendre [1].

Ils avaient reconnu l'immobilité du soleil au centre du système planétaire ; ils avaient deviné le mouvement de la terre. C'est d'eux que Pythagore avait reçu cette connaissance, et Copernic emprunta de Pythagore le système qui devait lui mériter une si grande réputation. Il eut la loyauté d'en faire l'aveu lui-même en ces termes. — « *Reperi apud Ciceronem, primum Nicetam Scripsisse terram moveri..... inde igitur occasionem nactus, cœpi et ego de terræ mobilitate agitare.* » Nicetas philosophe pythagoricien, vivait dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ [2].

de solide, n'avait été exécuté dans les temps antérieurs! Les fragments de nos bibliothèques n'offrant peut-être qu'une suite de problèmes à résoudre, le plus grand nombre en jugerait la solution impossible et inutile. Le sort des sciences exactes est celui de toutes les choses humaines; elles subissent des révolutions, quoique leurs principes reposent sur des vérités éternelles. De temps en temps il s'élève des hommes nouveaux qui prétendent qne les sciences sont nouvelles; mais pour quelques-uns dont le génie et la supériorité sur leur siècle justifient en quelque sorte ces opinions, combien d'autres qui, montés sur l'épaule du géant, suivant l'expression de Bailly, oublient qu'ils lui sont redevables de voir à une plus grande distance! Cependant le colosse ruiné qui les porte se cache de plus en plus sous la poussière des temps; plusieurs travaillent à l'immense tâche de le déblayer et de le restaurer; et, parfois, sa masse venant à se découvrir, jette une vive lumière, impose le respect et force l'admiration. »

(*Mémoire sur le système métrique des anciens Egyptiens*, par M. Jomard. *Conclusion.*)

[1] Ce qui fait le plus d'honneur à leur astronomie, dit M. Jomard, est la remarque fine et importante des mouvements de Mercure et de Vénus autour du soleil. La réputation de leurs prêtres attira les premiers philosophes de la Grèce; et selon toute apparence, l'école de Pythagore leur est redevable des idées saines qu'elle a professées sur la construction de l'univers.

[2] V. Jom. syst. m. p. 182.

La démonstration de ce système avait lieu dans les temples; on ne peut la supposer ailleurs. On y procédait par ce qu'on appelait des danses sacrées. Ce sont probablement ces danses, où les planètes étaient figurées exécutant leurs révolutions autour du soleil, en accordant leurs pas sur des chants ou chœurs de louanges, qui donnèrent l'idée de la révolution *sénaire* des jours autour d'*un temps de repos*, d'*un jour fixe*, ramenant une révolution semblable ou de six jours.

Ce sont ces danses des sphères errantes ou des planètes personnifiées qui firent supposer l'existence d'une harmonie céleste qui provient du mouvement des astres; et, enfin, l'harmonie des nombres exprimant les intervalles des corps célestes, car une découverte est toujours féconde en conséquences.

On peut supposer que les prêtres mettaient beaucoup de pompe dans un spectacle dont tous les acteurs étaient des Dieux, et dont la scène était placée dans le ciel. Ainsi, on devait recourir alors à tous les arts, à toutes les ressources que pouvaient offrir la mécanique, la musique, la physique et tous les arts dits de magie, de prestiges, de pyrotechnie, dans lesquels les prêtres égyptiens excellaient.

La sanctification du nombre septénaire se conçoit par la sainteté et la majesté d'une pareille représentation; aucune cérémonie, aucun exercice symbolique et religieux ne pouvait être plus auguste, plus grave et plus digne du respect des peuples [1].

L'imagination conçoit facilement le programme d'une pareille fête; elle se fait une idée de ces chœurs d'anges, de MLACIM, de substances célestes qui, placées sur

[1] N'oublions pas que par les Dieux les Egyptiens entendaient *les astres*, parce que, disaient-ils, la substance animique, l'ame des Dieux, réside dans les astres.

l'arc que JÉOVÉ pose dans les nuées pour rassurer la terre, entouraient, comme autant de constellations fixes, *les astres missionnaires* (les astres MUSAÏQUES ou MOSAÏQUES), les *planètes personnifiées* comme elles. Il arrivait alors ce que dit Job, *que les fils des Dieux,* que les disciples des Dieux, les initiés à la science des Dieux, *venaient se tenir en rang à leur poste autour de JÉOVÉ, et que l'astre en mission, et envoyé pour éprouver, ou pour décevoir les hommes, l'astre à la course désordonnée et qui contriste la terre, y venait aussi.*

Pendant que les BeNI ALÉIM, que les élèves du sacerdoce exécutaient leurs évolutions autour d'OSIRIS, **pouvoir immuable** (OTzR), soleil immobile et rayonnant de lumière, du haut des zones *irisées* descendaient ces hymnes sans paroles, ces chants sublimes, dont le *cœli ennarant gloriam Dei* du Toth ou DoD des hébreux n'est qu'une inspiration.

« Les cieux racontent la gloire du FORT, et l'étendue épanche l'ouvrage de ses mains.

» Un jour fait sourdre et jaillir un souhait pour le jour (*qui va suivre*), et la nuit indique un enseignement pour la nuit (*suivante*).

» Point de discours, point de paroles, leur voix n'est pas de celles qu'on entend[1].

» La ligne, le dessin qu'ils ont tracé, se produit sur toute la terre, et leurs récits vont aux extrémités de la terre[2]. »

Ces chœurs d'anges ainsi disposés sur trois zones ou

[1] Les prêtres chantaient alors par *les seules voyelles* en nombre égal aux planètes. *(Dem. de Phalere de elocutione).* Nous avons vu l'origine de cet usage.

[2] Le système figuré de leur astronomie a passé en effet chez tous les peuples de la terre.

trois *arcs en ciels* nous expliquent l'origine de *ces trois ciels* devenus les cieux[1] : c'est dans le dernier de ces ciels que Saint-Paul, dont l'initiation est assez clairement expliquée dans les actes des apôtres, chap. 9, et dans son épitre aux Corinthiens, chap. 12, nous dit avoir été ravi[2].

Il est inutile d'expliquer maintenant, je pense, comment pût naître dans l'esprit des peuples orientaux, qui nous en ont transmis la classification, l'idée de ces degrés d'anges formant une hiérarchie céleste, où chaque rang gagne en éclat et en puissance, à mesure qu'il se rapproche davantage du trône de Dieu.

Bien que l'époque à laquelle tout ceci se rapporte soit fort reculée, puisqu'elle nous apparaît antérieure à Moïse, la découverte du vrai système planétaire suppose un autre système plus ancien, une autre division de la semaine. Des indices tirés de la langue hébraïque, joints à quelques observations, nous offrent une division *quinaire* ou des semaines de cinq jours[3].

La division stratégique des jours, par le nombre cinq,

[1] *Tres sunt cœli : primum cœlum est terræ cœlum; secundum cœlum cœli cœlum est; tertium cœlum, cœlorum cœlum, et hoc cœlum supra se non habet cœlum.*

[2] Son séjour au fond de la mer pendant une nuit et un jour sans se noyer, 2 Cor. 11. 25, n'est pas sans quelque mystère.

[3] L'invention de la division quinaire est fort antérieure à la construction des pyramides, puisqu'on a retrouvé la mesure portative de sept coudées dans les dimensions de la chambre sépulcrale de la grande pyramide. Une coudée de sept palmes était aussi employée en Egypte du temps de Sésostris. (Voyez le mémoire sur les mesures agraires des anciens Egyptiens, par M. P. S. Girard.)

est fondée sur la nature qui en a placé le type sous nos yeux, en nous mettant cinq doigts à chaque main.

J'appelle cette division stratégique, parce qu'elle était observée en grand, et primitivement dans la stratégie. On se souvient que Moïse, parlant de la division par *sept*, fait allusion à la même idée.

Le nom du nombre *cinq*, en hébreu, ÈMCh, que l'on a prononcé à peu près comme ChEMÇh (remarquez cette prononciation), désigne *l'ordre dans lequel des gens armés pour la guerre, exécutent leur mouvement de progression, s'avancent et défilent*, comme on dit. On appelait ÈMÇh-IM ou CheMÇh-IM, *hommes armés prêts à aller à la guerre*, les soldats équipés, parce que dans les marches ils étaient rangés cinq à cinq.

La prononciation de la lettre È, fortement aspirée, comme je viens de la rendre, avait tellement de rapport avec celle de la chuintante Çh, que dans presque toutes les grammaires anciennes, dans Bellarmin, Ladvocat, etc.; dans beaucoup de dictionnaires, dans la Polyglotte de Castel, le dictionnaire du chevalier Leigh, dans le *Glossarium universale hébraïcum* du père Thomassin, etc., etc., elle est écrite *Cheth*, *Ch*.

Par l'effet de cette prononciation antique, ÈM, nom du *soleil,* prononcé CheM a fait ÇheM-Çh autre nom de cet astre.

Or, CheMÇh qui signifie *cinq* présentait à l'ouïe le nom même du *soleil* ÇheMÇh, en sorte que l'idée de *cinq soleils* devenait naturellement celle de la plus simple division ou du plus petit cycle solaire possible.

Ce rapprochement entre le nom de l'astre, ÇheMÇh, qui règle l'ordre stratégique des jours, s'avançant *cinq à cinq* jusqu'à complément d'une année, et le nom de nombre *cinq*, CheMÇh, indiquant l'ordre stratégique, dans

lequel s'avancent et se succèdent cinq à cinq les soldats qui composent un corps d'armée, n'est pas une observation futile, sans conséquence, sans cause raisonnée, en un mot un pur effet du hasard; c'est encore toute une révélation. La langue hébraïque, on l'a vu, est toute philosophique, et cache bien des secrets, mais elle est comme certaine devineresse antique, dont on dédaignait les salutaires avertissements lorsqu'ils contrariaient les opinions reçues.

Ces rapports, ces rapprochements de formes et de significations affectés dans le discours, étaient précisément ce qui caractérisait le génie symbolique de cette langue en cela si peu comprise. Ses mots en petit nombre étaient susceptibles de présenter un grand nombre d'idées, ou pour mieux dire toutes les idées qui avaient contribué au système de leur formation; on avait donc souvent besoin de préparer une expression par une autre, semblable de forme, afin d'avertir et de faire entrevoir la signification et le sens qu'on avait en vue. C'est la marche de Moïse lorsqu'il veut laisser deviner un sens caché. Ainsi, avant de prononcer le mot ADaM, il l'a préparé par l'apparition soudaine et la disparution immédiate du mot ADaMÉ; car vous avez remarqué qu'il s'en sert alors pour la première fois et rien qu'alors, et qu'il s'explique aussitôt par DaMÉ, *penser, la pensée;* en sorte qu'il est évident que par ADaM il faut entendre, *l'être à sang rouge, doué de la faculté de penser*, le sens apparent ne dit pas cela et cependant c'est ce que Moïse veut dire; mais alors il s'adresse aux ÈÇMIM, *aux prudents et aux parfaits.* On verra qu'avant d'employer le mot ORM, appliqué au serpent d'Eden, il s'en sert en parlant de cet ADaM, comme d'un avertissement pour éviter toute méprise.

Lorsque Moïse, dans les trois versets qu'on vient de voir, a voulu élever jusqu'au nombre *sept* la division nou-

velle de la semaine, il a employé, pour donner plus d'autorité à son système, le moyen que l'étymologie avait offert à l'ancienne division par *cinq* jours. Il a fait allusion à la signification des mots ; ainsi, il a représenté l'ordre réglé du cours des astres autour du soleil pour la succession des jours, comme l'ordre stratégique d'*une armée* ou d'*hommes armés et placés à leur rang*. Le mot qu'il emploie pour cela est TzBA qui est presque semblable, pour la forme et pour le son, à celui du nombre *sept* ChBA dont il fait usage. Il y a donc ici intention évidente, et de plus il y a réminiscence des significations attachées au nom du nombre cinq ÈMÇh ou CheMÇh.

Sans parler des *cinq sens* qui constituent la vie humaine ; des cinq doigts qui sont le fondement naturel de tout compte ; de la division facile et régulière des mois et des jours de l'année par le nombre *cinq* ; ce qu'il y a de certain et qui mérite quelque attention, c'est que chez les Chinois, le peuple de l'Asie chez qui les traditions historiques sont les plus anciennes, le nombre *cinq* joue un rôle continuel : le choix de ce nombre y est antérieur à FO-HI, c'est-à-dire qu'il date de plus de trois mille ans avant l'ère chrétienne. On le trouve dans le système des cordelettes, dont les *cinq couleurs* répondent *aux cinq éléments* (le feu, l'air ou le métal, la terre, l'eau et le bois) ; à la division du monde (*les quatre angles et le milieu*) ; à la division du jour en cinq parties, de l'année en cinq saisons (le printemps, l'été, le milieu de l'année, l'automne, l'hiver ; aux cinq planètes (Jupiter, Mars, Saturne, Vénus et Mercure), etc. Les Chinois ont aussi *cinq génies* protecteurs du monde ; *cinq degrés de subordination ; cinq sortes de devoirs ; cinq sortes de supplices ; cinq sortes de terres, de goûts, de graines* etc. Les griffes du dragon sont au nombre de *cinq ;* le prince a *cinq* chars, etc., etc.

Dans les caractères chinois, le symbole ou hiéroglyphe du nombre *cinq* est le signe **du temps** par excellence, sa prononciation CHIN ou CIN, qui tient au mot hébreu ChèM *soleil* et CheMÇh *cinq*, signifie *astres, planètes* et **temps**.

Chez les Égyptiens un astre, une étoile, une planète désignait le nombre *cinq* et *le temps*, et se rapportait au cours des *cinq planètes*[1]. M. Jomard a observé que l'étoile gravée sur les monuments égyptiens a constamment cinq branches.

L'année primitive aura donc été divisée en dix-huit mois, trente-six deçans et soixante-douze semaines, plus une complémentaire (ce nombre soixante-douze est resté mystérieux). Chaque mois était de vingt jours, chaque semaine de cinq[2]. Cette division que l'on a retrouvée à Benin et au Mexique est si exacte, si simple, si naturelle, que malgré la louable intention des prêtres égyptiens, inventeurs de la nouvelle semaine de sept jours, il fallut de la part du sacerdoce hébreu plus que de la sévérité pour faire oublier l'ancienne. On conçoit l'embarras du peuple lorsqu'il fallut faire usage d'un nombre qui ne partage complètement ni les mois ni l'année. Car, quel rapport y a-t-il entre les nombres 7, 14, 21 et 28, et les nombres 30, 360 et 365.

Selon quelques auteurs, les Égyptiens n'ont partagé l'année en douze mois, que lorsqu'ils furent contraints de payer un tribut à leurs souverains. Ce tribut, par une

[1] Horap. liv. 1, Hiérogl. 12. (Voyez l'Essai sur l'Origine des Chiffres, par M. de Paravay, pag. 85, 86, 19.

[2] Conformément au nombre des vingt doigts, la figure des pieds et la clef des mains dans les plus anciens caractères chinois signifient *compter, supputer, calculer, conjecturer,* toutes idées qui s'expriment aussi par la phrase *Kouey-ye* ou *aller d'un à vingt.* (M. de Paravay, pag. 66.)

réminiscence de l'ancienne division de la semaine fut d'un *cinquième* des revenus; mais, par une allusion aux motifs religieux, ou à raison des enseignements religieux qui sanctifièrent la division septénaire, le tribut payé au sacerdoce fut d'un *septième*.

Le tribut par cinquième n'a été imposé aux Égyptiens qu'à partir de l'administration de Joseph, vingt-un ou vingt-deux siècles avant Jésus-Christ. On pourrait donc porter à cette époque le changement qui s'opéra dans la division de l'année en *douze mois* au lieu de *dix-huit*, en semaines de sept jours au lieu de cinq. Il est très-singulier que la réforme générale qui se fit alors en Égypte et qui déplaça la propriété, qui en dépouilla le peuple, ait été une conséquence, nous soit présentée positivement par la Genèse comme une conséquence du rôle que joue dans l'histoire du Pharaon et de Joseph l'interprétation de ce même nombre *sept*[1].

[1] On doit se souvenir que dans la pensée secrète des prêtres égyptiens, la terre devenue la propriété de quelques-uns au détriment de l'être adamique, était le principe du mal social; on va voir cette pensée suivie et développée de conséquence en conséquence dans le chapitre suivant, le cinquième de la Genèse. Observons, puisque l'occasion s'en présente, que le déplacement de la propriété mis sur le compte de Joseph, par l'auteur de la Genèse, est attribué à Sésostris par Hérodote, liv. 11, ch. 109, ce qui favoriserait le sentiment de ceux qui placent sous Phéron, fils et successeur de Sésostris, la sortie d'Egypte.

LA GENÈSE.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CONTINUANT L'ENSEIGNEMENT ALLÉGORIQUE SUR

LA COSMOGONIE,

Par l'auteur du premier Chapitre.

SENS VULGAIRE.	TEXTE.	SENS INTIME.
	1.	
Ceci *est*	ZE	cette chose, ceci *est*
le livre	SPhR	un récit, une narration une énumération,
des générations	TOULDT	déterminant les générations, les événements sociaux, les révolutions politiques
d'Adam.	ADM.	adamiques, propres à l'être adamique, au genre humain.
Lorsque	BIOUM	Au jour, à l'époque, lorsque

Dieu	ALÉIM	les Dieux
créa	BRA	taillaient, formaient, sculptaient,
l'homme	ADM	un être adamique
il fit	ÔChE	ils faisaient, ils travaillaient
lui	ATOU	la substance de lui, ce qui le constitue, le signe figuré de lui,
à la ressemblance	BDMOUT	dans la pensée, conforme à la pensée, à l'intelligence
de Dieu.	ALÉIM.	des Dieux.

NOTES.

Nous avons vu l'étymologie du mot TOU; nous avons vu qu'il était relatif à une chose vague, douteuse, et de laquelle il fallait éloigner le doute, l'incertitude; dont il fallait *limiter* la valeur, la vraie signification, et que pour cette raison il désignait *une borne, une limite.*

Ce mot dont la puissance est si considérable agit sur les autres mots de deux manières, et selon qu'il est placé à la tête ou à la fin de ces mots.

Placé à la tête des mots, au-devant de l'expression verbale de ces mots, il fait passer le sens verbal au sens nominal, c'est-à-dire qu'*il borne,* qu'*il limite,* qu'*il détermine* la signification universelle et générale du verbe, qu'il arrête son action et la fixe sur un objet ou sur une idée qu'il met en présence de la personne qui lit, ou à laquelle on parle. Ici, par exemple, il arrête l'idée vague du mot LDT *enfanter, générer, produire; enfantement, générations, événements politiques,* et la

limite à celle d'*une généalogie*, ou d'*un tableau généalogique*, ou d'*événements sociaux et historiques*.

A l'époque où cette association du mot TOU, ou celle de son abrégé T., fut conçue, ce mot désignait toujours un signe en forme de terme ou de borne.

Ce signe placé à la fin des mots, éloigne cette même limite tout en la conservant, et alors, entre lui et le mot vient se placer une suite indéterminée d'objets ou d'idées du genre de ceux que ce mot exprime, il en résulte un pluriel.

Quant au mot TOU-LDT ou TOU-LDOUT, que le sens vulgaire prescrit de traduire ici *générations*, afin de donner à entendre qu'il désigne le tableau généalogique des descendants de Seth, voici, selon quelques hébraïsants d'une grande autorité, ses autres significations.

« TOULDOUT, *generationes, earumque accidentia, et aliæ res gestæ. — Eventus, res gestæ, historiæ, accidentia*[1].

» — Gen. 37, 2 *et alibi, capitur pro accidentibus, et aliis rebus gestis*[2].

» — *Metonymice significat historiam, vel res gestas alicujus ætatis, aut seculi*. Gen. 5, 1—37, 2[3].

— *Origine, événement, histoire*[4].

— Il ne signifie pas toujours les générations, mais aussi les événements, les choses qui se sont passées, qui sont arrivées[5].

Etc., etc., etc.

[1] Schindler, la polyglotte de Castel, *Lexicon*.

[2] *Thes. linguæ sanct. auct. Sancte Pagnino.*

[3] *Christ. Stockii Clavis ling. Sanctæ.*

[4] Dict. Heb.-Fr. de Marchand-Ennery.

[5] Dict. de la langue sainte, par Ch. Ed. Leigh.

Le mot TOULDOUT étant compris ainsi, il semblait naturel de penser que dans ce chapitre il ne s'agissait pas d'une succession d'individus, mais d'événements historiques, de révolutions sociales désignées par un symbole, un signe, un nom, et figurées allégoriquement par un être adamique, parce qu'elles regardent le genre humain en général. On aurait pu croire encore que la cause, que l'origine, la durée et l'effet de ces mutations sociales étaient exposés symboliquement aussi par des générations, et par des noms de nombre. Il y avait tout un traité philosophique sur l'origine et les progrès de la société humaine dans ces dix noms, Adam, Seth, Enos, Caïnan, Mahalaléel, Jared, Hénoc, Methusala, Lamec et Noë; mais la crainte ou de pécher, ou de se perdre par une curiosité trop indiscrète, et la continuation de l'interprétation littérale, soutenue avec un aplomb imperturbable pendant vingt-un siècles, par des milliers d'interprètes se copiant les uns les autres, n'ont plus permis de voir dans ces dix mots autre chose que des patriarches antédiluviens, dont à la vérité la vie avait été passablement longue; ce qui provenait, disait-on, de ce qu'avant le déluge l'homme était herbivore.

Le double sens de la langue hébraïque est avoué dans nos livres sacrés eux-mêmes. Il y est désigné par les mots CBOUD ALÉIM pour le sens vulgaire, et par CBOUD MLCIM pour le sens intime et rationnel dans ce proverbe: CBOUD ALÉIM ESTR DBR, UCBOUD MLCIM ÈQR DBR, c'est-à-dire: **La langue des Dieux couvre, cache la parole; mais la langue de ceux qui réfléchissent et donnent conseil étudie et scrute la parole**, ce que la Vulgate traduit: *gloria Dei est celare verbum, et gloria regum investigare sermonem.*

2.

il créa eux	BRAM	Ils taillaient, ils sculptaient, ils formaient eux
mâle	ZCR	mâle
et femelle.	UNQBÉ.	et femelle.
Et il bénit	UIBRC	Ensuite ils s'agenouillèrent et firent agenouiller pour bénir
eux.	ATM.	la substance, l'individualité figurée d'eux.
Et	U—	Et, or,
lors	BIOUM	A l'époque, au moment, au jour
du créer eux	EBRAM	de tailler, de former, de sculpter eux,
il nomma	IQRA	ils lurent à haute voix, ils nommèrent
	AT	ce qui constitue
le nom d'eux	ÇhMM	le signe, le symbole, le nom d'eux
Adam.	ADM.	ADAM! *l'être adamique*, le genre HUMAIN!

Le mot Adam n'est point présenté, ou plutôt proclamé avec solennité dans ce chapitre comme nom propre d'un individu, mais comme nom d'espèce.

L'individu sur lequel s'élève la société humaine est SeT, ou Seth. Son nom l'indique, il désigne le premier en partant de la base ou du fondement des choses; c'est donc par lui qu'il faut commencer pour suivre les progrès de la civilisation.

Les noms propres depuis SeT ont tous une signification, et ont été choisis dans l'intention indiquée par la note du verset précédent.

3.

Et	U—	Or,
Adam	ADM	l'être adamique
vécut	—IÈI	fut fait, fut, resta tel
trente	ÇhLÇhIM [23]	trois—dixaines, trente
et cent	UMAT [24]	puis une centaine, un cent (*une fin, une mutation séculaire*)
ans.	ÇhNÉ.	de la réitération annuelle, du retour d'années.
Et il engendra	UIOULD	Alors il généra, *il fit advenir*
à la ressemblance de lui	BDMOUTOU	dans la pensée de lui,
comme image de lui.	CTzLMOU.	comme une ombre de lui.
Et il appela	UIQRA	Et il lut à haute voix, il nomma
	AT	ce qui est, ce qui constitue

[23] ChL-LCh, peint l'état de salut.

[24] MA,ME *point d'arrêt.* MAE *point d'arrêt pour l'extension numérique;* le mot MAE en état construit MAT, participe dans le sens intime de MOUT en Arabe MAT, qui désigne *la fin, l'expiration, la mutation finale, la mort.* MAT est *une extension, une durée séculaire expirée.*

le nom de lui	ChMOU	le signe, le symbole, le nom symbolique de lui;
Seth	ChT[25].	BASE SOCIALE!

[25] Le premier en partant de la base; la base, le principe, le fondement de la société humaine.

La société humaine ne s'est pas constituée dès le principe. L'homme a vécu long-temps être adamique, espèce humaine, animal adamique, susceptible de civilisation et de sociabilité, avant que sa pensée lui ait fait concevoir la base de l'ordre social.

S'il était possible de découvrir le sens intime que les prêtres égyptiens attachaient aux nombres 30, 100 et 130, nous connaîtrions peut-être l'idée qu'ils s'étaient faite de cet état primitif du genre humain. La racine de ShLSh-IM, nous offre principalement les idées de bonheur, de félicité, de tranquillité attachées à une existence conforme à la ligne qui lui a été tracée; et celle de MAE, le point d'arrêt où l'esprit attend une révélation quelconque; ce qu'expriment les questions *quoi? Comment? Pourquoi?*

Néanmoins, le nombre cent trente n'est pas considérable, et l'on peut présumer que, selon l'auteur de ce récit, la société humaine s'est formée de bonne heure.

Le nombre d'années déterminé pour l'existence de tous les personnages qui vont suivre est si exagéré, que cela seul devait faire soupçonner un sens caché. On ne doutera pas que ce sens existe quand on verra ce que l'auteur rapporte d'Henoc et du nombre d'années qu'il a vécu.

Le mot ÇhNE, qui paraîtra souvent, vient du primitif

[1] De cet événement social, de cet accident dans l'état du genre humain. Voy. LDT. v. 1.

SN, TzN, ou ÇhN qui se rapporte à l'idée de *dent*, de ce qui est *dentelé*, *aigu*, *pointu*, *incisant*, *fiché* comme un *clou*, une *épine*, et à l'idée *d'une coche*, *d'une entaille*. On fichait un clou, on faisait une coche, une dent, une entaillure pour marquer les divisions, les retours, les réitérations des années. De cet usage, dont la tradition s'est ainsi conservée d'une manière incontestable, est venue la signification *année*, attribuée au mot ChNÉ, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec la signification primitive du mot qui est *deux*, *double* et *second*.

4.

Et furent	UIEÏOU	et furent
les jours	IMI	les jours, le temps,
d'Adam	ADM	de l'être adamique
après	AÈRI	après
le engendrer lui	EQULIDOU	le faire naître, advenir, arriver à lui
	AT	ce qui constitue
Seth	ChT	la base *sociale*, le fondement *sur lequel s'élève la société humaine*,
huit	ChMNE[26]	huit
cents	MAOUT	centaines[1]
ans	ÇhNÉ	de la réitération annuelle, du signe dentelé qui marque les années;

[26] ChMNE *huit*, le nom de ce nombre peint les idées *de graisse*, *d'embonpoint*, *de force*, *d'opulence*. Il nous conduit ici jusqu'au milieu de la carrière de Jared, où nous retrouverons le même nombre, et où la puissance humaine est arrivée à son comble.

[1] Voy. v. 3.

et il engendra	UIOULD	et il généra, il fit arriver, advenir à l'être,
des fils	BNIM	des fils, des intelligences masculines
et des filles.	UBNOUT.	et des filles, des intelligences féminines[1].

Il généra des fils et des filles; cette expression indique cette classe de la société, qui en fait la masse la plus considérable et la plus basse; celle qui, dans le progrès de la civilisation, se trouve toujours en arrière, appartenant par ses mœurs, par ses préjugés, par son ignorance et ses habitudes à l'état social précédent.

En dehors et autour de l'état social nouvellement formé, l'être adamique, le genre humain, l'espèce hominale continue à procréer ces êtres qui vivent purement et simplement d'une vie animale, sans *individualité*, pour ainsi dire, et comme vivent les animaux.

5.

Et furent	UIEIOU	Et furent
tous	CL	en totalité
les jours	IMI	les jours, le temps, l'âge,
d'Adam	ADM	de l'être adamique, de l'état primitif de l'homme,
que	AÇhR	lesquels
il vécut	ÈI	il vécut,
neuf	TÇhÔ[27]	neuf

[27] TÇhÔ, ce mot venant de TÇh, marque l'action qui *conduit une chose, un être à son terme, au moment où l'on doit tomber et être gisant. La langueur, la perte des forces.*

[1] Des intelligences *de l'un et de l'autre sexe.*

cents	MAOUT	centaines[1]
ans	ÇhNÉ	de la réitération annuelle ou qui marque une année,
et trente	UChLChIM[28]	et trois dixaines, trente
ans,	ÇhNÉ	de la réitération annuelle
et il mourut.	UIMT[29].	et il fut gisant, étendu mort, il mourut, il dégénéra.

[28] On a dû remarquer la force décuplante de la terminaison IM, placée à la fin d'un nom de nombre simple.

[29] *Et pristinam sanitatem et vigorem amisit.*

Cet état de l'être adamique, assimilé ici par le mot Adam à la vie animale, se prolongea depuis l'origine de l'espèce humaine, dans une durée fictive que l'étymologie du mot TÇhÔ explique, jusqu'à l'accomplissement de neuf cent trente ans.

Après cela la société humaine fut généralement organisée, mais l'état de l'homme changé par elle fut-il plus heureux ? Un des dérivés du mot ShT, ShÈT nous ferait soupçonner le contraire, la génération suivante va nous expliquer la pensée intime de Moïse et de ses instituteurs à ce sujet.

6.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, subsista,
Seth	ShT	la base, le principe fondamental *d'où sortit la société*
cinq	ÈMÇh	cinq

[1] Voy. v. 3.

ans	ChNIM	retours annuels, ans
et cent	UMAT [30]	et un cent
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et il engendra	UIOULD	et il généra, il fit arriver, advenir
	AT	ce qui constitue
Enos.	ANOUÇh [31].	la calamité humaine.

[30] Le nom de ce nombre marque l'*extension*. Cette signification s'appliquant à toutes les périodes sociales, n'en distingue aucune en particulier; c'est pour cela que je ne la fais pas remarquer toutes les fois qu'elle se présente.

[31] Homme misérable et sujet à tous les maux de l'humanité, ayant la conscience de sa mortalité. Voy. le premier volume, pag. 247.

Il semblerait que dans la pensée de l'auteur l'homme en se civilisant, en fondant la société perdit le bonheur, la vie heureuse, tranquille, l'état rédimant et de salut, ÇhL-LÇh, dont il avait joui précédemment lorsqu'il était inscient en quelque sorte du malheur et de la mort.

La société fit naître l'inégalité sociale, et par conséquent généra la conscience de la misère et du malheur, de l'avoir chez les uns et de la pauvreté chez les autres ; ce fut un mal sans doute, mais est-il comparable à celui qui résultait probablement de l'état d'abrutissement, d'ignorance et de férocité chez l'homme primitif, chez l'homme sauvage et vivant de la vie animale ?

7.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, et subsista
Sheth	ÇhT	la règle, la base *sur laquelle s'éleva la société humaine*,

après	AËRI	après
le générer lui	EOULIDOU	le faire naître, advenir, arriver à lui
	AT	l'ipséité figurée
Enos	ANOUÇh	de l'homme misérable, de la calamité humaine
sept	ÇhBÔ [32]	sept
ans	ÇhNIM	retours d'années, ans,
et huit	UÇhMNE [33]	Et huit
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années, d'années,
et il engendra	UIOULD	et il généra, il fit arriver à l'être
des fils	BNIM	des fils, des intelligences masculines
et des filles.	UBNOUT.	et des filles, des intelligences féminines [1].

[32] Le nom de ce nombre, vu précédemment, désigne l'achèvement du temps, la fin et le retour vers une révolution nouvelle.

[33] Ce nombre vu aussi marque, l'excès, le dernier degré de force, d'embonpoint, d'opulence.

L'état social a envahi l'état adamique, l'homme ne naît plus en dehors de la société; mais dans l'état social même il naît toujours une masse d'êtres intelligents, puisqu'ils sont adamiques, mais parmi lesquels il est impossible de distinguer les individualités; c'est ce qu'on nomme *le peuple*.

8.

Et furent	UIEIOU	Et furent, *et durèrent*

[1] Des êtres intelligents, éclairés, de l'un et l'autre sexe.

tous	CL	en totalité
les jours	IMI	les jours
de Seth	ChT	de la base, du principe fondamental *de la société*,
deux	ÇhTIM [34]	deux } douze
dix	ÔChRE [35]	une dixaine } douze
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et neuf	UTChÔ [36]	et neuf
cent	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et il mourut.	UIMT [37].	et il fut changé, laissé gisant, il dégénéra.

[34] Le nom de ce nombre se rattache aux idées d'ordre, de règle, de rangs et de lois sociales; c'est le pluriel du nom de Seth, et il suit ce nom immédiatement.

[35] Le nom de ce nombre se rattache aux idées de domination, d'assemblée populaire, de richesse; nous l'avons vu premier volume, pag. 100.

[36] Le nom de ce nombre peint le mouvement vers le terme (dix), le moment où l'on doit tomber, être gisant, la langueur, la faiblesse qui conduisent à ce résultat.

[37] *Pristinam sanitatem et vigorem amisit.*

L'auteur joue sur le mot ÇhT ou Shet, qui, au pluriel, ÇhTIM, désignant le nombre ***deux, le second***, signifie nécessairement au singulier ***un, le premier***. C'est ce qui explique le sens ordinaire de ce mot qui est ***base, statut, fondement*** des choses. C'est le principe sur lequel s'élèvent les choses, comme RAÇh est le principe d'où descendent les choses. — Le mot TCh—O lui-même semble servir le rédacteur à cause de l'inversion qui reproduit le nom de ChT.

9.

et vécut	UIÈI	Et vécut, subsista
Enos	ANOUÇh	l'homme misérable, accablé par la misère
quatre-vingt-dix	TChÔIM[38]	neuf-dixaines
ans	ÇhNÉ	de retours, de renouvellement d'année,
et il engendra	UIOULD	et il généra, et il fit arriver à l'être, il institua
	AT	l'individualité
Caïnan.	QINN.	de l'homme travailleur, industrieux, désireux de produire et de posséder.

[38] Remarquez le sens de ce nombre qui est *l'état languissant, faible, qui doit amener la chute de l'être et le laisser gisant.*

L'inégalité, fruit inévitable de la fondation de l'état social, ayant exercé sa fatale influence, non seulement sur la condition morale de l'homme, mais sur l'avoir indispensable à ses besoins, le désir d'avoir, de posséder, naquit de la misère, et par ce désir le travail et l'industrie. Ainsi le malheur engendra la classe laborieuse de la société, celle de qui l'avoir est un bien légitimement acquis par le travail, et qui concilie la fortune avec l'affection populaire.

10.

Ensuite vécut	UIÈI	Et vécut encore
Enos	ANOUÇh	l'homme misérable, l'état misérable du genre humain,
après	AÈRI	après

le engendrer lui	EOULIDOU	le faire naître, arriver à lui, être né de lui,
	AT	l'individualité
Caïnan	QINN	de l'homme laborieux, acquérant par un travail actif,
cinq	ÈMÇh[39]	cinq
dix	ÔÇhRE[40]	une dixaine
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et huit	UÇhMNE[41]	et huit
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et il engendra	UIOULD	et il généra, il fit arriver à l'être, il produisit
des fils	BNIM	des fils, des intelligences masculines
et des filles.	UBNOUT.	et des filles, des intelligences féminines[1].

[39] Ce nombre se rapporte à une attitude hostile et guerrière.

[40] Le nom de ce nombre se rattache aux idées de domination, d'assemblée populaire, de richesse.

[41] Le nom de ce nombre marque excès d'embonpoint, le dernier degré de force, d'opulence.

Dans l'état social, bien que le travail et la richesse naissent de la misère, beaucoup d'êtres malheureux ne font rien, ou rien de marquant pour sortir de l'état misérable où ils se trouvent; dans cette masse encore, aucune individualité ne peut être distinguée; c'est une espèce d'homme dont on ne peut rien dire, si non qu'elle naît mâle ou femelle.

[1] Des êtres intelligents de l'un et l'autre sexe.

11.

Et furent	UIEIOU	Et furent, *et durèrent*
tous	CL	en totalité
les jours	IMI	les jours, le temps, l'âge
d'Enos	ANOUÇh	de l'homme misérable, de l'état misérable du genre humain
cinq	ÈMÇh [42]	cinq
ans	ÇhNIM	de retours d'années
et neuf	UTÇhÔ [43]	et neuf
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années,
et il mourut.	UIMT [44].	et il fut changé, fait gisant, il dégénéra.

[42] Nombre se rapportant à l'état d'hostilité, à la disposition guerroyante.

[43] Se rapporte à l'avancement vers le terme, vers l'instant où l'on doit tomber et rester gisant.

[44] *Et prestinam sanitatem et vigorem amisit.*

L'excès de la misère, chez un peuple que l'ordre social et les lois maintiennent dans la subordination, emploie, selon l'auteur, neuf cents ans pour se modifier jusque dans son principe. La misère existe toujours, mais elle n'est plus le fait absolu de l'état social, c'est celui de la paresse et de la dépravation morale; elle n'est pas le principe du mal, puisque d'elle sortirent le travail, l'industrie, la richesse, la considération et enfin le pouvoir suprême.

12.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, et subsista
Caïnan	QINN	l'industrie humaine;

		l'homme travailleur, acquérant par son labeur
soixante-dix	ÇhBÔIM[45]	sept dixaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années,
et il engendra	UIOULD	et il généra, il fit arriver à l'être, il produisit
.	AT	l'ipséité figurée, l'individualité
Mahalaléel.	MELLAL.	de celui qui parle avec force et puissance, qui commande.

[45] Ce nombre se rapporte à la fin d'une révolution, et au retour pour commencer une révolution nouvelle. On l'a vu.

L'avoir acquis par le travail et l'industrie relève l'homme, fait naître en lui la supériorité morale, et lui donne le droit de parler avec force et autorité.

13.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, et subsista
Caïnan	QINN	l'industrie humaine, l'homme acquérant par son travail,
après	AÈRI	après
le engendrer		
lui	EOULIDOU	le faire naître, advenir, arriver à lui
.	AT	l'individualité,
Mahalaléel	MELLAL	de celui dont la parole est forte et puissante, qui parle avec autorité,
quarante	ARBÔIM[46]	quatre dixaines

[46] J'ai dejà développé la puissance du nombre quatre, et déjà fait

ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et huit	UÇhMNÉ[47]	huit
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années,
et il engendra	UIOULD	et il généra, il fit arriver, à l'être, il produisit
des fils	BNIM	des intelligences masculines
et des filles.	UBNOUT.	et des intelligences féminines[1].

remarquer la réserve que le rédacteur en fait pour ne l'employer que lorsqu'il s'agit de préparer la puissancc souveraine, l'avénement au pouvoir. Voy. la note sur le vers. 19, chap. 1.

[47] Le nom de ce nombre marque excès d'embonpoint, le dernier degré de force et d'opulence.

La classe ouvrière se forme d'hommes laborieux, mais sans individualités particulières remarquables.

Le nombre *quatre* qui apparaît dans ce verset doit faire soupçonner l'avènement prochain de la puissance souveraine, dont il est le signe, le symbole précurseur. Ce nombre, amené dans cette intention, doit disparaître après avoir produit son effet, car il n'a plus d'application possible dans tout le récit. Pour sauver le sens littéral, on peut attribuer l'accord de tous ces nombres au hasard; mais c'est un singulier hasard que celui qui rencontre toujours juste.

14.

Et furent	UIEIOU	Et furent, et durèrent
tous	CL	en totalité

[1] Des êtres intelligents de l'un et l'autre sexe.

les jours	IMI	les jours, l'âge chronologique,
de Caïnan	QINN	de l'industrie humaine, de l'humanité laborieuse,
dix	ÔÇhR [48]	dix,
ans	ÇhNIM	retours d'années
et neuf	UTÇhÔ [49]	et neuf
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ.	de retours d'années,
et il mourut.	UIMT [50].	et il fut changé, il dégénéra, fut fait gisant.

[48] Ce nom de nombre déjà vu se rapporte aux idées de domination, de richesse acquise.

[49] Se rapporte aux idées d'avancement vers le terme, vers l'instant où l'on doit tomber et rester gisant.

[50] *Et pristinam sanitatem et vigorem amisit.*

15.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, subsista
Mahalaléel	MELLAL	la force, la puissance de la parole (*l'autorité du raisonnement*) [1]
cinq	ÈMÇh [51]	cinq
ans	ÇhNIM	retours d'années
et soixante	UÇhÇhNIM [52]	et six dixaines
ans	ÇhNÈ	de retours d'années

[51] Le nom de ce nombre se rapporte à la disposition hostile et guerroyante.

[52] Le nom de ce nombre, expliqué à la fin du premier chapitre de la Genèse, 31, peint *la satisfaction intérieure, la persuasion, la conviction profonde et entraînante.*

[1] La puissance par la parole semble indiquer un gouvernement aristocratique et républicain.

et il engendra	UIOULD	et il produisit, il institua, et fit arriver à l'être
.	AT	l'individualité
Jared.	IRD[53].	de celui qui subjugue et domine; du règne, de la domination par la crainte.

[53] Ce mot vient de IRA, *craindre, respecter*; et de RD, *soumettre, dominer, régner, tyranniser.*

La progression est de plus en plus sensible. — L'homme sort de l'état de nature et crée la base, les fondements de la société. Par ce premier pas vers la civilisation, la terre cesse d'être une propriété commune; quelques-uns, les plus forts sans doute, se la partagent; et la plus grande partie du genre humain tombe dans l'état le plus misérable. L'absence de toute propriété et le désir d'avoir, créent le travail et l'industrie; l'homme acquiert en usant des facultés de son esprit; son intelligence se développe, et sa parole devenue forte et puissante commande à son tour : domination sage et raisonnée, gouvernement aristocratique et républicain auquel l'antiquité a donné le nom de gouvernement *des juges* (ShPhTIM), et dont l'autorité ne pouvait agir que dans les voies de la persuasion et de la conviction intérieure.

Mais bientôt à cette puissance de la raison succède celle de la force. Bientôt du pouvoir qui commande par la satisfaction intérieure, naît le pouvoir qui subjugue et commande par la crainte. Nous sommes donc arrivés au principe de la domination absolue, à l'origine de la royauté, à celle de la tyrannie et de l'envahissement sans borne; la richesse est excessive chez les uns, et la misère extrême chez les autres.

Suivez la pensée de Moïse, considérez-là sous le point

de vue politique et philosophique que le sens littéral vous cachait, et prononcez vous-même sur ce grand homme !

Vous aurez remarqué l'apparition soudaine du nombre *six*. Nous avons eu occasion de dire, en terminant le premier chapitre de la Genèse, que ce nombre établissait chez les Egyptiens la mesure exacte et commune, répondant et satisfaisant à toutes les exigences sociales, tant sous le rapport de la propriété que sous celui des arts et des sciences. Pensez-vous qu'il faille encore attribuer au hasard et la signification de ce nombre, et son apparition sous le gouvernement des juges ?

16.

et vécut	UIÈI	Et vécut, et subsista
Mahalaléel	MELLAL	celui qui parle avec force et autorité (*l'autorité par le raisonnement*),
après	AÈRI	après
le engendrer lui	EOULIDOU	le faire naître, advenir, à lui, instituer lui
.	AT	l'individualité
Jared	IRD	de celui qui domine par la crainte; de l'action de régner, de subjuguer par la crainte
trente	ÇhLÇhIM [54]	trois dixaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et huit	UÇhMNÉ [55]	et huit
cents	MAOUT	centaines

[54] Le nom de ce nombre, expliqué dans la note du verset 6, peint l'état *redimant* et de *salut*.

[55] Le nom de ce nombre marque l'excès d'embonpoint, le dernier degré de force et d'opulence.

ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et il engendra	UIOÜLD	et il produisit, il fit arriver à l'être
des fils	BNIM	des intelligences masculines
et des filles.	UBNOUT.	et des intelligences féminines [1].

L'apparition soudaine du nombre *trois* dont le nom ChLÇh est composé de manière (ÇhL—LÇh) à présenter les idées de repos, de bonheur jointes à celle de rachat, de rédemption, de salut, doit avertir le lecteur et le préparer à un nouveau progrès qui sera sans doute dans une institution morale et religieuse.

Remarquez que ce nom de nombre vous reporte à l'état primitif du genre humain, tel que les Dieux l'avaient créé, jouissant du repos et racheté de toute peine. Vous n'avez encore vu ce nom employé que pour qualifier cet état de l'âge adamique (verset 3).

17.

Et furent	UIÉIOU	Et furent, et durèrent
tous	CL	en totalité
les jours	IMI	les jours, l'âge chronologique
de Mahalaléel	MELLAL	de la puissance de la parole de la force par le raisonnement
cinq et quatre-vingt	ÈMCh [56]	cinq

[56] Se rapporte à la disposition hostile et guerroyante.

[1] Des êtres intelligents et éclairés de l'un et l'autre sexe.

dix	UTÇhÔIM[57]	et neuf dixaines
ans	ÇhNÉ	de la réitération annuelle
et huit	UÇhMNE[58]	et huit
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de renouvellements d'années,
et il mourut.	UIMT[59].	et il fut changé, il fut gisant.

[57] Se rapporte aux idées d'avancement vers le terme, vers l'instant où l'on doit tomber et rester gisant.

[58] Excès d'embonpoint, de force, le dernier degré de puissance.

[59] *Et pristinam sanitatem et vigorem amisit.*

18.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, subsista
Jared	IRD	celui qui domine par la crainte, l'action d'abaisser, d'humilier, de subjuguer par la crainte,
deux	ÇhTIM[60]	deux
et soixante	UÇhÇhIM[61]	et six dixaines
ans	ÇhNÉ	de renouvellements d'années
et cent	UMAT	et un cent
ans	ÇhNÉ	de renouvellements d'années,
et il engendra	UIOULD	et il produisit, et fit arriver à l'être, il institua

[60] Le nom de ce nombre se rattache aux idées de *règle*, d'*ordre* et de *lois*, *et tient au nombre qui va suivre.*

[61] Le nom de ce nombre peint *la satisfaction intérieure*, *la persuasion*, *la conviction profonde.* Nous marchons vers l'établissement de l'initiation et de la sainte doctrine; le choix de ces deux nombres l'indique.

Hénoch.	AT ÈNOUC.	ce qui constitue l'initiateur, l'initiation, l'enseignement religieux, la sainte doctrine professée et reçue.

Le genre humain est arrivé au dernier degré de l'inégalité sociale; la souveraineté d'un seul, et l'abaissement, la subordination physique jointe à la plus profonde misère chez le peuple; d'où le vol, la vengeance, la cruauté réciproque et la guerre.

Le mal moral est né du malaise physique; une grande institution morale est nécessaire. Il faut prévenir le désespoir en créant un dédommagement qui accoutume à la privation physique.

L'homme est étudié dans la nature de son intelligence, elle est reconnue immortelle et perfectible; des corps scientifiques, des colléges sont fondés pour initier à la science, pour déterminer les bornes du bien et du mal: du *Fas* et du *Nefas*, de l'action licite et de l'action illicite, soit de la part de l'homme à qui la civilisation a tout ôté, soit de la part de celui à qui elle a tout donné.

La pensée religieuse se développe donc et prend un caractère de vindicte ou de rénumération divine; les religions se créent, le *barbarisme* cesse.

Le dogme religieux s'élève sur ce besoin:

Prévenir tout mouvement de l'ame, toute passion, toute pensée, tout excès qui pourrait réveiller dans le cœur humain la haine du pouvoir et porter l'homme à réagir contre la propriété, base de la société humaine.

Le moyen de résoudre cette difficulté est celui-ci:

Offrir à ces passions un dédommagement dans un

avenir temporel ou spirituel selon les intelligences auxquelles on s'adresse, mais à des conditions qui permettent toujours une excuse en cas du non-avénement de la récompense promise.

Ce moyen de répression ne surmontant pas toujours la force des passions ou le sentiment de la misère, la science de l'initiation crée les lois sociales, les STaTuts (ShT-ouT, ÇhT—ouT et ST—ouT), et la répression par la force; nous devons donc nous attendre à la voir naître de l'initiation même.

Quant à l'initiation, on sait qu'elle était l'acte le plus important de la sagesse antique, et l'on a conservé la date de la fondation des mystères d'Eleusis avec plus de soin que celle des révolutions qui ont bouleversé plusieurs empires. Or, l'époque de la fondation des mystères d'Eleusis prouve par induction l'existence des mystères en Egypte du temps de Moïse, car les Hébreux sortirent dit-on d'Egypte 1492 ans avant J.-C., et les mystères d'Eleusis furent institués un siècle après, c'est-à-dire, l'an 1390 avant J.-C. Diodore dit qu'ils furent *apportés d'Egypte ;* et il ajoute que les Egyptiens étaient d'accord sur ce fait avec les Athéniens, qui, eux-mêmes étaient originaires de Saïs, en Egypte ; c'est ce qui explique l'affection que les Saïtes ont toujours eue pour ce peuple.

19.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, et subsista
Jared	IRD	l'action d'abaisser, de régner par la crainte
après	AÈRI	après
le engendrer		
lui	EOULIDOU	le faire naître lui, le donner naissance, instituer lui,

	AT	ce qui constitue
Hénoch	ÈNOUC	l'initiateur, l'initiation, l'enseignement religieux et la sainte doctrine,
huit	ÇhMNE[62]	huit
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et il engendra	UIOULD	et il fit naître, il produisit, il institua
des fils	BNIM	des êtres intelligents, des disciples savants et éprouvés *pour l'édification*
et des filles.	UBNOUT.	et des intelligences éprouvées par l'enseignement et par la prudence.

[62] Peint les idées d'embonpoint, de force, d'opulence.

La domination par la crainte physique et temporelle, ou la souveraineté monarchique a donné lieu à la création d'une puissance morale balançant le pouvoir temporel, et qui le domine lui-même, une crainte ultra temporelle ou la crainte religieuse.

Cette puissance est celle des juges spirituels, des ALEIM, des Dieux, représentés sur la terre par les juges ou ALEIM des temples et de l'initiation ; ce sont ces *juges*, en effet, qui éclairent les rois et leur indiquent la route du bien ; ce sont eux qui les jugent après la mort, et qui flétrissent ou honorent la mémoire de ces souverains à raison du mal ou du bien qu'ils ont fait pendant leur vie.

L'emploi du mot *Ènouc* force donc ici la signification du mot BN, que le sens littéral voulu a restreint à celle de fils, et qui signifie plus naturellement encore *un disciple, un élève dans les sciences ; intelligent, prudent, tenté*, *éprouvé*, *qu'on peut édifier* ou *par lequel on*

peut édifier, qui a été soumis aux épreuves de l'initiation.

Toutes ces expressions ont à nos yeux un caractère mystique contre lequel il ne faut pas se laisser prévenir; être initié, avoir subi les épreuves de l'initiation, revient à notre façon de parler : *avoir fait ses études, avoir subi les examens ou les épreuves* qui les couronnent.

20.

Et furent	UIEÏOU	Et furent, durèrent
tous	CL	en totalité
les jours	IMÍ	les jours, le temps, l'âge chronologique
de Jared	IRD	de l'action qui abaisse et soumet par la crainte,
deux	ÇhTIM [63]	deux
etsoixante	UÇhÇhIM [64]	et six dixaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et neuf	UTChÔ [65]	et neuf
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années,
et il mourut.	UIMT [66].	et il fut changé, gisant; il dégénéra passant à un état différent.

[63] Le nom de ce nombre se rattache à celui qui va suivre. ChT, chaldaïquement signifie *six*, il se rapporte aux idées de *règle*, de *base*, d'*ordre* et de lois.

[64] Le nom de ce nombre peint la satisfaction intérieure, la persuasion, la conviction profonde.

[65] Se rapporte aux idées d'avancement vers le terme final, vers l'instant de la chute, vers le moment où l'on devra rester gisant

[66] *Pristinam sanitatem et vigorem amisit.*

21.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, et subsista
Hénoch	ÈNOUC	l'initiateur, l'initiation, l'enseignement de la sainte doctrine, l'initié,
cinq	ÈMCh[67]	cinq
et soixante	UÇhÇhIM[68]	et six dixaines
ans	ÇhNÈ	de retours d'années,
et il engendra	UIOULD	et il fit naître, il produisit, il institua,
.	AT	l'individualité qui constitue
Méthusalah.	MTOUChLÈ[69].	celui qui recherche la mort, qui livre à la mort.

[67] Ce mot se rapporte à la disposition hostile et guerroyante; mais on a vu de plus que, par son étymologie et sa prononciation ChMÇh, il rappelait le nom du *soleil*, ÇhMÇh, et ramenait l'idée de *cinq—soleil*, la semaine primitive et le plus petit cycle solaire possible.

[68] Le nom de ce nombre qui peint *la conviction profonde et entraînante, la persuasion et la satisfaction de l'ame*, est bien significatif et remarquable ici.

[69] Les guerres de religion, les fureurs des persécutions, les massacres de Béziers, l'inquisition, la Saint-Barthélemy sont une preuve de l'exactitude de cette généalogie.

Par l'institution de l'initiation, de la propagatiom de la sainte doctrine, ou de la puissance religieuse et morale, le pouvoir, IRD, avait cherché les moyens de prévenir le mal en s'attaquant au cœur et à la raison de l'homme; maintenant il établit les moyens de le punir en recherchant la mort du coupable.

Cette époque est évidemment celle où les ministres du sacerdoce, où les chefs de l'initiation, s'instituèrent en

qualité d'ALÉIM, de Dieux terrestres, de juges prononçant comme les Dieux célestes sur la vie et la mort des hommes.

22.

Et	U—	Or,
Hénoch	ÉNOUC	l'initiateur, l'initié, l'initiation,
marcha	—ITELC	mit ses soins à pratiquer, à suivre
avec	AT	le signe indiquant la voie, la route signalée et opérant le retour
Dieu	ÉALÉIM [70]	des Dieux, des puissances sidérales,
après	AÈRI	après
le engendrer		
lui	EOULIDOU	le faire naître à lui, amener à l'être, le instituer lui,
	AT	ce qui constitue,
Méthusalah	MTOUÇhLÈ	celui qui recherche la mort, qui livre à la mort,
trois	ÇhLÇh [71]	trois
cents	MAOUT	centaines
ans.	ÇhNÉ.	de retours d'années.

Et il engendra	UIOULD	Et il fit naître, il produisit, il institua

[70] AT ÉALÉIM, transcription fausse pour ATÉ ALÉIM.

[71] Le nom de ce nombre qui peint, avons-nous dit, *le bonheur* et *la paix dans la rédemption, le rachat, le salut*, dans cette circonstance, ajoute à ce sens celui de *bonheur*, de *repos*, de *vie heureuse—dans la prière secrète et mystérieuse*, ChL—LÈÇh; on sait que ce nombre *trois* est relatif aux mystères, à *la fin*, à *la perfection* que l'initiation procure.

des fils	BNIM	des disciples intelligents, savants et éprouvés,
et des filles.	UBNOUT.	et des filles intelligentes, douées de savoir, de sagesse et de prudence.

Le premier AT de ce verset, et celui du verset 24 ne sont ni le *signe* de l'ipséité désignant la substance, l'individualité qui constitue tel être, ni la préposition *avec*. C'est le signe désignant la route qui ramène vers la personne qui parle ou vers l'objet, vers l'être dont on parle. AT ÉALÉIM peut provenir d'un simple écart de la lettre E, pour ATÉ ALÉIM, *la route, l'avénement des Dieux*.

Or, ATE est une expression méconnue sous sa signification comme nom ; cette signification lui appartient cependant ; tout verbe s'élève sur un nom, et ATÉ ne serait plus qu'un verbe si l'on s'en rapportait aveuglément aux dictionnaires.

Ce mot désigne le *mouvement* vers un but signalé, d'où ATA en syriaque, *un signe, un indice*, *un guidon,* et *l'arrivée,* l'action d'amener, de conduire ; en ARabe, AT *l'étranger, le voyageur qui arrive,* etc. ATÉ est donc *la direction, la route marquée par un signe, par* **une astérisque**, comme était celle pratiquée par les initiés pour marcher sur la trace des Dieux.

Comme verbe AT, ATE, ATA, signifie *venir, amener, approcher, arriver, être* ou *entrer dans la voie qui ramène.* On le dit particulièrement chaldaïque, qu'importe à notre texte ; ne savons nous pas combien le texte des livres de Moïse est douteux ? Ne savons nous pas que ces livres oubliés, égarés dit-on avant la captivité, falsifiés par Elquieu, furent rétablis à peu près de mémoire un siècle après Elquieu par Esdras, lorsque l'hébreu n'était plus compris que de lui seul, lorsque la langue des Israë-

lites et la sienne étaient chaldaïque-syriaque? — Ne savons-nous pas que la langue hébraïque était la langue sacrée de l'Egypte, et ne pouvons-nous pas dire aussi que les Chaldéens étaient une colonie égyptienne? [1]

Mais revenons à l'époque que l'auteur de ce chapitre a résumée dans l'individualité d'*Ènouc*, symbole de l'initié et de l'initiation.

L'initiation avait eu pour but moral d'éclairer l'esprit, de purifier l'ame et de la diriger dans la route tracée par les Dieux, par les ALÉIM, par les *Forces*; ici par MELLAL et IRD. L'observation relative à la conduite de l'initié était donc toute naturelle, et même elle était nécessaire pour laisser entrevoir le sens intime du texte.

Maintenant rappelons-nous ce que nous avons appris des ALÉIM, ou des Dieux de Moïse; nous avons acquis la certitude que les Dieux sont les FORCES préposées par JÉOVÉ (*le soleil des Dieux*), pour diriger *les astres* dans la route qu'ils doivent suivre, et dans leur action, *vitupérante* ou rémunératrice, se rapportant au monde.

Or, le Dieu suprême, le grand Osiris était, on le sait, l'astre du jour, le soleil (ÇhMÇh JÉOVE), et sa voie, sa route dans le ciel réglait le cours et la réitération de l'année. Le cercle zodiacal, divisé en 365 parties, était le symbole figuré où se trouvaient les signes, le guidon, les astérisques de cette voie.

[1] Aucun peuple, dit Diodore de Sicile, liv. 1, § 2, ne s'est plus appliqué à observer le mouvement et le cours des astres que les Egyptiens. Les prêtres avaient des *tables* astronomiques dressées depuis un temps immémorial, et l'amour de cette science était chez eux comme héréditaire. Ils marquaient au juste les révolutions des planètes, et leurs mouvements directifs, stationnaires et rétrogrades: en un mot, un long usage leur avait appris les choses éloignées des connaissances ordinaires. On prétend que les Chaldéens n'ont rendu les divinations astronomiques si célèbres à Babylone, que parce qu'ils étaient originaires de l'Egypte.

Moïse, dira-t-on, avait-il présent à la pensée le souvenir d'Osiris? Je n'ose affirmer, mais je prie d'observer ceci : MELLAL désigne *le fort, celui qui parle avec force et autorité*; — OZ désigne *le fort, celui qui a force et autorité*. IRD nous est connu, c'est *celui qui gouverne, subjugue et soumet à la loi.*

OZ—IRD est donc **le Fort — qui subjugue et soumet à la loi;**

Et MELLAL—IRD — **le Fort — qui subjugue et soumet à la loi.**

Ce verset si intéressant et sur lequel j'aurais bien des choses à dire si je ne craignais de dire trop, offre encore une particularité que je ne puis taire; c'est celle du nombre *trois*, ÇhLÇh, simple, c'est-à-dire SLS ou TLT au singulier. Ce nombre est celui de l'initiation, c'est le nombre mystérieux et sacré, j'en ai fait connaître l'étymologie hiéroglypiquhe dans l'essai en parlant des trois initiateurs *Moïse, Jannès* et *Jambrès.*

JAMBRÈS, l'initiateur, porteur du symbole d'Hermès, le Cynocéphale; et de l'Ambrès, le livre de la sainte science.

JANNÈS, l'initiateur, porteur du symbole de la puissance, la tête de l'épervier.

MOISE, l'initié, l'envoyé, l'apôtre, le missionnaire.

Je passe la circonstance des trois individualités fondatrices de l'initiation MELLAL—IRD et ÈNOUC, c'est-à-dire *la force du raisonnement*, ou *la force intellectuelle; — la force physique; — et l'initié, la force morale et religieuse*. Je me borne à faire observer que ce n'est pas sans une intention commandée par le sujet que ce nombre se trouve placé ici et seulement ici, tandis que les autres nombres sont appliqués à plusieurs individualités différentes.

23.

Et furent	UIÉI	Et fut, et dura
tous	CL	la totalité
les jours	IMI	des jours, du temps
d'Hénoch	ÈNOUC	de l'initié, de l'initiation
cinq	ÈMÇh [72]	cinq
et soixante	UÇhÇhIM [73]	et six dixaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et trois	UÇhLÇh [74]	et trois
cents	MAOUT	centaines
ans.	ÇhNÉ.	de retours d'années.

[72] Le nom de ce nombre conduit à l'idée d'une période de temps restreinte à *cinq-soleils*. Revoyez la note du verset 21.

[73] Peint *la conviction profonde et entraînante, la persuasion, la satisfaction de l'ame.*

[74] Peint le bonheur et la paix dans le salut, la rédemption que l'initiation procure : le bonheur et la paix dans la prière secrète et mystérieuse, dans la pratique de la piété enseignée par les mystères.

Ainsi l'initié, le disciple, l'élève, le fils des Dieux, en marchant dans la voie des Dieux, symbolisée par le cours des astres, parcourt les trois cent soixante-cinq divisions ou réitérations lumineuses de la route tracée par l'ASTRE-SUPRÊME, le DIEU des DIEUX, le SOLEIL-OSIRIS, le SOLEIL-JÉOVÉ.

Il semble résulter de ce verset, que le temps de l'initiation durait un an. Après ce temps, l'initié appartenait aux Dieux, son individualité matérielle disparaissait (comme celle de Moïse disparut, comme celle de Jésus disparut, comme celle des initiés, par Jésus, disparaîtra devenant immortelle), car l'initiation l'avait assimilée à la substance des Dieux.

24.

Et	U—	Or,
Hénoch	ÈNOUC	l'initiateur, l'initié ou l'initiation
marcha	—ITELC	mit ses soins à pratiquer, à suivre,
avec	AT	la route, le signe marquant la route et le retour
les Dieux	ÉALÉIM	des Dieux, des Forces, des puissances sidérales
et ne pas *il y*		
eut de lui,	UAINNOU[75]	c'est pourquoi rien de lui *ne fut, ne demeura, ne resta,*
parce que	CI	parce que
Dieu	ALÉIM	les Dieux
enleva	LQÈ	reçurent, amenèrent, par séduction et par enseignement,
lui.	ATOU.	la substance, l'individualité de lui, ou d'elle.

[75] Voyez le verset 22.

Voici les conséquences que les pères et les commentateurs avoués par l'Église ont tirées de la prétendue disparution d'Hénoch. Je cite, pour qu'on ne m'accuse pas d'inventer, la défense de Bellarmin, par J. Gretser, Jésuite.

« Hénoch et Hélias *adhuc vivunt et ad hoc vivunt, ut venienti anti-christo se opponant..... venturi sunt eodem, quo anti-christus; habebunt potestatem claudendi cælum, ne pluat, et convertendi aquas in sanguinem, et percutiendi terram omni plaga: et cum prophetaverint diebus* 1260. *movebit anti-christus contra illos bellum, et occidet eos; et corpora eorum jacebunt Hierosolymæ, ubi christus crucifixus est; et post tres dies, et dimidium, resurgent; et una cum corporibus ascendent in cælum.*

Il y a là un sujet épique à opposer au *Paradis perdu.*

Les Dieux reçurent son essence, son individualité. C'est-à-dire il fut assimilé aux Dieux, admis près de l'arbre de vie, au nombre des ALÉIM, *des juges* de l'initiation. — C'est l'effectuation des promesses faites à l'initié, TU SERAS UN DIEU IMMORTEL, INACCESSIBLE A LA CORRUPTION ET A LA MORT, disait Pythagore initié égyptien, aux disciples qu'il initiait.

« Voilà, dit Hiéroclès, en terminant ses commentaires sur les vers dorés de Pythagore, le but fortuné de tous les efforts; voilà selon Platon l'espoir qui enflamme, qui soutient l'ardeur de celui qui combat dans la carrière de la vertu : voilà le prix inestimable qui l'attend. C'était le grand objet des mystères, et pour ainsi dire le grand œuvre de l'initiation : l'initié, disait Sophocle, est non seulement heureux pendant la vie, mais encore après sa mort il peut se promettre une félicité éternelle. — Son ame purifiée, dit Pindare, s'envole dans ces régions fortunées où règne un éternel printemps. — *Elle va*, disait Socrate, **attirée par l'élément céleste** *qui a la plus grande affinité avec sa nature*, **se réunir aux Dieux immortels**, *pour y partager leur gloire et leur immortalité*[1]. »

[1] (Vers dorés de Pythag., trad. de Fab. d'Olivet, pag. 404). — La prière que l'on adressait aux Dieux, pour les ames des gens de qualité, se lie à l'esprit de ce verset : La voici telle que Porphyre nous l'a transmise.

« Soleil, souverain maître, et vous tous, Dieux, *qui avez donné la vie aux hommes*, recevez-moi et permettez que j'habite avec les Dieux éternels. J'ai persisté, tout le temps que j'ai vécu, dans le culte des Dieux que je tiens de mes pères ; j'ai toujours respecté ceux qui ont engendré mon corps ; je n'ai tué personne ; je n'ai point enlevé de dépôt ; je n'ai fait aucun autre mal. Si j'ai commis quelqu'autre faute dans ma vie, soit *en mangeant*, soit *en buvant*, ce n'a point été pour moi, mais pour ces choses » et l'embaumeur montrait le coffre où étaient les intestins du cadavre.

25.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, subsista
Methusalah	MTOUÇhLÈ	celui qui recherche la mort, qui livre à la mort
sept	ÇhBÔ [76]	sept
et quatre-vingts	UÇhMNIM [77]	Et huit dixaines
ans	ÇhNÉ	de renouvellements d'années;
et cent	UMAT	et un cent
ans	ÇhNÉ	du renouvellement d'années;
et il généra	UIOULD	et il fit naître, il produisit, il institua
	AT	ce qui constitue
Lamech.	LMC [78]	la peine, l'abattement, la souffrance—de celui qui frappe, blesse ou tue.

[76] Le nom de ce nombre prépare à une fin, à une terminaison des temps et à une révolution nouvelle, — il marque la satiété, et par cela même un excès en mal; il est singulier, en effet, qu'il ne se soit présenté que dans l'âge d'ANOUCh, *âge de peine, de misère et de souffrance* et qu'il revienne avec une affectation, dont on sera frappé dans l'âge de LMC, *âge de peine* également, *de souffrance et de meurtre.*

[77] Les idées d'excès, d'embonpoint, de dernier degré en force, en excès.

[78] Mot composé de LAE—MCE; LAE *la peine, le chagrin, l'abattement, la souffrance*, — MCE *du frappant, blessant, tuant.*

L'institution *des juges*, des ALÉIM, et celle des hommes ayant mission de réclamer la punition ou la mort des coupables, donna naissance aux condamnations judiciai-

res. Ainsi il est très-vrai que MeTOUCheLÉ généra La MeC ; mais il faut expliquer que *l'action, la poursuite judiciaire* généra *la peine, le travail forcé et accablant, la lassitude, l'abattement, la souffrance enfin,* LAE, — *de celui qui se rend coupable d'un crime*, MCE.

Cette étymologie, telle qu'on la voit ici, est indiquée par l'esprit du texte, de peur que le lecteur ne se méprenne, dans la seconde partie du verset 29, et ce passage y est même une addition explicative, intercalée à cette intention.

26.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, et subsista:
Méthusalah	MTOUÇhLÈ	celui qui réclame, qui recherche la mort *du coupable*
après	AÈRI	après
le générer lui	EOULIDOU	le faire naître à lui, le amener à l'être, le instituer lui
	AT	ce qui constitue
Lamech	LMC	La peine de celui qui se rend coupable d'un crime
deux	ÇhTIM [79]	deux
et quatre-vingts	UÇhMOUNIM [80]	et huit dixaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et sept	UÇhBÔ [81]	et sept

[79] Le nom de ce nombre se rapporte aux idées *de règle, de base, d'ordre* et *de lois* : je le répète encore, remarquez l'accord continuel du sens intime des noms de nombre avec le sens de l'individualité symbolique à laquelle Moïse en fait l'application.

[80] Les idées d'embonpoint, de replétion, de dernier excès.

[81] Le nom de ce nombre se rapporte à la fin d'une révolution de temps, au retour prochain d'une révolution nouvelle.

Voyez la note du verset précédent.

cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années,
et il généra	UIOULD	et il fit naître, il produisit
des fils	BNIM	des disciples intelligents, éclairés par la science,
et des filles.	UBNOUT.	et des filles intelligentes, douées de savoir, de sagesse et de prudence.

Toujours la même forme de phrase pour indiquer une classification générale marquant un progrès social.

Ici c'est l'esprit de justice qui génère dans les masses éclairées par l'institution de la science religieuse et de la sainte doctrine, et qui agit sans distinction d'individualité, puisque cette individualité est symbolisée en celui de qui cette génération provient.

27.

Et furent	UIÉIOU	Et furent, et durèrent
tous	CL	en totalité
les jours	IMI	les jours,
de Méthusalah	MTOUÇhLÉ	de celui qui recherche la mort du coupable
neuf	TChÔ [82]	neuf
et soixante	UÇhÇhIM [83]	et six dixaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années

[82] Le nom de ce nombre se rapporte aux idées de l'avancement vers le terme final, vers l'instant de la chute, vers le moment où l'on devra *rester gisant*.

[83] Peint la conviction profonde et entraînante, la persuasion intime, la conscience.

et neuf	UTChÔ [84]	et neuf
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années,
et il mourut.	UIMT [85].	et il fut gisant, dégénéré, ayant perdu sa vigueur et son intégrité primitive.

[84] L'auteur appuie sur ce nombre sinistre en le répétant ; c'est la manière primitive de faire sentir la force superlative.

[85] *Pristinam sanitatem et vigorem amisit.*

L'esprit de justice s'affaiblit dans l'institution même qui en est la source, ***amisit sanitatem et vigorem pristinam;*** nous voyons chaque institution croître, porter ses fruits, perdre ensuite sa force, sa pureté primitive et *Gésir,* MouT, dans un état que le texte assimile à la mort.

28.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, et subsista, exista,
Lamech	LMC	la peine du crime
deux	ÇhTIM [86]	deux
et quatre — vingts	UÇhMNIM [87]	et huit dixaines
ans	ÇhNÉ.	de retours d'années
et cent	UMAT	et un cent
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et il généra	UIOULD	et elle fit naître, elle produisit, elle institua, fit instituer

[86] Se rapporte aux idées, *de règle, de base, d'ordre* et *de lois.*

[87] Les idées de replétion, de graisse, d'embonpoint, d'excès.

un fils.	BN[88]	une édification pour servir de retraite, un édifice; UNE CONSTRUCTION CLÔTURÉE.

[88] Ce mot analysé chap. 1, vers. 18, est composé de B-*en, dans*, et de NE, INE, *demeurer, rester en place, être arrêté*. BN est ici un édifice où l'on tient arrêté, où l'on fait rester en place: *une prison, un refuge; un lieu de détention.*

Que peut-il arriver d'heureux, de favorable à celui que le chatîment ou le remords affligent, que la justice poursuit, n'est-ce pas la consolation et le repos?

Il ne s'agit donc pas ici de fils, il ne s'agit point d'une individualité figurée par un être humain. Le repos, la consolation pour le malheureux dont l'action judiciaire recherche la mort, c'est *un asile*, un *lieu de refuge*, sorte de colonisation primitive, dont nous trouverons d'autres indices dans l'histoire de Caïn, et dans celle du second LAMECH imitée de celle-ci. Le mot BN reçoit ici, dans le sens intime, la signification qui lui est plus naturelle, celle d'*édifice*, de *bâtiment*, de *lieu d'habitation* ou de *détention*. C'est l'origine de la punition par l'exil dans des villes de refuge, pour sauver l'auteur d'un meurtre involontaire qu'aurait poursuivi le droit de Goël.

29.

et il nomma	UIQRA	Et il lut à haute voix, il fit lire à haute voix, il nomma
	AT	ce qui constitue
le nom de lui	ÇhMOU	le signe, le symbole, le nom de lui.

Noé	NÈ	REPOS! EXPIATION! Satisfaction donnée!
en disant :	LAMR	(Selon le dire; comme on dit:)
celui-ci	ZÉ	Là
consolera nous	INÈMNOU	Il sera donné consolation, il y aura compassion, pitié
de l'ouvrage notre	MMÔÇhNOU	pour l'action de nous, pour ce que nous avons fait,
et de la douleur	UMÔTzBOUN	et pour la douleur, la condition dure et subordonnée
des mains notres	IDINOU	de nos mains, de nos travaux, *ou* de nos actions
de	MN	à cause, provenant
la terre	EADMÉ	de la terre adamique, qui devait appartenir à l'homme, en communauté [1]
que	AÇhR	laquelle
l'Eternel	JÉOVÉ	LUI, l'Adoni, le maître, le chef-suprême,
a maudite.	ARRÉ	a spoliée, maudite, dépouillée de ses fruits, divisée, sillonnée; [2]

[1] (Puisqu'elle est le féminin de son nom ADM.)

[2] A faite aroure, a partagée en aroures, en propriétés particulières de propriété commune qu'elle était.

Ce verset est fort remarquable ; mais entr'autres choses qui méritent de fixer l'attention, se trouve le mot ADME, que nous avons vu apparaître une fois seulement, chap. 1, v. 25, pour préparer le mot ADM et disparaître ensuite ; puis le mot JEOVE que nous n'avions pas vu encore.

Ces deux mots sont amenés d'une manière si subite, que la phrase où ils se trouvent a tout l'air d'une interpolation, et en effet, l'esprit de sa rédaction se rattache à celui des huit premiers versets du chapitre 6.

Cette phrase a d'ailleurs le caractère d'une locution proverbiale, qui se rapporte à une époque beaucoup plus rapprochée que ne serait celle de Lamech, si nous voulions voir en lui un personnage historique. Esdras l'aura jointe au texte pour éclaircir, en faveur *des sages* et *des parfaits*, le sens intime des mots BN et NÈ.

L'homme devenu passible, devenu ANOUÇh, par la fondation de la société humaine, soumise à des lois, dominée par la crainte de la puissance monarchique, sacerdotale ou divine ; l'homme ANOUÇh, l'homme *mortel* est poursuivi par la vindicte symbolisée dans l'individualité qui recherche la mort, uniquement la mort du coupable, quel qu'il puisse être. Mais lorsque la civilisation est plus avancée, cette rigueur s'affaiblit ; l'homme coupable obtient la création d'un lieu de refuge, qui le met à l'abri du droit de Goël, et qui lui permet d'expier sa faute sans effusion de sang.

Le sens des mots, dans la seconde partie de ce verset, paraît attribuer l'origine du mal à l'établissement de la propriété territoriale, parce que la terre adamique, cultivable et fertile, est la propriété d'Adam, du genre humain tout entier, sans distinction d'individus.

Cette opinion est celle du rédacteur de l'épisode sur les BNI-EALEIM, dont on a vu l'explication ; or, cet épisode suit immédiatement dans la Genèse ce cinquième chapitre,

dont il ne nous reste plus à expliquer que trois versets ; c'est pourquoi j'invite à relire l'histoire de ces BNI-ÉALÉIM. L'accord qui existe entre le sens intime de ces deux récits est la justification de l'un et de l'autre.

Le mot qui fait allusion à l'usurpation de la terre adamique, par les hommes puissants, ou générés par le pouvoir est ARRÉ ; il peint la stérilité produite par le dépouillement des fruits, par la spoliation ; ou la malédiction mise à exécution.

Ce mot ARRÉ ou AROURE est celui par lequel les Égyptiens indiquaient la mesure qui servait à fixer le partage des terres et la limite des propriétés, après l'inondation. Ce mot exigerait, pour être bien compris, un examen particulier, mais cela serait fort long et tiendrait peu à mon sujet. J'y reviendrai peut-être.

Quant au nom de JÉOVÉ, c'est un anachronisme trop choquant pour qu'il soit permis de l'interpréter comme nom de l'Éternel. C'est ici *le*—ÉOVÉ, *le*—*LUI*, l'*Adon*, le maître, le chef-suprême de la société. En généralisant la pensée de ce mot comme il a fallu généraliser celle de tous les noms propres que l'on a vus dans ce chapitre, J—ÉOVE, est la puissance, la domination qui *aroura*, qui se partagea la terre et en fit sa propriété.

30.

Et vécut	UIÈI	Et vécut, exista
Lameeh	LMC	la peine—du crime
après	AÈRI	après
le générer lui	EOULIDOU	le faire naître, instituer lui,
	AT	ce qui constitue
Noé	NÈ	le repos, l'expiation, la satisfaction donnée

cinq	ÈMÇh [89]	Cinq
et quatre —		
vingt-dix	UTÇhÔIM [90]	et neuf dixaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et cinq	UÈMÇh [91]	et cinq
cents	MAT	cents
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et il engendra	UIOULD	et il fit naître, il produisit
des fils	BNIM	des disciples, des intelligences masculines
et des filles.	UBNOUT.	et des disciples, des intelligences féminines.

89 Ce nom de nombre se rapporte à l'idée de disposition hostile.

90 Se rapporte aux idées d'avancement vers le terme final, vers le temps de la chute où l'on restera gisant.

91 Disposition hostile.

Une des conséquences de la civilisation ou de l'organisation sociale est la procréation de beaucoup de malheureux que la réclusion ou l'exil attendent, et qui s'en garantissent par la sagesse et la prudence; cette classe procède de Lamech, et moins qu'aucune autre elle ne mérite la distinction de l'individualité.

31.

Et furent	UIÈI	Et fut
tous	CL	la totalité
les jours	IMI	des jours
de Lamech	LMC	de la peine—du crime
sept	ÇhBÔ [92]	sept

92 Ce nom de nombre qui se rapporte à l'idée de fin, d'achèvement d'une révolution, d'une période, est ici répété trois fois.

et soixante-dix	UÇhBÔIM	et sept dixaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années
et sept	UÇhBÔ	et sept
cents	MAOUT	centaines
ans	ÇhNÉ	de retours d'années,
et il mourut.	UIMT [93]	et il fut gisant, il dégénéra ayant perdu sa force primitive.

[93] (*Et pristinam sanitatem et vigorem amisit.*)

Voici enfin, après tant de relations entre la nature des époques successives, leur apparition, leur progrès et leur chute, et le sens intime des noms de nombre qui s'y rapportent, une dernière de ces rencontres, qu'il est impossible d'expliquer par le hasard.

Lamech génére **le repos**, *la satisfaction donnée, l'expiation dans un lieu de repos,* ou *de refuge*. C'était la seule création, la seule institution désirable pour lui. Le rédacteur, par sa commentation proverbiale, le fait comprendre en usant d'expressions qui peignent la tristesse de l'ame et son abattement. Puis, voilà que dans l'expression du nombre d'années qu'a vécu ce Lamech, le nombre *sept,* ÇhBÔ, est le seul qui se présente.

Or, ÇhBO, *sept,* on l'a vu désigne **le repos**, *l'accomplissement des temps, l'avènement de l'âge, la vieillesse, la plénitude des jours* et *des années;* lorsqu'il faut se replier sur soi-même et revenir à ses éléments primitifs, hiéroglyphiquement rentrer dans l'*infini,* céder au *destin* [1]; et il se trouve que NOÉ l'être symbolisant **le repos, l'expiation**, le retour, par conséquent, a

[1] Voy. ce que nous avons dit du nombre sept, premier volume, pag. 95.

une pureté primitive, a une manière d'être antérieure, est l'homme de la fin, de la cessation du monde primitif, du retour de la terre au TEOU BEOU, à ses éléments simples, à sa première manière d'être et à sa régénération morale.

Comment évoquer le hasard, pour expliquer tout cela? le hasard, esprit aveugle, est un moyen puissant, je le sais, pour tirer d'embarras, quand on nie, quand on repousse toute autre puissance; mais enfin, je l'avoue, entre ne rien voir de prévu dans ce singulier concours, et y voir, au contraire, une intention, s'il faut choisir, au risque de me tromper, je choisis l'intention. Et ne risque-t-on pas la perte de quelques vérités, en se plongeant sans cesse dans le vide des négations, et en s'abandonnant aux possibilités fortuites?

32.

Et fut	UIÈI	Et fut, et dura
Noé	NÈ	le repos, le lieu d'expiation et de repos,
fils (âgé)	BN	édification, lieu construit pour servir de retraite,
de cinq	ÈMÇh[94]	cinq
cents	MAOUT	centaines
ans.	ÇhNÉ.	de la réitération annuelle, de retours d'années.

Et engendra	UIOULD	Et fit naître, produisit
Noé	NÈ	le repos, la satisfaction

[94] Le nom de ce nombre qui peint la disposition hostile, ennemie, a rapport, par sa prononciation ChMÇh, au nom même du *soleil* et conduit à l'idée de cinq révolutions solaires, dont le mot qui suit marque le *point d'arrêt pour l'extension numérique* au nombre *cent*.

Voy. la note, vers. 3.

		donnée *pour apaiser la colère*
.	AT	ce qui constitue
Sem	ÇhM[95]	un signe céleste, une constellation dans le ciel stellé,
.	AT	ce qui constitue
Cham	ĖM	l'ardeur brûlante du soleil, l'ardente colère.
et	UAT	Et ce qui constitue
Japhet.	IPhT.	un prodige, ce qui est contraire au cours ordinaire, à l'ordre accoutumé de la nature.

[95] Ici *la désolation, l'anéantissement, une nouveauté faite pour inspirer de l'effroi*, de ÇhmE; désolé, saisi d'étonnement, ravagé, ruiné, anéanti.

Ce verset demande une division. La narration a un caractère fort différent de celui des versets précédents.

Dans ceux-ci les générations ont eu lieu par unité, et chaque dénomination d'un être généré a été nne conséquence de la dénomination de l'être duquel il provient. Ici ce n'est plus cela, la génération a lieu par le nombre *trois*, elle est triple et cependant produite par un seul acte.

Cette triple génération n'est plus aussi la conséquence de ce qui précède, mais la préparation à ce qui va suivre ; dans le sens approchant de l'interprétation littérale et convenue, elle est l'annonce d'un signe remarquable, que son nom ÇhM, nous indique devoir être *un signe céleste*, apparent dans les constellations, car le second mot exprime un *état brûlant du soleil*, propre à caractériser *la colère céleste*, et le troisième *un éclat extraordinaire*,

un prodige, un pronostic, une chose contraire à l'ordre voulu par la nature.

Il est évident qu'il faut rattacher la seconde partie du verset au récit qui commence chap. 6, verset 9 ; la fin de celui-ci s'y trouve en effet reproduite mot pour mot : UIOULD NÈ ATÇhM AT ÈM UAT IPhT. — Le sens intime de ces mots est embarrassant, parce qu'il est double et peint l'un, un prodige physique annonçant un bouleversement de la nature, l'autre un prodige moral, une conséquence imprévue annonçant un bouleversement social.

En cumulant tous les nombres de ces dix générations ou progressions sociales, on trouve que, selon l'auteur de ce chapitre, seize cent cinquante-six ou dix-sept cents ans suffisent pour faire passer l'homme, de l'état primitif, de la vie purement animale à un degré de civilisation tellement avancé, que la progression devient décroissante, que le système social périt ou se dénature après une lutte longue et infructueuse contre la corruption morale, laquelle lutte occupe un temps déterminé par le nombre *cinq cents* ans.

Voyez, pour bien saisir le système de Moïse, le tableau ci-joint :

NOTA. Ici devait se terminer cet ouvrage, et c'est ce qui explique le déplacement du cinquième chapitre de la Genèse. La menace hostile d'une critique malveillante pour le seul plaisir de faire du mal, critique qui d'ailleurs s'est annoncée par une dénomination qui remet en mémoire le zèle BRULANT *des familiers de l'institut du bon et bienheureux Saint-Dominique*, nous a forcé de donner plus de développement à ce travail, et d'y joindre une traduction mot à mot des chapitres suivants, 2, 3 et 4.

Langue
ceux qui donnent conseil
udie et scrute avec soin
parole.

Livre des Proverbes ch. 25. v. 2.

Dégré final
de la Civilisation
humaine
Symbolisé
Par le Déluge.

Ces trois Individualités en une
génération. Lient l'ordre social
fini avec celui qui devra suivre
elles commencent une nouvelle
Progression par dix généra-
-tions, lesquelles finiront en
Abraham, comme la première

VE

uit dans le Ciel Stellé.
...ulante du Soleil et de Dieu,
...nus Déus. ps. 84.
...qui est contraire à l'ordre

...et il passa, il perdit sa pureté et sa Vigueur primitives

...rare stabilisa...
- la terre Ada...

ADa M... pristinam Sanitatem et Vigorem amisit. exivit

...t à dire R...
...nin, parcequ... pureté et sa Vigueur primitives.
le genre hum...

...ommen...ra).
...ar les m...ité de TYPhON.
...nme, d'A... Damique ou du Genre Humain).
...aissance d'Or...

Fin d...
...ion la couvre, l'obscurcit, et a fait dispa...
...nt. La terre...

Durée total
1656 ans.

5. 16. 17. 18.

...ans
Caïnan

65 ans
de Malaléel

100 ans,
Shem,
Cham,
Japheth.

Déluge.

P. Lacour Fecit.

ADAM,

DRAME ALLÉGORIQUE

FAISANT ALLUSION, SOUS UNE FORME COSMOGONIQUE, A L'ENSEIGNEMENT PROFESSÉ DANS LES TEMPLES ÉGYPTIENS AU TEMPS DE MOÏSE.

Sanè quisquis voluerit omnia, quæ dicta sunt, secundum litteram accipere, id est, non aliter intelligere quam littera sonat, et potuerit evitare blasphemias, et omnia congruentia fidei catholicæ prædicare, non solum ei non est invidendum, sed præcipuus multumque laudabilis intellector habendus est, si autem nullus exitus datur, ut piè et dignè de Deo quæ scripta sunt intelligantnr, nisi figuratè utque] in ænigmatis proposita ista credamus, habentes auctoritatem apostolicam, à quibus tam multa de libris veteris testamenti solvuntur ænigmata, modum quem intendimus teneamus, adjuvante illo qui nos petere, quærere et pulsare adhortatur; ut omnes istas figuras rerum secundum catholicam fidem, sive quæ ad historiam sive quæ ad prophetiam [pertinent explicemus, non præjudicantes meliori diligentiorique tractatui], sive per nos, sive per alios quibus dominus revelare dignatur.

S-Augustini, de Genesis contra manichæos liber II, cap. II.

L'allégorie qui fait le sujet du second et du troisième chapitre de la Genèse, est traitée de manière à pouvoir être mise en action dans les mystères. L'auteur qui l'a rédigée n'est pas le même que celui du récit que nous venons de voir.

Ce drame est néanmoins d'origine égyptienne; il se peut qu'il ait fait partie des livres que Moïse emporta ou qu'il imita. Il se peut aussi qu'il ait été copié par quelque initié long-temps après Moïse. Quoiqu'il en soit, cette allégorie est pour nous d'un grand intérêt, tant à cause du rôle qu'elle a joué que de celui qu'elle joue encore dans les dogmes religieux du monde chrétien.

Le sens intime de ce poème présente, sous la forme d'une parabole cosmogonique, la marche d'un enseignement théosophique.

Selon le sens convenu et littéral, l'auteur y explique d'abord, en peu de mots, l'origine des choses, celle des êtres animés; il établit la destination de l'homme qui est la culture de la terre, ce qui suppose la société fondée et le droit de propriété existant au moment où le drame va commencer.

Selon le sens intime, il enlève l'homme à cet état de chose et le destine à l'initiation, à la mission des initiés étrangers; des GRÇhIM, des renvoyés[1].

Il le prend NUD, c'est-à-dire selon la signification symbolique de cet état, *désireux de savoir, doué d'un esprit investigateur, apte à rechercher le sens des choses cachées, déguisées, soustraites aux regards du vulgaire*; ÈPhÇh[2]; —*plein d'émulation*,

[1] De GR, envoyé, renvoyé, voyageur, étranger et prosélyte, — et de RÇh, mis à la tête, chef, prince, ou commandant.

[2] Se dépouiller, nu.

d'envie, de zèle, même *envieux, jaloux, pour dénuder la vérité, découvrir ce qui est caché*, ÔRE, ÔYR[1]; — enfin, *plein de finesse, de sagacité et de prudence*, ÔRM, ÔRYM[2].

Il lui fait suivre l'enseignement professé dans l'intérieur des temples, enseignement qui paraît comprendre la connaissance de la langue sainte, l'étude des êtres créés, l'astronomie, etc. Il le soumet ensuite aux épreuves du temple. La scène se passe dans le GéN[3], le jardin, le bois sacré d'un de ces temples. Elle est conduite par des Gymno-Sophistes, ou SAGES-NUDS, c'est-à-dire qui ont en eux toutes les qualités naturelles de l'esprit qui font le parfait initié. Plus tard on voit ce GÉN, ce jardin, ce paradis changé en un GÉN, en un tribunal suprême inférieur, c'est-à-dire *ad corpus, in seculo isto*[4].

Ce sujet étant relatif à l'initiation, l'époque à laquelle il appartient est *la septième*, ce qui porte le sens intime bien loin de l'origine du monde. Dans le canon chronologique, symbolisant par des individualités la marche progressive du genre humain, *la septième* époque tombe précisément sur Hénoch, *l'initié* et *l'initiation*.

C'est probablement cette coïncidence qui a fait

[1] Etre nu.

[2] Nu.

[3] GéN ÔDN, le jardin d'Eden.

[4] C'est *la Géénne du feu*, dans saint Mathieu et dans saint Marc.

placer ce poème après les trois versets qui établissent la sanctification du nombre *sept*, et celle de la *septième époque cosmogonique*. Le rédacteur qui rapprocha tous ces mémoires ou récits connaissait donc le sens intime du texte.

A part les vues d'instruction proprement dite, la morale de cet enseignement allégorique semble présenter encore ce fait-ci : l'homme serait innocent et parfaitement heureux, si livré à l'étude des sciences, à la connaissance du passé, il pouvait résister au désir insidieux qui le porte vers la création d'un avenir dont la pensée flatte son orgueil, et la réalité trompe ordinairement son ambition.

A ce tableau, qui occupe le second et le troisième chapitre de la Genèse, succède, chapitre quatrième, un autre tableau dont le sujet est basé, tant sur celui de ces deux chapitres que sur le canon chronologique du cinquième. Les noms propres y sont déguisés par la ponctuation massorétique ; mais il suffit d'écarter les points qui modifient la prononciation et de transcrire chaque nom lettre pour lettre, l'identité devient alors frappante. Un simple coup-d'œil vaut mieux qu'une longue énumération de preuves.

CHAPITRE 5.	CHAPITRE 4.
ADM	ADM
SheT	SheT
ANOUÇh	ANOUÇh
QINN	QIN
MELLAL	ENOUC[1]
IRD	O—IRD
ÈNOUC	MEOUIAL
MTOUÇhLÉ	MTOUÇhAL
LMC	LMC.

En voyant ces deux généalogies si ressemblantes et d'ordre et de noms, qui serait assez hardi ou assez aveugle pour affirmer que ce n'est pas la descendance d'un seul et même personnage?

Ainsi disparaît, ne nous laissant aucun doute, et nous facilitant les abords de la vérité, cette distinction de descendants de Shet, appelés *fils de Dieu*, et de descendants de Caïn ou *fils de l'homme*. Ces descendances ne sont plus que le même canon chronologique, symboliquement inventé pour expliquer, comme on l'a vu, les progrès de la société humaine.

Ces noms forgés et leurs nombres étaient enseignés dans les mystères; l'auteur du cinquième chapitre de la Genèse les a rapportés dans leur

[1] Ce changement d'ordre n'a pas eu lieu sans cause; nous ne pouvons l'expliquer ici, on trouvera cette explication dans les notes du premier verset du quatrième chapitre.

simplicité primitive, celui du quatrième les a commentés [1].

Adam et Ève, le jardin d'Eden, ses palmiers ou ses arbres, l'arbre de science et l'arbre de vie, le serpent qui parle et marche sur des pieds, Caïn, Abel, Lamech, etc., tout cela perd donc le caractère historique qu'on lui attribuait et vient se ranger naturellement dans le nombre des paraboles orientales inventées dans un but moral et religieux.

Il devait donc être permis de chercher le sens intime de ces récits, c'est ce qui avait lieu dans les premiers siècles du christianisme. C'était la méthode des premiers pères de l'église; ne pouvant ôter les trois premiers chapitres de la Genèse, ils les interprétaient allégoriquement. Faisons ce qui leur fut loisible de faire, et le doute succédant à l'incrédulité ramènera insensiblement les esprits que l'impossibilité ou l'absurdité du sens littéral et voulu avaient éloignés et tournés vers le panthéisme.

« Le style parabolique, dit Richard Simon, a toujours été fort estimé par les peuples du Levant; comme le remarque saint Jérôme, il est assez ordinaire aux auteurs du Nouveau-Testament, et l'on croirait aisément qu'ils rapportent de véritables histoires, si l'on n'était pas averti que ce ne sont que des paraboles. Celle de Lazare et du

[1] Les Juifs ont toujours aimé les mots factices inventés pour aider la mémoire; il suffit d'ouvrir une de leurs anciennes grammaires pour en avoir des exemples.

mauvais riche en est un exemple; les noms des personnes exprimés dans ces discours ne prouvent pas qu'on les doive prendre pour des histoires; CAR CES NOMS SONT ORDINAIREMENT ACCOMMODÉS AU SUJET, ET IL Y A AUSSI BIEN DES FICTIONS DANS LES NOMS QUE DANS LES CHOSES. »

Les différences qui existent entre les faits cosmogoniques du second chapitre de la Genèse et ceux du chapitre premier, considérés l'un et l'autre, selon le sens littéral convenu, méritent d'être remarquées et ce sont celles-ci.

1° Dans le premier récit cosmogonique, ce sont les ALÉIM, *les Dieux* qui agissent;

Dans le second, c'est JÉOVÉ ALÉIM, *le LUI* de ceux-ci, l'Adoni, le maître, le chef suprême des Dieux;

2° Dans le premier récit, la terre avant la création est couverte d'eau;

Dans le second, elle est sèche et stérile, parce que *le LUI de* ceux-ci, le maître des Dieux, n'a pas fait pleuvoir sur elle; et une exhalaison et une vapeur nébuleuse ne s'élèvent sur elle pour l'arroser, que comme moyen préparatoire nécessaire à la création;

3° Dans le premier récit, les plantes sont crées dans un entier développement, ayant en elles leur semence, et portant leurs fruits;

Dans le second, elles sont produites en germe et ne peuvent se développer faute de

pluie, et parce que l'homme n'existe pas pour cultiver la terre. Et, en effet, il est dit ensuite que JÉOVÉ ALÉIM, que *le LUI* de **ceux-ci**, le maître des Dieux, fit sortir les plantes de la terre après la création de l'homme ;

4° Dans le premier récit, les animaux sont créés avant l'homme;

Dans le second, ils ne sont créés qu'après.

5° Dans le premier récit, les oiseaux sont créés de l'eau;

Dans le second, ils sont créés de la terre;

6° Dans le premier récit, l'homme est créé mâle et femelle, par un seul aete, par une seule émission de la volonté;

Dans le second, l'homme est créé d'abord seul; après sa création vient celle des animaux, après celle des animaux comme il ne s'y trouve pas d'aide semblable à lui, la femme est créée;

7° Dans le premier récit, les ALÉIM, les Dieux placent immédiatement l'homme et la femme sur la terre, pour qu'ils la remplissent;

Dans le second, JÉOVÉ ALÉIM, *le LUI de* **ceux-ci**, le maître des Dieux place l'homme, seul encore, sur un terrain borné, clôturé (*septo cinctum*), appelé jardin de délices, ou de volupté, arrosé par quatre fleuves et ayant une entrée à l'orient;

8° Dans le premier récit, les ALÉIM, les Dieux, permettent de manger de tous les fruits de la

terre, sans condition, sans exception aucune;

Dans le second, JÉOVÉ ALÉIM, *le LUI de ceux-ci*, l'Adoni, le maître de ces Dieux défend, sous peine de mort, de manger du fruit d'un arbre appelé arbre de la science du bien et du mal;

9° Dans le premier récit, la création est divisée en six époques ou six jours;

Dans le second, il n'est pas question d'époques;

10° Dans le premier récit, anticipant sur le second chapitre, la sanctification du septième jour est motivée sur le repos des ALÉIM, des Dieux, après six jours de travail;

Dans le second, comme il n'a nullement été question de travail et de jours, il n'est pas question non plus de repos et de septième jour consacré par une sanctification;

11° Enfin, dans le premier récit, il n'est pas question du jardin d'Eden ou de délices;

Et, dans le second, tous les faits se passent dans ce jardin, et ont leur cause, leur principe dans ce jardin même.

Comment expliquer des différences si grandes, si tranchées, si le récit est un, si le mémoire est un, si l'auteur pour toute la Genèse est le même?

Le premier récit peut être contenu dans cinquante ou soixante lignes; il n'est pas possible

que le prophète ou Scribe sacré qui les a écrites, les ait oubliées au point de se contrarier sur tous les faits qu'elles contiennent en rédigeant le second récit. Il ne faut pas beaucoup de temps pour écrire cinquante ou soixante lignes, quatre cent soixante-neuf mots, et ce serait avoir bien peu de mémoire que d'oublier entièrement ce que ces mots constatent en arrivant au quatre cent soixante dixième.

Ces deux récits ne sont donc pas du même auteur.

« Je doute qu'on puisse attribuer à Moïse ou » aux écrivains publics, qui étaient de son temps, » le peu d'ordre qui se trouve en quelques en- » droits du Pentateuque............

» Peut-on s'imaginer, dit Richard Simon, » qu'un historien ait écrit l'histoire de la créa- » tion de l'homme avec le peu d'ordre qui se trouve » dans les premiers chapitres de la Genèse, où » les mêmes choses sont répétées plusieurs fois » sans aucune méthode et comme hors d'œuvre? » et, de plus, après que l'homme et la femme » ont été créés, au chapitre premier, verset 27. » On suppose que la femme n'a pas encore été » faite, et l'on décrit au chapitre suivant la ma- » nière dont elle fut tirée d'une côte d'Adam. » Néanmoins, dans le même chapitre, il lui » avait été défendu auparavant sous le nom de » son mari, qu'elle accompagnait dans le jardin, » de manger du fruit d'un certain arbre. Il n'y » a pas plus d'ordre dans le reste de la narra-

» tion des autres choses que dans celle de l'homme;
» et je ne sais s'il suffit de dire que toutes ces ré-
» pétitions sont des RÉCAPITULATIONS [1], parce qu'el-
» les ne sont guère éloignées les unes des autres.
» Pour entendre les livres de Moïse, il faut sou-
» vent joindre plusieurs versets ensemble, et en
» commençant par les derniers remonter jus-
» qu'aux premiers, etc. »

(*Voy. hist. crit. du Vieux-Testament*, *pag.* 35, *et suivantes.*)

[1] Expressions employées par saint Augustin pour le tirer d'embarras dans ces circonstances difficiles.

LA GENÈSE.

ALLÉGORIE COSMOGONIQUE.

CONTINUATION DU CHAPITRE SECOND.

SENS VULGAIRE.	TEXTE.	SENS INTIME.
	4.	
Ces choses *sont*	ALÉ	Ceux-ci, ces choses-ci *sont*
les générations	TOULDOUT	Une détermination de faits provenus, nés [1]
des cieux	EÇhMIM	des signes du ciel, des cieux représentés par des signes
et de la terre	UEARTz	et de la terre blanche et aride, encore inculte,
dans le créer eux.	BEBRAM	dans, après le être fait faire, taillés, coupés, sculptés eux [2].

[1] De TOU — *le signe, la borne, l'imitant* LDOUT, *l'action de générer, de produire des faits.*
(Voy. chap. 5, vers. 1, ci-dessus pag. 116.)

[2] L'inf. EBRA prend ici la force de la conjugaison HOPHAL, *il a été fait faire,* puisque la création représentée en action par les ALÉIM avait lieu sous le commandement et par la puissance de JEOVE.

Au jour	BIOUM	Au jour, à l'époque
de faire	ÔÇhOUT	de travailler, de faire et d'approprier à ses pensées [1],
l'Eternel	JÉOVÉ	le-LUI, le chef suprême
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux [2]
la terre	ARTz	une terre blanche et aride
et les cieux.	UÇhMIM	et des signes stellés, des cieux.

NOTES.

Une terre aride, sans culture et des signes célestes; c'est le sens que présentent les deux mots hébreux, et ce sens s'applique à l'idée d'une opération manuelle, ÔÇhOUT, exécutée d'après un modèle ou une pensée préconçue. Ce seul début laisse entrevoir qu'il s'agit encore ici d'une action dramatique. D'autres expressions plus précises expliqueront ce premier aperçu.

L'auteur fait usage du mot ARTz, *la terre blanche, aride et sans culture;* le verset suivant expliquera pourquoi.

JEOVE ALEIM, l'Adoni, le LUI, le maître des Dieux, est comme l'ancien Ruder, *le Dieu-régisseur,* et comme Brama ou Bacchus le *Pantodynaste,* il réunit en lui *toutes les Forces,* toutes les puissances; c'est le Dieu composé de tous les Dieux, selon Orphée, élève des prêtres égyptiens.

[1] ÔÇhE toute opération produite sous la direction de la pensée et de l'intelligence, d'où ÔÇhOUT la pensée, une pensée; ÔÇhTOUT, le même. ÔÇhT et ÔChIT, chald. *il a pensé.*

[2] Voyez l'observation n. 4, au verset suivant.

5.

Et toute	UCL	Alors tout, *aucun*,
racine, rejeton	ÇhIÈ	don, présent, produit
des champs	EÇhDÉ	de la toute-puissante, de la mamelue, de la nature végétative, de la campagne, des champs,
avant que	ThRM	pas encore
elle fut, il fut	IÉIÉ[1]	est fait, *ou* sera fait exister
sur la terre.	BARTz[2]	Sur la terre blanche et aride, sans culture.

---

et toute	UCL	Alors toute, *aucune*
herbe	ÔÇhB	herbe adulte, approchant de la maturité
des champs	EÇhDÉ[3]	de la toute-puissante, de la mamelue, de l'ISIS

Observations étymologiques.

[1] Ce mot est au futur, et comme EBRA il prend son énergie de la conjugaison Hophal, *il a été fait faire*, il est ou il sera fait être.

[2] C'est ARTz IBChE, *la terre desséchée* par un feu intérieur. Voy. ch. 1, v. 9.

[3] E—ShiDE, *ex iShiDE, de l'ISIS terrestre.* Isis était chez les Egyptiens l'emblême de la terre féconde. L'époque de la production des germes et de la première apparition des plantes, au solstice d'hiver, était celle de l'accouchement d'Isis; c'est celle de la création et celle de la naissance d'ISO. L'apparition de l'homme *pour cultiver la terre et faire germer les plantes*, coïncide dans ce verset avec la naissance d'Horus, le retour du soleil vers l'hémisphère supérieur. Plus tard, Horus devenu homme, sous l'emblême énergique d'Harpocrate, répondra à l'état extatique signalé dans l'être adamique, verset 21.

		terrestre, des champs, de la campagne
avant que	ThRM	pas encore
elle sortît, naquît	ITzMÈ[4]	germera, croîtra, sera fait germer, croître, être en état de production
parce que	CI	parce que
l'Eternel	JÉOVÉ	le-LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux[1]
ne pas	LA	ne pas
avait fait pleuvoir	EMThIR	a fait pleuvoir
sur	ÔL	au-dessus, à la surface
la terre.	EARTz	de la terre blanche et aride.

ShDÉ, SiDÉ, *la forte, la puissante, l'honorable, la belle, la bonne, la bienveillante;* son masculin est ShDI ou SIDI, *le fort, le tout-puissant,* OMNIPOTENS, le vainqueur. — SiDE signifie aussi *mamelle,* et *la mamelue, celle qui donne la force, qui nourit;* SiDÉ, *les champs, les campagnes* qui nourissent l'homme.

Et le symbole de toutes ces significations, ISIS. (Voyez la planche ci-contre.)

[4] Ce mot est encore au futur, et comme EBRA et IEIE, il a l'énergie de la conjugaison *Hophal.*

[1] Le LUI de CEUX-CI. La signification pronominale du mot *Jéové* force la signification pronominale du mot *Aléim.* Celui-ci suppose un nombre considérable de Dieux, d'intelligences divines subordonnées. C'est un mot doublement pluriel. *Alé* est pluriel des deux genres, parce que les divinités sont des deux sexes, et la terminaison IM ajoute à ce nombre indéterminé CEUX-CI, sa force décuplante, qui plonge l'imagination dans l'infini. Aux Dieux ont succédé les anges dont le nombre est en effet innombrable. Daniel, 7. 10, dit que l'ANCIEN des jours est servi par des milliers d'anges et que dix mille millions se tiennent en sa présence. Saint Jean, apoc. 5, 2, en compte des millions de millions, des milliers de milliers. Jésus-Christ, Mat. 26, 58, qui ne désigne qu'une fraction de ces puissances secondaires, en indique plus de soixante-douze mille, etc.



La Toute-puissante et mamelue SIDÉ,

ISIS terrestre.

Et	U—	Et il n'y a
n'était pas	AIN	aucun
l'homme	ADM[5]	être adamique (doué de la faculté de penser),
pour cultiver	LOBD	pour adorer, servir, honorer d'un culte, cultiver
	AT	la substance
la terre.	ÉADMÉ[6]	de la terre adamique, de la terre rouge.

[5] Pour le sens intime et primitif de ce mot voyez l'épisode des BNI ALEIM, ver. 1, vol. 1°, p. 252 et chap. 1, v. 26.

[6] Couleur de sang, DM. Voyez aussi pour ce mot l'épisode des BNI ALEIM, verset 7, vol. 1°, p. 262 et chap. 1. v. 25.

Si le mot ÇhDE ou ShiDE n'a pas été composé en vue ou même en présence de la figure symbolique représentant la nature, l'ISIS terrestre et mamelue allaitant Horus, il faut qu'il en ait donné l'idée. Mais ce récit, pour nous, est d'origine égyptienne, la langue dans laquelle il est écrit est la langue sacrée, la langue sainte de l'Egypte; le mot SiDE se rapporte donc au souvenir, à la présence même du symbole d'*ISIS terrestre;* de la terre embrasée des feux d'Osiris, et fécondée ou par les eaux du ciel ou par celles du Nil.

Il faut à la terre, pour que l'aridité dans laquelle l'auteur nous la présente, cesse :

1° La chaleur;

2° L'humidité, l'eau;

3° L'homme et le culte qu'il lui rend, ou la culture.

Dans le verset suivant ces conditions commenceront à être remplies; une atmosphère embrasée va régénérer l'eau du ciel et devenir la cause d'un arrosement général : la terre ne sera plus dénommée ARTz, c'est-à-dire la mau-

dite, la stérile ; elle sera ADMÉ, semblable à SDI ou SîDI, SiyDia, *la bonne, la compatissante Déesse ;* à SiDE, *la nature, l'ISIS terrestre, la campagne fécondée* par le culte et par l'amour d'Osiris, sorti du tombeau, ressuscité après le débordement du Nil, vers le solstice d'hiver.

6.

Et	U—	Or
montait	IÔLE[7]	on fera s'élever, il sera fait s'élevant
de	MN	hors
la terre	EARTz	de la terre blanche, *rocheuse* et sans culture
une vapeur	—AD	une vapeur nébuleuse et enflammée
et arrosait	UEÇhQÉ[8]	et il sera fait faire un arroser
toute	CL	toute
	AT	la substance
la surface	PhNI[9]	des quatre angles, des quatre coins, de la surface
de la terre.	EADMÉ	de la terre adamique, cultivable et productive.

[7] D'ÔLE. Ce mot est au futur avec l'énergie des conjugaisons Hiphil et Hophal, *il sera fait*, ou *il aura été fait.*

[8] De ChQE, prétérit qu'il faut tourner par le futur à cause de l'U convertible, avec l'énergie de la conjugaison Hiphil, *il sera fait faire.*

[9] Voyez ce mot expliqué v. 1, p. 252.

La rédaction de cette partie du récit, tournée dans le texte par le futur, sous forme d'instruction, d'avertisse-

ment indépendant de la volonté ou de l'ordre de JÉOVÉ, fait connaître qu'il s'agit ici d'un effet théâtral, produit par des nuées enflammées, accompagnées d'éclairs et qui retombent en pluie.

Le mot AD entraîne l'idée d'*une ignition atmosphérique;* il signifie *vapeur, exhalaison, nébulosité tenant de la fumée*, *ignition fumigante.* Comme les ignitions atmosphériques sont généralement accompagnées de pluies, AD a signifié *nuage humide*, *source*, *fontaine.* Ce mot peut avoir servi de signe se rattachant à quelques idées sur l'état primitif de la terre.

La version arabe nie au contraire qu'aucune vapeur s'élevât de la terre; elle est trop moderne pour faire douter du texte; son auteur, R. Saadias Gaon, qui vivait vers l'an 900, a voulu corriger le texte, ou bien il a pris la conjonction U dans le sens négatif *ne,* qu'elle n'a que dans la suite du discours. Trémellius et quelques traducteurs après lui, ont hasardé la même interprétation.

7.

Et	U—	Or
l'Eternel	JÉOVÉ	le-LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux,
forma	—ÏITzR [1]	fit couper, sculpter, modeler, figurer, dessiner
	AT	l'individualité, la forme, le signe figuré
l'homme	ÉADM	de l'Adamique, de l'humaine

[1] De TzR, ITzR. Ce mot est au futur convertible avec l'expression de la conjugaison *Phiel*, *il a fait faire* avec soin, parce que JÉOVÉ fait agir les ALEIM et n'agit pas par lui-même.

poussière	ÔPhR	race, semence,
de	MN	hors, portion, provenance, extraction
la terre.	EADMÉ	de la terre Adamique, terre rouge et productive.
Et il souffla dans la face de	UIPhÈ	et il fit inspirer, souffler
lui	BAPhIOU	par les narines de lui
la respiration	NÇhMT [1]	un *anhélement*, des mouvements aspirants et expirants.
de la vie.	ÈIIM [2]	de double vie, de vie continue, illimitée, d'une vie de félicité et de santé.
Et fut	UIÈI	Et il fut
en ame	LNPhÇh	pour souffle
vivante	ÈIÉ	animalisé, fait vie
l'homme	EADM	de l'être adamique.

[1] S. féminin, ici il est commun. Ainsi, on trouve NÇhMTI avec le pron. postfixe commun 1., *de moi*. Job. 27. 3.

[2] Le mot EIE au duel semble caractériser la vie par le double mouvement de la respiration.— L'aspiration ou la vie par È, et l'expiration ou l'Être, abstraction faite de la vie, par E.

Le mot ÔPhR est ici fort important. La fausse interprétation qu'on en a donnée dégrade l'homme et le ravale, en le mettant au-dessous des plus vils animaux. Elle le représente *pétri de boue*. Ce n'est pas la pensée qui a dicté le verset 26 du premier chapitre.

ÔPhR signifie en principe *volatiliser une substance*,

la sublimer; il est visiblement composé de ÔPh, *voler, s'élever dans les airs, oiseau*; et de PhR ou RPh qui présente la même idée, plus celle de *division*, de *brisement*, de *multiplication*.

De cette composition du mot ÔPhR, on voit naître nécessairement les idées de *faire voler en poussière*, de *volatiliser*, de *diviser en parties infiniment petites* un corps compact et pesant. A cette opération s'attachent quelques idées de gloire, d'éclat, d'élévation et de force, réunies sur le mot I-ÔPh; ces idées sont aussi naturelles aux dérivés d'ÔPh, que celles de *poussière*, *limon* ou *boue*, bien qu'elles soient à-peu-près perdues ou négativement exprimées.

On fait naître l'être adamique avec une distinction particulière; on le forme à l'image de Dieu, à sa ressemblance; puis on l'abaisse plus que les autres êtres animés, en disant que l'homme est un être de boue. Qu'a-t-il donc qui le relève au-dessus de la brute? *Le soufle de vie inspiré dans ses narines par Dieu même*? Le texte ne dit pas cela, on le voit. C'est encore une méditation, une commentation mystique, mise à la place du sens litteral. Suivant ce sens, l'homme n'a rien de plus que les autres êtres crées. L'esprit, le soufle qui l'anime, le NPhÇh ÈIE qui lui donne la vie, est le même que celui qui anime les autres animaux; le texte n'a point deux expressions qui les distingue; voyez la note du verset 20, chapitre 1er.

Mais si nous prenons ce texte dans son sens intime, alors nous trouverons que ce qui distingue la race humaine, c'est qu'elle est l'ombre de la divinité, c'est qu'elle a été formée dans l'ombre de cette divinité, c'est qu'elle est comme la projection de cette ombre, et que par conséquent elle tient de la nature divine; qu'elle en est insé-

parable, et que l'homme, être intelligent et pensant, ne peut pas être, si la divinité n'existe pas. Nous comprendrons le choix du mot ADM, qui le désigne comme un être à part, ayant la faculté de penser, de réfléchir, de raisonner ses actions, de produire, d'agir avec réflection[1].

Le mot ÔPhR ne doit donc pas avoir ici une signification aussi basse que celle que la traduction vulgaire lui donne.

On trouve au chapitre 23, 10, des Nombres, ces mots: *qui peut compter* LA POUSSIÈRE, ÔPhR, *de Jacob?* Le mot OPhR signifie évidemment là, *poussière séminale; la division, l'aspergement de la semence,* comme auraient dit nos pères; *la semence;* LA RACE provenue de cette poussière fécondante et épandue. Ainsi les Septante ont traduit ÔPhR par le mot *sperma*.

ÔPhR, verbe, signifie donc *convertir en semence, spermatiser,* et véritablement quand on volatilise un corps, ne le ramene-t-on pas en apparence, autant que l'art humain le peut faire, à ses éléments primitifs, à son germe nébuleux, à sa poussière séminale.

Cette signification est d'autant plus évidente que le mot ÔPhR est une modification de ÔBR, signifiant *injecter la semence* dans le sein d'une femme[2], *engrosser, faire concevoir* et *avoir conçu*. Ces deux prononciations sont une modification de l'osiridien ou primitif ÔBL, qui peignait l'*obésité* provenant de la conception, BL marquant, comme je l'ai dit autre part, l'*extension*, la *dila-*

[1] Voyez chap. 1er, vers. 25 et 26, pag. 67 et 69.

[2] *Iniit, imprægnavit, semen genitale in matricem transmittendo, Job.* 21, 20. *Gravidavit et concepit.* (*Chr. Stockii Clavis linguæ sanctæ, Buxtorf. Gothofredi Steinbrecheri Lexicon.*, etc.)

tation produite par l'injection ou le mélange des semences [1], et ÔB signifiant *épaissir, devenir rond et épais*.

L'homme est donc littéralement dans la pensée de Moïse, une *race adamique*, c'est-à-dire ENFANT DE LA TERRE; mais selon le sens intime des mots qu'il emploie, cette race est pensante, réfléchie et douée de raison.

8.

Et	U—	Or
l'Eternel	JÉOVÉ	le-LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
planta	IThÔ	avait fait planter d'une manière stable, avec soin,
du côté de l'Orient	MQDM	du côté de l'Orient, orienté
un jardin	GN [13]	(*Palmetum*), un lieu planté de palmiers; un lieu fermé et planté d'arbres, servant d'asile et protecteur, un bois sacré.

[13] Saint Bonaventure définit singulièrement le Paradis: *Quid est aliud Paradisus*, dit-il, *quam hians risus?— Lætitia bonæ conscientiæ Paradisus est*, a dit saint Augustin.—*Si Paradisus est in terra, aut in monasterio aut in Eremo est*, dit Jean Trithème; il avait presque deviné le Paradis antique.

[1] Voyez premier volume, pag. 162.

en Éden.	BÔDN[14]	pour la synagogie, pour l'assemblée religieuse où se fait l'instruction par la lecture de la loi, et de la doctrine.
et il plaça	UIÇhM	Et il fit ériger, il fit élever, il fit poser
là	ÇhM	là (au signe indiquant le lieu)
	AT	la substance figurée, l'individualité figurée
l'homme	EADM	de l'être adamique, pensant, intelligent, réfléchi,
que	AÇhR	laquelle
il forma.	ITzR	il avait fait sculpter, modeler.

[14] B-ODE-EN, *pour, dans—l'assemblée religieuse—relative à l'intelligence de la sainte doctrine; à la prière, à la grace, à la miséricorde.*

ODN est un mot contracté par la succession des élucubrations prophétiques, il vient de ODE, *synagogue, assemblée religieuse,* et de ÈN, *prière, grace, misèricorde;* modifié de EN qui désigne l'*abondance, les biens intellectuels, la raison, la sagesse, l'intelligence, le bonheur, la volupté* qui en résulte.

On a fait du mot ODN un nom de lieu. Le Targum d'Onkelos rend la phrase hébraïque par *in loco voluptatis*; la Vulgate, par *voluptatis* seulement.

Nous abordons une série de versets, dont le sens intime entièrement couvert, depuis plus de deux mille ans par la version attribuée aux Septante, et plus tard par la Vulgate, paraîtra fort étrange et quelquefois encore assez obscur; mais ce n'est pas une raison pour le repousser.

Il faut se souvenir que nous traduisons selon le sens que les mots présentent à l'esprit, pour peu que l'esprit oublie le sens voulu par le dogme, et qu'il écoute ces mots et les étudie, libre ensuite au lecteur de s'attacher au sens vulgaire s'il le trouve compréhensible, raisonnable et conforme aux vérités révélées par la géologie. Le sens qui nous est familier depuis l'enfance paraît d'abord d'autant plus clair, qu'on s'est fait un devoir de ne pas le raisonner. Mais ne rien lui demander de raisonnable ce n'est pas faire qu'il le soit.

Il faut considérer ensuite que cette partie de la Genèse ayant été dès le principe celle dont le sens intime était le plus habilement déguisé, la difficulté qu'il présentait fut une des raisons qui l'exposèrent à plus de dégradations, de changements, de mutilations que toute autre.

Nous sommes dans l'enceinte d'un des grands temples de l'Egypte, temple consacré à Isis, si nous réfléchissons à l'emploi du mot SIDÉ, *la toute puissante, la mamelue, la belle, la bonne, la bienveillante*[1].

Les temples étaient orientés, ou tournés vers le Nil.

Une grande cour, appelée *Dromos*, précédait le temple proprement dit. Autour régnaient des galeries couvertes et qui servaient d'abri. Cette cour était à l'Orient du temple quand il était orienté ; elle avait aussi son entrée à l'Orient ; elle était fermée et entourée d'un mur.

L'intérieur du Dromos était souvent orné de plantations[2]. Ces plantations étaient de palmiers et de quelques arbres fruitiers. Le mot GeN du texte nous offre la même idée ; en arabe GN-E a plus particulièrement conservé ce sens, c'est un PALMETUM, un lieu planté de

[1] Verset 5.

[2] Voyez pour cela Hérodote.

palmiers, et un jardin *vinearum et arboribus consitus*[1]. C'est cet usage égyptien qui chez les Grecs et chez d'autres peuples, successivement, donna naissance *aux bois sacrés*. L'emploi du mot GN, pour désigner ce que nous nommons le paradis terrestre, force donc la signification et l'entraîne vers le sens de LUCUS, de bois sacré. Il est employé ainsi dans la Bible : (Dans Isaïe 65, 3, *sacrificare* B-GN-OUT *in hortis*, est expliqué par le Targum IN HORTIS IDOLARUM; et Schindler observe que OLIM IDOLARUM CULTIBUS HORTI CONSECRABANTUR.)

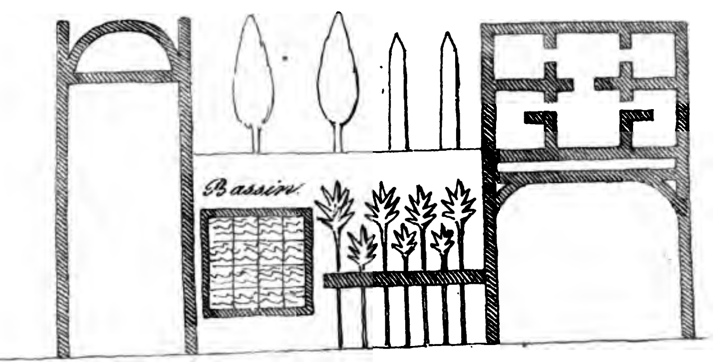
Le jardin d'Eden ou d'Oden est donc l'enceinte, et cette grande cour, ce *Dromos* d'un temple égyptien dédié à Isis. Comme l'enceinte et le *Dromos*, ce jardin est planté de palmiers, son nom l'indique, et d'arbres de plusieurs espèces, le texte en présente l'idée; ce jardin est tourné du côté de l'Orient.

Un des bas-reliefs des grottes d'Elethyia représente le plan d'un temple; la cour ou l'enceinte qui le précède est ornée de deux obélisques : dans cette cour ou enceinte on voit des arbres de différentes espèces et une avenue de palmiers; il s'y trouve même un grand bassin carré rempli d'eau et partagé sur ses quatre faces, en quatre parties[2].

C'était dans l'enceinte élevée autour des temples, dans les jardins, dans les bois sacrés de ces temples et dans le

[1] Ézéchiel parle des cédres qui sont dans le GN ALEIM (31, 8); mais comme il s'agit de la puissance des Assyriens, les cédres d'Heden qui lui portaient envie ne peuvent être ceux du Paradis d'Adam (Voy. v. 16.) Ce qu'il dit se rapporte au temple de Jérusalem appelé *Liban* par Ezechiel et par Zacharie; c'est une allusion à son Héden, aux palmiers sculptés de son sanctuaire, et il faut les appeler *cédres*, puisqu'on parle du Liban.

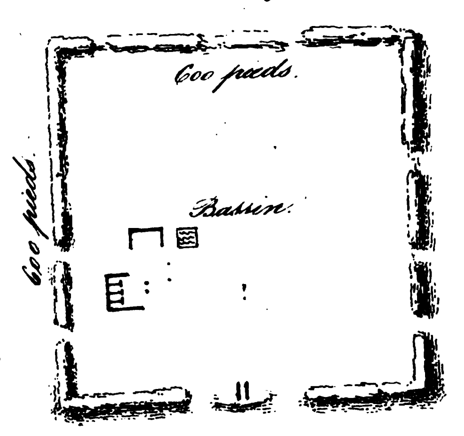
[2] Voyez aussi la description de Bubaste dans Hérodote, liv. 2, § 138, et la planche ci-contre.



Plan du Temple antique

D'ELETHYIA.

Et de son Gen ou jardin Sacré tels qu'ils sont représentés dans les grottes voisines d'Elethya.



RESTES EXISTANS.

De l'enceinte du Gen Oden du bois Sacré où se fesait l'assemblée du peuple; avec le plan, des ruines des édifices et du Bassin qui ont été figurés dans le tableau antique.

Dromos que le peuple s'assemblait, formait la synagogue pour les solennités sacrées, pour honorer les Dieux et recevoir l'instruction religieuse.

Le jardin décrit dans la Genèse a été planté lui aussi B-ÔDN, B-ÔDÉ-EN, c'est-à-dire pour les assemblées religieuses et solennelles, dans lesquelles le peuple entend la lecture des livres sacrés, reçoit l'intelligence, la grace et la miséricorde de JÉOVÉ (ODT JÉOVÉ).

La loi de Moïse défendait aux Israëlites l'usage de ces bois sacrés, plantés autour de l'autel[1]. Cette même loi défend aussi de placer des *stèles* dans ces mêmes bois et près de l'autel; il y avait donc des stèles dans les bois sacrés ou dans le Dromos des temples égyptiens. Or, on sait que les stèles étaient *des piliers de bois* sur lesquels on gravait des avertissements et des instructions.

Reste à savoir si la défense est de Moïse; elle paraît inspirée par le souvenir des bocages sacrés que les juifs avaient plantés dans toute la Judée, même, en face de Jérusalem et où le peuple allait consulter ses stèles, son *bois*, et n'avait point cessé de sacrifier et de faire des encensements, depuis Salomon jusqu'à l'époque de la captivité.

Mais cela n'importe en ce moment. Le Dromos était planté de palmiers, pourquoi? c'est qu'indépendamment de la grande quantité de palmiers qui croissent en Egypte, on écrivait sur leurs feuilles. On en faisait aussi usage dans l'Inde dès la plus haute antiquité; c'est sur des feuilles de palmiers que *Brouma*, le créateur du monde, agissant pour Ruder, le Dieu suprême, écrivit *ses quatre livres* ou *Vedams*. Brouma dans le premier, comme Moïse dans la Genèse, traitait de Dieu et des anges qui assistèrent à la création.

[1] Deut. 16, 21, 22.

Tant que les Hébreux n'eurent point de temples, l'imitation de ceux de l'Egypte en ce qui regarde les plantations des bois sacrés fut impossible; mais lorsqu'on construisit le temple de Jérusalem, le souvenir des bois sacrés revint en mémoire; Salomon, sans manquer à la loi, sut éluder la loi en enrichissant le sanctuaire par la sculpture en relief *d'un bois de palmiers :* il y ajouta des Chérubins. Il y avait dans la pensée de Salomon un rapport évident entre le sanctuaire où se trouvait posée l'arche, où devaient être posés les livres sacrés, et l'usage auquel servaient sous le rapport de l'instruction les jardins d'Eden dans les temples égyptiens.

C'est attenant au Dromos des temples égyptiens qu'étaient ces avenues de Sphings, symboles connus de la science, et particulièrement de la science cachée, qui veut de la pénétration pour être comprise, de cette science enfin qui portait le nom du Sphings, et qu'Horusapollon a nommée SBO ou SPhO.

Dans la description que Strabon fait de ces grandes cours, on trouve qu'elles étaient divisées en quatre parties. Le jardin d'Eden était lui aussi partagé de la sorte par quatre fleuves, dont les noms sont composés ou choisis à dessein; ces fleuves proviennent d'un fleuve ou d'un bassin unique, comme celui dessiné dans le plan trouvé à Elethyia. Ce bassin fut remplacé dans le temple de Jérusalem par la mer d'Airain, dont l'eau s'échappait par quatre issues.

Enfin la cour des temples était fermée par une immense porte, devant laquelle s'élevaient deux obélisques, comme ceux du bas-relief d'Elethyia, et comme à Luxor; ces obélisques, symboles de la lumière rayonnante, en forme de glaive, étaient dressés comme des palmiers, dont ils portaient le nom. A l'entrée veillaient deux génies sculp-

tés et colossaux; ils sont encore à Luxor; un Chérubin veillait aussi à la porte du jardin d'Eden; armé d'un rayon de lumière en forme de glaive, il défendait le chemin qui conduisait à l'arbre de vie.

Dans ce verset, la fréquentation des temples, l'assiduité aux cérémonies religieuses, aux instructions qui en font partie et qui proviennent de la lecture des livres saints, sont présentées comme le principe de la véritable félicité temporelle.

C'est là que l'homme doit être *érigé, posé, offert* dès sa naissance *pour être garanti de danger;* c'est une allusion à l'usage de présenter dans les temples les premiers nés à la Divinité.

9.

Et	U—	Alors, ensuite
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux,
fit germer	ITZMÈ [15]	fit faire croître, germer; ordonna qu'on fît germer, croître, briller, apparaître,
de	MN [16]	préparation extraite, nourriture calculée, établie et provenant

[15] Futur de TZME, conjug. *Phiel*, ajoutant au verbe le sens *de faire* ou *de faire faire avec soin.*

[16] Remarquez qu'ici ce mot MN porte la pensée sur le souvenir de MNI ou MeNI, le Taut égyptien, l'inventeur de toutes les sciences, ou dont toutes les sciences portaient le nom; remarquez aussi que le nom vulgaire de Moïse était MYNNIS, MENIS. *Nomen Mosis interpretatum ex lingua ægyptia in Hebræam, nam ejus ægyptiacum nomen erat MoNIos; sicque scriptum est in libro de Agricultura, verso ex ægytio sermone in Arabicum; sic étiam in Græcorum libris.*

la terre	EADME	de la terre adamique,
tout	CL	tout, toute
arbre	OTz	bois, table, arbre; stèle, table de conseils et d'instruction;
désirable	NÈMD	faite pour inspirer un désir ardent et selon la mesure, très-grand,
pour la vue.	LMRAE [17]	pour la vue, sous le rapport de la perception soit physique, soit morale.
Et bon	UThOUB	Bon aussi
pour manger.	LMACL	pour l'alimentation, sous le rapport de l'alimentation.
Et l'arbre	UOTz	Et un bois, une stèle, une table de conseils et d'enseignements
de la vie	ÉÈIIM [18]	de la double vie, relatifs à la vie heureuse et à la santé.
au milieu	BTOUC	Au milieu, au point de départ, au signe marquant le centre
du jardin;	EGN	du bois de palmiers, du jardin ou bois sacré

[17] Le mot MRAE vient s'accorder avec le sens intime et oublié du mot TzME, *apparaître*, *briller*, *éclairer*, comme le soleil à son lever: la science est symbolisée par la lumière, et, comme nous verrons bientôt, *ab effluvio*, par une effusion lumineuse.

[18] Selon saint Bonaventure l'arbre de vie est l'allégorie de la croix: — *in cruce pendet*, dit-il, *omnis fructus vitæ, quia ipse est arbor vitæ, quæ est in medio Paradisi.*

et l'arbre	UOTz	aussi une table, une stèle
de la science	EDOT	de la divination, de la connaissance
du bien	ThOUB	bonne, inspirant le bien
et du mal.	URO	et mauvaise, corruptrice et inspirant le mal.

Prétendre qu'il ne s'agit ici que de plantations botaniques, d'arbres proprement dits, personne ne l'ose plus; personne du moins jouissant d'une raison pure, d'une piété éclairée, exempte de toute crainte superstitieuse; personne, parlant de bonne foi, ne croit plus qu'il y ait (car pourquoi n'existeraient-ils plus?) un arbre de science et un arbre de vie, avec leurs branches, leurs racines, leurs feuilles et leurs fruits, croissant, végétant comme d'autres arbres, et par conséquent soumis comme d'autres arbres aux accidents atmosphériques, pouvant par un accident de ce genre, ou par tout autre, se trouver sans feuilles, sans fruits, c'est-à-dire sans propriété virtuelle, ne révélant plus le bien et le mal, ne procurant plus l'immortalité et une félicité sans terme.

Certes, l'auteur de ce récit ne croyait pas davantage que nous au sens littéral de sa narration; il avait donc en écrivant une autre pensée, et les mots qu'il employait n'avaient pas pour lui leur signification apparente; celle qu'il y attachait était certainement profonde et riche en applications: sa narration a donc un sens caché, un sens intime.

De quoi s'agit-il dans ce verset? ne pressent-on pas déjà son intérêt scientifique? n'avons nous pas nous aussi des arbres, des tables de sciences? arbres historiques, chronologiques, généalogiques, synoptiques de tout genre?

mais nous qui connaissons l'usage du papier, qui avons l'imprimerie, qui pouvons renfermer dans un volume in-8° le précis de toutes les sciences, nous ne comprenons pas une bibliothèque en plein vent, et qui se compose d'arbres équarris, de planches, de stèles, de colonnes, soit en bois soit en pierre, sur lesquelles ce précis se trouve gravé; c'est tout au plus si nous concevons qu'on l'écrive sur les feuilles des palmiers, dont le bois sacré où nous nous trouvons était planté.

Or (la recommandation est puérile, je l'accorde), souvenons-nous donc bien qu'à Oden ou Eden, il n'y avait ni papier, ni livres reliés, ni imprimerie, et qu'il fallait graver sur des tables en bois, et quelquefois sur des tables en pierre, sur des piliers, des poteaux ou des stèles, toutes les instructions qu'on voulait rendre publiques. « On rapporte, dit Achille Tatius, que les Egyptiens, les premiers, mesurèrent le ciel et la terre, et qu'*ils inscrivirent leur découverte sur des stèles* (EN STÈLAIS), pour en transmettre la mémoire à leurs descendants. »[1]

Souvenons-nous que le mot OTz de notre texte désigne *une chose dressée et ferme*, *affermie; un bois planté en terre*, qu'il soit sec ou vert; *une planche, une table*, parce qu'elles sont de bois; et tout en lui trouvant ces significations, n'oublions pas qu'il signifie aussi *conseiller, consulter;* qu'il désigne les *conseils*, les *avis*, les *enseignements*, les *préceptes de la loi*, les *principes des sciences* qu'on gravait sur ces bois, sur ces tables; et enfin qu'il n'a signifié *arbre*, que parce que les arbres sont de bois, parce qu'ils sont plantés en terre et parce qu'ils sont roides et solides.

Pour bien saisir l'ordre de ces significations, remarquons que la assistance ligneuse a été primitivement con-

[1] Uranologium, pag. 121.

sidérée comme élément, qu'elle a même gardé cette distinction dans la langue hiéroglyphique des Chinois, et que les mots ont passé du sens général au sens restreint, et non du sens restreint au sens général.

Tout le mystère de l'histoire du Paradis terrestre est dans la signification de ce mot OTz, oubliée ou négligée à dessein : que ce mot désigne *un enseignement écrit*, cela est incontestable.— *Fils de l'homme*, dit JÉOVÉ à Ezechiel 37, 6, *prends un OTz et écris sur lui relativement à Juda ;* ce n'est pas un arbre qu'il lui dit de prendre. — OTz, **lignum** *vocant jurisconsulti testamentum, quod ligneis tabulis discribi solebat.* — *Mon peuple consulte son* OTz *et son bâton lui répond,* dit Hosée 4, 12. — La seconde partie de cette phrase prouve qu'il ne s'agit pas ici d'idoles de bois, mais de stèles, de tables consacrées par la doctrine qu'elles contiennent ; consulter son bois, c'était consulter le livre où étaient écrits *les conseils*, *les avis*, *les enseignements* dont on avait besoin.

La lettre T, dont le nom TO ou Tou signifie *un signe*, *une borne*, *une stèle*, désignait chez les juifs *la loi*, *les enseignements de la loi ;* et le nom de la loi T—YRE est composé de IRE, *enseigner, éclaircir, conduire par de sages instructions*, précédé par ce même signe T. T-YRE, T-OURE ou T-ORE, est donc *le signe, la borne, la table déterminant la nature ou l'étendue de l'enseignement*, en un mot *la loi.*

Consulter son bois, était donc comme actuellement consulter ses tablettes ou la table d'un livre scientifique. Les mots Table, Livre, *Liber* ne réveillent pas d'autre idée étymologique que celle de *bois*, d'*écorce*, de *planche*. Les lois de Solon étaient écrites sur des tables de bois. Le mot ÈQ, relatif aux lois, aux réglements est ici une révélation précieuse.

ÈQ, *statut*, *loi*, *réglement*, signifie, en effet, *un terme;* en arabe, *un tronc d'arbre;* en hébreu, *gravure*. Voyez quel concours de significations sur un même mot, et un mot primitif qui même signifie sous son orthographe osiridienne, ÈC, en arabe, *dire*, *annoncer*, *narration*, *parole*. C'est que les termes, les stèles, ou bornes équarries sur lesquelles furent gravées les lois et tous les enseignements des sciences furent d'abord de bois. Rien ne peut détruire cette preuve. De là vient l'expression *table de la loi*, LYÈ, ou LOUÈ *table*, *ais*, *planche*. Elle était gravée sur des pierres cependant; donc ce mot LOUÈ n'aurait pas été adopté si l'on n'avait pas reconnu que la première gravure des livres ou enseignements avait été faite sur le bois.

Lorsque Joseph eut profité de sept années de disette, pour assurer aux rois d'Egypte un droit annuel sur le produit des terres, il fit mettre ou graver sur un terme, sur un tronc d'arbre, sur une stèle, L—ÈQ, que les Égyptiens paieraient désormais au Pharaon un cinquième de leurs revenus.

Ces termes sujets à se dégrader furent remplacés par des tables de pierre LÈT ABN[1]. Il est ordonné, Deutéronome 27, 2, 3, d'écrire les paroles de la loi sur de grandes pierres en forme de colonnes, ce que Josué exécuta[2].

L'usage de graver ainsi les lois, les enseignements, les conseils, sur des troncs d'arbres, a donné naissance à la fable des chênes parlants de Dodone; cet oracle était originaire d'Égypte. La parabole ou allégorie du jardin d'Eden, de l'arbre de vie, de l'arbre de la science du bien et du mal, n'a pas d'autre principe. Remplacez le

[1] Exode, 31, 18.

[2] Chapitre 8, 32.

mot *arbre* par le mot table, ou tableau scientifique, ou enfin par enseignement, science, puisque le mot hébreu vous y autorise, et le sens vous paraîtra clair. Les difficultés, les absurdités disparaîtront, le reste s'expliquera sans peine.

Dans la cinquième génération décrite par Sanchoniaton, OUS-OUS (dont le nom est formé de OTz ou OUTz geminé), consacre *au vent et au feu*, c'est-à-dire aux Dieux considérés dans leurs symboles primitifs, ROVE et AOUR [1], des colonnes qu'il adore et auxquelles il fait des libations du sang des bêtes fauves ; après lui ceux qui restent consacrent des poteaux (Rabdous), adorent des colonnes et leur font des fêtes annuelles ; tout cela devient facile à comprendre. Chaque poteau, chaque colonne portait une instruction, une ordonnance, dont la lecture avait lieu solennellement dans les fêtes religieuses. Les bas-reliefs égyptiens conservent des exemples de semblables monuments. Ainsi, dans les bas-reliefs du palais de Memnon, à Thèbes, on voit Hermés, qui écrit sur une colonne avec un style.

L'usage de ces stèles explique encore d'autres origines ; j'en ai parlé dans l'essai sur les hiéroglyphes, je ne veux pas en surcharger cette note déjà si longue.

Après l'invention de l'écriture, sur des feuilles de palmiers ou sur des peaux, dans des volumes ou livres proprement dits, il n'a plus été question de l'arbre de vie, mais on a laissé subsister dans le ciel, dans l'autre paradis, *le livre de vie*, et cette expression *être inscrit sur le livre de vie* a été consacrée. Ceci explique ce qu'il faut entendre par ces mots l'*arbre de vie*. C'est donc la conservation de la vie par les moyens moraux ou morale-

[1] Voyez ci-dessus pag. 25 et 28.

ment, comme on conserve la vie par les moyens thérapeutiques ou physiquement.

La mort dans le sens moral, dans le sens adopté par l'initiation c'était l'oubli ; l'oubli absolu. De là vint la défense de prononcer le nom des grands coupables. C'est dans cette pensée que Moïse et Josué défendent de nommer, par leurs noms, les Dieux autres que JÉOVÉ. On voit aussi pourquoi dans le sens littéral du texte Adam et Eve, quoique menacés d'une mort certaine, ne meurent cependant pas dans le sens attaché à ce mot, *mourir*; mais ils meurent de mort morale étant renvoyés du jardin sacré, et éloignés du livre de vie, leur nom propre devait être oublié; et, en effet, ces noms sont restés inconnus.

Dans le Paradis indien d'où sort le Gange, fleuve que Fl. Josephe, saint Epiphane, saint Augustin et saint Jérôme ont pris pour le Phison du Paradis de Moïse, il existait un arbre merveilleux, dont le fruit eût donné l'immortalité, s'il eût été permis d'en manger. Cette tradition prouve combien l'allégorie du jardin d'Eden est ancienne. Viendrait-elle de l'Inde? Le principe en appartiendrait-il aux anciens Scythes?

Il y a dans la description des stèles plantées dans le jardin des sciences, dans l'espèce d'académie où nous sommes introduits, une distinction marquée et qui divise ces sciences en quatre classes.

1° Les stèles ou tables relatives aux sciences et aux arts d'agrément qui plaisent à la vue : OTz NÈMD LMRAÈ ;

2° Les stèles ou tables relatives aux arts, aux professions utiles à l'alimentation des hommes : OTz ThOUB LMALC ;

3° Les stèles ou tables relatives aux arts utiles à la prolongation de la vie ; la médecine, la piété religieuse : OTz EÈIIM ;

4° Les stèles ou tables relatives aux sciences spéculatives, de divination appliquées à la morale, aux lois : OTz EDOT ThOUB URO.

Ce qui présente l'ensemble d'un institut où l'enseignement est partagé ainsi :

1° Les sciences et les arts ;

2° La science économique, l'agriculture.

3° L'art de guérir ; tout ce qui tient à la vie humaine ; la religion, par conséquent la médecine qui faisait partie de la sainte science ;

4° La législation et les principes moraux de la société.

L'ordre de ces quatre branches d'enseignement sera rectifié ainsi dans les versets suivants ;

1° L'enseignement relatif à la culture de la terre ;

2° L'enseignement religieux et hygiénique ;

3° L'enseignement des sciences historiques et des arts ;

4° L'enseignement relatif à la puissance législative et à celle du souverain.

10.

et un fleuve	UNER	Et une illumination de l'esprit ; un enseignement, *une effluve*, une effusion de science
sortant, sortait	ITzA	*était* provenant, sortant
d'Eden	MÔDN	de la synagogue, de l'assemblée religieuse
pour arroser	LEÇhQOUT	pour faire répandre partout

.	AT	la substance, ce qui est propre
le jardin	EGN	au bois sacré, au jardin *planté d'arbres scientifiques et d'enseignement*
et de là	UMÇhM	lorsqu'en dehors de ce lieu
il se divisait.	IPhRD	Il sera divisé.
Et était	UÉIÉ[19]	Or, il *le* sera, ou il l'est
en quatre	LARBÔE	pour quatre
chefs.	RAÇhIM	principes générants, chefs, sommités, distinctions, branches ou classes.

[19] EIÉ est un prétérit convertible, par conséquent il faut le traduire *par le présent et le futur*. Ce mot est là pour aider le lecteur intelligent et lui faire entrevoir le sens intime de l'allégorie et la pensée de Moïse.

Le mot NER, que le sens vulgaire traduit, *un fleuve*, signifie *lumière*, *éclat*, *illumination de l'esprit*, *lumière de l'entendement*, *enseignement*, *savoir et souvenir*, *mémoire*; car se souvenir c'est savoir.

Il désigne ensuite *un écoulement rapide*, prompt comme la lumière, comme le souvenir de la science qu'on possède; puis restreint à un objet, à une signification symbolique, c'est *un cours rapide et continu d'eaux abondantes, un fleuve*.

Les anciens Hébreux appelaient NER DOÉ ou NER DOA *fleuve de science*, une ville de la Babylonie, où les lettres hébraïques avaient du temps d'Esdras plusieurs académies ou colléges célèbres. Ainsi, dès avant la captivité, et probablement long-temps avant, le texte ici le prouve, l'idée d'enseignement professé, déversé parmi

les hommes se trouvait en hébreu associée à celle de lumière intellectuelle, d'illumination de l'esprit et enfin de fleuve.

Les quatre branches d'enseignement indiquées dans le verset précédent, ont leur source dans les colléges sacerdotaux; elles composent un ensemble d'instruction religieuse prodiguées à tout un peuple assemblé dans la grande cour ou dans le bois sacré des temples; mais en dehors de cette enceinte, les branches de cet enseignement se séparent, comme les ramifications, comme les canaux d'un fleuve, elles se divisent selon le nombre des classes qui composent la société et y répandent partout la lumière.

C'est de ce bois sacré, de cet antique gymnase, imité de celui des Gymnosophistes de l'Ethiopie, où Moïse passa une grande partie de sa vie, où l'on dit même qu'il se maria, et d'où les Egyptiens eux-mêmes tiraient leur réputation de sagesse; c'est de ce bois sacré que sortaient, sous quatre classes différentes, les hommes reconnus dignes d'occuper les sommités sociales, dignes d'être faits les chefs, *les angles* du peuple.

Le collége sacerdotal, le gymnase dans lequel nous sommes introduits base l'enseignement des initiés, des hommes appelés à être *les angles* du peuple, sur la connaissance de ce qui fait dans la société humaine la félicité et le bonheur. Remarquez que les grands législateurs grecs, que les philosophes anciens qui ont écrit sur le bonheur de l'homme en société, ou qui se sont occupés des moyens moraux qui peuvent assurer ce bonheur, furent généralement admis à l'initiation égyptienne ou conférèrent avec les initiateurs. Pythagore avait été disciple du prêtre égyptien Sonchis, que Clément d'Alexandrie, nomme NAZARAT, Porphyre ZABRAT, mot corrompu

du précédent. Pythagore en se faisant initier, devint nécessairement disciple d'un NAZAR-éen, d'un initié. Platon avait été enseigné par Sechnuphis à Héliopolis ; Eudoxe le Gnydien par Konuphis; Solon avait visité et interrogé les prêtres de l'Egypte ; Démocrite avait été initié à la connaissance des lettres sacrées par les Gymnosophistes de Méroé; enfin Moïse, le plus grand, le plus célèbre des législateurs, fut en tout et dès sa jeunesse élève des colléges sacerdotaux de l'Egypte et de ceux de l'Ethiopie. Son nom, Moïse, était un nom commun aux initiés étrangers et *missionnaires;* ils le distinguèrent en le nommant Asersaph ; d'autres le confondirent avec Hermès, Thaut, ou MeNI[1]; d'autres enfin l'assimilèrent en quelques parties à Typhon. Bochard observe que dans l'histoire de Moïse beaucoup de faits s'accordent avec ce que Plutarque rapporte de Typhon. Or, les Egyptiens, après Moïse, regardèrent la révélation mosaïque comme un vol fait à la science sainte. Ils appelaient souvent Typhon *le larron, le voleur,* et lui attribuaient aussi la révélation de la science secrète. Par une conséquence vague de cette tradition, Clément d'Alexandrie, disait de la philosophie, qu'elle n'est pas un don de Dieu, mais qu'*elle avait été volée* ou donnée par un voleur qui l'avait dérobée à Moïse.

Moïse assimilé à Hérmès, l'*interprête,* à Mercure et à Typhon, tous deux *voleurs*, rend facile à comprendre le fait caché sous la forme adoptée par Clément d'Alexandrie.

Aristote disait aussi que la science du sophiste est l'art de voler la sagesse.

Ainsi, on voit que la révélation faite aux Hébreux par

[1] Le nouvel initié était appelé Mènès Moyse, su d'akoue MENES MOYSAI.

Moïse, que leur initiation au culte secret de l'Egypte, sans études préalables et sans épreuves, purent être présentées au peuple égyptien par quelques prêtres opposants, tels que Jannès et Jambrès, comme *un vol*, comme *un larcin*; remarquez ces deux versets de l'Exode, ch. 3 : « Lorsque vous quitterez l'Egypte vous ne partirez pas à vide,— chaque femme demandera à sa voisine et à son hôtesse des vases d'argent, des vases d'or et des vêtements que vous mettrez sur vos fils et vos filles, ET VOUS DÉPOUILLEREZ, VOUS PILLEREZ, VOUS VOLEREZ, UNTzLTM l'*Egypte.* » Croit-on qu'il n'y a rien de caché sous ce mot-là; et se sent-on le courage d'admettre que Dieu, pour initier son peuple, commence par en faire une horde de voleurs! c'est impossible. Remarquez le mot NTzL qui fait allusion *au salut, à la délivrance;* TzL marque *la protection*, *l'ombre protectrice*, *la prière, le passage d'une manière d'être à un état meilleur;* bientôt nous verrons ce mot se rapporter à l'initiation. Selon Origène, par le commandement de voler les Egyptiens, pour que les Hébreux eussent de quoi contribuer au culte de Jéové, Dieu semble avoir voulu marquer que les doctes chrétiens doivent *voler la philosophie payenne* pour la faire servir au christianisme, c'est ce qu'ils ont fait; mais malheureusement ils ont eu le tort d'injurier ou de paraître mépriser ceux qu'ils dépouillaient. (Let. d'Origène à Saint-Grégoire Thaumaturge.)

11.

le nom	ÇhM	*Signe, nom symbolique*
du premier	EAÈD	*du premier*
Phison.	PhIÇhOUN[20]	PARTIE-ANCIENNE,

[20] Angle (*classe*), portion essentielle à l'existence et à la fondation de la société.

Dans le sens littéral, on croit que le Phison est la source orientale

		angle-de solidité et d'existence.
Il	ÉOVA	*Il est* le-lui, celui
fait le tour	ÉSBB	de ce qui entoure, protège, occasionne
de toute	CL	toute
	AT	la substance
la terre	ARTz	terrestre
d'Hévilah	EÈOVILÉ[21]	de la production agricole,
qui a	AÇhR	laquelle *est*
là, *est* le lieu	ÇhM	le signe, le lieu (le signe indiquant le lieu)
de l'or.	ÉZÉB	de l'or, des biens, de la richesse.

du Nil, qui vient de la province de Gojam en Abyssinie, et porte actuellement les noms d'*Abaoni* et de *Rivière bleue*. (Mém. sur le Megyas de l'île de Roudah, par M. J.-J. Marcel.

[21] ÈIL et EOVI, l'opulence, les biens de la terre, la richesse et la force. Les fruits de l'agriculture qui renaissent annuellement, selon la vicissitude des temps et sont comme le *Phenix*, C—ÈOUL, qui renaît de sa propre substance. « Je multiplierai mes jours comme le *Phenix*, C—ÈOUL, dit Job, chap. 29, 18. » Par le Phénix, les Egyptiens avaient symbolisé la période Sothique qui est de 1461 ans, et qui ramène les mêmes saisons. Les pères ont cité le Phénix comme preuve de la résurrection et de l'incarnation. Pour la représentation du phénix dans les monuments égyptiens, voyez les Mém. sur les antiquités d'Edfou, par M. Jomard, pag. 29 et suiv.

PHIShOUN ou PISON : était-ce en effet le nom d'un fleuve? Est-ce un nom composé à dessein, ayant un sens caché, qu'une version convenue, ou plutôt qu'une transcription sans traduction a fait oublier et peut-être perdre? Ce mot est d'un grand intérêt pour nous en ce moment. Si

nous le décomposons nous y trouvons PhE ou PhAE, PhÈ qui désigne *l'extrémité*, *le côté*, *une partie*, *un des quatre angles*, *un coin*, et un *chef*, car par *angles* les Hébreux, de même que les Suisses modernes, entendaient *les chefs*, les premiers en ligne. C'est ainsi que Saint-Pierre est appelé la pierre angulaire de l'Eglise, et cette qualification le justifie d'en être le chef.

La seconde partie du mot Ph-IÇhOUN est IÇhOUN, ce mot est complet, il signifie *ancien, vieux;* il marque *la substance, ce qui est, ce qui est à secours, ce qui est solide et sert de fondement, de base.*

PHIÇhOUN est donc *l'angle ancien, la portion, la partie ancienne, l'angle essentiel et fondamental* dans la société.

On peut se faire les mêmes questions à l'égard du mot ÈOVILÉ; il dérive évidemment de la racine ÈOUL et EIL, qui désigne *un enfantement et une production acquise avec peine; arrachée par le travail aux champs, aux plaines, aux vallées;* par conséquent par l'agriculture; EOVILE indique donc des richesses acquises par un travail manuel et agricole.

Mais il y a dans le choix de ce mot ÈOUL ou EOVIL un sens intime bien remarquable, c'est une allusion au symbole connu sous le nom de Phénix, et il se rapporte évidemment dans la pensée de Moïse aux productions de la terre cultivée, ensemencée par l'agriculteur; cette allusion ne peut être sensible que dans le texte, elle échappe à la traduction; vouloir la faire apercevoir m'a paru trop hardi.

Le texte ajoute que c'est du travail agricole, de cette renaissance annuelle et continue que provient l'or, la richesse en général, ce que le mot ÈOUL ou ÈIL désignait déjà; Moïse ne veut pas qu'on se méprenne sur ce qui,

selon lui, est le principe réel et le plus justifiable de la richesse, il s'en explique encore dans les quatre premiers mots du verset suivant, et il ajoute même que c'est de là que proviennent les distinctions sociales et tout ce qui atteste la gloire ou la renommée des hommes forts et puissants.

Cette manière d'expliquer le progrès social ne nous paraîtra pas nouvelle : nous avons appris, en étudiant le cinquième chapitre de la Genèse, que le travail, que la possession territoriale acquise par le travail, fut dans le système égyptien le premier pas de l'homme vers la puissance, le renom, la considération, et qu'il lui dut le droit de parler avec force et autorité.

Que l'on se souvienne du rôle de l'agriculture chez les Égyptiens, de la richesse, de la prospérité qu'ils lui devaient, du changement qu'elle opéra sur le sol de l'Egypte, inondé annuellement par le Nil, et l'on comprendra comment l'auteur de cette belle allégorie a pu placer la classe des artisans ou des laboureurs avant toutes les autres classes.

Il y avait d'ailleurs une autre raison que le lecteur doit entrevoir, raison impérative et symbolique pour classer le premier ordre de l'état, le pouvoir suprême sous le nombre *quatre*.

12.

Et l'or	UZEB	Et l'or, mais l'or
de la terre	EARTz	de la terre
celle-là	ÉËOVA	celle-là
***est* bon.**	ThOUB[22]	*est* bon, *digne d'être con-*

[22] Il faut rendre au mot ThOUB la signification qu'il a sous la forme féminine ThOUBE, *la réitération, l'abondance la prospérité* et dans la Syriaque où ThB a conservé le sens de *souvent, beaucoup*.

		sidéré, aimé, abondant, procurant la prospérité et le bonheur.

Là *est*	ÇhM	Le signe, le lieu symbolique *elle est*,
le Bdelium	EBDLÈ	de la séparation, de la distinction sociale,
et la pierre	UABN [23]	et la pierre *angulaire*
Onyx.	EÇhEM	de la force avec autorité et renom, qui a autorité et renom.

[23] Ce mot désigne ici le commandement attribué à celui qui est le chef, la pierre angulaire.

Les quatre premiers mots de ce verset ont un sens moral, évident et bien remarquable, puisqu'il corrige ce que la fin du verset précédent, présenté sans cette réflexion, pouvait avoir de dangereux. Ces mots justifient aussi l'origine des classifications ou distinctions sociales indiquées d'une manière générale dans les quatre mots qui suivent.

Qu'on médite donc le texte de Moïse, et l'on reconnaîtra que la classe sociale figurée, symbolisée par le fleuve ou flot populaire nommé Phison, est celle de l'artisan agriculteur et de l'homme qui travaille.

Nous avons donc, pour première dénomination sociale, celle de la classe la plus ancienne en effet; la seule produisant la richesse, et par la richesse, la puissance, le renom et le droit de commander. La véritable richesse des nations n'a pas d'autre origine, et toute puissance qui ne provient pas de la fortune ainsi acquise est le fruit de l'u-

surpation. *L'or ainsi acquis n'est pas bon.* C'est la pensée de Moïse.

Ainsi donc pour la PARTIE ANCIENNE ou pour la *plus ancienne classe sociale*, nous trouvons : L'AGRICULTEUR, LE PEUPLE, ET LE RANG DES ARTISANS.

13.

Et le nom	UÇhM	*Et signe, nom symbolique*
du fleuve	ENER	*de l'enseignement*
second	EÇhNI	le second,
Géon.	GIÈOUN[24]	VALLÉE DE LA MISÈRICORDE.

Il	ÈOVA	*C'est* celui
fait le tour	ÉSOUBB	de ce qui entoure, protège,
de toute	CL	toute
	AT	la substance
la terre	ARTz	terrestre
de Chus	COUÇh[25]	*chussite*, où brûle le feu des holocaustes; des sacrifices, de la combustion des offrandes.

[24] Dans le sens littéral, on croit que le Géhon est la source occidentale du Nil qui sort des montagnes de la Lune, communique peut-être avec le Niger, et se nomme aujourd'hui le *Nil Blanc* et *Rivière Blanche*.

Mémoire de M. Marcel, cité ci-dessus.

[25] Sous le nom de COUÇh se trouve rappelée la terre de *Chus*, l'Ethiopie ou le culte égyptien avait eu son origine. En effet, ce mot COU-Ch, par son étymologie, indique la pratique du culte religieux. Il est composé de COU qui marque la *combustion*, l'*ignition* et de Çh pour AÇh qui désigne non seulement le feu abstractivement, mais *la substance ignée, comburée, les offrandes, le feu des holocaustes et des sacrifices*.

Le sens de ce nouveau verset paraîtrait clair, facile à expliquer ; il serait même singulièrement remarqué si la traduction voulue par le dogme, malgré l'impossibilité dans laquelle le dogme est de l'expliquer, pouvait être oubliée.

Ce vallon, GI, — *de miséricorde, de graces, de supplications* EOUN, serait pour nous incontestablement *le vallon d'Egypte*, dont les habitants, fixés d'abord en Ethiopie, avaient apporté de ce pays de Chus l'habitude de la piété ; ce qui avait fait dire que l'Egypte était un temple où le feu des holocaustes était offert pour toute la terre.

Ce verset nous donne donc pour seconde classe sociale, immédiatement placée après le peuple, à qui elle est nécessaire, indispensable même :

LE SACERDOCE, LES PRÊTRES SACRIFICATEURS, L'ENSEIGNEMENT SACERDOTAL.

14.

Et le nom	UÇhM	*Et signe, nom symbolique*
du fleuve	ENER	*de l'enseignement*
troisième	EÇhLIÇhI	le troisième
Hidéquel.	ÈDQL	LE-LANGAGE-A-DOUBLE-SENS-GRAVÉ-SUR—LES—MONUMENTS.
Celui-là est	ÈOVA	*C'est* celui
allant	ÉÉLC	de ce qui conduit, de ce qui fait cheminer, de ce qui guide
au-devant	QDMT	aux temps anciens, aux

		temps antérieurs, primitifs
d'Assur.	AÇhOUR	de perfection, de bonheur, de félicité.
Et	U—	*Et (signe, nom symbolique)*
du fleuve	ENER	*de l'enseignement*
quatrième	ÈRBIÔI	le quatrième
celui-là *est*	ÉOVA	celui-là *est*
l'Euphrate.	PhRT	LA PUISSANCE—DU-PHARAON, LE PHARAONAT.

Il est impossible de ne pas voir dans le troisième enseignement l'initiation aux sciences historiques, et l'initiation proprement dite : cette introduction à la science des temps anciens, temps supposés toujours de félicité et de perfection, placée ici au nombre *trois* est encore calculée sur la signification mystérieuse de ce nombre, dont le nom SLS a été expliqué dans l'Essai, page 67 et suivantes.

La classe, le rang social dont le mot ÈDQL est le signe ou le nom symbolique, est la classe *des scribes sacrés, des interprètes de la sainte science, de la sainte doctrine;* c'est celle *des initiateurs, des savants,* lesquels portaient en général dans les sanctuaires le nom de JAMBRÈS[1], et hors du temple ceux de Thot, ou Dod (David), d'Hermès, d'interprêtes.

De même, on ne peut refuser de reconnaître dans l'indication du quatrième enseignement, l'intention de rapprocher les mots RBO et PhRT. La classe à laquelle cet

[1] Voyez l'Essai, pag. 33.

enseignement est destiné est la plus grande, la plus forte, la plus puissante, et le nom de nombre RBO *quatre* a cette signification[1].

Cette classe, dont le nom symbolique est PhRT, est donc celle de la grandesse de l'Etat, de l'ordre militaire et royal, du gouvernement en général, et la science qui lui est particulière est celle de la politique ou l'art de gouverner.

Moïse ne fait point de commentaire sur cette classe; comme toutes les puissances suprêmes, il suffit de la nommer; déterminer la nature de leur puissance c'est lui assigner des limites et par conséquent en affaiblir l'idée. Le mot PhRT désigne le *Pharaonat, la royauté.*

PhRT prononcé PRaT ou PRoT est le nom du roi égyptien, le second avant Chéops auquel Hérodote attribue la grande pyramide; c'est PRoTée. PRoT, PhRoT ou PhRâT est le même nom que PhRoE, PhaRoÉ, ou *Pharaon,* parce que la lettre E qui termine ce mot devient souvent, lorsqu'elle est ainsi placée, la lettre T.

Le double sens des textes antiques est encore avoué ici par le mot ÈD—QL, et j'appuierais sur cette circonstance, si tout cet ouvrage ne prouvait même au-delà de ce mot[2]. ÈDQL a été composé exprès pour prévenir le lecteur attentif sur l'existence de ce double sens; car, ED désigne *le discours, le langage énigmatique, à double sens, le discours exprimant symboliquement, hiéroglyphiquement*, et QL veut dire *gravé en figures, ciselé, sculpté en creux, soit sur le métal, soit sur le bois, soit sur la pierre.* ÈDQL est donc LE DISCOURS, LA PRÉDICATION, L'INSTRUCTION CISELÉE, GRAVÉE EN SYMBOLES, EN HIÉROGLYPHES SUR LES MONUMENTS.

[1] Voyez les notes explicatives du chap. 1er, vers. 19, p. 57.

[2] Voyez ci-dessus, pag. 118.

L'instruction en Egypte, au temps de Moïse, était donc, ainsi que l'indiquait le verset 9, partagée en quatre branches, selon la classification des individus considérés sous le rapport de l'intelligence :

1° L'enseignement pour la classe industrielle, pour celle du laboureur et de l'artisan ;

2° L'enseignement religieux et les réglements relatifs aux sacrifices ;

3° L'initiation aux sciences historiques et aux sciences secrètes ;

4° L'enseignement relatif à la puissance du roi, au gouvernement, aux grands, aux hommes puissants dans l'état.

On comprend maintenant d'où vient la division des arbres ou stèles du jardin sacré et d'Eden en quatre classes:

1° Les stèles relatives à la culture de la terre ;

2° Les stèles relatives à l'enseignement religieux et hygiénique ;

3° Les stèles relatives à l'enseignement des sciences historiques et des arts ;

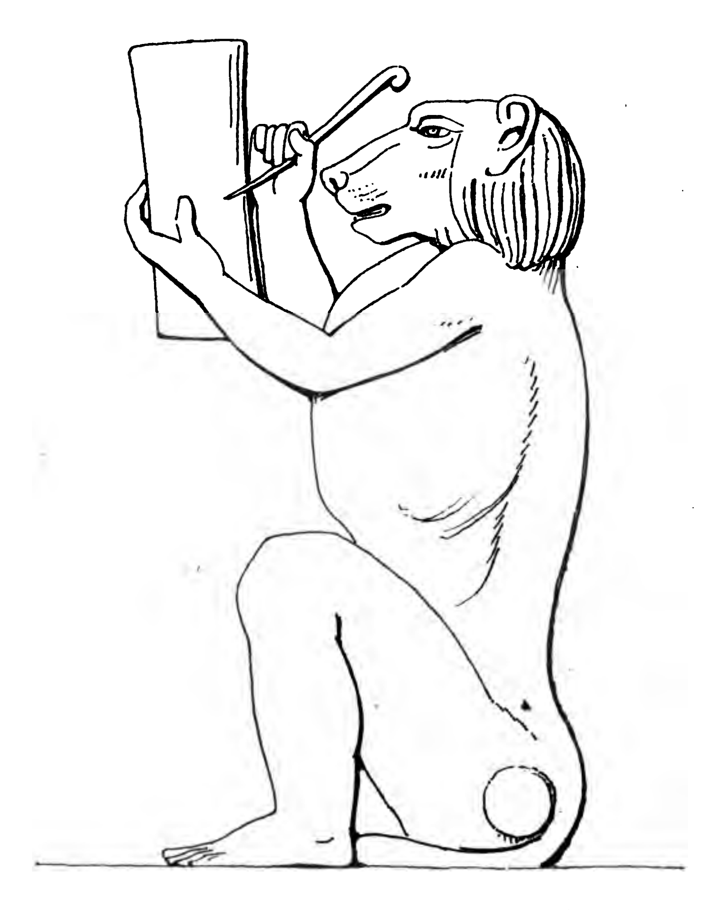
4° Enfin les stèles relatives à la puissance sociale, à la législation et au Pharaonnat.

Moïse, l'initié égyptien, fut instruit selon ce plan même; car après qu'on lui eut appris à lire, à l'âge de dix ans :

1° On lui enseigna l'arithmétique et la géométrie, qui alors avaient leur application, comme le mot *géométrie* l'indique, dans la fixation des limites des propriétés agricoles, pour l'ensemencement des terres après l'inondation du Nil ;

2° Ensuite on lui fit connaître la médecine, ou simplement la science hygiénique ;

3° Les sciences philosophiques et sacrées, écrites en



LE CYNOCEPHALE

Symbole de l'Etre adamique admis à l'étude des lettres sacerdotales ; et gardien du Temple.

hiéroglyphes et tenues secrètes pour ceux qui en étaient indignes;

4° Les sciences civiles et militaires, c'est-à-dire celles de la législation et du commandement.

Pour ces faits, rapprochez tout ce qu'en disent Philon, Grégoire Abulpharage, Clément d'Alexandrie, etc., et voyez le mémoire sur la Musique de l'Antique Egypte, par M. Villoteau, chap. 4. Voyez aussi au quatrième chapitre, verset 1, notes, l'accord qui existe entre l'ordre de ces quatre degrés d'enseignement, et celui des quatre premières générations, Caïn, Abel, Enoch et Irad.

Ainsi, ce jardin célèbre, ce paradis terrestre, dont on a fait le prétexte de tant de dissidences religieuses, de tant de recherches sans fruit, de disputes sans fin, de persécutions sans miséricorde; ce jardin n'était qu'un collége sacerdotal, qu'un gymnase éthiopien ou égyptien (l'un et l'autre peut-être, puisque les mots GIÈOUN et COUÇh, sont l'un propre à l'Egypte, l'autre à l'Ethiopie), où les individus qui recherchaient l'initiation introduits *nus*, OROUMIM, c'est-à-dire sans instruction, mais *intelligents*, aptes à pénétrer les secrets de la science, à découvrir la vérité, ne rougissaient point de leur nudité intellectuelle, de leur ignorance, tant qu'ils n'en apercevaient pas la bassesse, tant qu'ils n'avaient point été admis à une instruction quelconque; et qui sortaient de ces gymnases revêtus de science et de sagesse.

15.

Et	U—	Alors
l'Eternel	JÉOVÉ	le-LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux

prit	—IQÈ [26]	fit porter, fit amener à rechercher l'instruction,
	AT	l'individualité
l'homme.	EADM [27]	de l'être adamique (*tout homme individuellement et sans distinction.*)
Et posa lui	UINÈÉOU	Et il la fit poser, il la fit admettre (*cette individi-lité*)
dans le jardin	BGN	dans le jardin, dans le bois sacré
d'Hedon	ÔDN	de la synagorie, de l'assemblée religieuse (où se fait l'instruction, et l'enseignement en général)
pour cultiver lui	LÔBDE	pour l'action d'adorer, de servir, d'honorer d'un culte, de cultiver lui,
et pour garder lui.	ULÇhMRE	et pour celle d'observer, de veiller ce *lieu*, de le conserver.

[26] LQE., *attirer, gagner, séduire par un discours adroit et plein d'agrément, rechercher, se procurer l'instruction, la connaissance de la doctrine.*

[27] Remarquez ici l'origine du vieux précepte de l'initiation, AM TDRChOU TMTzAOU, *si quæsieritis invenietis*; proclamé ainsi par la Pythie, Eurèseïs ean Zètèsès, *invenies si quæsieris*, et enseigné en ces termes par Jésus, Zèteï, Kai eurèseïs *quærite, et invenietis* : cherchez et vous trouverez.

L'enseignement donné sans distinction à tous les hommes dans les assemblées religieuses, BODN, est par le

charme de cet enseignement un moyen d'amener chaque homme en particulier au besoin d'une plus haute instruction. Les membres du sacré collége, bien loin de refuser la connaissance de leur science, cherchent à gagner les hommes dignes d'être admis au nombre des élus.

La seconde partie de ce verset laisse apercevoir facilement que le premier soin de celui qu'on avait amené à désirer l'instruction était de veiller à la conservation du jardin sacré, du Dromos, et à celle des arbres de science qui s'y trouvaient.

Le signe symbolique et hiéroglyphique du gardien était le *chien*, dont le nom hébreu CLB est formé de CLA *fermer*, *empêcher*, *garder*. Celui qui voulait remplir ces fonctions, dit Horapollon, devait méditer beaucoup, aboyer, avertir continuellement comme le chien; *ne favoriser personne*, *être inexorable*. Or, le cynocéphale (le porteur de la tête symbolique du chien), dit-il encore, désignait *les lettres*, *la terre* et *le sacrifice*, trois significations qui se rapportent à celles du mot OBD, désignant, 1° *la culture de l'esprit*, le travail ou l'étude; 2° *la culture de la terre*, et 3° *la culture de la religion* ou le culte, les sacrifices.

« Lorsque le cynocéphale, dit-il également, était amené dans le temple pour y être nourri, le prêtre mettait devant lui **des tablettes**, une plume et de l'encre, pour voir s'il était *de l'espèce qui connaissait les lettres et s'il écrivait* » — « *Ils le consacraient à Hermès dont les lettres, en général, étaient le partage.*[1] »

Rendons à cette phrase le sens naturel qu'elle doit avoir et qu'on en voit jaillir maintenant, et nous dirons qu'avant d'*être élu*, d'être admis dans le nombre de ceux qui avaient droit à l'initiation, il fallait subir un examen de-

[1] Voyez la planche ci-jointe.

vant un des prêtres du sacré collége, afin que l'on pût connaître le degré d'instruction et la capacité du nouvel *appelé;* et qu'ensuite on le mettait entre les mains du *Tot*, du *Dod*, du *savant*, de l'Hermès, de l'*Hermeneus*, interprète de la sainte Doctrine, et l'inventeur des TELIM, des chants de louanges ou psaumes. C'est alors qu'on lui prescrivait des devoirs, qu'on lui indiquait *ce qu'il pouvait dire*, **publier, divulguer**, et les choses qu'il devait taire et garder dans le fond de son cœur.

16.

Et	U—	Et
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
donna un enseignement	—ITzOU	fit intimer un ordre exprès, fit donner un commandement
à	ÔL	au sujet,
Adam, l'homme	EADM[28]	de l'homme adamique, de l'homme en général,
en disant.	LAMR	pour l'action de dire, pour qu'il fut dit.
De tout	MCL	De toute
arbre	ÔTz[29]	substance forte et li-

[28] *De la multitude, de l'homme vulgaire composant la masse ignorante du peuple.* L'homme DAM-os ou DEM-os, *peuple.* (Voyez la note du vers. 1, chap. 6 de la Genèse.

[29] De OTz vient OTzM, *la substance, l'essence propre croissante et progressive des choses; celle du raisonnement et qui en fait la force.* Son symbole est *le bois, la stèle;* de OTz, l'élément,

		gneuse, bois, table, stèle, table d'enseignement, de conseil, d'avis,
du jardin	EGN	du jardin, du bois sacré,
mangeant	ACL	alimentation commune à tous, livrée, divulguée à tous
tu mangeras.	TACL [3]	tu feras alimentation, tu feras la divulgation, tu donneras connaissance à tous.

substance forte et ligneuse, et de TzMÈ, *croître*, *végéter* et *éclairer*, *porter la lumière*, éclairer les sens et par conséquent l'entendement.

[3] ACL. *clamavit*, *divulgavit*, *in publicum protulit*, *quod et Bdo apud latinos*. — Ce sens chaldaïque, employé ici pour l'allégorie, répond à QRA, LIRE A HAUTE VOIX. (Voyez Buxtorf.)

Le mot ACL, que l'usage fait traduire ici par *manger*, *s'alimenter* dans un sens physique et matériel, désigne aussi l'*alimentation de l'esprit* et signifie *proclamer*, *publier*, *faire connaître*, *rendre commune à tous par la divulgation*, *divulguer* et par suite *accuser*. Cette signification, conservée principalement en chaldaïque, a disparu par la version vulgaire; mais elle se fait voir lorsque le mot ACL est joint à QRTz, quelquefois aussi sans qu'il lui soit joint. Il est d'ailleurs impossible de ne pas sentir dans le mot A-CL cette idée de *communication*, de *totalisation*, celle *de rendre commun à tous*, puisque la racine CL qui le domine offre le double sens de *nourrir*, de *donner de la nourriture*, de *la consommer*, et celle de *totalité*, de *généralité*, de *communauté des choses*.

C'est même de ce mot CL ou CLL que venait le nom d'une espèce de pain appelée CyLLeste en Egypte; COLL-ix et COLL-ura en Grec.

Une réflexion se présente : c'est que malgré tout ce qu'on a pu dire, il paraîtrait que les prêtres égyptiens ne faisaient point un mystère absolu de la science, et qu'ils ne la donnaient aux initiés que pour qu'elle fût par eux enseignée aux hommes de toutes les nations. Mais il est une science dont les hommes abusent, parce qu'ils sont autant sous l'empire du mal que sous celui du bien ; cette science peut être enseignée à ceux qui sont incapables d'en abuser ; elle ne doit pas être divulguée. — ÈNC LNÔR ÔL PhI UDRCOU, **initiez le jeune homme selon la bouche, et sa conduite religieuse**, dit l'auteur des proverbes, c'est-à-dire ne lui faites de révélations, ne l'enseignez que selon sa discrétion connue et sa piété. On voit que même dans ce proverbe antique, la science est présentée à l'esprit en faisant allusion à l'alimentation. Le mot *Edo, Edere,* lui-même signifie *manger, publier, divulguer.*

Les Egyptiens plaçaient dans le sanctuaire, nommé par les Grecs *adyton,* les choses les plus saintes et qui ne devaient pas être communiquées au vulgaire. Les Hébreux remplaçaient ces *adytes* par **un voile**.—(*Ægyptii quidem per ea, quæ apud ipsos vocantur adyta, Hebræi autem per velum significarent.* (*Clem. d'Alex. Strom.* 5, *pag.* 556.)—Dans le lieu saint étaient cachés les écrits véritablement sacrés, et qui ne pouvaient être communiqués qu'aux initiés. On s'expliquait avec le vulgaire d'une manière allégorique et en paraboles ; on lui disait la vérité, mais pour lui le temps n'était pas venu où il devait, ou il pourrait la comprendre.—(*Vobis datum est nosse mysteria, illis non est datum. Ideo in parabolis loquor eis ; quia videntes non vident, audientes non audiunt, neque intelligunt.*)

Tous les peuples, dit Clément d'Alexandrie, qui ont

traité des choses en ont caché le principe. Les philosophes les plus célèbres de l'antiquité observèrent la même méthode, et parmi les écrits d'Aristote, Cicéron remarque qu'il y avait une semblable distinction. On nommait *exôterika* ceux qu'on pouvait communiquer au public, sans distinction, et *esôterika* ceux dont les sages et les savants seuls devaient prendre connaissance.

Origènes dit aussi qu'il y avait une doctrine extérieure et une doctrine intérieure parmi les philosophes.

Enfin, — *Perfectis quædam palam facies, quædam sapientibus absconse trades*, dit JÉOVÉ dans le quatrième livre d'Esdras.

17.

Mais de l'arbre	UMÔTz	Mais du bois, de la table écrite, de la stèle,
de la science	EDÔT [31]	de la divination, de la connaissance.
du bien	ThOUB	bonne, portant au bien,
et du mal	URÔ	et mauvaise, et portant au mal,
ne pas	LA	ne pas
tu mangeras	TACL	tu feras alimentation, tu feras la divulgation, tu donneras connaissance à tous
de lui.	MMNOU [32]	d'aucune préparation ex-

[31] DOT ThOUB URO, la science portant au bien et au mal, est la science *du doute*. C'est la science de *Tzyphon* ou *Typhon*, le génie *enseignant le doute, conduisant vers le doute*, suivant l'énergie de son nom, composé de TzY, *enseigner, diriger, conduire vers*, et de PhON, *le doute*. C'est un des ALEIM; nous le verrons bientôt sous le nom de NÈCH, *le probateur, le tentateur, celui qui éprouve*.

[32] Revoyez pour le mot MN l'observation au verset 9 ci-dessus.

		traite, d'aucune alimentation provenant de lui.
parce que	CI	Parce que
dans le jour	BIOUM	Au jour, à l'époque
de manger toi	ACLC	de faire toi l'alimentation, de faire toi la divulgation, de donner connaissance à tous
de lui	MMNOU	d'aucune partie extraite, d'aucune alimentation provenant de lui
mourant, mortel	MOUT [33]	mis hors, renvoyé (fait MoShé ou Moïse),
tu mourras	TMOUT	tu seras un renvoyé (un Mosé, un Musée, un Moïse), tu changeras de lieu.

[33] Chald. pour MOUÇh, *palpé, touché, scruté, exploré selon sa mesure, sa capacité; renvoyé, changé de lieu.* MOUTH, *changé de lieu*, MITh, *changé, etc.* — Ce changement était considéré comme un point d'arrêt, une déchéance; l'initié missionnaire mourait pour l'initiation, il ne participait plus à l'arbre de vie, son nom ne pouvait y être inscrit, il était simplement missionnaire, envoyé, apôtre.

La position dans laquelle l'être adamique admis à l'initiation se trouve placé, le lieu de la scène, et l'objet connu de l'allégorie ou de la parabole mosaïque, ne nous permettent plus de voir dans le fameux MOUT TMOUT la menace d'une véritable mort, interprétation démentie d'ailleurs par la suite de la narration. Il est évident que l'auteur joue ici sur le mot MOUT, comme Homère joue sur le mot *outis* dans l'histoire d'Ulysse et du Cyclope.

MOUT veut le double sens, et l'erreur est venue de ce

que le sens le plus naturel, le plus conforme à la suite du récit, a été rejeté effacé par une habitude de vingt et quelques siècles, et qu'il a été par conséquent impossible de le rétablir, sans s'exposer.

Dans ce mot MOUT, MYT ou MIT, écrit et prononcé aussi MOUTh, MITh et MTh, venu de MT, qui désigne *un lieu*, *une enceinte habitée*; *l'action de tendre vers ce lieu*, d'en quitter un pour passer dans un autre, *peragrare terram*, on a voulu ne voir que la signification de *mourir*, et il n'a pas été permis de voir autrement.

On pouvait aisément reconnaître que MOUT est chaldaïque pour MOUSh ou MSh; et MOUT aurait alors offert le sens de *changer de lieu*, *être retiré*, *renvoyé d'un lieu*, ce qui se serait accordé avec le mot GRÇh du chapitre suivant, verset 24.

La signification de ces mots MOUT TMOUT n'est donc pas pour ce récit *mourant tu mourras*, mais *renvoyé*, *exilé*, *fait missionnaire*, *tu passeras dans un autre lieu*. En effet, Adam et Eve ne meurent pas, Adam même après son indiscrétion vit encore neuf cent trente ans, ce qui est une assez longue vieillesse. Mais il passa de l'intérieur à l'extérieur, selon la force du mot GRÇh; il eut qualité de *chef de mission*, d'*étranger sur la terre*, et de *voyageur* (de GR, *être étranger quelque part* et RÇh, *avoir permission*, *pouvoir*, *autorisation de commander*.)

Strobée cite le passage d'un auteur ancien qui avait dépeint le spectacle des mystères, en ces termes : « L'ame éprouve à la mort les mêmes passions qu'elle ressent dans l'initiation; et les mots même répondent aux mots, comme les choses répondent aux choses; *mourir et être initié*, s'expriment par des termes à peu près semblables (*Telentan* et *Teleïsthaï*.) »

Le mot terrible de Moïse n'est donc qu'une expression équivoque employée pour faire comprendre les difficultés, les dangers mêmes qui attendent l'initié, s'il veut devancer le temps où doit avoir lieu pour lui le dernier degré de l'initiation; s'il se plonge précipitamment dans la science de Typhon, science du doute; en un mot, s'*il veut voler la sagesse*[1].

Le changement chaldaïque de MOUÇh, MOÇh ou MÇh en MOUT, MOT ou MT, avait été calculé pour couvrir le nom de Moïse qui se serait trouvé dans le texte sous la prononciation pure hébraïque; ce mot aurait trop évidemment rattaché le culte hébraïque au culte secret de l'Egypte. Pour les prêtres égyptiens qui combattirent la mission de Moïse, ce grand homme fut un initié indiscret qui, se voyant exclus du sanctuaire, se mit à la tête de ceux qu'il avait initiés en masse.

Le bois sacré dans lequel se trouve l'être adamique est un bois planté principalement de palmiers, et c'est sur les feuilles ou sur le bois du palmier que les anciens avaient écrit les éléments des sciences; or, il est assez singulier que dans les mystères d'Athys il fût défendu aux initiés de se nourrir *du* **fruit** *du palmier*. Dans ces mystères, Cybèle était évidemment la déesse *toute-puissante et mamelue*, la nature, l'Isis terrestre, indiquée par la ShiDÉ ou l'IShiDÉ du texte de Moïse.

Dans la description que MM. Jollois et Devilliers font des sculptures du palais de Memnon à Thèbes, se trouve celle de deux figures enveloppées par le feuillage d'*un arbre dont les* **fruits** *ont la forme même des légendes hiéroglyphiques*. Une des figures est debout devant celle qui est assise. Celle-là trace quelques caractères hiéro-

[1] Voyez les notes du verset 10.

glyphiques sur un des fruits, avec un style qu'elle appuie sur un baton à crans, passé dans sa main gauche et surmonté d'une espèce de *lanterne* (symbole apparemment de la lumière qui éclaire l'intelligence), c'est l'attribut du personnage à tête d'Ibis, représentant Thot, ou Mercure égyptien (inventeur des sciences). Derrière la figure assise, à une certaine distance, il s'en trouve une autre qui n'est point enveloppée par les branches de l'arbre; elle tient aussi un bâton à crans, et elle est occupée à graver une légende hiéroglyphique que l'on aperçoit sur un des fruits suspendus à l'arbre.

Un semblable tableau sculpté, ou au moins composé très-probablement avant la naissance de Moïse, est la meilleure explication que l'on puisse donner du sens intime attaché aux expressions OTz EDOT, OTz ÉÈIIM; il n'cst plus possible de s'en tenir au sens littéral, à moins qu'un parti pris d'avance, ou que des raisons de position ne ferment nos yeux à la lumière que nous présente ici Thot, personnage dont Moïse exerça l'emploi, et dont il porta même le nom.

18.

Et	U—	Et
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
dit	—IAMR	dit :
ne pas	LA	ne pas, n'*est* pas
bon *il est*	ThOUB	bonne, heureuse, portant au bien
être	ÈIOUT	la vie
l'homme	EADM	de l'être adamique, de l'homme

seul	LBDOU	selon isolé-lui, s'il est dans l'isolement,
je ferai	AÔÇhE	je ferai faire convenablement, préparer,
à lui	LOU	selon lui, à sa convenance, en lui
une aide	ÔZR[34]	un aide fort et surveillant
comme au-devant de lui.	CNGDOU	comme son indicateur, son instructeur, son révélateur.

[34] Ce mot est masculin; il n'est pas encore question de la distinction des sexes, et ce n'est pas sous ce rapport que la création d'un aide adamique est considérée en ce moment. Par la même raison, le mot NGD *celui qui indique, annonce, révèle, instruit et déclare*, est masculin.

Quelques pères ont vu un sens moral dans le choix du lieu pour la création de la femme : *extra paradisum vir factus est*, dit saint Ambroise, *et mulier intra paradisum*; *ut advertas quod non loci, non generis nobilitate, sed virtute unusquisque gratiam sibi comparat.*

Il est impossible de ne pas apercevoir dans le mot OZR, et par conséquent il est indispensable de la faire sentir, la valeur des racines OZ et ZR. — OZ, qui désigne non-seulement *la force* physique, mais l'*énergie, la force de la volonté, la fermeté de caractère*, *le courage, la violence et la véhémence ;* ZR qui marque *un mouvement circonférenciel, une sphère*, *une sphère irradiant la lumière, le lever du soleil épandant la lumière* et chassant les ténèbres qui couvraient la terre; et qui signifie également *observer, surveiller, se tenir sur ses gardes, avertir, prévenir.*

La composition du mot NGD, qui suit, prouve que dans ce verset si les significations radicales du mot OZR

ne peuvent pas être suffisamment exprimées dans une traduction, elles doivent au moins impressionner la pensée et lui rester présentes.

En effet, le mot NGD a principalement les significations qu'on lui voit dans le mot-à-mot selon le sens intime. On comprend combien elles ont embarrassé la traduction vulgaire, aussi les a-t-on toutes effacées en éloignant ce qui se rattachait en elles à l'idée d'un aide qui surveille, qui porte une investigation prévoyante et lumineuse autour d'elle, telle qu'on la trouve dans OZR ; et en éloignant aussi ce qu'elles avaient de relatif au résultat inévitable de cette investigation, à ce désir de pénétrer, de révéler les choses cachées, nouvelles ou futures ; préparant ainsi la curiosité naturelle à la femme, puis l'indiscrétion, et puis enfin la désobéissance. Ce résultat indiqué d'avance par ces deux mots, sera décrit dans les premiers versets du chapitre suivant.

Il semble donc que selon la pensée des Gymno-Sophistes, des initiateurs égyptiens, l'homme isolé, livré à lui-même, tend nécessairement vers le mal, parce que rien ne l'éclaire, rien ne l'instruit en contrariant ses vues, ses préjugés, en lui révélant, lui indiquant ce qui est réellement et ce qui doit être.

La puissance qui a créé l'homme, a, selon eux, placé près de lui, cherché en lui, dans son inclination naturelle, à sa convenance, un aide pour l'éclairer ; un être curieux, prévoyant, occupé de l'avenir, en qui réside en effet tout l'avenir, prévenant, sûr, pour ou contre les choses, lui inspirant des désirs et le goût des choses nouvelles. Or, il est aisé de comprendre, en étudiant la suite de cette allégorie, que selon eux la sagesse consiste à combattre les incitations indiscrètes de cet aide, de cette volonté faite pour nous, selon notre nature, à notre con-

venance, mais agissant hors de nous; à user enfin de notre raison appelée libre arbitre.

Ainsi, l'homme placé sur la voie de la perfection, de l'initiation reçoit d'abord les enseignements qui lui sont nécessaires pour suivre la route du bien; mais en ayant près de lui un esprit de surveillance et d'investigation, il acquiert la pratique du raisonnement, il use de la liberté sans laquelle il ne peut choisir et mériter.

19.

Et	U—	Alors
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
forma	—ITzR	fit couper, modeler, figurer, sculpter
de	MN	d'une partie, partie extraite
la terre	ÉADMÉ	de la terre rouge, de la terre adamique.
toute	CL	toute
bête	ÈIT	vie, substance vivante
des champs	EÇhDÊ;	de la toute-puissante, de la mamelue, de l'Isis terrestre, de la nature végétative,
et	U—	et
toute	CL	toute
	—AT	substance, individualité
volatile	ÔOUPh	volante
des cieux.	EÇhMIM.	des cieux.

Et il amena	UIBA [*]	Et il fit venir, il fit faire un amener

[*] Le mot BOUA, peint l'action de venir, de se produire, en passant dans un autre lieu, en s'évanouissant comme le soleil lorsqu'il se couche.

à	AL	vis-à-vis, auprès
l'homme	EADM	de l'être adamique
pour voir.	LRAOUT [36].	selon l'action de voir, en vision, en spectacle.

Comment	ME	Comment
il donnerait		
nom	IQRA	il lira, il nommera,
à lui, à cela.	LOU [37].	selon lui, selon sa convenance, sa manière de voir? pour cela?

Et tout	UCL	Car tout (signe, nom)
ce que	AÇhR	que
l'homme	EADM,	cet être adamique, cet homme,
d'âme	NPhÇh [38]	souffle
vivante	ÈIE	animalisé, fait vie,
il donna nom	IQRA	lira, nommera
à cela	LOU	pour cela, pour cette *substance ainsi figurée*
ce est	ÈOVA	ce *est*, c'est,
le nom de cela.	ChMOU.	un signe, un symbole, un nom d'elle.

[36] LRAOUT, *in visione*, RAOUT, *visio*, BRAOUT, *in visione*, etc. La particule L signifie *en, pour, de même que, comme*, etc.

[37] Et *pour cela, pour elle*, pour cette substance ainsi figurée.

[38] NPhÇh ÈIE, *souffle animalisé, être vivant.* Ces deux mots seraient inutiles, puisque l'homme est créé, animalisé depuis longtemps; mais ils sont ici pour avertissement, et afin d'expliquer que l'être adamique initié est un être réel en présence d'êtres figurés, ITzOURIM, d'êtres symboliques dont il doit lire le nom.

L'allusion à un effet théâtral est ici de la plus grande évidence. Il est facile d'en concevoir l'intérêt et la pompe.

Sa cause est expliquée, motivée par le verset précédent. C'est selon la lettre la nécessité de trouver à l'homme un aide qui réponde au besoin qu'il a de la société pour être heureux. Pour la trouver, pour la deviner, il faut qu'il étudie la nature de tous les êtres créés. Selon l'esprit, selon le sens intime du texte, cette recherche s'accorde avec la marche suivie pour l'instruction des initiés.

La création des animaux, dans ce second récit cosmogonique n'a lieu, on le voit, qu'après celle de l'homme; qu'après que l'homme a séjourné quelque temps dans le jardin d'Eden. Dieu dit alors : l'isolement ne convient pas à l'homme, et il crée le règne animal; il le lui fait connaître, il lui en fait classer les êtres en dehors de l'espèce humaine, puisque cette espèce n'existe pas encore. Ensuite il crée la femme et la présente à Adam. En raisonnant l'ordre de la création, selon l'esprit de cette nouvelle cosmogonie, il se trouve que la femme devait être en effet le dernier être créé.

Ce récit est donc tout-à-fait en contradiction avec le premier. Tout annonce que la narration actuelle cache sous la forme confiée au vulgaire beaucoup de traits relatifs aux colléges sacerdotaux de l'Egypte, à l'admission de ceux qui réclamaient l'initiation dans ces colléges, ou à l'éducation des individus qui appartenaient par leur naissance à la classe des prêtres.

Le nouvel élève a été admis; ses fonctions lui ont été assignées, et elles sont la garde du temple, le service relatif au culte religieux, aux sacrifices. Maintenant il s'agit de l'étude; on commence par celle qui a pour objet les êtres vivants de la nature, et la connaissance de la langue sainte, connaissance dont le principe est puisé dans la dénomination de ces mêmes êtres.

Il y a là tout un plan, tout un système d'éducation

scientifique, et ce système vaut autant et peut-être mieux que bien d'autres dont on fait grand bruit. On va voir que par l'étude et la nomenclature des êtres terrestres, la pensée du nouvel initié sera reportée vers le ciel, séjour des Dieux ; l'astronomie lui fera retrouver une partie de ces mêmes êtres dans les différents signes des constellations et du zodiaque.

On peut dire encore que l'enquête dont Horapollon avait gardé le souvenir et que j'ai citée plus haut, se continue ici : le Dieu terrestre caché sous le nom de Jehova, c'est-à-dire le LUI de l'initiation, le souverain pontife, l'Adon, le maître du sacré collége, fait placer en spectacle, et comme une vision, sous les yeux du nouvel initié, tous les êtres de la création ; il lui laisse déchiffrer, *lire*, car le mot QRA signifie cela, la dénomination écrite qui convient à chacun d'eux. Cette lecture est une véritable instruction, parce que dans la langue sainte tout mot a sa raison, sa cause, ses éléments primitifs, rationnels, et sa signification est toujours une conséquence ; les noms des êtres créés, animés, ont tous cette signification relative. Il en résulte qu'ils ne peuvent avoir été donnés, de même qu'ils ne peuvent ici être appris, qu'après l'enquête physique et morale dont Moïse a voulu conserver la tradition, en la cachant néanmoins sous le voile cosmogonique.

Pour que l'élève initié fût instruit de ces noms, pour qu'il en comprît l'énergie, il fallait que les êtres créés fussent figurément conduits devant lui et définis selon leur forme, leurs mœurs, leur caractère : c'est ce que nous appelons nous un cours d'histoire naturelle et de zoologie. Mais combien nos langues sont impuissantes pour traduire cette langue sacrée ! car, par exemple, pourquoi notre mot *Lion ?* qu'est-ce qu'il veut dire ? LeB, en hé-

breu, LE LION, c'est *le cœur*, tout le cœur ; *c'est la force, la résolution, le courage ; le courage superbe qui se rit et méprise ; le feu qui anime un grand cœur, qui brille et dévore comme la lame du glaive.*

Ce verset est encore remarquable, en ce qu'il est composé de manière à fixer l'opinion et à dissiper les doutes sur l'origine du langage écrit. Le langage y apparaît comme une invention humaine. Dieu est supposé placer en spectacle devant l'homme, comme cela a lieu dans la nature, tous les êtres créés ; et l'homme seul, sans secours surhumain, leur donne un nom. Le premier usage que l'homme fait de son intelligence et de la faculté de penser est si sublime, que l'écrivain, s'interrompant, exprime son admiration par la forme interrogative et presque dubitative de sa phrase ; il a peine à concevoir ce qu'il va pourtant affirmer : COMMENT LEUR ASSIGNERA-T-IL UN NOM, dit-il, CAR !...... la manière dont on traduit cette phrase, selon l'esprit de la Vulgate et des Septante, est un outrage fait à la majesté divine, à la toute-puissance de Dieu : on y représente Jéhové incertain sur le mérite intellectuel de son ouvrage, ne sachant s'il a fait un être intelligent ou un idiot. *Il lui amène un à un tous les êtres créés* POUR VOIR COMMENT IL LES NOMMERA ! C'est bien une scène de collége sans doute, mais qu'elle est basse et triviale. Au lieu de placer devant l'être adamiqne le spectacle de la création pour que l'imagination de l'homme exaltée éjecte spontanément les éléments du langage, on se figure, malgré soi, Dieu conduisant pas à pas, ici un lion, là un cheval, un ours, un tigre, un chien, un oiseau, enfin tous les êtres animés de la terre et de l'air, les plus bas et les plus repoussants ; et s'amusant à chaque nouvelle scène de l'embarras épouvantable dans lequel Adam doit se trouver pour créer de nouveaux noms. (*Ut videret quid voceret ea !*)

On s'est donc grandement mépris sur le sens de ce passage : les deux derniers mots ont été aussi un sujet d'erreur, on le voit par la manière dont MM. G. et F. ont traduit ; selon eux *tout être vivant devant garder le nom que l'homme lui donnerait.* Moïse savait bien que les peuples ne parlaient pas tous la même langue, et que par conséquent les noms des animaux avaient été changés selon les différents idiômes des peuples. Si les noms donnés par Adam aux être animés eussent été leur nom propre, le seul qui leur convînt, aucune autre dénomination n'eût été possible, parce qu'elle serait le cri de l'instinct ; elle serait comme le cri de la brute, et elle aurait été invariable comme ce cri. Mais sans insister sur cette première difficulté, qu'on se rende compte du temps qu'il faudrait au nomenclateur le plus habile pour passer ainsi en revue toutes les espèces d'êtres animés qui se meuvent sur la terre ou qui volent dans l'air ; pour les étiqueter pour ainsi dire une à une, et faire avec raison et jugement une nomenclature zoologique. Je dis avec jugement, cela suppose comparaison, réflexion, choix, et le texte interprété comme on l'interprète, en suppose un en effet ; car si Dieu *veut voir comment* Adam nommera tous les êtres animés du ciel et de la terre, il y avait donc difficulté, Adam pouvait donc se tromper.

Le sens n'est donc pas véritablement ce que la traduction littérale suppose. Le texte laisse voir la pensée de Moïse sur l'origine du langage ; selon lui ou selon ses maîtres, la parole est positivement une invention humaine, éclairée par une intelligence supérieure. Il place originairement cette intelligence dans les colléges sacerdotaux, et l'applique à la contemplation du ciel, séjour des Dieux. Or, la parole dont il est ici question, est celle qui tient à l'écriture alphabétique, celle dont nous avons développé l'origine et les progrès dans notre seconde

étude. Les premiers mots créés, selon Moïse, par suite de l'invention de cette écriture, ont donc été les noms des êtres animés.

20.

Et	U—	Et
l'homme	EADM [39]	cet être adamique
avait nommé	—IQRA	lut, nomma
les noms	ÇhMOUT	les signes, les caractères astronomiques, imités des signes du ciel.
pour tout	LCL	pour la totalité
animal, le bétail	ÉBÉMÉ	du quadrupède
et pour le volatile	ULÔOUPh	et pour *celle* du volatile, et pour le volatile
des cieux	EChMIM	des cieux
et pour toute	ULCL	et pour la totale
bête	ÈIT	vie, substance vivante
de la campagne.	EShDE.	de la toute puissante, de la mamelue, de l'Isis terrestre, la nature végétative.
Et pour l'homme	ULADM [40]	Et selon l'être adamique, de la nature ada-

[39] Remarquez la force emphatique et démonstrative que la lettre prépositive E a prise depuis qu'il faut considérer l'être humain dans un seul individu réel, animé, mis en rapport avec des êtres figurés, dont il faut interpréter le signe symbolique.

[40] Le mot Adam qui désigne ici l'espèce humaine perd l'article emphatique, il le reprendra ensuite.

		mique, de l'espèce humaine
ne pas	LA	ne pas
se trouva	MTzA	il trouva
une aide	ÔZR	un aide fort et surveillant
comme au-devant de lui, à l'encontre de lui.	CNGDOU.	étant comme son indicateur, son instructeur, son révélateur [1].

La signification *ciel*, au singulier, refusée dans les dictionnaires au mot ÇhM, signification conservée dans l'arabe, rend fort ridicule l'étymologie que les lexicographes ont donnée du mot ChM-IM, *les cieux*, car le faisant venir de l'adverbe ChM, *là, en ce lieu*, ChM-IM doit signifier *en ces lieux* ou *là-bas*.'

Dans ce verset, nous sommes forcés de rendre au mot ChM-OUT, pluriel de ChM, la signification primitive, parce que nous touchons à des faits primitifs.

Le mot ChM, nous l'avons démontré, signifia d'abord *ciel figuré*, *un signe*, *un symbole*, *un caractère* tracé, gravé, monumental; et il n'a signifié un nom que par l'usage devenu commun de l'écriture alphabétique.

Sa signification intime est *ciel*, *ciel et signe*, *ciel signifère*, *ciel astronomique et planisphère céleste.*

Son duel, ou plutôt pluriel ChM-IM, désigne *les cieux*, *les étages des signes des cieux*, *les degrés d'élévation*

[1] Lui annonçant, lui faisant connaissant connaître les choses qui seront nouvelles ou qui devront l'être pour lui.

de ces signes ou des cieux ; on a vu aussi pourquoi cette signification.

Enfin le pluriel ChM-OUT (terminaison féminine), offre dans le sens intime l'idée de *caractères exprimant un nom et créés par l'imitation des signes du ciel.* N'oublions jamais ce que dit Sanchoniathon, auteur phénicien peu éloigné du siècle de Moïse, puisque Jerombaal ou Jerubaal, Gédéon, l'avait enseigné; n'oublions pas que Thaut ou Hermès, dont l'être adamique interprète en ce moment la science, TROUVA LES CARACTÈRES DES LETTRES EN IMITANT LE CIEL.

Le sens maintenant connu de ce verset, et la circonstance de la recherche de la femme, pour être PLACÉE AU CÔTÉ de l'homme, dans la nomenclature céleste, nous indique l'époque où Moïse et les prêtres égyptiens de son temps plaçaient la création.

L'an 4716, avant Jésus-Christ, l'équinoxe du printemps répondait au premier degré des Gémeaux, et l'on fait remonter à cette époque la première division du zodiaque.

2151 ans avant cette époque même, l'équinoxe du printemps avait commencé en répondant au dernier degré des Gémeaux. Cela nous porte à l'an 6867 avant Jésus-Christ, et c'est l'époque où nous nous trouvons placés par le sens intime de ce verset.

L'invention du zodiaque, sans avoir quinze mille ans d'antiquité, comme on l'a trop facilement affirmé, appartient néanmoins aux temps les plus reculés de l'histoire. En y réfléchissant, il semble même que l'histoire n'a pu commencer que par cette invention; car c'est cette invention seule qui pouvait fixer l'âge présumé du monde et l'époque de la création.

Comment cette invention a-t-elle eu lieu? Ce n'est pas

ce qui doit nous occuper en ce moment, et nous en avons parlé ailleurs.

Il n'y a que la division du zodiaque en 360 parties qui ait pu donner l'idée de diviser l'année en 360 jours, et cette division primitive est constante.

L'année du déluge, année dont Moïse donne le détail exact, énuméré par mois et par nombre de jours, n'en avait pas d'avantage. Or, puisque l'adoption unanime de ce nombre de jours, 360, pour compléter l'année n'était et ne pouvait être que le résultat de l'invention du zodiaque, il devient incontestable que cette invention est antérieure à l'époque choisie par Moïse pour placer le déluge ; c'est-à-dire que par ce seul indice de la Genèse on peut déjà affirmer que l'invention du zodiaque date de 3617 ans avant Jésus-Christ.

Mais 1225 ou 1200 ans seulement au-delà du déluge, Moïse place Seth et ÆNOS, auxquels les traditions orientales et hébraïques attribuent de grandes connaissances astronomiques, la prévision des choses futures, et l'érection de plusieurs stèles gravées. Ceci nous porte à l'an 4832 ou 4817, c'est-à-dire un siècle avant l'époque de la première division du zodiaque.

Le monde, selon Moïse ou selon les auteurs primitifs de ce drame cosmogonique, aurait donc été créé à l'époque où le soleil fixait l'équinoxe du printemps au dernier degré des Gémeaux, c'est-à-dire 6860 ou 6867 ans avant Jésus-Christ.

Or, ce signe représenté dans les zodiaques égyptiens par un jeune homme et une jeune fille, et commençant même l'ordre des signes, comme dans le zodiaque de Denderah, est évidemment composé pour marquer l'ENFANCE DE L'ANNÉE. Sa place se trouve ici à l'époque de l'ENFANCE DE LA TERRE, à celle de la création, le monde

ayant été créé adulte ; elle marque donc celle de l'apparition d'un premier homme et d'une première femme placés CÔTE A CÔTE, côté à côté.

Ce sont ces Gémeaux que Moïse ou ses modèles ont nommés ADAM et ÈVE.

21.

Et	U—	Alors
l'Eternel	JÉOVÉ	le-LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux,
fit tomber	—IPhL[41]	fit faire une chose à part, fit distinguer, signaler extraordinairement,
un sommeil profond	TRDMÉ[42]	une extase, une somnolence extatique, une nouvelle manière d'être
sur	ὸL	sur, chez
l'homme	EADM	cet être adamique, cet homme,

[41] De PhLE et non de NPhL, futur IPhL—E ou IPhL—A, conjugaison Hiphil, donnant au verbe le sens excitatif de *faire faire*. La voyelle finale, indifférente comme on voit, est ici supprimée pour accommoder le verbe au sens littéral. Cette lettre manque souvent, et la conjugaison du verbe PhLE nous est peu connue, puisqu'on ne trouve que la première personne plurielle et commune prétérit de Niphal ; — l'infinitif, conjugaison Piel ; — la troisième personne singulière masculine et la première commune prétérit de Hiphil, et enfin la troisième masculine, singulier futur du même Hiphil, employée ici.

[42] Il est remarquable que les Septante aient traduit le TRDME par Ektasis qui ne marque point un sommeil proprement dit, mais *un déplacement, une nouvelle nature ou manière d'être, un trouble d'esprit.*

et il dormit.	UIIChN.	car il était changé, il était dualisé, fait autre par l'âge; il était devenu homme d'âge.

Et il prit	UIQÈ[43]	Ainsi il fit porter, il fit amener par séduction, il porta à rechercher l'instruction[1]
une	AÈT[44]	une autre (*de même nature,* LADM), une sœur, une parente, une alliée, une affinité, une associée.
des côtes de lui	MTzLÔTIOU[45]	suivant, selon les côtés, les penchants, les inclinations de lui,
et boucha, mit	UISGR	et il fit enfermer, cacher

[43] La recherche entre les sexes est une véritable séduction, et le choix du mot LQÈ est admirable pour la lettre et pour l'esprit de cette allégorie.

[44] AÈT pour AEYT, suppression naturelle et calculée de Y, comme cela a lieu devant les pronoms possessifs. Ainsi AÈT—I, c'est *la sœur-de moi;* AÈT—OU, *la sœur-de lui;* AÈT—E, *la sœur-d'elle;* AET—M, *la sœur-d'eux;* AET-NOU, *la sœur de nous*, etc.

Il faut remarquer que AET, féminin, ne peut pas se rapporter à TzLOTIOU, masculin; le sens vulgaire est donc une irrégularité.

[45] Le mot TzLÔTIOU signifie *les côtés de lui* et non pas *les côtes de lui.* Moïse en donne lui-même le sens dans l'Exode, chap. 37, 27.— « Il fit deux anneaux d'or au-dessous du couronnement de l'autel, A SES DEUX COINS, OL ChTI TzLÔTIOU (ce qu'il explique ainsi) : OL ChNI TzDIOU, AUX DEUX CÔTÉS de lui.

[1] Voyez le verset 15.

de la chair	BÇhR[46]	le sexe
pour elle.	TÈTNE.	pour *ou* à cause d'elle, *ou* sous elle.

[46] *Usurpatur pro* VERENDIS UTRIUSQUE SEXUS, *honestatis causa.* Gen., 17, 11, 23; — Exod., 28, 42; — Levit., 15, 2, 19; — Ezech., 11, 19; — 16, 26; — 23, 20; — 44, 7, 9, etc.

Il y a bien des choses à remarquer dans ce verset, dont le sens vulgaire est si peu raisonnable et le sens intime si simple et si naturel.

D'abord, cet état extatique de l'homme parvenu à l'âge viril et qui semble envelopper léthargiquement ses facultés intellectuelles.

Ensuite, ce mot IÇhN qui représente cet être au moment où il éprouve un changement qui dualise le sentiment de son être. Car IChN est formé de IÇh, vieux, ancien, et de ÇhN, dualiser, doubler, renouveler, changer.

Quant à la seconde partie du verset, si la traduction voulue, IL PRIT UNE DE SES CÔTES ET MIT DE LA CHAIR A SA PLACE, apparaissait pour la première fois, elle blesserait le bon sens le plus vulgaire.

Le mot TzLÔ est impossible à traduire, tant il est riche en significations relatives à l'initiation. Il forme TzL-TzL, nom de la cigale, *symbole de l'homme initié aux mystères*[1].

Sans parler de la purification par l'eau et par le feu, dont il conserve quelque idée, il est le nom *du bois*, *du lieu ombragé* où les initiés trouvent *abri* et *refuge*. En effet, la protection était désignée par l'*ombre*; les enfants des hommes *espèrent dans l'ombre de tes ailes*, dit le psalmiste, 36. 8.

[1] Voyez la 49e hiéroglyphe d'Horapollon, livre 2.

De ce nom de l'*ombre*, TzL, projetée de haut sur un être inférieur qu'on affectionne, vers lequel on penche afin de le couvrir, de le protéger, s'est formé TzLM, *image, forme d'un corps, ombre d'un corps, ombre* ou *image tracée, dessinée.* — TzLÔ, *le côté d'une chose,* ce qu'est l'ombre, le côté distingué par l'ombre qui en descend, *le penchant vers un côté;* enfin *une côte, une poutre*, significations restreintes, moins anciennes, et qui ne conservent plus rien de la beauté des significations primitives.

Vous devez vous souvenir que l'homme a été créé dans l'ombre, B—TzLM, des Dieux. L'expression, tirer des côtés ou des côtes de quelqu'un un être ou une chose à sa convenance, signifiait évidemment, du temps de Moïse, satisfaire ses désirs, son amour; établir des rapports de parenté. Adam lui aussi donna l'être à Seth en le tirant de son ombre, TzLMOU.

L'esprit de ce verset est donc que l'inclination de l'homme, parvenu à un certain âge, le porte à s'allier, à s'associer à une aide choisie dans ses affections de famille, créée dans son ombre, qui lui soit attachée comme l'ombre l'est au corps.

Dans le système des initiateurs, le mariage doit avoir son inclination du côté de l'homme *seulement.* Tout ici peut n'être qu'une instruction verbale, donnée à l'initié et présentée sous une forme allégorique. L'institution et la sainteté du mariage étaient particulièrement recommandées aux initiés envoyés ou missionnaires, c'est-à-dire faits *Meisi*, rois; *MSE*, musées ou Moïses; *MSĔ*, Messies.

Cécrops, un de ces envoyés, contemporain de Moïse, qualifié premier roi d'Athènes, débuta par instituer et sanctifier le mariage. C'est pour cela qu'il fut représenté

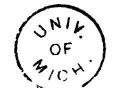
avec une double tête, l'une d'homme et l'autre de femme, comme on le voit sur une monnaie athénienne (Haym, Tesoro Britannico, t. 1. p. 156), et qu'il fut appelé *Diphyes* ou *Biformis*.

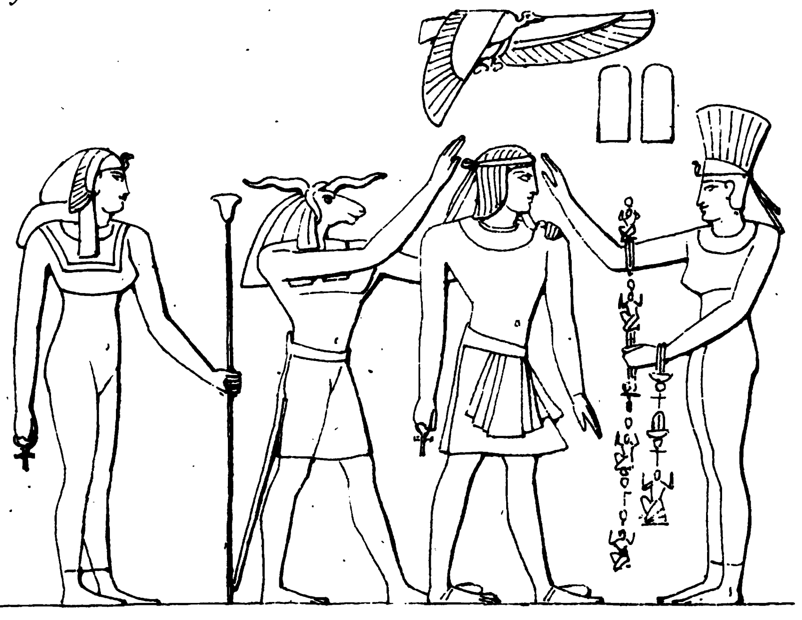
22.

Et	U—	Et
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
bâtit	—IBN	fit bâtir, fit former à la doctrine, à l'enseignement
en femme	LAChE	pour être une femme, feu féminin, substantialisé et générant l'être,
	AT	l'individualité, l'ipséité
la côte	ETzLÔ [47]	du côté, du penchant, de l'inclination
que	AÇhR	que
il avait prise	LQÈ	il avait fait amener, gagner par séduction, portée à rechercher l'instruction
de	MN [48]	extraction, provenance, libration, équilibration

[47] Suivant MM. G. et F., AT répond à peu près à notre *ce, celui-ci, celui que voilà*; cette signification nouvelle irait fort bien ici, mais que ferions-nous de l'E préfixe et dont le lecteur a dû remarquer l'emploi constant pour signifier *du, de la, des*, et quelquefois *ce* ou *cet*?

[48] MN prend ici une partie de son sens intime de MN—E, *poids, calcul, supputation, établissant la balance, l'équilibre, le contre-poids*.





ASÉ placée devant l'Initié.

l'homme.	EADM	de l'être adamique, de l'homme.
et il amena elle	UIBAE[49]	Et il fit amener elle, et il fit faire un co-habiter elle
à	AL	vis-à-vis, auprès
l'homme.	EADM	de l'être adamique, de l'homme.

[49] Les significations du mot BOUA se rapportent à la consommation du mariage.

L'existence de la société est fondée sur la sainteté du mariage. C'est ici une instruction autant qu'un acte réel du drame cosmogonique. L'initiation n'avait en vue que le bonheur de la société humaine. Le célibat est proscrit : la solitude n'est pas bonne à l'homme; selon le sens intime du texte, elle est conseillère du mal. Il lui faut un penchant, une inclination; ses côtés doivent être occupés, remplis, *librés*, il doit équilibrer son existence. Cela a lieu par une épouse et par les êtres qui proviennent d'elle. L'inclination d'un sexe vers l'autre est naturelle chez les êtres animés, mais pour que chez l'homme elle serve de base à la société, il faut que le législateur s'en empare, il faut qu'il gagne, qu'il séduise, qu'il endoctrine le cœur de la femme et le forme selon cette inclination. Il faut qu'il rende difficile et par conséquent cher et durable le choix d'une épouse, afin qu'on ne se sépare pas comme les brutes, après s'être rapprochés pour concevoir.

Dans l'esprit de cette législation primitive, et calculée selon les mœurs orientales, l'inclination de la femme, principe d'excitation et de trouble, EPhOM, ne doit pas être comptée. La femme est un être passif, créé pour créer, et dont le rédacteur de la Genèse ne paraît pas

avoir une haute idée. Le fait est que partout, dans cet ouvrage, la femme est présentée sous un jour défavorable, et comme auteur ou cause de malheurs. Les êtres générés de sexe féminin ne sont désignés nominativement que lorsqu'il y a obligation indispensable; et lorsque les femmes jouent un rôle, ce rôle est, ou insignifiant, ou cause de malheur, ou principe d'une mauvaise action.

ÈVE est cause de l'introduction du péché et de la mort dans le monde.

Après Ève, Sara est partout représentée défavorablement; sa belle-sœur, femme de Loth, désobéit aux ordres de Dieu, c'est pourquoi elle est changée en une borne ou statue de sel.

Les filles de Loth, que leur père offre d'abandonner à la dépravation des habitants de Sodome, commettent de sang-froid, sur un frivole prétexte, le plus abominable inceste.

Thamar joue le rôle d'une prostituée.

Hagar elle-même devient insolente et se fait chasser par Abraham.

Sara est représentée incrédule quand Dieu lui fait annoncer la maternité; et elle devient vindicative, sans pitié pour un pauvre enfant, premier fils de son mari, quand elle est devenue mère.

L'orgueil et l'insolence sont les sentiments que l'auteur attribue généralement aux femmes dans la fécondité.

Jacob trompe son père aux dépens de son frère aîné et de toute la postérité de ce frère, et c'est par les conseils, c'est à la sollicitation même de sa mère, Rébecca, laquelle ne recule pas devant la malédiction de son mari sur elle.

Dina est cause de l'extermination de tout un peuple.

Rachel vole les Théraphins de son père, et ment impudemment quand il vient les réclamer.

Enfin apparaît, comme pour couronner le tableau, la femme de Putiphar.

La première instruction donnée à l'initié a été relative au culte, à la pratique de la religion et à la défense de toute recherche intempestive.

La seconde a été relative aux êtres animés ou à la zoologie.

La troisième à la connaissance de la langue sainte et du langage astronomique.

La quatrième fonde la base de la société en instituant le mariage, en lui donnant un caractère saint et inviolable.

Du mariage provient la famille; mais dans les siècles reculés et primitifs, la famille constituait un peuple, dont le père était le souverain.

La division, la disjonction, la séparation dans les familles a pour principe la femme; c'est elle qui, lorsqu'elle se présente, apporte l'*insubordination;* c'est elle qui détache le fils du père et de la mère; c'est elle qui entraîne ordinairement hors des lieux primitivement habités; elle est cause *d'agitation, d'opposition, de heurt* et *de trouble*. Cet effet inévitable, nécessaire par conséquent; ce résultat du mariage est prévu par l'initiateur, et il sera excusé dans les versets suivants.

Encore une observation : l'union des deux sexes a lieu immédiatement après la création de la femme. Le texte le fait bien clairement comprendre; mais le dogme ne permettait pas qu'on le comprît, afin de pouvoir établir que cette union, et que la passion, que l'extase qui la prépare, qui la rend nécessaire, sont en effet une conséquence du péché d'Adam. *Propter peccatum originale inflicta est homini concupiscentia*. Si cette recherche,

cette union, ce rapprochement charnel, ne devaient avoir lieu qu'après la chute de l'homme, comme cette chute pouvait ne pas arriver, la création des sexes différents était inutile. Si Dieu a pu prévoir cette chute et créer la femme à l'avance, alors à raison de cette prescience et de cette précaution, la chute était inévitable; elle tenait de la fatalité, et provenait d'une imperfection dans l'œuvre de Dieu, *sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua.* Dieu, ALÉIM, devait donc recommencer son ouvrage, ou ne pas exposer l'homme à lui désobéir; il fallait cacher l'arbre de la science du bien et du mal. Adam, devant tous les tribunaux du monde, serait renvoyé et déclaré non-coupable.

Je n'argumenterai pas sur ce que le bien et le mal étaient impossibles dans l'état primitif de l'homme, lors de son séjour dans le jardin d'Eden; il n'est personne qui ne comprenne cela. J'observerai seulement, car c'est toujours là que je veux en venir, que le texte traduit selon le sens intime fait disparaître toutes les difficultés. Alors, la création de la femme n'est plus un accident, un caprice inexplicable sous le rapport du sexe; elle a un but marqué dans l'avenir, ce but est l'existence du genre humain, celle de la société humaine; elle comble le néant dont l'homme sentait le vide à ses côtés; car l'homme ne comble point le vide que l'homme sent dans son cœur, le concours de leur existence ne fait qu'établir l'identité des êtres de même nature. La femme place l'avenir devant les yeux de l'homme, elle le lui prédit en quelque sorte, le lui dévoile, et elle satisfait le désir de savoir, la curiosité humaine. Enfin, elle aide la perfectibilité de l'homme en lui indiquant des choses nouvelles, en jetant par la recherche du bien et du mal, par la science du doute, les bases de toutes les sciences.

23.

Et dit	UIAMR	Alors fut le dire, fut la parole
l'homme	EADM	de l'être adamique :
cette	ZAT	cette substance, cette individualité, cet être
fois	EPhÔM	d'excitation, d'instigation, d'impulsion, d'agitation, de heurt, de trouble
***est* un os**	ÔTzM	*est* une substance, une entité
des os miens	MÔTzMI	de la substance, de l'entité mienne ;
et la chair de la chair	UBÇhR [50]	et le sexe
mienne.	MBÇhRI.	de mon sexe.

[50] OTzMI UBÇhRI, ces expressions désignent un degré de parenté très-rapproché, comme celui du frère et de la sœur. C'est ainsi que Laban, chap. 29, vers. 14, dit à Jacob, le fils de sa sœur, (BN AÈT-OU), *tu es mon os et ma chair.* Le texte ne doit donc pas être pris ici dans le sens littéral de la Vulgate. Moïse a, pour nous avertir, employé au verset 21, le même mot AÈT, qui signifie *une sœur, une très-proche parente.* On sait que les prêtres égyptiens sanctifiaient dans le temple le mariage entre frères et sœurs, et que cette coutume, selon Montesquieu, avait eu pour principe le culte d'Isis, dans le temple de laquelle a lieu le drame que nous traduisons.

Selon saint Jérôme, celui qui ne croit pas à cette transformation d'une côte en une femme ne peut pas croire en Dieu : *non potest quispiam credere in conditorem Deum, nisi prius crediderit de sanctis ejus vera esse quæ scripta sunt : Adam à Deo plasmatum : Evam ex costa illius et latere fabricatam ; Enoch translatum,* etc. C'est en argumentant de la sorte qu'on a condamné et qu'on a fait périr tant de malheureux qui cherchaient dans l'écriture un sens que leur raison pût admettre, et qui désiraient pouvoir croire.

à elle	LZAT	Pour cette substance, cette individualité, pour cet être
il donna nom	IQRA	sera nommé, sera lu
femme (virago)	AÇhÉ	feu féminin, feu substantialisé générant l'être, femme mariée
parce que	CI	parce que
de l'homme	MAIÇh	du feu masculin, feu substantialisé et généré, de l'homme
avait été prise	LQÈE[51]	fut amenée, gagnée par séduction, prise, faite épouse, rendue féconde
elle	ZAT	cette substance, cet être.

Pour cette fois c'est un **os de mes os**, *et de la chair de ma chair*. Voilà ce que veut la traduction vulgaire.

On voit que ce sens est absurde, impossible, et qu'il n'est apparent dans la lettre du texte que pour satisfaire l'esprit du vulgaire. Comment peut-on définir la femme **un os d'un os**!!! en vérité cela est incompréhensible. Adam savait-il, ou plutôt, comment Adam pouvait-il savoir ce que c'est qu'un **os?** Il n'en avait pas vu; il n'avait jamais pu en voir, car il n'en existait pas un seul visible dans tout le monde créé; et s'il en eût existé un

[51] Le verbe LQE, que nous avons vu plusieurs fois et dont la signification graduée se prête si merveilleusement au sens intime de ce récit, prend ici sa dernière signification, celle d'*épouser une femme*, comme nous le verrons chap. 4, vers. 19, et comme on peut le voir chap. 12, 19—27, 46, etc. D'où lui est venue enfin la signification conservée en Arabe *fructifier, produire, produire en abondance, pulluler, être fécond*.

seul qu'Adam eût pu voir, quelle serait la conséquence? c'est que l'entrée de la mort dans le monde aurait précédé la création de la femme, et que la mort ne serait pas la punition du péché de l'homme.

Et la chair de ma chair. Ici le sens apparent adopté par le dogme est plus qu'absurde, il est faux; c'est un mensonge qui ne peut se maintenir devant le verset précédent, car la femme n'a pas été faite de la chair de l'homme, selon la lettre elle-même. Elle n'est qu'un de ses os, une côte, laquelle Dieu a revêtue d'une chair qu'il a créée exprès, de même qu'il a créé exprès de la chair pour remplir le vide laissé par l'enlèvement de cette côte; il faut donc, quelque chose qu'on dise ou qu'on fasse, abandonner la lettre et recourir à l'esprit du texte.

Les mots AÇhÉ et AIÇh (prenons la prononciation ordinaire et disons les noms ASÉ et AIS), noms de l'homme et de la femme, apparaissent pour la première fois et mériteraient une attention toute particulière; mais pour ne point étendre trop cette note, je me bornerai à de courtes observations, je ne dois que justifier ma traduction.

Que le mot AÇh ou AS, qu'on prononce ÉS, *le feu*, soit radical dans ces mots, cela n'est pas douteux; Buxtorf et tous les savants hébreux en conviennent. Voici l'explication étymologique qu'en donne dans ce même esprit la *Kabbala denudata*, tom. 1 pag. 163. — *Nec dubium est, quin etymon hujus nominis* AShÉ, *sit ab* ASh **ignis.** *Ipsi autem apponitur* E **ad designandum Gnus femininum** : *cum in* **viri** *appellatione, id est in* AISh *reperiatur* I, *quasi dicatur* ASh *ignis* **Joddatus, id est masculinus.**

Pour rendre ici la pensée intime du texte, il convient donc de faire sentir cette signification cachée du mot et de traduire comme nous avons fait. La distinction d'un feu

masculin et d'un feu féminim n'est pas un accident né de la rencontre des lettres E et I et du mot AS. Les éléments étaient divisés en males et femelles; cela a lieu encore chez les Chinois où vous trouverez LE FEU MASCULIN et LE FEU FÉMININ répondant aux couleurs ROUGE et ROUGEATRE, couleurs de l'être adamique.

ASÉ est donc LE FEU FÉMININ ET GÉNÉRANT ou *la femme*. Il faut ici examiner ce mot pour ainsi dire des yeux du corps et de ceux de l'esprit. ASE, prononcé ESÉ, en copte, HSÉ, qu'on lit ISÉ, marsoretiquement ISÉ, et ISI, produit ISI—S ou IS—IS, enfin ISIS.

ASÉ est *la substance ignée, l'ignition en substance* (en *holaucoste*, alors ASÉ est un substantif masculin); c'est la substance faite *base, fondement, force* et *ferme appui*, substance sur laquelle doit s'élever le genre humain. La femme emprunte le nom du feu, parce que de même que LE FEU est considéré comme *ouvrier, artiste, démiurgue*, c'est-à-dire CRÉATEUR DU MONDE, de même la femme est le principe créateur, excitateur, animateur du genre humain, c'est ce que le texte dira dès que la création par la femme commencera.

LE FEU FÉMININ, LE FEU SUBSTANTIALISÉ OU AGISSANT SUR LA SUBSTANCE, GÉNÉRANT l'espèce adamique, PRODUISANT L'ÊTRE OU FAISANT PRODUIRE; L'ESSENCE IGNÉE, L'ENTITÉ IGNÉE FÉMININE : tel est donc le sens profond que l'esprit découvre dans ce mot ASE. Les étymologistes, quoi qu'ils fassent pour s'éloigner de l'explication cabalistique, sont toujours amenés à retrouver dans ce mot le nom du feu, AS, et la terminaison féminine E. Or, cette terminaison désigne l'*être*, l'*être générant* par conséquent, et la puissance de cette lettre dans les conjugaisons Hiphil et Hophal prouve qu'elle appartient à l'idée de produire à l'être et de faire faire.

ASÉ est donc bien certainement le feu féminin générant; ce mot s'écrit aussi AST, on le verra souvent; sa prononciation EST, donne le nom de ESTA ou VESTA, déesse du feu. Dans les bas-reliefs égyptiens, dit M. Champollion, p. 153, on voit souvent à la suite d'*Ammon*, une déesse dont les chairs sont peintes tantôt en rouge, tantôt en jaune. Les caractères qui accompagnent cette figure, lus selon le système de l'auteur, donnent le mot STÉ ou STI, et il y reconnaît *Vesta*.

Dans le nom de l'homme, AIS, le nom du feu, AS, est encore évident et reconnu par les étymologistes; la lettre I, qui le pénètre et le modifie, pour lui ôter sa signification générale, est le signe de l'indication particulière des choses, c'est celui de la manifestation. A-I-S est donc *le feu masculin*, *le feu substantialisé et généré*, manifesté dans le ENS adamique, dans l'homme.

Le mot ADM lui-même s'accorde avec l'esprit du mot AIS, en ce qu'il peint, non l'essence du feu, mais la couleur du feu, *la rougeur* en général.

De tout ce qui précède, on doit voir naître naturellement, et sans que l'esprit s'en soit préoccupé le moins du monde, l'idée de Prométhée créant la femme et l'animant au moyen du *feu céleste* ou *créateur*. Suivons cette indication puisqu'elle se présente. En effet :

Selon les anciens, ISIS, ASÉ ou ÉSÉ, était fille de Prométhée, lequel, disaient-ils, l'anima en dérobant le feu céleste; mais ISIS, fille de Prométhée, c'est Pandore, c'est la première femme créée; c'est la femme créée, modelée par un Dieu artiste, après que les Dieux eurent fini la création, parce qu'elle manquait à la création; c'est la femme à qui les Dieux avaient défendu la connaissance du bien et du mal, connaissance symbolisée par une boîte fermée, et qu'il ne fallait pas ouvrir. C'est la femme qui, désireuse de connaître, et qui cédant à sa curiosité, per-

dit le genre humain. Donc ISIS, ISÉ ou ÉSÉ, c'est l'ASÉ, ISÉ ou ÉSÉ de Moïse : donc ISIS est le symbole de la femme et de la femme ASÉ, le type d'ISIS : donc ISIS est ÈVE ; donc ÈVE est ISIS.

Donc encore, et c'est ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, la fable cosmogonique de Pandore est la pensée cosmogonique des initiateurs égyptiens, reproduite sous une autre forme dramatique que celle qui nous a été transmise par Moïse.

24.

Pour	ÔL	Sur
quoi	CN [52]	une base, une fondation, une chose établie, affermie saintement, sacerdotalement, honorablement
l'homme	AIÇh	le feu masculin, l'homme *marié*
quittera	IÔZB [53]	aidera, relèvera, refera, réédifiera par génération

[52] J'ai déjà fait connaître l'énergie du mot CN, vers. 4 du ch. 6, t. 1er p. 258. Ce mot, pour être employé adverbialement, ne perd pas la richesse de ses significations, et l'on ne doit pas croire que Moïse y ait renoncé quand elles le servaient si bien. Remarquez que le nom du feu AS, ou AÇh, d'où AChE, nom de la femme, signifie *base, fondement.*

[53] Ce mot est formé de ÔZ, qui signifie *affermir, fortifier, confirmer, élever une chose forte, une fortification,* et de ZB, *fluxus seminis virilis, et sanguinis menstrui muliebris.* OZB a donc signifié primitivement *aider, fortifier, affirmer, confirmer, édifier et soutenir par voie de génération.* — Par antiphrase et négativement, il a signifié *laisser, abandonner.* Les lexicographes ayant eu le sens littéral convenu de ce verset présent à la pensée, parce que c'est sous ce sens qu'OZB se présente la première fois dans les livres hébraïques, ont mis la perturbation dans l'ordre des significations de ce mot.

	AT	la substance, l'individualité
le père de lui	ABIOU	du père de lui
et	UAT	et la substance
la mère de lui.	AMOU.	de la mère de lui (*il procréera des êtres mâles et femelles*).
Et il s'unira	UDBQ [54]	Et il se joindra avec passion, amoureusement
à l'épouse sienne.	BAÇhTOU.	au feu féminin et générant de lui, à la femme *mariée* de lui.
Et ils seront	UEIOU	Et il sera
en chair	LBÇhR	selon le sexe, sous le rapport sexuel
une.	AËD [55].	un (*il n'aura qu'un sexe*).

[54] DBQ, *arcte cohærere, ut, quæ cohærent, non facile divelli et separari queant, ita adhærere dicitur* MAS FÆMINÆ, *amore et fide.*

[55] Cette partie du verset a été tronquée dans l'intérêt du sens vulgaire et convenu; la transcription samaritaine rétablit le sens primitif et rationnel. La voici :
UÉIE, et sera, l'homme,
MChNIEM, provenant de ces deux,
LBÇhR, selon le sexe, sous le rapport sexuel,
AËD, un, l'unité.
C'est-à-dire, *il naîtra avec un seul sexe, malgré le concours des deux sexes de la part de ses parents.*

Selon la version vulgaire, il est dit que l'*homme quittera son père et sa mère pour ne s'attacher qu'à sa femme;* cela n'est ni consolant, ni moral; cela n'est ni exact, ni absolument vrai. Le sentiment de la piété filiale

servit de base pour fonder les premières sociétés. Le respect des Egyptiens, même pour la dépouille mortelle de leurs parents, est connu. La politique des Chinois a toujours été, et dès les premiers temps de leur empire, fondée sur la piété filiale. C'est même ce sentiment qui empêche les progrès des missions chez ce peuple; car ils ne peuvent avoir une idée favorable d'un homme qui s'éloigne de son père et de sa mère, et qui les abandonne dans leur vieillesse.

L'homme en s'unissant à sa femme ne quitte pas toujours son père et sa mère; la continuité de la cohabitation, de l'union dans la famille est même ce qui distingue l'homme des autres animaux; c'est par l'accroissement que la famille reçoit de cette cohabitation des enfants avec le père, que se sont formées les familles patriarchales et par elles les nations de la terre. Le sens intime est non-seulement plus vrai, mais il présente encore l'idée sainte, l'idée morale et consolante sur laquelle s'appuie l'amour continué des pères pour leurs enfants et petits-enfants; c'est la pensée de revivre dans ces enfants mêmes et dans les êtres qui naîtront d'eux.

La réflexion qui termine le verset est naturelle dans un homme que l'auteur suppose avoir été jusqu'à ce moment sans sexe ou *androgyne*, c'est-à-dire sans connaissance des sexes; n'avoir eu par conséquent aucune idée de l'amour, aucune prévision de la procréation des êtres. La femme est créée précisément pour la lui donner, pour l'*éclairer*, pour lui *dévoiler son avenir*. Par elle les sexes se distinguent, se séparent; l'être androgyne disparaît et fait place à l'homme proprement dit: et observez, qu'en effet, Moïse ne commence à faire usage du mot AIÇh, l'*homme, feu masculin et généré, manifesté*, l'*homme marié*, qu'après la distinction des sexes et l'apparition d'AÇhE, la *femme, feu féminin et générant, manifes-*

tant; la *femme mariée.* Jusque-là il ne s'est servi que de l'expression ADaM, être adamique, sans distinction de sexe, l'espèce humaine en général.

Observez encore que Moïse a prévenu vos objections; l'homme, dans son inclination vers le sexe qui lui est opposé, n'est pas guidé par un instinct brutal, comme les autres animaux. Moïse et ses instituteurs ne le supposent pas. Ainsi, ce que l'homme dit ici n'est pas de la prescience, telle qu'elle existe par le sens vulgaire; nous venons de voir, verset 22, que JÉOVÉ après avoir fait choisir et former une femme selon l'inclination de l'homme, comme une portion de l'homme même, comme une parente, une sœur, AÈT, institue le mariage, la fait lui-même s'unir à l'être adamique, et c'est alors qu'Adam fait homme, changé, fait autre, dit: « Cet être, cause d'émotion, de confusion et de trouble, est l'entité, la substance de ma substance, le sexe de mon sexe. Par elle, base sainte, l'homme conservera ou conserve (car il ne faut pas oublier que le futur peut se traduire par le présent), par elle l'homme conserve la substance de son père et de sa mère; il se joint avec amour à sa femme, il n'a plus qu'un sexe, — ou, selon la transcription samaritaine, — les êtres qui proviennent du concours de tous deux sont *un* sous le rapport de leurs sexes. »

Et ils étaient tous deux	UIEIOU ÇhNIEM	Or, ils furent, ils étaient tous deux
nus	ÔROUMIM[56]	GYMNO—SOPHISTES, *nuds—sages*

[56] ÔROUM, *clairvoyant, sans déguisement* ou *découvrant la vérité, mettant à nu, à découvert les choses cachées dans l'ombre.*

Voyez ce qui a été dit de la signification symbolique attachée à l'idée de la nudité dans la langue hébraïque, pag. 164.

		sages—nds, pleins de finesse, de sagacité, de prudence
l'homme	EADM	cet être adamique
et la femme de lui,	UAÇhTOU	et le feu générant, la femme de lui,
et ne pas	ULA	et ne pas
ils rougissaient ils avaient honte.	ITBÇhÇhOU[56]	ils s'excitaient à faire ce qui leur aurait causé de la confusion; ils ne faisaient rièn qui pût leur causer de la honte.

57 De BOUCh, *être confus, rougir, avoir honte*, troisième personne masculine de la conjugaison Hithpaël, dont le sens réfléchi et énergique est *se faire faire, s'exciter à faire une chose*. Ainsi, dans le sens littéral et vulgaire même, on ne devrait pas traduire, ils rougissaient, ils avaient honte, mais *ils ne s'excitaient à rien faire qui pût leur causer de la honte*.

Ce verset devrait commencer la seconde partie du récit, comme cela a lieu dans la version des Septante, et se joindre au chapitre suivant. La liaison est indiquée par le mot OROUM ou ORYM, mot célèbre, qui par ses significations, *esprit, intelligence, finesse, sagacité, sagesse, prudence* et *nudité*, répond au mot GYMNO-SOPHISTE, par lequel les anciens ont désigné les sages du collége du temple de Moroé, lesquels finirent de la manière la plus funeste, dit De Paw, Rech. phil. sur les Egypt. et les Chinois, t. 2., pour s'être constamment opposés aux progrès du despotisme.

Homère a qualifié ces sages du beau titre d'IRRÉPROCHABLES; le symbole qui les caractérisait se composait

d'*un ombilic* désignant LE VENTRE, les vices ou l'impiété dont il est la cause (Horap.), et d'UN SERPENT.

Selon la traduction voulue, ce mot ici veut dire NU, et six mots après, pas davantage, il veut dire FIN, RUSÉ, DOUÉ DE SAGACITÉ. Comment, si près l'un de l'autre, OROUM et OROUM-IM ont-ils des significations si différentes? Ces mots ne sont-ils pas au contraire rapprochés de la sorte pour empêcher qu'on se méprenne sur leur signification ?

La traduction revient nécessairement à ceci :

AIÇh et AChE étaient OROUM-IM,
et NEÇh était OROUM.

Les deux phrases se lient, sont parallèles, le sens est le même, et la traduction doit être L'HOMME ET LA FEMME ÉTAIENT DOUÉS DE SAGACITÉ, D'INTELLIGENCE; — ET LE SERPENT ÉTAIT DOUÉ DE SAGACITÉ, D'INTELLIGENCE.

Les deux symboles qui caractérisent le gymno-sophiste, LE VENTRE et LE SERPENT, *l'édacité, la discrétion éprouvée,* vont être la base sur laquelle Moïse édifiera la seconde partie de cette belle allégorie.

LA GENÈSE.

CHAPITRE TROISIÈME.

Plura ambigua, sed cognitu non absurda.

Nous arrivons à la partie la plus intéressante de la parabole ou allégorie hébréo-égytienne. La note qui termine l'explication du chapitre précédent doit avoir placé le lecteur sur la route qui mène au sens rationnel de ce nouveau chapitre. Nous devons nous attendre à quelques obscurités. Mais si le sens intime tel qu'il va se produire enfin à la lumière ne nous paraissait pas suffisamment clair, ou assez indépendant de la lettre, qu'y aurait-il là d'extraordinaire? Le sens de la lettre entre aussi dans l'intention de Moïse, puisque c'est ce sens qui fait sa parabole, et pour qu'il la suive jusqu'à la fin, pour qu'il lui donne un dénoûment ne peut-il pas avoir été forcé d'interrompre le sens intime? Je ne dis pas qu'ici cela soit; je demande si cela ne peut pas être : nous verrons si cela est. Il est bon que le lecteur soit prévenu; il faut qu'il entrevoie la cause des difficultés qui pourront se présenter, afin qu'il sache que nous ne devons pas être arrêté par elles.

Si ces difficultés se présentent, en effet, elles pourront résulter encore de la signification de quelques mots, aujourd'hui, vague, incertaine, oubliée peut-être. Depuis trente siècles le sens intime de ce récit est un mystère fait pour être caché à tous, excepté aux chefs du peuple; depuis vingt siècles les chefs du peuple eux-mêmes ne voient plus ce sens dont ils savent l'existence, et qu'ils repoussent avec effroi lorsqu'il veut se faire jour à travers quelques expressions du texte. Serait-il donc étonnant qu'aujourd'hui la signification tout-à-fait perdue de certains mots, ou embarrassée par le voile allégorique, ou par de nouvelles inflexions grammaticales et orthographiques, contrariât notre marche?

Le mot essentiel, le mot caractéristique de la partie du récit que nous allons étudier est NÈÇh. Le sens littéral de ce mot, sens voulu par la parabole, et par conséquent par le dogme, soit israëlite, soit catholique, est SERPENT. Cette signification n'est pas primitive, propre et radicale dans ce mot. Elle ne lui a été donnée que par suite de l'usage qu'on a fait du serpent ou du symbole du serpent dans la science relative à la divination en général, et de celui qu'on en faisait pour la divination appliquée aux individus; divination qui n'était primitivement que l'*épreuve* à laquelle on soumettait l'initié, afin de connaître sa discrétion et son caractère. Aussi, NÈÇh signifie-t-il généralement *tenter, éprouver, chercher à savoir; chercher à savoir le mal, éprouver à mauvaise intention*; c'est

le rôle de *Shathan*, un des Aléim; d'où NeÇh-A, *séduire, tromper quelqu'un, lui tendre des embûches, le désoler, l'opprimer.*

Ramenant cette signification du mot NÈCh à notre allégorie, il devient évident qu'il s'agit maintenant de soumettre l'initié *aux épreuves, aux tentations;* de lui envoyer le Peïrazôn, *le Shatan, l'esprit qui se jette à la traverse, le tentateur, le tendeur d'embûches, l'ennemi, l'adversaire, l'insidieux.*

On ne peut douter, après tout ce qu'on a vu, que cette histoire du Paradis terrestre, d'Adam et d'Eve, et du Serpent, soit une allégorie relative à l'initiation égyptienne; mais comme cette parabole avait passé du sanctuaire de l'Égypte dans les archives des prêtres israëlites, comme la première obligation imposée aux Hébreux était *de ne point prononcer le nom des Dieux étrangers*, on aurait tort de demander à ce récit la dénomination même des Dieux égyptiens. Moïse, auteur de la défense, l'observa rigoureusement pour lui-même; les Juifs dans le désert ont servi généralement les Dieux étrangers et particulièrement ceux qu'ils servaient en Egypte; ils ont poussé la chose jusqu'à exiger un simulacre d'Apis, et néanmoins ces Dieux n'ont jamais été nommés par Moïse.

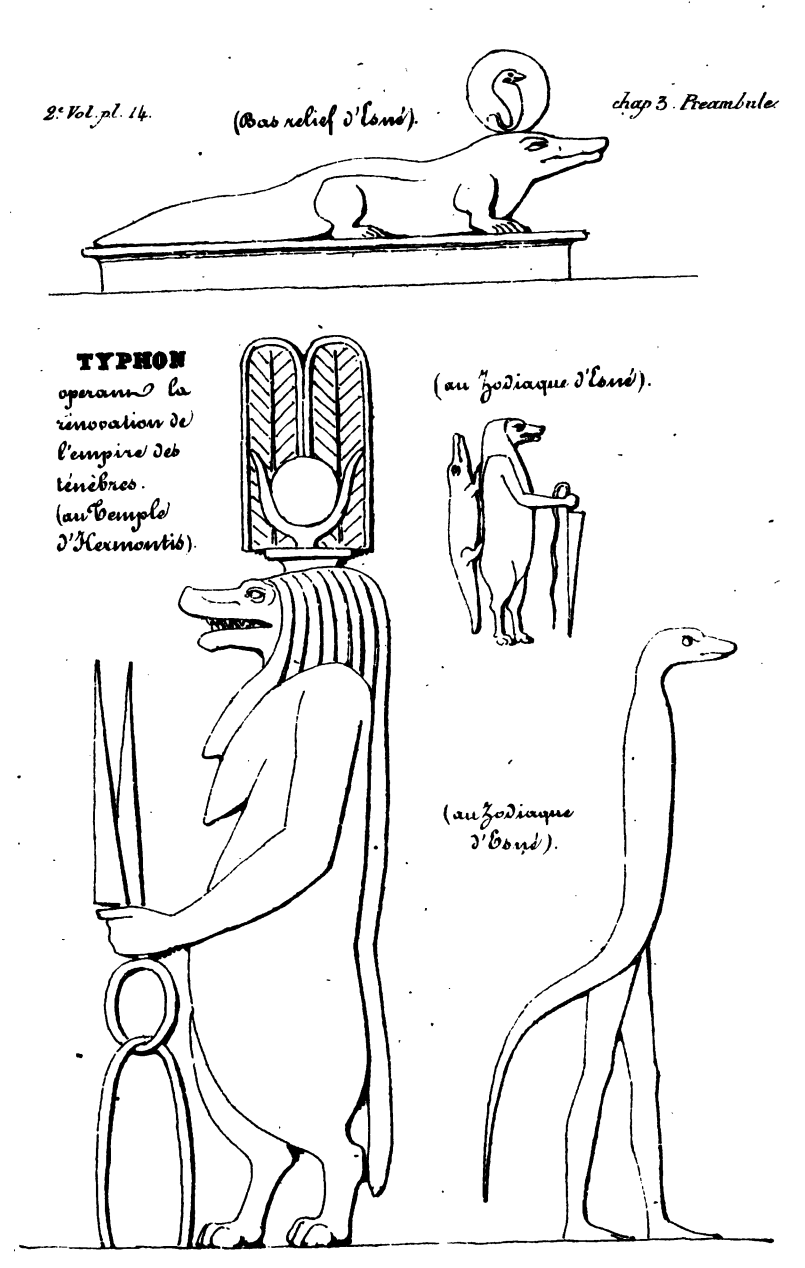
Dans ce poème, dans cette parabole apportée d'Egypte ou par Moïse, ou par quelqu'autre *fils du Temple, appelé hors de l'Egypte*, le narrateur observe la même réserve. Après avoir fait connaître le lieu de l'initiation, les enseignements

donnés aux initiés, les devoirs, les obligations qui leur sont imposés, il lui reste encore à représenter l'initié remplissant ces devoirs et *soumis* par conséquent *aux épreuves du temple.*

Pour que ces épreuves eussent lieu, il y avait dans le voisinage des grands temples égyptiens, ceux où l'on peut supposer des colléges plus célèbres et par conséquent des initiations à la science, un petit temple réservé pour *Typhon*, et qui était appelé à cause de cela *Typhonium*. On le retrouve encore existant à Philœ, à Edfoû, à Denderah, etc. Nous allons donc quitter en quelque sorte le grand temple et passer dans ce *Typhonium*.

Ici l'auteur se trouvait toucher au symbole qui exprimait l'ennemi, l'insidieux, l'adversaire, le génie du mal enfin, et il fallait le mettre en scène. Or, il l'a fait, mais en déguisant le nom de ce mauvais génie, en le couvrant par un autre nom dont la signification est à peu près la même.

Le mal moral, comme toute idée morale, avait son symbole dans la nature, dans le monde physique. Ce symbole, pour le mal, était le froid, les ténèbres de l'hiver; on le représentait conséquemment par le SERPENT SEPTENTRIONAL dont le signe figuré existait dans le ciel des constellations. C'était le célèbre TyPhON; le célèbre OROUM, ORYM, ARYM et AHRYMANE. Son nom TzyPhOUN, TzyPhOOUN et TzyPhON, déjà vu ch. 2, v. 17, est un mot hébreu qui, indépendamment de la signification radicale que nous lui avons reconnue, CELUI QUI ENSEIGNE LE DOUTE, désigne en ef-



SYMBOLES TYPHONIENS.

fet *le serpent*, *le septentrion*, *le septentrional*, *l'insidieux*, *le caché*, *l'adversaire:* il est surnommé le RÉVÉLATEUR, suivant l'interprétation reçue du nom égyptien donné par Pharaon à Joseph.

Typhon était représenté en opposition même par sa forme avec *le beau* et par conséquent avec *le bon*. On lui donnait souvent UN VENTRE énorme, *un ombilic* saillant. Ce n'était point pur caprice d'artiste : tout avait sa raison. Ce ventre exagéré désignait l'inclination vicieuse, le penchant à mal faire et à l'impiété; car les Égyptiens attribuaient à leur VENTRE, *à leurs entrailles*, le penchant qui les entraînait vers le mal. — *Si dum vivebam deliqui aliquid*, *quod non oportebat*, edendo, *vel bibendo*, *non per me peccavi*, *sed per hæc*, disait un des embaumeurs, pour le mort, en montrant les entrailles du défunt extraites du cadavre pour être jetées avec exécration, et chargées de malédictions dans le fleuve [1]. C'est à quoi fait allusion le vers. 9, chap. 7 de Michée. — *Miserebitur nostri (invisce-rabitur nostri)*, *et projiciet in profundum maris omnia peccata nostra*. Ce qu'on explique à cause du mot RÈM, qui signifie *entrailles*, et *misericorde* — *non* VENTREM *per quem peccarunt*, *sed peccata ipsa in profundum maris Deus projecit*.

La langue hébraïque elle-même, formée pour les mystères des temples et pour toutes les pratiques religieuses, a conservé le souvenir de cet anathème. Nous venons de citer RÈM, *obtenir miséri-*

[1] Porphire, cité par Larcher, trad. d'Hérodote, tom. 2, pag. 353. Voyez ci-dessus, pag. 149.

corde par les entrailles; elle nous donne encore QBB, qui signifie VENTRE, *entrailles*, et qui désigne la MALÉDICTION, l'*exécration* dont on les chargeait; l'*action d'appeler sur elles les châtiments mérités par les défunts, de vouer au tombeau;* nous verrons que la punition infligée au serpent pour malédiction[1]; que l'arrêt qui le condamne *à ramper sur le* VENTRE, est là même une trace de cet usage, et de cette opinion sur le principe du mal quant à l'homme. On comprendra donc maintenant, je pense, pourquoi, dans cette parabole, l'épreuve à laquelle l'initié devait être soumis était symbolisée par un mot qui exprime dans son sens littéral l'ACTION DE MANGER.

Que Typhon soit Ahryman, c'est une chose connue. Moïse, qui nous dit que NÈCh est ARYM, le fait pour mettre les clairvoyants sur la voie. Dans son récit le mot NÈÇh répond donc à Typhon; on met souvent en hébreu un mot pour un autre, quand ils signifient la même chose. D'ailleurs, suivant les traditions rabbiniques; *in fine* 70 *annorum NÈCh*, **Serpens** *fit TzyPhÔN*, **régulus**, *qui obturat aures suas, ut non audiat vocem incantatoris incantantis ipsum.*

L'*épreuve* était donc décisive, et l'initié ne pouvait en éviter le mérite; l'initiateur était, par la nature même de l'institution, insensible à tous les moyens de séduction. Dans Horapollon, liv. 2, hiér. 55, l'homme auprès duquel est un *regulus*,

[1] Chap. 3, vers. 14.

un basilic, figure celui que des accusations injurieuses compromettent.

Nous connaissons les motifs qui ont fait prendre le mot ACL, *manger*, pour cacher la signification PUBLIER, DIVULGUER, RÉVÉLER ; et ceux qui ont fait choisir le mot NÈCh pour couvrir le nom de Typhon, *le voleur*, *le révélateur*, celui qui vola la philosophie et qui en fit part indiscrètement aux hommes, les plongeant ainsi dans le doute.

Reprenons maintenant la traduction de notre parabole.

LA GENÈSE.

CHAPITRE TROISIÈME.

SENS VULGAIRE.	TEXTE.	SENS INTIME.
	1.	
Et	U—	Aussi,
le serpent	—ENÈÇh[1]	celui-ci le tentateur, celui-ci qui fait l'épreuve des initiés, qui les devine; le devin, le serpent, le Typhon, *le génie du doute*
était	EIE	était
rusé	ÔRYM	GYMNO-SOPHISTE, sagace, clairvoyant, mettant à nu, à découvert les choses cachées *dans l'ombre de l'initiation*

[1] *Le Typhon*, celui qui observe avec soin comme une sentinèlle, qui se tient caché pour surveiller; celui qui est réservé pour siffler, c'est-à-dire pour avertir; le septentrional (*le glacé, l'inexorable, qu'aucun charme ne peut toucher.*)

Typhon, le tentateur, le PEÏRADZÔN, le Satan, est un des Aléim. *Tzyphôn interdum cognomen esse invenitur nominis ALÉIM.* (*Cab. Den.*, T. 1, p. 606.)

Le créateur du monde, le Démiurgue ou Kneph, était quelquefois représenté sous la forme d'un serpent. Le prétendu serpent n'est ici qu'un de ces Démiurgues, de ces Aléim, désigné par la nature de ses fonctions.

plus que toute	MCL	à part de tous, plus que tous, plus qu'aucun
bête	ÈIT	vie, être vivant
des champs	EÇhDE	de la toute-puissante, de l'Isis terrestre et mamelue, de la nature végétative.
que	AÇhR	que
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
avait faite.	ÔÇhE.	avait fait faire.

Et il dit	UIAMR	Et fut le dire, la question, la demande *du tentateur*
à	AL	vis-à-vis, au sujet
la femme.	EAÇhE[2].	de la femme.

A cause	APh	Est-ce, est-il vrai
de quoi	CI	que
Dieu	ALÉIM[3]	CEUX-CI, les Dieux, les Amonéens, les Dieux artistes, ouvriers, travailleurs (*du* GN, *du jardin*)
A dit	AMR	ont dit
ne pas	LA	ne pas
vous mangerez	TACLOU[4]	vous ferez alimentation,

[2] Créée pour être à l'homme un aide en surveillance, lui révélant, lui faisant connaître les choses nouvelles ou futures. Voyez chapitre prem. v. 18, 20.

[3] Remarquez la distinction positive, impossible à nier de bonne foi, que Moïse établit entre JÉOVÉ et les ALEIM.

[4] Il faut sous-entendre B-ÔDN *dans l'assemblée du peuple, dans la synagorie,* où se faisait l'instruction par des lectures publiques. (Voy. le chap. précédent, v. 8 et suivants.)

		vous donnerez connaissance à tous, vous ferez la divulgation
de tout	MCL	à part toute, d'aucune
arbre	ÔTz	substance forte et ligneuse ; table d'enseignement, de doctrine, de science
du jardin ?	EGN	du jardin *de palmiers*, du bois sacré[1] ?

L'instinct de tous les êtres crées est *la curiosité ;* l'homme joint à cet instinct l'*amour-propre*, ou le désir de s'élever, d'égaler ou de surpasser ses maîtres. Voilà, selon Moïse ou selon les initiateurs, dont il nous a transmis le drame allégorique, la source d'où provient l'inégalité des conditions et la cause de la réaction qui sans cesse menace l'homme en société.

C'est sur ce double penchant de l'esprit et du cœur humain que l'initiation attachait sa pensée secrète ; on en a vu la raison, page 138 ; et c'est vers eux, par conséquent, qu'elle dirigeait l'épreuve à laquelle les fils du Temple, ou les initiés, au moment de commencer leur mission, devaient être soumis. L'initié, trouvé faible à l'égard de ce double penchant, tendait naturellement vers le mal, et s'il n'était prévenu, cette tendance pouvait être dangereuse ou de mauvais exemple. L'initiation pouvait conserver encore quelques mystères pour lui.

Mais tous *les voiles* tombaient, tous *les Adytes,* tous *les sanctuaires* s'ouvraient devant celui qui s'était montré supérieur à lui-même, à ces deux inclinations naturelles, et qui sortait triomphant de toutes les épreuves.

1. Voyez chapitre 2, 16.

Celui-là était véritablement LE FILS DE DIEU, le BN AL, BN AIL, BN ÈIL, *fils, disciple, élève du Dieu fort,* CAPABLE DE CONDUIRE LES GUERRES DE *JÉOVÉ*, contre les progrès du mal et de l'idolâtrie; celui-là faisait partie des BNI ALÉIM, *des fils* ou *disciples des Dieux*, faits Nazaréens, c'est-à-dire marqués d'une lumière sidérale : s'il devait être appelé hors de l'Egypte, il recevait le titre d'ENVOYÉ, de ShILÉ, de MuSÉ ou MoïSE, et de MeSÈ de MéShiE, d'illustre, d'éminent, de oint; et de bon-génie.

Le modèle de l'initiation chrétienne, ISO, est éprouvé selon l'esprit de l'initiation égyptienne. Cette épreuve était indispensable à sa mission. Voyez le verset 13, chapitre 4, de saint Luc : « Quand TOUTES LES ÉPREUVES FURENT FINIES, le Diable se retira d'avec lui *pour un temps* », et méditez la portée de ces paroles.

Le PEÏRADZON, le Sathan, celui qui se jette à la traverse, le DIA-BLE; l'Esprit, l'ALÉIM TyzPhON; l'*esprit* DU DOUTE, chargé d'éprouver sa constance, de s'assurer de sa fermeté, *le conduit*, *le place* dans *un lieu consacré, dévoué* E-REM, en hébreu, E-RÊM-os, en grec *un désert, un lieu solitaire,* ÈReB, en hébreu *un lieu désert, dévasté*. Et n'oubliez pas que le mot RÈM, *entrailles* et *miséricorde*, se rapporte au jugement de l'initiation.

Adam, l'être adamique, l'initié du temple égyptien, est conduit, placé, lui aussi, dans *un lieu consacré*, *solitaire,* puisqu'il y est seul de son espèce. C'est là que le NÈÇh, que le Peïradzôn, l'Aléim Tzyphon, le tentateur, l'esprit du doute, le soumet aux épreuves.

Le tentateur, *le dubitateur,* celui qui procède par *si?* — *Si vous êtes....?* ne se présente qu'après que ISO a été soumis à *quarante* jours de *privations*, lesquelles sont expliquées symboliquement par la privation absolue du MANGER. Qui ne voit que ce sont les instructions prohibi-

tives, formulées sous le sens de MANGER, ACL, *edere*, cachant celui de PUBLIER, DIVULGUER? Car ce ne sera qu'après avoir été soumis à l'*épreuve entière*[1], que *Jésus* aura puissance, autorité, *mission*, pour publier, divulguer une nouvelle doctrine.

(Je ne veux point m'arrêter à l'étymologie du mot NÈSTEUÔ, *jeuner*, si ressemblant au nom du tentateur, de celui qui éprouve, NÈS.)

Nous ne savons pas combien de jours s'écoulaient depuis l'entrée de l'être adamique dans le *Palmetum*, ou jardin sacré du temple, jusqu'au moment de l'épreuve ou de son entrée dans le Typhonium; mais nous savons que les instructions qui lui sont données sont prohibitives, qu'elles sont formulées sous l'expression ACL, MANGER et *publier, divulguer*, ce qui établit un rapport bien remarquable, bien certain entre l'initiation Mosaïque (MSÉ) et l'initiation Messiaque (MSÈ).

L'HOMME NE VIT PAS SEULEMENT DE PAIN, dit ISO au tentateur, MAIS DE TOUTE PAROLE, DE TOUTE DOCTRINE QUI SORT DE LA BOUCHE DE DIEU. Cette réponse développe le double sens du mot ACL, *manger, publier, divulguer*, et celui du mot OTZ, SUBSTANCE ALIMENTAIRE qui provient du bois, d'un corps ligneux; ENSEIGNEMENT RELIGIEUX, LOI, DOCTRINE, SCIENCE.

Le tentateur, le dubitateur, l'expérimentateur, porte ISO sur le sommet du temple, et lui propose une épreuve qui n'est que ridicule, prise à la lettre, malgré la citation du pseaume 91. Mais cette épreuve du temple est celle du Typhonium, elle est une conception de l'époque moderne, pour remplacer le passage du grand temple dans le temple de Typhon, et pour correspondre au sens de la promesse qui était faite aux fils du temple : *vous serez*

[1] Luc. 4, 13.

semblables aux Dieux, sachant ce qui est bien ou mal, et l'enseignant aux autres. Vous ne serez plus soumis ou subordonné à ces Dieux. Le tentateur promet aussi à Jésus la puissance sur toutes les puissances de la terre.

L'évangile de Saint-Mathieu, où cette épreuve est détaillée, avait été écrite en hébreu; on doit regretter la perte de ce texte, qui nous aurait peut-être offert des rapprochements plus frappants entre ces deux initiations.

2.

Et dit	UTAMR	Et fut le dire, fut la réponse
la femme	EAÇhE	de la femme
au	AL	au sujet, vis-à-vis
serpent	ENÈÇh	du tentateur, du porteur du symbole du devin, le serpent
nous mangeons	NACL[5]	nous faisons une alimentation intellectuelle, une divulgation; nous donnons connaissance
du fruit	MPhRI[6]	du fruit, de l'ouvrage, des ouvrages
de l'arbre	ÒTz	ligneux, écrits sur des tables, sur des stèles
du jardin.	EGN.	du jardin de palmiers du bois sacré.

[5] B-ODN, *dans l'assemblée, dans la synagorie* où se fait la lecture des livres sacrés.

[6] « L'*œuvre*, PhRI, de la grandeur du cœur du Roi. » (*Isaïe* 10. 12.) — *Per Metaphoram opus et operum merces, præmium, commodum, utilitas.*

3.

Et du fruit	UMPhRI[7]	Mais du fruit, mais de l'œuvre, de l'ouvrage
de l'arbre	EÔTz	de la substance ligneuse, de la table d'enseignement,
qui *est*	AÇhR	qui est
au milieu	BTOUC	au centre
du jardin	EGN	du jardin, du bois-sacré
Dieu	ALÉIM	les Dieux, les Amonéens
a dit	AMR	ont dit :
ne pas	LA	ne pas
vous mangerez	TACLOU	vous ferez alimentation, vous donnerez connaissance,
de celui-là	MMNOU[8]	d'aucune préparation extraite, d'aucune alimentation provenant d'elle
et ne pas	ULA	et ne pas
vous toucherez	TGÔOU	vous porterez atteinte, vous causerez le mal
à lui	BOU[9]	par lui
de peur que	PhN	de peur que
vous mouriez.	TMTOUN[10]	vous ne soyez mis hors,

[7] Le lecteur doit bien voir que le mot PhRI prend ici la signification du mot DOT, *science, connaissance, doctrine*, du verset 17, chapitre 2. Ainsi, cette manducation, cette alimentation dont il est fait défense, n'est qu'une alimentation de l'esprit.

[8] Voyez le chapitre précédent, versets 9 et 17.— *Mysterii revelatio execrabilis est.*

[9] La science dont il est ici question est celle du doute, et c'est la science que les religions craignent le plus.

[10] Revoyez ce qui a été dit de ce mot au chapitre précédent, verset 17. — Ce mot est douteux pour la femme qui peut l'entendre ; *vous serez punis de mort, vous serez faits mourir.*

renvoyés (faits MoSÈ), vous ne soyez faits sortir, changer de lieu.

Vous ne causerez point le mal par elle; c'est-à-dire, NE VOUS FAITES PAS LA CAUSE DU MAL PAR CETTE DIVULGATION; il ne faut pas oublier que cette recommandation a été faite dans le grand temple, non dans le Typhonium, et pour les enseignements qui ont lieu publiquement dans le grand temple; car *dans le temple l'affirmation seule est permise,* quelle que soit la nature du fait ou du dogme qu'on affirme; le sens intime du verset 17, chapitre 2, s'explique assez clairement pour qui veut le comprendre. *Lorsque tu divulgueras, lorsque tu feras connaître quelque chose de cette science,* DEVENU ENVOYÉ, *mis dehors* (du temple), *tu passeras dans un autre lieu.* En effet, tout apôtre, tout missionnaire, tout homme qui veut établir une nouvelle doctrine, commence par divulguer la science du doute à l'égard de la doctrine qu'il combat; il se fait disciple de Typhon.

C'est ce doute dirigé contre l'égyptianisme, corrompu par les interprétations dissidentes des symboles religieux, qui donna naissance au Mosaïsme; c'est ce doute dirigé contre le Mosaïsme corrompu par les interprétations dissidentes de la tradition, qui donna naissance au Christianisme. Ainsi, les Egyptiens disaient que Typhon s'étant enfui d'Egypte, et par Typhon ils entendaient ici, Moïse engendra *Hierosolyma* et *Judaeus;* ainsi, les premiers chrétiens, en grande partie, s'excusaient en disant que la loi judaïque, que les livres de Moïse avaient été dictés par le mauvais génie : *fuit antiquus error,* dit Suarès, *legem Moysi datam fuisse à malo Deo*[1].

[1] Voyez *Tractatus de legibus*, lib. 9, cap. 2, *an lex Moysi à vero Deo data sit, ita ut divina fuerit.*

C'est le doute qui, se plaçant entre le paganisme et le Christianisme, attacha saint Augustin à celui-ci, en lui inspirant la pensée de comparer le mérite de l'autorité païenne et celui de l'autorité chrétienne. L'Evangile seul n'aurait point opéré sa conversion, puisqu'il dit positivement : *ego vero non crederem Evangelio, nisi me commoveret Ecclesiæ auctoritas.* « Je ne croirais pas à l'Evangile, si je n'y étais porté par l'autorité de l'Eglise. »

Le précepte de l'initiation avait donc pour objet le maintien du dogme et de l'unité religieuse. Il y a cependant une époque dans la vie des religions, où le doute dont elles s'effraient serait pour elles un moyen d'épurement et de régénération, si elles osaient en apprécier avec modération la cause et l'esprit dans le cœur d'un honnête homme.

Le doute agit alors dans le système religieux comme il agit dans le système grammatical de la langue hébraïque. Il se place entre les extrêmes, entre le *oui* et le *non* absolus, et il les rapproche. Lorsque l'incrédulité pèse sur l'intelligence, le doute est la seule science qui fasse regarder en arrière et qui ramène vers l'opinion délaissée. Il établit entre ce *oui* et ce *non* des concessions réciproques ; elles n'existeraient pas sans lui.

Ce raisonnement est assez facile à comprendre ; mais pour être juste, il faut observer qu'il ne peut être permis qu'en dehors du sanctuaire. Ce n'est pas dans le temple, mais hors du temple ou sur le parvis du temple, que le divin réformateur du dogme mosaïque trouva ses disciples ; et ce n'est ni dans ce temple ni dans ceux des nations étrangères que ses disciples trouvèrent les leurs.

Dans les époques de transition, lorsque les croyances s'éteignent, lorsque l'incrédulité domine, le doute est un pas vers le sentiment religieux ; il sert ce sentiment en

mettant à découvert l'erreur qui, par son association ar[illegible]ue avec la vérité, compromettait l'autorité religieuse; lui seul peut dégager cette vérité des voiles usés et allégoriques qu'un législateur primitif avait eu raison d'approprier aux usages et à l'esprit de son siècle, mais qui, vingt, trente ou quarante siècles après lui ne peuvent plus convenir.

C'est alors qu'il faut suivre le précepte de l'apôtre, se faire toutes choses à tous, *omnibus omnia,* ce qu'il ne faut pas entendre seulement des personnes auxquelles on parle, mais des temps où l'on parle; ni des préjugés ou de l'ignorance qu'on veut combattre, mais des progrès des arts et des sciences dont on doit suivre les découvertes et rester l'auxiliaire.

Revenons à notre texte.

Le mot NGÔ, *toucher avec violence, frapper pour renverser, blesser* ou *nuire,* est composé ou dérivé, puisque NG-È signifie comme lui *frapper*, et NG-Ph, *frapper, blesser à mort.* Nous avons donc pour radical omis dans les lexiques NG avec le sens de *frapper, blesser, blesser dangereusement, heurter, toucher, pousser.*

Le second radical qui entre dans la composition du mot NGÔ ne peut être que GÔ ou GOUÔ, de GOUE, qui marque *le passage d'une manière d'être à une autre moins heureuse, passer même de la vie à la mort, rompre l'existence.* Et remarquez l'accord de cette signification avec celle du mot MOUT qui va suivre.

Le nom NGÔ, conséquemment à cette analyse, signifiait donc *lézer, blesser, faire une blessure dangereuse, causer une plaie;* or, c'est en effet le sens qu'il a dans les dictionnaires : d'où il résulte que, dans cet ordre in-

timé par les Dieux, il ne s'agit pas précisément d'user de la science du bien et du mal, mais d'en abuser, ou d'en faire des divulgations imprudentes; de là sans doute est venu le précepte : *Non omnibus ea quæ sunt clausa, aperienda sunt.*

4.

Et dit	UIAMR	Et fut le dire
le serpent	ENÈÇh	de celui qui éprouve, qui tente et dont le signe est le serpent
à	AL	vis-à-vis
la femme	ÉAÇhÉ	de la femme (ardeur générante, révélant l'avenir.)
ne pas	LA	ne pas
mourant.	MOUT	mis hors, renvoyés
vous mourrez.	TMTOUN.	vous serez renvoyés, vous serez changés de lieu, vous éprouverez une mutation *dans votre être.*

Fussiez-vous renvoyés du Jardin, vous n'éprouverez pas de changement pour cela, vous ne dépérirez pas, vous ne mourrez pas. Le gymno-sophiste, chargé d'éprouver les initiés, semble prendre ici le mot dans son acception la plus grave, et pour rassurer l'être naturellement curieux auquel il s'adresse, il lui fait entendre que lors même qu'ils seraient renvoyés du GN, du Jardin, ou empêchés de faire la lecture des instructions données dans les assemblées, ils n'en mourraient pas pour cela (la révélation des mystères étant punie de mort), et il va leur prouver qu'ils y auront toujours de l'avantage.

5.

[illegible]e que	CI	C'*est* que
Dieu	ALÉIM	les Dieux
sait.	IDÔ[11].	ont la science *du bien et du mal,* saventles choses, les prévoient; c'est qu'ils voyent dans l'avenir !
		———
Que	CI	C'*est* que
au jour	BIOUM	à une certaine époque, à un jour, dans le temps, un jour
manger vous	ACLCM	faire une alimentation vous, vous donnerez connaissance à tous vous,
de lui.	MMNOU.	d'une partie extraite et provenant d'elle, de ce qui la concerne !
		———
Alors seront ouverts	UNPhQÈOU	Alors seront ouverts, seront rendus clairvoyants, pénétrants
les yeux de vous.	OINICM	les yeux de vous!!
		———
Et vous serez comme des	UEIITM	Alors vous serez
Dieux	CALÉIM	comme les Dieux
sachant	IDÒI	sachant, prévoyant, devinant
le bien	ThOUB	le bien

[11] Sachant douter, placés entre le *oui* et le *non*. Pouvant choisir, jouissant de votre libre arbitre.— *Tu seras semblable à un Dieu immortel, inaccessible à la corruption et à la mort,* disait Pythagore à ceux qu'il initiait. Voyez chap. 5, v. 24.

et le mal. URÔ[12] et le mal!

[12] *La science du bien et du mal* EDOT ThOUB URO, *la science qui inspire le bien ou le mal, selon les circonstances et selon le but dans lequel on l'étudie.* Le mot IDO se rapporte évidemment à la science de divination, DOT, chapitre 2, v. 9.

Le résultat que le tentateur place sous les yeux de la femme pour l'éprouver, n'est qu'anticipé : c'est celui auquel devait parvenir tout initié parfait. *Nam qui est cognitione præditus, novit antiqua et conjicit futura : scit strophas orationum, et ænigmatum solutiones; præscit signa et prodigia et eventus temporum,* dit Clément d'Alexandrie.

C'EST QUE LES DIEUX VOIENT DANS L'AVENIR!

Le tentateur gagne la confiance des initiés en paraissant s'intéresser à leurs progrès; et comme la science qui dans le temple leur est défendue est toute de prévoyance, il observe avec une adresse parfaite, mais perfide, que les Dieux sont prévoyants, eux; qu'ils découvrent le bien et le mal des choses, que par conséquent ils peuvent choisir entre l'un et l'autre, qu'ils ont leur liberté morale, ou comme nous disons, leur libre arbitre, mais qu'ils craignent que l'être adamique ne jouisse du même avantage.

Les rabbins présument que le discours du tentateur est imparfait, et ils disent que les particules CI supposent une raison exprimée mais omise, à laquelle succède le second motif énoncé par CI; il n'y a rien d'imparfait dans ce discours qui me paraît au contraire d'une adresse et d'une construction admirables.

Une chose plus digne d'attention, et dont j'ai parlé en traitant spécialement des ALÉIM[1], c'est que dans tout ce dialogue, ou raisonnement de l'esprit investigateur avec la femme, être curieux et investigateur lui-même, le nom de JÉOVÉ est placé en dehors de toute accusation.

[1] Tom. 1, pag. 211.

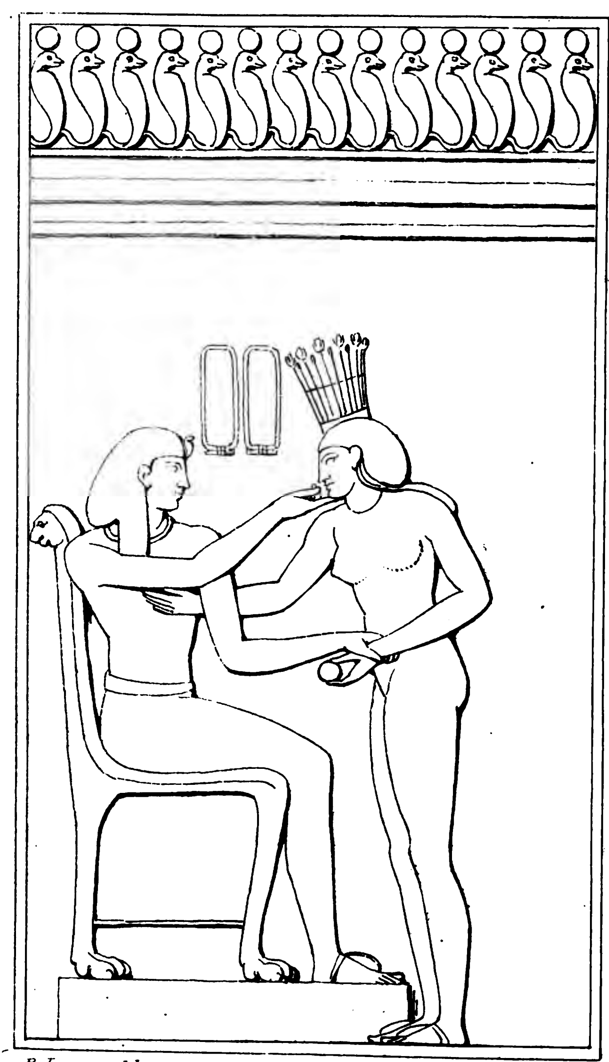
et disparaît du texte. Ce n'est pas JÉOVÉ que le serpent symbolique accuse de jalousie, ce sont les Dieux, les agents, les ministres, les Démiurgues, les Amonéens, les ouvriers, les artistes de JÉOVÉ.

Cette distinction qui disparaît dans la traduction, et qui échappe même à la lecture de la Bible hébraïque, lorsque l'esprit est prévenu par l'usage des versions voulues, est ici d'une immense portée morale. Avant de me blâmer de l'avoir fait connaître, j'invite à la méditer de bonne foi, sans préjugé, sans préoccupation pour ou contre, sans avoir égard, pour le moment, aux principes religieux dont on a été imbus dès l'enfance, et qui n'existaient pas quand Moïse écrivait. Alors on sentira, je l'espère, comme je l'ai senti moi-même, que la conséquence de cette distinction, évidemment calculée par Moïse, est qu'il y a un Dieu SUPRÊME, lequel est JÉOVE, l'*Éternel*-LUI par qui tout est ou doit être ; que rien de ce qui est mal sur la terre ne doit lui être imputé ; qu'aucune plainte ne peut lui être adressée ou arriver jusqu'à lui, attendu que ce Dieu SUPRÊME est trop grand pour agir par LUI-MÊME, et qu'il a ses agents, ses subordonnés, appelés Dieux, ALE-IM, CEUX-CI-*en nombre pluriel et indéterminé ;* ou MLAC-IM, *envoyés*, ou MAMR-IM, *verbes*. Ces Dieux, connaissant le bien et le mal, sont capables de l'un et de l'autre, ne sont pas exempts de passions, d'amour, de colère, de haine et surtout de jalousie.

Il ne faut pas perdre de vue que dans le premier récit l'auteur, fidèle à cette opinion antique, l'a respectée mieux encore que l'auteur du second ; qu'il s'est attaché à faire bien comprendre que Dieu n'a rien conçu que de beau et de bon ; et que pour établir bien distinctement cette différence entre ce Dieu SUPRÊME, que cependant il n'a pas nommé, et les Dieux ses agents, ses ouvriers, ses artis-

SECOND GRAND BAS-RELIEF

du Temple de Medynet-Abou. (à Thèbes).



P. Lacour del.

Adœ vero dixit: quia audisti vocem uxoris tuœ, et comedisti de ligno.

Genèse ch. 3. V. 17.

Voyez le Frontispice.

tes, il a représenté ceux-ci s'arrêtant à chaque acte de la création, frappés de la beauté, non de leur œuvre mais de la pensée supérieure qui leur commande et les dirige.— *Et les Dieux considérèrent ces choses parce qu'elles étaient belles.* Ch. 1, v. 4, 10, 12, 18, 21, 31.

6.

Et	U—	Alors donc
la femme	EAÇhE	cette femme, ardeur féminine et générante,
vit.	—TRA.	considéra avec attention.
Que	CI	Que
cet arbre	EÔTz	cette substance ligneuse, cette table, cette science
***était* bon**	ThOUB	*était* bonne
pour le manger.	LMACL.	pour l'alimentation intellectuelle de tous, pour être divulguée.
Et que	UCI	Et que
lui *était*	EOVA	elle *était*
désirable	TAOUE	un signe limitant, un moyen de limiter, de régler, d'établir des bornes, des restrictions
pour les yeux.	LÔINIM [13]	selon les yeux, par l'office des yeux.

[13] A l'égard des choses que les yeux considèrent sous le rapport de l'étendue, quant à la surface, à la superficie, OIN, *de la terre ou de tout autre chose*; quant aux habitations des hommes, OYN; quant à leurs délits, à leurs iniquités, OYN.

Et *que*	U—	Et *que*
cet arbre *était*	EÔTz	cette substance ligneuse, cette table de science[1]
concupiscible	—NÈMD	*était* faite désirable
pour la science.	LEÇhCIL.	pour l'action d'être conduit, d'être dirigé avec prudence, avec intelligence, avec discernement.
Et elle prit	UTQÈ	Alors elle amena à elle, elle apprit, rendit fécond pour elle
du fruit de lui	MPhRIOU	du fruit, de l'œuvre, quelque chose de la science de cette *table*,
et mangea.	UTACL.	et elle en fit une alimentation *de l'esprit*, elle en communiqua la connaissance.
Et donna	UTTN	Ensuite elle *en* donna, elle *l'*enseigna
aussi	GM	aussi
au mari d'elle	LAIÇhE	à l'homme d'elle, à l'ardeur masculine et générée à elle
avec elle	ÔME	association d'elle, qui était joint, qui était avec elle,
Et il *en* mangea.	UIACL[14]	et il *en* fit une alimenta-

[14] Sous-entendu BODN, dans l'assemblée du peuple, dans la synagorie. — Si l'on demande quelques représentations égyptiennes qui aient de la ressemblance avec le sens littéral de cette scène,

[1] C'est la signification donnée par Moïse même, chap. 1, v. 9. OTz EDOT, *table de science*.

tion *de l'esprit*, il *en* donna connaissance, il *en* fit la divulgation.

nous citerons un bas-relief, gravé dans le voyage de Norden, et deux autres dans une des salles du pavillon de Medynet-Abou (à Thèbes.) On y voit un homme assis, auquel une femme, debout, présente un fruit de forme ronde; dans un, l'homme la prend par le bras pour l'attirer à lui, et lui passe la main sous le menton pour la dissuader. Ce geste, chez les anciens, équivalait à la sollicitation, à la prière, pour vaincre une résistance, une résolution quelconque. Le frontispice de ce volume et la planche ci-contre, reproduisent cette double composition.

La manière dont on traduit ce verset fait disparaître l'analyse qu'il contient de la science défendue à l'être adamique initié. La femme, *esprit surveillant et conservateur, créé pour révéler à l'homme le mystère des choses*, voyez les versets 18 et 20 du chapitre précédent, la femme ne se détermine pas sans réflexion à braver cette défense. Elle considère avec attention, tant des yeux du corps que de ceux de l'esprit, TRA, la chose dont on lui révèle l'importance, l'utilité réelle. Elle reconnaît la science dont l'usage leur est est interdit dans le temple, *parce que lorsqu'ils en révéleront quelque chose* **devenus envoyés**, *ils seront mis dehors, changés de lieu*[1]: elle s'assure que cette science est bonne à connaître; que l'appréciation du mérite des choses n'est possible que par elle; qu'elle établit la propriété, en pose les bornes et les droits; que, dans la conduite de la vie, elle seule peut enseigner les règles de la prudence et répondre au désir que l'homme a de savoir ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter. Ce n'est qu'après s'être arrêtée à ces considérations

[1] Chap. 2, vers. 17.

qu'elle accepte l'instruction qui lui est présentée, qu'elle se livre à l'investigation qui lui était défendue, et qu'elle en divulgue ou rend évidents à tous les précieux résultats.

D'après l'analyse que l'ardeur génératne, que l'esprit d'investigation et de prévoyance naturel à la femme fait de ce fameux arbre symbolique, on voit que la science qu'il enseigne est relative.

1° A L'INSTRUCTION DE TOUS ; AUX PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN ; ThOUB LMACL.

2° A L'ÉTABLISSEMENT DU TIEN ET DU MIEN, AU DROIT CIVIL, AUX LIMITES DE LA PROPRIÉTÉ ; TAOVE LOINIM.

3° A LA DIRECTION MORALE DE L'HOMME EN SOCIÉTÉ, A LA SAGESSE, A LA PRUDENCE, A LA BONNE CONDUITE DANS LE COURS DE LA VIE ; NÈMD LEÇhCIL.

En vérité, si l'on prenait le texte de la défendre à la lettre, on ne comprendrait guère ce que le genre humain aurait gagné à ce que l'homme primitif se fût abstenu de toucher à l'arbre d'une science si étendue, si morale, et par conséquent si nécessaire ! Mais la défense n'était que pour un temps, et ce temps était celui de l'épreuve. Dieu même n'aurait pas pu faire que l'homme ignorât absolument la science du bien et du mal, à moins d'en faire un imbécile, et de laisser son intelligence au-dessous de l'instinct. Mais alors toute épreuve, toute défense devenait inutile ; ainsi donc cette défense seule prouve déjà l'existence, dans le cœur de l'homme, de la conscience du bien et du mal.

Ce qu'il y a de plus évident encore, c'est que les prêtres, dans la crainte qu'on abusât de cette science contre la religion, en défendaient la lecture, ou avant un certain temps ou avant des instructions et des convic-

tions préliminaires. Une divulgation précoce était considérée comme un vol fait sous l'inspiration de Typhon. Si cette divulgation devait avoir lieu, il fallait que l'état moral et religieux des peuples rendît nécessaire une modification dans les principes, et dans les bases discréditées d'un culte prêt à périr.

7.

Et	U—	Alors
les yeux	ÔINI [15]	les yeux, l'*intuition*
furent ouverts	—TPhQÈNE	furent ouverts, furent rendus clairvoyants, pénétrants
de tous deux.	ÇhNIEM.	à tous deux, une seconde fois, doublement à eux.
Et ils connurent	UIDÔOU	Et ils furent sachant les choses, les prévoyant, les devinant,
que	CI	parce que; car,
nus	ÔIRMM	clairvoyants, découvrant les choses contraires, faites pour inspirer la crainte
eux *étaient*.	EM.	*ils étaient* eux!
Et ils cousirent	UITPhROU	Ainsi, ils firent croître, ils produisirent en eux

[15] *L'intuition* : Pour comprendre cette signification sous le mot OINI, il faut observer que le premier effet produit par la science du bien et du mal dans l'homme à été l'*intuition*, la vision claire de JEOVE dans le GN, ou jardin du temple, séjour des Aléim ou des Dieux; que cette *intuition*, cette vision plus parfaite de la grandeur et de la puissance de JEOVE l'a frappé de crainte, et que devenu raisonneur, il s'est réfugié dans l'arbre du doute pour se rassurer. Voyez les versets suivants 8, 9 et 10.

des feuilles	ÔLE[16]	une cause, un sujet, une occasion, une pensée
de figuier.	TANE[17].	triste, de tristesse, de chagrin.
et ils firent	UIÔÇhOU	Ainsi, ils firent, ils opérèrent, ils produisirent
à eux	LEM	pour eux, en eux
des ceintures.	ÈGRT[18].	un développement de confusion, un saisissement de honte mêlé de crainte, des remords.

[16] De OLL, subst. féminin singulier.

[17] De ANE, subst. féminin singulier, et signification adjective.

[18] Remarquez combien ce sens s'accorde avec celui du verset 25, chapitre 2.— « Ils ne s'excitaient à faire, ils ne se conseillaient rien dont ils pussent avoir honte ou qui dût leur causer de la confusion.»

Le sens littéral et reçu est d'une absurdité révoltante; le sens intime est d'une profondeur philosophique admirable.

Une sorte d'intuition ouvrit leurs yeux et ils acquirent une double pénétration; c'est-à-dire que l'homme créé avec l'instinct, avec la clairvoyance commune à tous les animaux, parce qu'elle est nécessaire à leur conservation, reçoit par la connaissance, par l'appréhension du mal et le désir raisonné du bien, une nouvelle vue; la vue de l'esprit, la clairvoyance, l'intelligence des choses et presque la divination, OYN.

Il raisonne la puissance de JÉOVÉ, elle l'effraye, et il se refugie dans le doute.

La clairvoyance du raisonnement et de l'intelligence élève l'homme au-dessus de tous les êtres créés; mais

comme elle lui fait connaître le mal, elle produit en lui le doute du bien, la crainte et la tristesse. C'est la pensée de Moïse; l'art avec lequel il la révèle à ceux qu'il croit dignes de sa confiance est quelque chose de merveilleux. Immédiatement après la création de l'homme et de la femme, avant qu'ils eussent la conscience du bien et du mal, c'est-à-dire avant qu'ils comprissent qu'on peut douter, et par conséquent craindre, il s'est hâté de vous dire qu'*ils étaient* ORYM-IM, *tous les deux*, et qu'ils n'éprouvaient point de confusion, parce qu'ils ne s'étaient point excités à faire des choses qui pussent faire naître en eux du repentir et de la honte. Mais à peine ont-ils acquis cette connaissance du bien et du mal, à peine sont-ils devenus capables de prévoir ce mal, de le raissonner, de le craindre, qu'il change le mot ORYM en OIRM et alors ce n'est plus *une simple clairvoyance, une aptitude à dénuder la vérité* sans crainte, sans appréhension; c'est *la prévoyance des malheurs, des adversités, des inimitiés;* c'est la perte de la sécurité; c'est LA CRAINTE. Le mot se reproduira encore et ce sera toujours OIRM. Plus d'ORYM; la clairvoyance heureuse, sans crainte et sans remords, est perdue avec l'ignorance.

ILS FIRENT CROÎTRE EN EUX UNE CAUSE DE CHAGRIN ET DE TRISTESSE. — Le mot OLE est au singulier dans le texte, et selon le sens littéral il ne peut être question que d'*une seule feuille de figuier;* mais comme on ne coud pas ensemble (je passe le mot *coudre*) une seule chose, pour se tirer d'embarras on a traduit par le pluriel, *les feuilles*. Ce mot OLE, avec le verbe *coudre*, prouvait assez que la phrase traduite selon le sens de la Vulgate, *consuerunt folia ficus*, n'était pas l'expression de la pensée de Moïse; que le verbe n'était pas TPhR, mais PhRÉ (conjug. *Hithphaël*), et qu'il fallait chercher un autre sens à OLE; or, il veut dire aussi, *une cause, un*

sujet, une pensée; et TANÉ, qui vient d'ANÉ et non de TAN, peint *le chagrin* et *la tristesse*. L'homme est en effet un être soucieux et mélancolique; ses pensées se portent toujours sur l'*avenir*. La conscience du mal qu'il redoute lui rend la pensée de ce mal toujours présente; à défaut de chagrins positifs, il a la perspective de la mort. Cette idée élève dans son cœur un sentiment triste qu'il cherche à vaincre et dont il ne triomphe qu'autant qu'il oublie, c'est-à-dire qu'autant qu'il se fait momentanément ignorant.

AINSI ILS PRODUISIRENT EN EUX DES REMORDS. — L'analyse étymologique du mot ÈGR (ÈG-GR), produit, force même cette signification. ÊG peint *un enveloppement de confusion*, *un saisissement de honte;* et GR ou GYR est *un mélange de crainte, l'appréhension du châtiment ou de la réprimande*. ÈG-GR, prononcés en un seul mot, désignent donc DES REMORDS.

8.

Et ils entendirent	UIÇhMÔOU	Alors, ils ouïrent, ils entendirent, ils comprirent
	AT	la substantialisée, produite en être
la voix	QOUL[19]	voix tonnante, maudissante,
de l'Eternel	JÉOVÉ[20]	du-LUI, de l'Adoni, du maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
se promenant	MTELC	étant faite aller çà et là
dans le jardin	BGN	dans le jardin *sacré*

19 La substance fulminante, le tonnerre.

20 Le mot JEOVE ne prend pas l'E déterminatif.

au souffle	LROUÈ	selon le vent, selon le souffle violent, avec le souffle violent
du jour.	ÉIOUM.	du jour, d'alors, de ce moment.

Et	U—	Et, alors
Adam	EADM	cet être adamique
et la femme de lui	UAÇhTOU	et l'ardeur générante, la femme de lui
se cacha	—ITÈBA	fit ses efforts pour entrer dans un lieu caché, dans une retraite protectrice
de la face	MPhNI	hors de la présence, contre la présence, contre la colère
de l'Eternel	JÉOVÉ	de LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux,
au milieu	BTOUC	dans la centrale
de l'arbre	ÔTz	substance ligneuse, table scientifique, science
du jardin.	ÉGN.	du jardin, du bois sacré.

Le nom de JÉOVÉ, qu'un saint respect avait fait éloigner du texte quand il s'agissait d'une accusation portée contre ALÉIM, contre les Dieux, reparaît ici comme avant la scène de l'épreuve.

La première partie de ce verset paraît indiquer une de ces illusions physiques, un de ces prestiges, ou effets scéniques, que les prêtres égyptiens employaient avec tant de perfection et d'adresse dans les mystères.

Le seul moyen possible de peindre la colère des Dieux était de frapper l'imagination du coupable et de lui faire

redouter la peine due à son crime. Ici les éclats de la foudre et le bruit du tonnerre, la grande voix de Dieu, en style oriental, sont représentés lancés çà et là, selon la direction des vents déchaînés. Ce tableau devait être d'autant plus effrayant en Egypte que le spectacle naturel des orages et de la tempête y était plus rare.

Dans le sens littéral, l'homme devenu mortel doit en effet se cacher, *se couvrir*, dans la crainte de voir Dieu; car, on le sait, dans le style symbolique comme dans le sens vulgaire, VOIR DIEU C'EST MOURIR, nul être vivant ne pourrait supporter cette vue. Adam, dans le sens littéral, a donc un motif raisonnable pour craindre de voir Dieu et pour éviter de paraître *découvert* devant lui.

Mais si l'on veut chercher ce motif dans le sentiment d'une honte pudique, l'embarras dans lequel on se jette est insurmontable; car, l'homme étant fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et Dieu agissant, allant, venant, parlant en effet comme un homme (MM. G. et F. font même entendre *le bruit de ses pas*), on demandera si Dieu, qui jusqu'à ce moment avait dû se présenter nu devant Adam et Ève, continuera de même, ou s'il prendra lui aussi une ceinture de feuilles de figuier pour se montrer à eux. Voilà donc l'Eternel dépassé en puissance par l'être qu'il vient de créer, et forcé, ou de parler caché, ou de se faire, ou de se faire faire des vêtements, CTNOUT, verset 21. La lettre est donc ici tellement absurde, elle prête tellement à l'impiété, au blasphème, qu'il faut absolument recourir, pour l'excuser, à un sens intime. On ne demandera plus ce que ce sens peut être; il est évident que l'*homme en cessant d'être seul, expérimente le bien et le mal; qu'ayant expérimenté le mal, il doit en redouter les conséquences; qu'il faut même les lui rendre redoutables par tous les moyens physiques et moraux possibles*. Ainsi, selon l'expres-

sion du texte, LE REMORDS s'élève dans son ame et la voix foudroyante de Dieu l'effraye ; la vue même de Dieu est pour lui LA MORT, parce quelle est alors un jugement ou l'annonce d'un jugement, d'une condamnation, d'une réprobation. Il le sent, il le comprend ; mais l'homme en acquérant la science du doute, la science du bien et du mal est devenu ergoteur et sophiste; pour se défendre, pour cacher la culpabilité de son action, il se renferme dans un cercle de raisonnements dont il cherche les éléments dans la science même dont il a abusé, il se renferme dans le doute, il se fait sceptique. C'est ce que la parabole exprime, en disant : qu'ADAM SE CACHA DANS L'ARBRE MÊME QUI ÉTAIT AU MILIEU DU JARDIN.

9.

Et	U—	Alors
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
appela	—IQRA	fit appeler, fit élever la voix, fit lire
à, vers	AL	au sujet
l'homme	EADM	de l'être adamique;
et dit	UIAMR	et il fit dire
à lui.	LOU	pour, à cause de lui (de cet être adamique) :
Où *est*-tu?	AICE [11]	Quel désir de toi *a été*? où ton désir t'a-t-il porté? qu'y a-t-il, où *est*-tu?

[11] AI est chaldaïque et désigne l'interrogation ; mais il appartient à AY, qui marque *un désir* vers lequel la pensée se porte avec force. Quand on interroge, on demande ce que la personne pense devoir être, ce qu'elle veut ou ce dont elle doute, AY ou AOV, et ce qu'elle désire.

10.

Et il dit	UIAMR[22]	Et il dit, il répondit
j'ai entendu	ÇhMÔTI	j'ai entendu, j'ai compris,
dans le jardin	BGN	dans le jardin
	AT	la substantialisée
la voix tienne	QLC[23]	voix tonnante et maudissante de toi
et j'ai craint	UAIRA	et j'ai été pénétré d'une sainte terreur; j'ai détourné mes regards, plein de crainte et de vénération
parce que	CI	parce que
nu	ÔIRM	clairvoyant, découvrant les choses adverses, faites pour inspirer de la crainte
***je suis* moi.**	ANCI	*je suis* moi!
Et j'ai caché moi.	UAÈBA[24]	Et je me suis retiré dans un lieu caché, dans un fort particulier, dans une retraite protectrice.

[22] La narration prend ici la forme du dialogue pur. Elle indique un jugement devant le tribunal des Dieux, présidés par JÉOVÈ, le *miséricordieux*. NÈCh est présent.

[23] La substance fulminante, le tonnerre de toi: le tonnerre est la voix de Jéové. (Voyez le Ps. 29.)

[24] *Dans le doute philosophique.* — Puisqu'il s'est réfugié dans la science du bien et du mal, placée au centre du jardin, parce que le centre est la place du doute.

J'ai été pénétré d'une sainte terreur. — Il ne s'agit pas

d'une peur fondée sur la honte d'être nu, puisqu'Adam ne peut pas savoir ce que c'est que ne pas l'être. Ce n'est pas non plus l'appréhension du chatîment annoncé, puisque le texte ne le donne pas à entendre. C'est donc une crainte religieuse, une sainte terreur, fondée sur l'idée que l'homme, dont la conscience est douteuse, se forme de la grandeur de Dieu, et de celle de la puissance divine, symbolisée ici comme chez tous les peuples, par la foudre.

Avant que l'être adamique connût le doute, avant qu'il eût expérimenté le mal, la grandeur de Dieu, de JÉOVÉ, lui était moins apparente; la crainte ne lui était pas connue. Immortel comme les Dieux, comme eux inscient de la peine, inaccessible au mal physique et moral, JÉOVÉ ne lui apparaissait pas terrible et foudroyant. Devenu OIRM, devenu conscient du mal et mortel, la puissance de ce Dieu se manifeste à ses yeux, à tous ses sens, dans tous les mouvements phénoméniques de la nature.

En ne considérant que la marche de l'initiation, on voit que l'homme, en succombant à l'épreuve du doute, devient nécessairement PROFANE; sa place ne peut plus être dans le temple; elle est HORS DU TEMPLE et SUR LE CHAMP, *ex-templo;* elle est devant l'entrée de cette redoutable enceinte circonscrite par la religion, à l'Orient par conséquent. Il faut donc qu'il soit RENVOYÉ, MOS, ou chaldaïquement QU'IL MEURE, MOT.

On a pu observer que l'être adamique, après avoir acquis le libre exercice de son intelligence et s'en être servi pour douter, perd nécessairement de sa candeur primitive. Il y a quelque chose de fier et même de moins noble que cela dans la réponse d'Adam; — je découvre maintenant ce qui doit inspirer de la crainte, moi!

Observez aussi que le GéN, n'est plus *le jardin*, le Palmetum du temple; qu'il est évidemment transformé en

un GEN, c'est-à-dire en la GéhéNe, en un tribunal suprême ; ainsi le jugement qui va suivre est celui du GEN lequel jugement a lieu *par l'eau et par le feu*, éléments de purification et d'initiation, car *Duplex est judicium Gehennæ, Aquæ et ignis,* dit le Zohar[1]. Le tentateur, le serpent lui-même, mis en cause, pour que l'absolution des initiés puisse avoir lieu, subira lui symboliquement, la peine, la rigueur du jugement, la condamnation du GÈN[2].

11.

Et il dit	UIAMR	Et fut fait faire la réponse, et il fit dire :
qui	MI	par qui
a enseigné, indiqué	EGID	a-t-il été fait indication, a-t-il été fait connaître la chose nouvelle
à toi	LC	pour toi, à l'égard de toi
que	CI	que
nu	ÔIRM	clairvoyant, découvrant les choses adverses, faites pour inspirer de la crainte
toi?	ATE.	la substance tienne *était, tu es*, toi !
n'est-ce pas que	EMN	Si ce n'est que
tu as mangé	ACLT	tu as fait alimentation,

[1] Voyez aussi saint Mathieu, chap. 3, vers. 11.

[2] Voyez verset 14.

		tu as donné connaissance, tu as fait la divulgation
de l'arbre	EÔTz	de la substance ligneuse
que	AÇhR	de laquelle
j'ai enseigné à toi	TzOUITIC	j'avais fait intimer l'ordre exprès, je t'avais fait donner un commandement exprès
de ne pas	LBLTI	pour l'excepté, pour exception, pour ne pas
manger	ACL	faire alimentation, donner ou acquérir connaissance
de celui-là?	MMNOU.	d'aucune partie provenant d'elle.

EGID, *il t'a été fait indication.* Moïse rappelle le mot même qu'il a employé pour indiquer le rôle que la femme devra jouer près de l'homme et le but dans lequel elle a été créée[1]. Ce mot n'est pas reproduit sans intention. Il donne à entendre que bien que JÉOVÉ, ou le chef suprême du tribunal des Dieux fasse questionner l'initié, il n'ignore pas la cause et l'auteur de tout ce qui est arrivé.

Les Dieux, les Aléims étant constitués en un tribunal suprême, une plaidoirie s'est engagée, et le *Peïradzon*, Sathan, le tentateur est présent. Nous pouvons dire que nous avons passé du Typhonium et du bois sacré dans la salle hypostyle, entourée de colonnes où les juges du temple siégeaient au nombre de trente, présidés par le LUI, le JÉOVÉ du sacerdoce, et ayant devant eux les livres de la doctrine. Le président de ce tribunal portait un col-

[1] Chap. 2, vers 18 et 20.

lier d'or, d'où pendait une figure appelée LA VÉRITÉ. (Diod., descrip. du palais d'Osym.) J'ai fait voir précédemment que ce qui caractérise Jéové, c'est la miséricorde, et que la sévérité appartient aux Aléims; à eux aussi était la jalousie, la finesse et la ruse, car l'esprit investigateur exclut la franchise; de là était née cette expression proverbiale consacrée dans nos livres saints, en parlant à quelqu'un de Jéové: *Tecum sit misericordia et veritas; Jeove faciet tecum misericordiam et veritatem.* Ce que Jéové même, parlant de lui, rend ainsi JE SUIS LA VÉRITÉ ET LA VIE; parce que la miséricorde appartient à la vérité; la persécution et la cruauté sont le caractère du mensonge; de là encore l'usage du mot *amen,* sorte d'affirmation par le nom du juge suprême AMoN, comme une autre affirmation avait lieu par le nom de Pharaon.

12.

Et dit	UIAMR	Et fut faite la réponse, et fut le dire
l'homme.	EADM.	de l'être adamique.
La femme	EAÇhE [15]	Ce feu féminin et générant, cette femme
que	AÇhR	laquelle
tu as donnée	NTTE	tu as offerte, tu as posée, tu as fait poser
avec moi	ÔMDI	association de moi, debout devant moi, présente à moi,

[15] *Corpus mulieris ignis est,* dit un saint personnage. Souvenez-vous de l'analyse étymologique du mot AÇhE, chap. 2, verset 23. *Notes.*

elle	EOVA	elle !
a donné	NTNE	elle a offert, elle a enseigné
à moi	LI	pour moi, selon moi, à ma convenance
de	MN	une partie extraite, une provenance
l'arbre	EÔTz	de la substance ligneuse, de la table de science,
et j'ai mangé.	UACL.	et j'en ait fait alimentation pour l'intelligence.

O malum summum et acutissimum telum diaboli, mulier ! s'écrie saint Jean-Chrysostôme, *per mulierem Adam in Paradiso diabolus prostravit, et de Paradiso exterminavit.*

On ne se doute guère des belles épithètes, des aimables portraits dont les femmes sont redevables à cette allégorie. Ce serait un sujet intéressant à traiter que celui qui aurait pour objet de rechercher l'influence que l'histoire d'Adam et Ève a exercé sur la position sociale, et le bonheur ou le malheur des femmes dans l'antiquité et depuis l'établissement du Christianisme.

C'est parce que saint Augustin raisonnait sous l'influence de cette parabole antique, qu'il basa le principe ; *mulier docere non potest, nec testis esse, neque fidem dicere, neque judicare, quanto magis non potest imperare ?*

Les femmes, si fidèles au culte des Saints, ne savent pas que la plupart de ces Saints auxquels elles se recommandent, sont à leur égard des intercesseurs fort mal disposés, et toujours en souvenir de cette fatale histoire cosmogonique dont le sens rationnel leur était inconnu.

Mulier jumentum malum, vermis repens, atque in

Ada mo domicilium habens, dit saint Jean Damascène, *mendacii filia, Paradisi custodia, Adami expultrix, hostis pernitiosa, pacis inimica.*

Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravennes, dit qu'elle est *malis causa, peccati auctor, sepulchri titulus, inferni janua et lamenti necessitas tota.*

Selon saint Antonin, la femme est *caput peccati, arma diaboli.—cum malierem vides*, dit-il, *non hominem, non belluam, sed diabolum esse credito.*—sa voix c'est *serpentis sibilus*. Saint Cyprian aimerait mieux entendre *basiliscum sibilantem* que le chant d'une femme.

Saint Bonaventure aime à comparer les femmes au scorpion, toujours prêt à blesser l'homme ; elles sont, dit-il, *arma et balistæ diaboli.*— C'est l'avis d'Eusèbe de Cesarée qui dit que la femme est *diaboli sagitta.*

Selon saint Grégoire le Grand, *mulier recta docere nescit.— Si mulier suo arbitrio relinquatur, cito ad deteriora delabitur*, dit saint Jérôme. *Optima fœmina rarior est phœnice*, dit-il encore ; elle est selon lui *janua diaboli, via iniquitatis, scorpionis percussio, nocivumque Genus.*

Etc., etc. On n'en finirait pas si dans les livres de tous les saints docteurs on voulait rechercher les réflexions injurieuses, autant qu'injustes, dont le souvenir d'Ève a sali leurs ouvrages, bien qu'il s'y trouve d'ailleurs tant de nobles pensées, de belles et sages maximes.

13.

Et dit	UIAMR	Et fut fait faire la réponse, le dire
l'Eternel	JÉOVÉ	du LUI, de l'Adoni, du maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux.

à la femme.	LAÇhE.	pour le feu féminin générant, pour la femme.
Pourquoi	MÉ	Comment ? par quel moyen?
as-tu fait	ÔÇhIT	il a été fait faire à toi, t'a-t-on fait faire
cela?	ZAT.	cette chose?
Et dit	UTAMR	Et fut la parole, la réponse, le dire
la femme:	EAÇhE	de la femme, ardeur féminine et générante,
le serpent	ENÈÇh	ce tentateur, celui-là qui *sous le symbole du* serpent éprouve, inspire le désir de savoir, de deviner,
a séduit moi,	EÇhIANI.	a séduit moi, m'a parlé prophétiquement, m'a dénoncé une existence plus élevée.
Et j'ai mangé.	UACL.	Et j'*en* ai alimenté ma pensée, mon intelligence.

14.

Et dit	UIAMR	Et fut fait faire le dire, la parole, le commandement,
l'Eternel	JÉOVÉ	de LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
au	AL	vis-à-vis, à l'égard

serpent.	ENÈCh.	du Tzyphôoun, du tentateur symbolisé par le serpent, de celui qui fait l'épreuve *des initiés*.
Parce que	CI	Parce que
tu as fait	ÔÇhIT	tu as fait faire
cela,	ZAT	cette chose, cela
toi, tu *seras*	ATE	la substance tienne, ton individualité *sera*
maudit	ARÔUR	maudite, étendue, allongée en manière de sillon
parmi tout	MCL	à part toute, plus que toute, plus qu'aucune
animal.	ÉBÉMÉ[16].	de l'animalité quadrupède, ou marchant sur quatre pieds.
Et parmi toute	UMCL	Et à part toute, plus qu'aucune
bête	ÈIT	vie, animalité
de la campagne.	EÇhDE[17]	de la toute-puissante, de la mamelue *Isis terrestre*, de la nature végétative.
tu marcheras	TLC	Tu marcheras, tu t'avanceras

[16] Tu seras symbolisé par TzyPhON, sous la forme d'EMS ou ChEMS-es, *le voleur, le ravisseur, l'impie, le crocodile*, symbole de Typhon. La rencontre du mot T-ShYPhoNOU, au verset suivant, est à remarquer.

[17] Moïse s'explique, et l'on ne peut comprendre sa pensée par EMTh ou ChEMTh, *le lézard*. Il s'agit évidemment d'un Saurien colossal, et ce ne peut être que le crocodile.

sur	ÔL	sur
le ventre tien,	GÈNC.	la poitrine, le ventre de toi.
Et	U—	Et
tous	CL	tous
les jours	IMI	les jours, tout le temps
de la vie tienne	ÈIIC	de la vie tienne
tu mangeras	TACL	tu feras faire l'alimentation intellectuelle, divulgation, publication
de la poussière.	ÔPhR [28].	de poussière, de chose abjecte, basse produisant le deuil et la misère.

[28] Le doute dont tu alimenteras ou feras alimenter les intelligences, ne sera que poussière, abjection et bassesse, deuil et misère. La condamnation porte sur Typhon, le génie du mal, l'être abject, n'inspirant que ce qui peut abaisser, produire l'abjection, le deuil, la misère et la mort même.

Il y a bien des choses à remarquer dans ce verset :

1° Le mot AROUR, que j'ai traduit par le sens ordinaire, *maudit*, bien qu'il paraisse en avoir un autre dans la pensée de Moïse. Cette signification, qui ne se trouve pas dans les dictionnaires, résulte de la narration même.

Certainement le *serpent* dont il s'agit dans ce chapitre, n'est pas le reptile connu sous ce nom. Celui-ci a des jambes, il va et vient, il parle et raisonne, il se fait écouter et il persuade comme un homme et un homme éloquent. C'est donc un homme, dont le nom ou le signe symbolique est un serpent; c'est ainsi que dans le temple nord d'Esné, on voit souvent le serpent représenté avec des bras et des jambes [1].

[1] Voyez la planche des symboles typhoniens.

La condamnation de ce personnage porte précisément sur ce symbole, qui sans lui être enlevé, se trouve modifié pour exprimer ce qu'il y a de mal dans la science révélée par cet être. Désormais le serpent, au lieu de ramper sur la terre, progressera comme les quadrupèdes. Il s'étendra, il s'allongera sur elle plus que tous les animaux des champs ; il marchera sur sa poitrine, sa poitrine couvrira la terre, et il ne s'alimentera que de basses et mauvaises pensées.

Or, maintenant quelle est la signification primitive du mot AR ou ARR (je laisse le radical ROUE qui désigne l'étendue, l'espace, l'intervalle, le vent dont l'espace est le domaine)? AR a ceci de remarquable pour notre interprétation, qu'il indique l'étendue, la longueur, le mouvement pour parcourir une longueur déterminée. De lui se sont formés AR-O, AR-Q, AR-Tz *la terre,* AR-C, *la longueur, l'étendue; se prolonger; la longueur réglée, convenue*, *accoutumée* (je passe d'autres dérivés); AR-OUE, *une crêche, un ratelier* dont les rayons imitent les sillons d'une terre labourée, et puisque nous sommes en Egypte, d'une terre sillonnée, divisée comme celles mesurées en AROURES[1].

Le mot AROUR, dans ce verset, signifie donc *s'étendre, s'allonger* comme un sillon. C'est de ce mot, AR, que s'est formé le latin, AR-ARE, *sillonner une plaine, labourar.*

Moïse semble avoir en vue de préparer le sens intime du mot AROURE, qu'il emploiera quelques lignes plus loin ; il en fera l'application à la terre, à cause de la science acquise par l'homme, science qui ayant créé la

[1] L'Aroure, suivant la définition qu'en donne Hérodote, liv. 11, chap. 168, était un carré dont le côté avait de longueur cent coudées d'Egypte, et dont la superficie était égale à celle qu'une paire de bœufs pouvait labourer en un jour.

propriété territoriale, lui a appris à déterminer les limites d'une superficie donnée[1]. L'AROURE était la mesure capitale en Egypte, parce qu'elle servait chaque année à diviser les terres des cultivateurs, et à rétablir les limites des propriétés après l'inondation;

2° Nous avons vu, que selon une tradition allégorique, le serpent NÈÇh, après soixante-dix ans d'existence, devient le serpent Tzyphon, *dont le regard* pénétrant *donne la mort*[2], et qu'aucun effort, qu'aucun charme ne peut rendre exorable. Dans le texte de Moïse, le symbole du tentateur change également. Ce n'est plus NÈCh *le serpent* sous sa forme accoutumée; c'est un être dont le corps allongé comme un sillon tient encore du serpent, mais qui marche sur quatre pieds; c'est Typhon sous la forme du ChEMS-ès, du crocodile.

PARCE QUE TU AS FAIT FAIRE CELA, TA SUBSTANCE SERA ÉTENDUE (ainsi qu'un sillon) PLUS QU'AUCUNE DES ANIMAUX QUI MARCHENT SUR QUATRE PIEDS. Oublions la version vulgaire qui a pris le contre-sens même de ce passage. Qu'on réfléchisse au sens intime de cette condamnation adressée au *ravisseur*, au symbole de Typhon, et il sera impossible de ne pas reconnaître dans la transformation qui lui est prédite la figure du CROCODILE, appelé ChAMPSès par Hérodote; AMS-ah et avec l'article P-AMS-ah en copte (jablons. Pant. Egyp.); et T-IMS-ah en égyptien moderne; tous noms formés de ÈMS et ÈMTz que l'on a prononcés ChAMS et ChAMTz; ChEMS et ChEMTz et qui signifient *le voleur, le ravisseur, l'impie*. Il est évident que ces mots hébreux ont été un des noms du crocodile; et il est très-remarquable que le nom du *lézard*, ÈMTh ou ChEMTh, lui soit si ressemblant;

[1] Voyez le sixième verset de ce chapitre.

[2] Typhon, *le ténébreux*, tue Horus, *le lumineux*.

3° On découvre dans ce verset la nécessité d'une action théâtrale. On y voit bien clairement l'action d'un prêtre masqué, portant le symbole du serpent; et comme ce personnage symbolique marchait, parlait, raisonnait comme un homme, il était impossible, que le désignant par le nom de son symbole, on n'attribuât pas au représenté, au reptile, les actions de son représentant. La condamnation prononcée contre NÈCh, *le serpent*, a donc été mal comprise; elle ne pouvait pas attribuer, comme châtiment, à un être qui rampe déjà, l'obligation de ramper. Le texte ne fait qu'ajouter à la forme du reptile des pieds comme ceux des quadrupèdes, et il donne à l'animal symbolique une proportion colossale; on reconnaît NECh devenu TzyPhON ou Typhon sous la forme du CROCODILE.

On voit également dans toutes les parties de ce drame, que le prêtre Hiérophore, ou porteur du symbole de JEOVE, va, vient, se promène comme un homme, et qu'il commande à ses Dieux subalternes, Hiérophores en sous-ordre, distingués par le symbole du Bélier. Il n'y a donc plus à s'étonner si Moïse, voulant donner à son récit une apparence allégorique qui en couvrît le sens rationnel, a représenté ces Dieux Amonéens, ces Dieux artistes, pétrissant une argile rouge, pour en former un être adamique, de couleur rouge, parce que l'ame, la vie qui est dans le sang devra l'animer.

15.

Et	U—	Et
je mettrai	AÇhIT	je ferai mettre, je ferai régler, établir
inimitié	—AIBE	un éloignement de lieu, de région, un éloignement antipathique

entre toi	BINC	par le temps d'occuper le lieu, de demeurer toi
et entre	UBIN	et par le temps d'occuper le lieu, de demeurer
la femme.	ÉAÇhÉ.	cette femme, ce feu féminin générant et produisant, (*l'Isis céleste*).

Et entre	UBIN	Et par le temps d'occuper l'espace, le lieu, de demeurer
la semence tienne.	ZRÔC.	la semence, la race, la provenance de toi.
et entre	UBIN	et par le temps d'occuper l'espace, le lieu, de demeurer
la semence d'elle.	ZRÔE[29].	la semence, la race, la provenance d'elle.

Elle	EOVA	Cette *race*
brisera à toi	IÇhOUPhC	couvrira, obscurcira, fera disparaître, brisera, assainira de toi
la tête	RAÇh	le principe;
et toi	UATE	également, et aussi la substance de toi
tu briseras à		

[29] Cette semence, cette provenance d'AChE, l'Isis céleste est HOR-us, *la lumière;* Typhon est le génie des ténèbres, Moïse a donc en vue le règne alternatif de la lumière et des ténèbres. Revoyez le verset 16 du premier chapitre, où le règne alternatif de la lumière et des ténèbres est posé en principe pour la cosmogonie.

elle	TÇhOUPhNOU[30]	**couvrira, obscurcira fera disparaître, assainira** d'elle (*de cette race*)
le talon.	ÔQB.	l'action de circonvenir, **de ruser, de supplanter.**

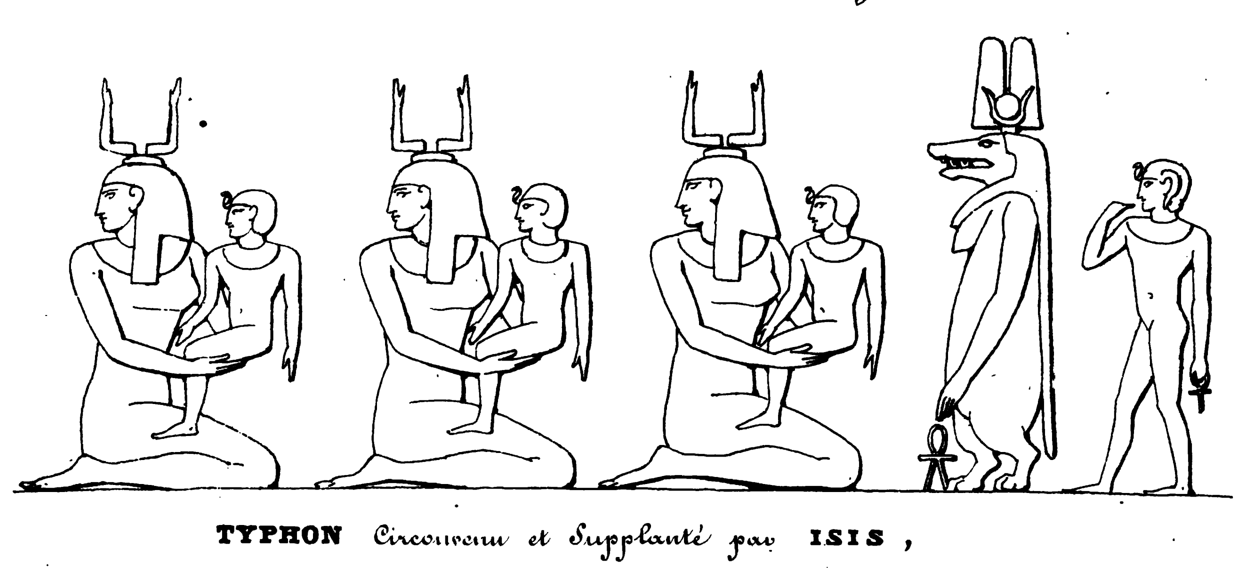
[30] ZRO est masculin; EOVA, masculin, et TÇhOUPhNOU, seconde personne masculine du futur a le pronom postfixe masculin OU. Cette partie du verset ne se rapporte donc pas à la femme, que le dogme représente mal à propos écrasant la tête du serpent. Ce mot T-ÇhOUPhNOU ou T-ShYPhoN-*ou*, est remarquable en ce qu'il révèle ici positivement le nom de TzYPhoN, *le ténébreux*, l'ennemi d'OR-us, *semence lumineuse* d'ISIS.

Ce verset a été rédigé en se posant pour ainsi dire devant le tableau des constellations sculptées sur un planisphère céleste; ce rapport avait été aperçu, mais le sens convenu pour l'interprétation du texte pouvait faire attribuer au hasard une coïncidence, que le sens intime démontre complètement.

La femme AÇhE, ESE ou ISE, feu générant, est l'ISIS céleste représentée dans les tableaux astronomiques avec son fils HOR-us, LE LUMINEUX, *la lumière naissante*, AURORALE, dans ses bras; et ayant au-dessous d'elle le serpent Typhon, dont le nom en hébreu signifie LE CACHÉ, L'OBSCURCI, *le septentrional;* en syriaque *le turbulent;* en éthiopien *l'ennemi, le combattant*. Horus était représenté vainqueur de Typhon, comme Apollon l'était de Python, lorsque le soleil dans l'hémisphère supérieur ou au solstice d'été, fait sortir le Nil de son lit et inonde les campagnes. Alors les maux physiques et la stérilité dont Typhon est le principe et l'emblême, disparaissent ou sont *assainis*. Dans le Typhonium du grand temple d'Edfoû, l'*apollinopolis magna*, on voit plusieurs fois ISIS


MICH

(dans le Typhonium du grand Temple d'Edfou).



TYPHON Circonvenu et Supplanté par **ISIS**,
et par la Semence **D'ISIS**.

tenant Horus dans ses bras et résistant aux influences de Typhon [1].

Il a été permis, dans l'intérêt du dogme, de changer entièrement l'esprit de la dernière partie du verset, de faire féminin un nom, un pronom et un postfixe masculin. C'est oser beaucoup plus que le sens intime ne peut permettre. On a attribué à la femme ce que Moïse disait du fils de la femme, à ISIS, *feu féminin*, ce que les instituteurs de Moïse entendaient d'OR-us, LUMIÈRE NAISSANTE, lumière du monde, ennemi et vainqueur de Typhon *le méchant, le ravisseur, l'impie, le ténébreux*.

On a donc fait de ce passage une prophétie, afin de pouvoir l'appliquer à la vierge chrétienne, mère d'ISO *enfant*, LUMIÈRE NAISSANTE au solstice d'hiver; LUMIÈRE DES HOMMES, *antipathique aux ténèbres*. Ce changement a sans doute amené des images fort belles, fort poétiques, qui plaisent au cœur de l'homme, et s'allient très-bien à son respect religieux pour cette auguste mère; mais le changement admis n'en est pas moins un mensonge sciemment calculé, ce qu'on appelle une fraude pie.

Le sens moral du texte de Moïse est évidemment que l'homme en s'éclairant devient meilleur; qu'il couvre, qu'il efface par la lumière de son intelligence le principe du mal social; et que le mal ne reprend son empire sur la société qu'autant que l'homme rentre dans les ténèbres de l'ignorance. Malheureusement l'image symbolique employée est celle de combats sans fin et de succès alternatifs.

16.

A	AL	vis-à-vis, au sujet
la femme	EAÇhE	de la femme, feu féminin et générant

[1] Voyez la planche ci-jointe.

il dit:	AMR[31].	et fit dire:
Je multiplierai	ARBE	Je ferai quaterner, s'étendre sur les quatre côtés, de tous les côtés, je ferai multiplier
en multipliant	ERBE	la quaternée, là se produisant de tous côtés, la fréquente
la douleur tienne.	ÔTzBOUNC[32].	affliction, tristesse, oppression, condition dure et subordonnée de toi.
Et l'enfantement tien.	UERNC.	Ainsi que la conception, l'enfantement de toi, l'action générante tienne.
Avec douleur	BÔTzB	Dans la peine, dans le travail d'une condition subordonnée
tu enfanteras	TLDI	tu soigneras, tu élèveras
des enfants.	BNIM.	des enfants.

[31] Toutes les fois qu'un ordre ou qu'une action, qu'une demande ou qu'une réponse émanent de JÉOVÉ, le verbe doit passer de la conjugaison QAL, *il a fait*, à la conjugaison PIEL et PHUAL, exprimant l'action de *faire faire* ou d'*être fait faire*. Les points massorétiques qui fixent le sens à la conjugaison QAL sont sans autorité devant Moïse, ils n'existent pas pour lui, et selon l'esprit de sa théosophie, ils sont une fausseté, une inconvenance impie.

[32] MM. G. et F. traduisent : Je multiplierai *à l'infini* les peines et les douleurs de ta grossesse ; — ce n'est pas la pensée de Moïse ; c'est oublier que si les Aléims sont *la sévérité*, JÉOVÉ est *la miséricorde*.

Et	U—	Cependant
le désir tien	TÇhOUQTC	la course, l'entraînement, la marche de toi
***sera* vers**	—AL	*sera* vis-à-vis, vers
l'homme tien.	AIÇhC[33].	le feu masculin de toi, un homme, un mari à toi.
Et lui	UEOVA	Mais lui
il dominera	IMÇhL[34]	aura droit d'enseignement, de parabole, de domination
sur toi.	BC.	en toi, sur toi.

[33] Tu rechercheras ton époux.

[34] *De parabole*, parce que l'enseignement était toujours présenté allégoriquement. La signification de ce mot prouve l'existence du sens intime, et l'illusion de ceux qui s'attachent uniquement au sens littéral.

La condition subordonnée de la femme dans le système social ancien, encore maintenu en Orient, est ici fidèlement représentée. Cette condition, pour le narrateur, trouve ses motifs et son excuse dans le sens intime, et même dans le sens littéral de tout ce qui précède; dans la facilité de la femme à croire et à se laisser séduire, dans son désir de savoir, ce qui la porte à rechercher la connaissance des choses qui lui sont défendues ou cachées, et dans son empressement à les divulguer.

A ces motifs se joint son empire sur l'esprit de l'homme lorsque celui-ci ne la domine pas; c'est par cette circonstance défavorable que l'initié est représenté succombant, et c'est même la leçon de l'initiation, car il n'est puni que pour avoir cédé, que pour avoir eu égard à la parole de sa femme.

La pensée des prêtres et des législateurs primitifs de

l'Égypte était donc que dans l'ordre social la femme doit être subordonnée ; — que les choses de dehors lui sont étrangères ; — que ses devoirs se rattachent à l'éducation des enfants ; — que même dans cet état de subordination naturelle et calculée tout-à-la-fois, son désir, sa position sociale lui font rechercher un époux, bien que celui-ci ait puissance sur elle, bien qu'elle ne puisse obéir qu'aux enseignements de son mari.

Ces conditions sont fort dures sans doute et loin de nos mœurs, aussi ont-elles trente-cinq ou quarante siècles d'antiquité, et cependant elles se maintiennent encore dans le climat qui les a vues naître.

Dans ce récit il n'est pas question d'accouchement pénible et douloureux : Moïse savait fort bien que dans les pays chauds la parturition n'est pas très-douloureuse ; mais l'éducation des enfants, mais les soins qu'ils exigent, quel que soit le climat sous lequel on habite, sont toujours pénibles, et la signification propre du mot ILD se rapporte aux soins que les enfants exigent pour être ainsi élevés par la mère.

TU RECHERCHERAS UN ÉPOUX : Tel est réellement le sens de l'avant-dernière phrase. MM. G. et F. ont traduit *des désirs sans bornes te porteront vers ton mari.* D'après cette manière de traduire, il semblerait que pour punir la femme d'un mouvement assez naturel de curiosité, Dieu l'ait frappée d'une ardeur que rien ne peut éteindre.

17.

Et à l'homme	ULADM	Mais pour l'être adamique, pour ce qui concerne l'homme
il dit :	AMR.	il fit dire :

Parce que	CI	Parce que
tu as obéi	ÇhMÔT	tu as prêté l'ouïe, tu as eu de la déférence
à la voix	LQOUL	pour la voix
de ta femme	AÇhTC	de la femme de toi, ardeur féminine tienne
et as mangé	UTACL	et tu as fait alimentation intellectuelle, tu as nourri ta pensée, tu as donné connaissance
de	MN	d'une portion, d'une provenance
l'arbre	EÔTz[35]	de la substance ligneuse, de la table d'enseignement
que	AÇhR	laquelle
j'ai enseigné à toi	TzOVITIC	j'avais fait prescrire, intimer l'ordre précis à toi
en disant	LAMR	selon l'action de dire, en disant:
ne pas	LA	ne pas
tu mangeras	TACL	tu feras une alimentation intellectuelle, tu donneras connaissance
de lui.	MMNQU.	d'aucune partie, d'aucune chose provenant d'elle.
La terre *sera*	EADME[36]	Cette terre adamique

[35] De la science du doute, discutant le bien et le mal, réglant le tien et le mien, la propriété territoriale, et enseignant la conduite à ce relative. (Voyez verset 6.)

[36] Il s'agit de la culture de la terre et de ses productions; le mot ARTz ne conviendrait pas, il désigne déjà *la terre aride*; c'est ADME, la terre fertile et cultivable qui sera exposée à devenir aride et disetteuse.

		(élément de pensées, de réflexions; principe du travail dirigé par l'intelligence), *sera*
maudite	AROURE[37]	dépouillant ses fruits, ses moissons; sujette à dépérissement, devenant disetteuse, aride et comme maudite
à cause de toi.	BÔBOURC[38].	en, pour le blé, le froment, les vivres de toi.

Avec peine, travail	BÔTzBOUN	Dans la peine, avec peine, fatigue, sujétion pénible
tu mangeras d'elle	TACLNE[39]	tu t'alimenteras d'elle, *du produit d'elle*,
tous	CL	tous
les jours	IMI	les jours
de la vie tienne.	ÈIIC.	de la vie tienne, de ta vie.

[37] Ce mot, par sa signification intime, semble faire allusion à l'alternation des saisons. Il a désigné ensuite, en passant dans la langue grecque, une terre qui a besoin d'être labourée pour sortir de sa stérilité; et la terre d'Egypte, stérile sans l'inondation secondée du labour.

[38] B-OBOUR-C. Le mot OBOUR désigne *le blé, le froment, les fruits de la terre* dont on se nourrit, et qui sont par conséquent de l'année précédente.—« Ils mangeront *du blé*, M-OBOUR, du pays. » (Josué, 5, 11.)

[39] Le sens intime de ce mot est abandonné pour pouvoir suivre le sens allégorique.

L'alternative des saisons, le passage de l'été à l'hiver,

de la terre couverte de moissons à la terre moissonnée, de l'empire de Typhon, l'ennemi des moissons, à l'empire d'Isis, la moissonneuse, est présenté d'une manière vague, et comme une déchéance méritée. Il était impossible de s'expliquer d'une manière claire et positive, puisqu'il n'est donné qu'à Dieu de connaître ce mystère. Mais ont voit que selon la pensée sacerdotale antique, le monde avait joui dans le principe d'une température toujours égale, d'un printemps continuel, pendant lequel la terre ne moissonnait, ne perdait jamais ses fruits. C'était vers ces temps anciens, vers ces temps primitifs de félicité et de bonheur, que le troisième enseignement du temple devait conduire les initiés[1].

On remarquera que dans le sens littéral, il y a rapport entre les derniers mots de ce verset, exprimant la condamnation de l'homme, et ceux employés pour la condamnation prononcée contre le serpent[2]. Moïse emploie les mêmes expressions : le serpent doit SE NOURRIR DE LA POUSSIÈRE DE LA TERRE TOUS LES JOURS DE SA VIE, et l'homme doit SE NOURRIR DE LA TERRE TOUS LES JOURS DE SA VIE. Cette partie rend au mot OPhR le sens *de provenance*, *de semence*, *de production*, qu'il doit avoir dans le sens littéral même. On voit que cette expression, s'alimenter de la terre ou de la poussière de la terre, était proverbiale pour désigner la misère, l'objection dans laquelle les initiations primitives avaient placé l'homme adamique, l'homme peuple, ou ne vivant que du travail de ses mains. On verra cette position basse faire le démérite, en partie, des offrandes de Caïn.

Le mot AROURE, même avec le sens de *maudite*, *desséchée*, *disetteuse* ou *amenant la disette*, appartient

[1] Voyez chap. 2, vers. 14.

[2] Verset 14.

encore à l'Egypte ; je l'ai déjà fait voir. La terre est généralement féconde, partout elle se couvre d'une végétation plus ou moins abondante ; mais en Egypte il semble qu'elle serait plus naturellement stérile, sujette à donner la disette, si le Nil ne l'inondait pendant trois mois de l'année, et si le limon qu'il y dépose n'avait régénéré le sol primitif. Ainsi même, en ne s'attachant qu'au sens littéral, on se trouve toujours en Egypte, écoutant une narration égyptienne. Homère, Iliade, liv. 2, vers. 546 et suivants, emploie le mot *Aroure*, et paraît avoir en vue la terre d'Egypte : (ZEIDÔROS AROURA), est *la terre qui produit le zéa*.

18.

Et	U—	Car,
elle germera	TTzMIÈ	elle fera croître, elle produira
à toi	LC	pour toi
épine	—QOUTz	de la peine, de l'inquiétude, de la répugnance
et chardon.	UDRDR[40]	et du dégoût, de l'aversion, du mépris.

Et tu mangeras	UACLT	Cependant tu t'alimenteras
	AT	de la substance
l'herbe	ÔTzB[41]	herbeuse, fromentacée, cultivée et avancée en maturité
de la campagne,		

40 DR prend ici le sens de son dérivé DR-A, *dégoût, aversion, mépris*.

41 Voyez pour ce mot, chap. 1, verset 11.

des champs.	**EÇhDE.**	**de la toute puissante Isis terrestre et mamelue, la nature végétative.**

L'état d'abjection, d'infériorité, de sujétion pénible attaché à la position de l'homme qui travaille la terre est clairement exprimé dans la première division de ce verset; mais cette partie fait suite à la troisième du verset précédent. La seconde, au contraire, se lie à la première du verset suivant. Ces divisions n'ont été mal faites que parce que le sens était mal compris.

Le texte traduit selon le sens littéral de la version ordinaire, nous présente, comme le verset 29 du premier chapitre, l'homme herbivore : ce n'est cependant pas la condition absolue de l'homme; et l'on ne peut supposer que la nature humaine ait été changée depuis le déluge, bien que la contexture symbolique du récit nous mette dans la nécessité d'expliquer ainsi la difficulté.

Quelle est donc la cause qui a pu faire accepter, pour l'allégorie, cette rédaction qui assimile l'homme aux animaux qui paissent dans les champs? Le sens intime, vu précédemment, nous l'a fait aisément trouver, et nous devinons jusqu'au symbole, que dans cette action dramatique, le prêtre sémaphore, chargé du rôle de l'être adamique, portait pour être reconnu et caractérisé; ce symbole était la tête du taureau. Sa femme, ASE, ISE, ISIS, était symbolisée par celle de la vache.

Ce symbole désignait l'homme d'ISIS, l'homme de la toute puissante, AIS EADME, AIS ESIDE, le laboureur; et de même qu'on a pu faire marcher le serpent sur deux jambes, le faire raisonner et parler comme un homme, on a pu faire brouter et ruminer l'homme des champs, représenté avec la tête d'un bœuf.

La pensée sacerdotale, cachée sous le sens de la lettre, permettant de croire que l'homme avait été créé au commencement herbivore, la conséquence était que devenu plus parfait après la catastrophe diluvienne, il avait été changé en carnivore. Cette progression une fois admise, et expliquée selon la forme de l'enseignement antique, c'est-à-dire en parabole, on dût penser que l'homme des champs, que l'homme qui ne vit que de pain et des fruits de la terre, que l'agriculteur, en un mot, est un être moins avancé, moins parfait que celui qui sans cultiver la terre en recueille les fruits et vit indépendamment de cela du lait et de la chair de ses brebis.

De cette opinion résultait l'abaissement positif de l'être adamique, de l'homme d'Adamé, de l'agriculteur, quoique cet état d'abjection ait été déguisé par le crédit de quelques allégories relatives à l'agriculture et inventées plus tard. On verra se produire à l'occasion de Caïn et d'Abel, la distinction bien marquée entre l'homme agriculteur et l'homme pasteur.

Cependant la langue sainte ne pouvait consacrer une distinction injuste, et qui s'accordait si peu avec l'idée du sacerdoce sur l'origine du mal social, elle inséra cette idée, cette pensée intime dans la composition du nom qui devait désigner le pasteur; elle le tirait du nom même du mal, RO.

Je ne terminerai pas cette note sans faire remarquer que le mot DRR ou DR, qui est le nom de la LIBERTÉ, en hébreu, étant géminé ou répété, comme pour indiquer un superlatif ou l'excès, DR-DR, est le mot que nous avons ici, et qui signifie *Chardons, épines;* une chose digne d'*aversion, de mépris et de rejet.*— Comment les auteurs de cette langue sainte ont-ils donc raisonné l'idée de la liberté? bien autrement que nous sans doute!

C'est que la liberté comme on l'entendait alors, et com-

me beaucoup de gens l'entendent peut-être encore, était l'affranchissement absolu de l'esprit, lorsqu'il repousse la pensée religieuse et se voue à l'impiété, à Typhon. Or, sous des institutions théocratiques, sous un gouvernement presque sacerdotal, l'impiété était l'insubordination, une révolte anti-sociale. Qu'on y réfléchisse, et l'on verra que le choix d'un mot, ayant de telles significations pour désigner la liberté, était une leçon de prudence donnée continuellement et d'une manière indirecte. Il y a donc dans la création de ce mot un raisonnement profond, basé sur la connaissance de l'esprit humain ; il y a sagesse, enseignement et philosophie.

19.

tu mangeras	TACL	Tu mangeras
du pain	LÈM	du pain
à la sueur	BZÔT [41]	par le mouvement allant, venant; par l'action, par la pression alternative; par l'action de pétrir, de fouler.
du visage tien	APhIC	des faisant cuire le pain de toi, de tes panetiers
jusqu'au	ÔD	jusqu'au temps
retourner toi	ÇhOUBC	d'être fait vieux toi, de revenir, de retourner toi, de reposer toi
à	AL	contre, sur, auprès
la terre.	EADME.	de la terre adamique.

41 La racine ZO, TzÔ, ZÔ, peint *l'action, le mouvement soit d'oscillation, soit de locomotion, le balancement, l'ébranlement, la vexation*, etc., et enfin *la sueur* parce qu'elle résulte d'un mouvement répété, d'une action continue.

Parce que	CI	Parce que
tu as été pris	LQÈT	tu as été pris, tu as été amené
d'elle.	MMNE.	d'une portion, préparation extraite, d'une alimentation provenant d'elle.
Parce que	CI	Parce que
tu es	ATE	la substance tienne *est*
poussière.	ÔPhR.	une provenance, une production, une semence, une race *d'elle*.
Et	U—	Et, c'est pourquoi *étant*
poussière	ÔPhR	race, semence, provenance *d'elle*
en	—AL	auprès *d'elle*
tu retourneras.	EÇhOUB.	tu seras étant vieux, tu retourneras et reposeras.

Si l'on tient au sens littéral convenu, si l'on ne veut voir dans tout ce récit qu'un fait historique, le mot LÈM ne peut être traduit *du pain*. Il faut le prendre pour *de la nourriture* en général; mais cette nouvelle interprétation dérange toute l'économie de la traduction; car on peut trouver de la nourriture sans tant de peine et sans qu'il en coûte de la sueur. Il faut donc revenir au mot *pain;* mais ici encore, grande difficulté : le mot *pain* ne pouvait pas être compris par Adam et Ève. Dieu lui-même n'aurait pu le leur faire comprendre, à moins d'un miracle; je sais bien que les miracles ne coûtent guère, qu'ils sont le *Deus ex machina* du sens littéral, et le moyen de se tirer d'embarras; mais il faut trouver des

gens qui les acceptent comme argument démonstratif, et de nos jours cela est assez difficile. Le précepte : *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit* est plus en faveur qu'il ne le fut jamais.

Restons donc dans la voie que le sens intime nous a tracée et ne l'abandonnons pas lorsqu'il continue de se révéler à nos yeux.

Ce verset contient la rectification de ce qui se trouve énoncé dans la seconde partie du précédent. Après avoir dit à l'être adamique laboureur, tu te nourriras de l'herbe des champs, faisant par ces paroles allusion au symbole dont l'individu auquel ce discours s'adresse est affublé, JÉOVÉ, c'est-à-dire le chef de l'initiation qui représente JÉOVÉ, revient sur ce qu'il a fait dire, pour l'approprier aux habitudes de l'homme des villes, ou appartenant à une classe plus élevée que celle de l'homme des champs. Il ne s'agit plus de brouter l'herbe en maturité, ou fromentacée, mais d'en travailler les produits, d'en pétrir la farine, d'en faire de la pâte et de la cuire ; il s'agit de l'office du boulanger ou panetier, office de premier ordre en ce temps-là.

Le texte s'explique en quatre mots, et ce sont ces quatre mots qu'on traduit *tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*. Cette condamnation, cette proscription, à laquelle le texte ne permet pas de supposer des exceptions, n'est réelle cependant que relativement à ceux qui mangent du pain et qui le pétrissent eux-mêmes, ou qui travaillent péniblement la terre pour en obtenir des semences alimentaires. Mais est-ce bien, d'après ce qu'on voit et ce qu'on a toujours vu, la condition absolue du genre humaine ? N'y a-t-il pas au contraire un bon nombre d'hommes qui vivent sans rien faire et qui vivent du travail des autres ? à qui le pain qu'ils mangent ne coûte aucune sueur ? On dira, c'est par une distinction providentielle, et nous rentrerons de nouveau dans la voie des

miracles; mais que fera-t-on de la justice divine? Cette distinction est-elle fondée sur le mérite moral, sur la supériorité morale des individus, sur les hautes, les admirables vertus de ceux ainsi rachettés de la sentence prononcée contre tous les hommes? Quelqu'un osera-t-il l'affirmer!...... Le sens de cette portion du verset, tel qu'on nous l'explique, n'est donc pas celui que Moïse exprimait; ce sens est faux : il est surtout en contradiction avec les préjugés antiques, chez un peuple où l'agriculteur formait une classe subordonnée, et où le pasteur, l'homme riche en bétail dominait, était le chef de la famille; il y a donc pour ces quatre mots un autre sens à trouver.

Or, le premier mot ZOE, ZOT, est dit-on ici le nom de *la sueur* produite par une action, par un travail quelconque. Ce mot qui tient à ZO, TzO, ZOO, ZOZO, ZIO, ZYO, peint *le mouvement, la vacillation, la commotion alternativement produite, imprimée;* une sorte *de tremblement, de mutation, de balancement, de pression, de vexation* qui convient à l'idée qu'on se fait de l'action d'un homme qui pétrit, qui s'occupe de ce qui peut donner à manger, ZOZ; et cela nous suffit pour rétablir le sens réel de ce mot.

Le troisième mot nous est bien connu, c'est ACL, dans le sens ordinaire de *manger*. Le quatrième répond à notre mot *pain*.

Reste donc le second mot, qui est APh, au pluriel ou au duel APhIM et APhI. Il signifie *le nez*, et par cette signification *la colère, l'indignation;* puis encore *la face, le visage* et enfin *le front*. Il est assez difficile d'associer ces significations AU PLURIEL, avec les trois autres mots; mais quand il s'agit du sens littéral, le nombre dans les mots compte pour ce qu'on veut; *une feuille* c'est *des feuilles, des fronts* ce sont *un front*.

Cependant ce mot APh a encore une autre signification

qui se retrouve : 1° dans le verbe APh-E, c'est celle de *faire cuire* et DE FAIRE CUIRE DU PAIN ; 2° dans le substantif APh-E, UN BOULANGER, UN PANETIER. Si cette signification semble contrarier le caractère élevé du texte, rappelons-nous qu'un des grands officiers de Pharaon, auxquels Joseph expliqua des songes, était *un panetier, un boulanger;* et qu'il était le chef, SR, des panetiers, des boulangers, E-APhIM, de Pharaon.

Dans notre verset il s'agit de pain, il s'agit de pain fabriqué pour être la nourriture de l'homme; pourquoi donc APhIC ne signifierait-il pas *tes panetiers*, *ceux qui pétriront, qui cuiront ton pain,* plutôt que tes faces, tes visages, tes fronts? car il n'y a pas APhC, *ta face*, *ton visage, ton front.*

La traduction rationnelle est donc de rigueur, et nous rendrons ces quatre mots par cette phrase :

TU MANGERAS LE PAIN QUE PÉTRIRONT TES PANETIERS jusqu'au temps de ton repos auprès de la terre adamique.

Je comprends que cela dérange bien des thèmes de consolation ou de résignation; mais qu'y faire. N'en existe-t-il pas d'autres? Les peuples qui n'ont point connu cette allégorie étaient-ils moins résignés au travail? et l'homme sera-t-il moins laborieux, prendra-t-il moins de soin pour pourvoir à son existence et à celle des êtres qui lui sont chers, parce qu'il n'y aura plus dans la Genèse ces mots contre lesquels il se révolte si souvent, *tu mangeras ton pain à la sueur de ton front?* Il n'aura plus du moins à reprocher à Dieu la rigueur, l'injustice de cet arrêt, ni la faveur qui en rachette tant de gens indignes ; et ce que Moïse avait présenté comme une miséricorde, une grace, un bienfait de la providence, ne sera plus considéré comme une condamnation qui poursuit l'homme dès avant sa naissance.

L'existence de l'ordre social exigeait une distinction,

à raison de la classe pauvre ou agricole, et de la classe aisée ou habitante des villes. Le personnage auquel le discours s'adresse en ce moment, n'est plus l'homme couvert par le symbole de l'agriculteur, c'est l'homme d'un rang supérieur, c'est celui qui a des panetiers à ses ordres et pour premiers officiers, c'est un grand, et comme un Pharaon.

Les mots qui suivent, sans s'expliquer sur cette intention, s'y rattachent d'une manière assez évidente; car ils font allusion à la manière d'ensevelir les morts d'un rang élevé, en les déposant dans des catacombes, sur le sol adamique, près des individus de leur race; en hébreu, près de la poussière, de la semence de leur père. La traduction voulue, *car tu es poussière et tu retourneras en poussière,* se rapporte à des usages modernes; elle est fausse pour un peuple chez qui l'on embaumait les morts, ce qui prolongeait leur existence matérielle et la maintenait dans un état auquel le mot *poussière* ne peut convenir.

20.

Et	U—	Et
appela	—IQRA	nomma, lut
l'homme	EADM	cet être adamique
le nom	ÇhM	le signe, le symbole, le nom symbolique
de la femme sienne	AÇhTOU	de la femme sienne, du feu féminin et générant de lui
ÈVE	ÈOVÉ[43]	la devineresse, la révé-

[43] Cette signification est forcée par le motif qui a déterminé la création de la femme. LOU OZR CNGDOU, ch. 2, v. 18, 20. — Par son action, EOVA NTNE LI. Ci-dessus v. 12. ÈOVE de ÈIE est une

		lation, la révélatrice celle qui explique, indique les choses, qui instruit en révélant les choses cachées.
parce que	CI	Parce que
elle	EOVA	elle
fut	EITE	a été
la mère	AM [44]	la voie, le moyen
de tout	CL	de toute
être vivant.	ÈI.	vie, de tout être vivant.

forme exceptionnelle sans raison, et les Rabbins ou *Bar-Cepha Syrus in libro de Paradiso* ont raison de le faire venir de ÉOVE *nunciavit, indicavit, ostendit, demonstravit.*

Ce nom d'Ève, participe de la signification EOVI, EOVIA, *serpent* le même que NEÇh.

[44] *Viarum mater, medium viæ.*

Ici le sens moral du drame cosmogonique nous est donné par le choix singulier du nom du feu féminin et générateur de l'homme. Le mot Ève se rapporte à l'idée de *serpent* et à celles de *révélation*, d'*explication*. *Quod nunciaverit ac indicaverit fructum vetitum conjugi Adamo.*

Par la création de la femme, Moïse avait donc aussi l'intention de symboliser celle du sexe féminin en général, et de faire allusion par l'influence du *serpent* sur elle, puisqu'il associe mentalement l'idée de l'une et de l'autre, à *l'inclination, au penchant* naturel de ce sexe *à séduire, à éprouver* et *à subjuguer la raison.*

On conçoit donc pourquoi Moïse, en décrivant la création de la femme, a circonstancié celle du sexe et l'entraînement de l'homme vers ce sexe. Avant cette création,

avant que l'homme éprouve le mouvement extatique qui le fait autre, il est considéré comme un être androgyne.

La seconde partie du verset explique le choix du mot ÈOVE, ÈVE. Le sens qu'elle présente est que la génération, la procréation n'a eu lieu dans tous les êtres, que par la voie indiquée par la femme; que par le sexe féminin, que lorsque les sexes se sont connus et ont été distingués. Mais le sens moral et politique de ce drame cosmogonique, sens combiné avec l'initiation, était que l'homme manque facilement à ses devoirs et à ses obligations sociales, par son adhésion trop facile aux conseils, aux instructions de sa femme (*parce que tu as obéi, tu as prêté l'ouïe à la voix de ta femme.*)[1] De là cette conséquence tout-à-fait dans l'esprit des législateurs asiatiques, conséquence dont les pères ont tant abusé pour déclamer contre le sexe et le dégrader dans l'esprit de l'homme, et pour établir que la femme est une mauvaise conseillère, que sa condition dans l'ordre social doit être la sujétion, la subordination absolue et l'incapacité politique. « L'être suprême, disent les lois des Gentoux, a » créé la femme pour que l'homme puisse habiter avec » elle, et qu'il naisse des enfants de cette union;—mais » un homme doit le jour et la nuit contenir tellement sa » femme dans la soumission, qu'elle ne puisse rien faire » de sa propre volonté. »

Le serpent qui parle à Ève, qui ne s'adresse *qu'à elle*, est donc la figure symbolique de la tentation, de l'épreuve continuelle à laquelle *la curiosité, le désir de savoir, le goût de la divulgation* et l'ambition même exposent la femme.

Quant à l'explication, selon le sens vulgaire, elle est fort embarrassante. Les objections que se font MM. G. et F.

[1] Voy. v. 17, 18.

sur le changement du nom de la femme, sur la signification et l'explication que le texte en donne sont justes ; mais la réponse qu'ils croient y faire contraste singulièrement avec l'esprit de ce verset et de tout ce qui précède. Sur quelles notions préliminaires, sur quelles expérimentations sensibles Adam aurait-il pu élever cette phrase que ces messieurs lui prêtent, et que selon eux il dut adresser à Ève pour la consoler ? « **Tu deviens par-là la mère de tout ce qui vivra**, ou **tu deviens par-là dispensatrice de la vie de tous les hommes à venir** (ÈIE vivifiante), **ce qui te donne quelque ressemblance avec Dieu.** » — La consolation est assurément très-bien tournée et digne de la galanterie française ; mais nous sommes en Asie, vieux de plus de trois mille ans, et les femmes y sont à peu près esclaves. En vérité, si nos raisons pour admettre le sens intime du texte de la Genèse étaient de cette force et de cette nature, nous y renoncerions, persuadés qu'elles seraient peu faites pour satisfaire l'esprit et pour le convaincre.

21.

Et	U—	Or,
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
fit	—IÔÇh	fit disposer, fit établir
pour Adam	LADM	pour l'être adamique
et pour la femme de lui	ULAÇhTOU	et pour la femme de lui
de peau	ÒOUR[45]	un ange gardien, un esprit de surveillance et

45 OOUR, OYR, OIR, *vigil, angelus perpetuò vigilans, vigil angelus.*

		d'encouragement, un encouragement réciproque
des tuniques	CTNOUT[46]	conforme à l'action de pleurer, selon l'action de consoler, d'offrir des gages de consolation
et il les en couvrit.	UILBÇhM[47]	et il en enveloppa, il en orna, il en couvrit eux.

[46] De TNE, gage de consolation, parole consolante. TNOUT, infinitif, conjugaison Piel, ajoutant au verbe l'*action de faire faire et de faire avec soin.*

[47] Couvrir, envelopper, c'est protéger, Dieu couvre de ses ailes; le MLAC, l'OYR, l'ange qui veille couvre de ses ailes.

Le sens littéral, le sens convenu est ici tellement ridicule, tellement injurieux pour la Divinité, qu'il est impossible de l'admettre, si bien disposé que l'on soit à faire le sacrifice de son bon sens et de la raison humaine. Il est en contradiction manifeste avec l'intention générale que le dogme même prête au récit, puisqu'il résulte de cette interprétation littérale que la mort est entrée dans le monde, non par un homme, comme dit saint Paul, mais par Dieu lui-même! et que même la mort, la mort violente et par conséquent injuste dans cette circonstance, a eu lieu dans le Paradis et par le fait de l'Eternel! Je ne crains pas de le dire, le sens littéral est ici une impiété, et son expression un blasphème.

En effet, les peaux dont auraient été faites les tuniques dont on parle, auraient appartenu à quelque animal du Paradis; or, qui aurait fait périr cet animal? Ce ne pourrait être que Dieu. Pourquoi tel animal plutôt que tel autre, puisque tous sont innocents? Par caprice ou par hasard. Et qui aura écorché la malheureuse bête, qui

aura préparé sa peau? Ce sera Dieu. Beau travail pour celui qui vient de créer le monde et la vie ! Qui en aura fait des tuniques, des tabliers, des chemises? Ici le texte répond : c'est Dieu. En vérité, ne voilà-t-il pas un admirable dénouement à l'œuvre des six jours ! ! !

Ce sens est tellement absurde, que selon R. Simon, page 18, il faut interpréter les mots *Dieu fit, etc.*, par Dieu fit faire, Dieu commanda à Adam et Eve de faire des habillements de peaux ; mais le sens n'en est pas moins inconvenant, car il faut que Dieu enseigne à Adam et Eve comment on tue ou écorche un pauvre animal, et comment on prépare sa peau pour en faire un vêtement.

Le sens littéral est révoltant, il y a donc un autre sens. Recourons au sens intime.

Dans ce sens intime Dieu est ce qu'il est, c'est-à-dire bon, toujours bon, toujours miséricordieux. Il est touché du repentir, de l'abattement de l'être adamique et de celui de la compagne qu'il lui a donnée ; il s'intéresse à leur position ; et il fait renaître, il réveille en eux le courage, en plaçant près d'eux, pour les couvrir, pour les protéger, un esprit qui veille, un ange gardien, *un égrégore*. Ce sens inaperçu peut vous étonner, mais il ne vous révoltera pas, mais il n'abaissera pas dans votre pensée l'idée que vous devez avoir de la grandeur et de la bonté divine. On vous dira peut-être que ce sens n'est pas du siècle de Moïse, qu'il se ressent de la captivité, demandez qu'on vous le prouve, exigez des preuves aussi claires que le jour avant de vous rendre, avant de revenir aux fonctions de boucher que l'on prête à Dieu, et aux tuniques de peau qu'on lui fait inventer [1].

[1] Une figure fera mieux sentir ce qu'il y a de repoussant dans l'interprétation convenue du texte. Voyez le cinquième bas-relief historique tiré de la cathédrale de Bazas, à la fin de ce volume ; l'artiste y a représenté le Chérubin d'Eden rayonnant de lumière, parce qu'il ne pouvait pas reproduire la flamme d'une épée qui tourne.

Cet ange qui pleure avec le malheur, qui rassure le repentir et qui le console, est pour l'initié un gage de l'avenir; c'est le bon génie qui soutenait Socrate, c'est l'ange qui présente la coupe d'amertume, le calice d'immortalité au moment de la passion, au moment où nous devons quitter la vie. En effet, LE BUT DES MYSTÈRES, au rapport de Plutarque, de Cicéron et des anciens en général ÉTAIT DE FORTIFIER LA PIÉTÉ, ET DE DONNER DES CONSOLATIONS PROPRES A FAIRE SUPPORTER LES MISÈRES DE CETTE VIE PAR L'ESPOIR D'UNE VIE A VENIR TOUTE DE FÉLICITÉ ET DE BONHEUR. Le dogme de l'immortalité de l'âme était le grand secret des mystères les plus anciens; les prêtres égyptiens furent les premiers qui le firent connaître, mais ils ne le révélaient qu'aux initiés parfaits; c'est pour cela que Moïse, initié à ces mystères, a gardé le silence le plus absolu sur cette immortalité. La divulgation de ce dogme paraissait dangereuse; on craignait qu'il rendît insouciant de la vie présente, qu'il favorisât la paresse en jetant l'homme dans la vie contemplative, et qu'il nuisît à la prospérité de la société humaine. Nos idées diffèrent du tout au tout, et aujourd'hui nous regarderions comme le plus grand des malheurs, comme un immense danger de supprimer ce dogme.

Mais il ne faut pas toujours juger ce qui a été par ce qui est.—La doctrine de Socrate, enseignant que la mort n'est pas un mal, et qu'elle est au contraire un passage à une vie plus heureuse, ne nous semble pas pouvoir offrir de dangers, ou nous ne comprenons pas qu'elle en ait offert; et cependant il y eut des philosophes qui faisaient des démonstrations si vives et si fortes dans leurs leçons du bonheur de la vie à venir, que la plupart de leurs disciples se faisaient mourir eux-mêmes pour courir au-devant de ce bonheur. Ptolémée Philadelphe défendit à Hégesias de Cyrène, de parler de cette doctrine

dans son école, de peur qu'elle ne dépeuplât ses états; les poètes de la cour de ce prince, entrant dans ses vues, comme cela n'est que trop ordinaire, n'oublièrent rien pour décrier ce dogme et ceux qui s'en laissaient prévenir. Ce fut cette pernicieuse complaisance qui produisit tout ce que nous lisons encore dans Callimaque contre l'immortalité de l'âme, et surtout la célèbre épigramme que Cicéron prétend avoir été écrite contre Cléombrotus d'Ambracie, mais qui certainement est aussi écrite contre Platon. En voici le sens : « Cléombrotus d'Ambracie, après avoir fait » ses adieux au soleil, se précipita du haut d'une tour » dans les enfers : ce n'est pas qu'il eût rien fait (dans le » grec *qu'il eût rien vu*) qui fut digne de la mort; il » n'avait fait que lire le seul traité de Platon, de l'im- » mortalité de l'âme. »[1]

Les cabalistes, révoltés par le sens littéral de ce verset, ont expliqué le vêtement que Dieu donne à Adam et à Eve par le corps matériel que ces deux personnages reçurent de lui alors. Suivant eux, l'homme avant sa chute était un être pur et immatériel, par conséquent *nu*, et tenant de la nature des anges, des substances spirituelles, des Eons; admis, je le répète encore, par saint Paul, deuxième épitre aux Ephésiens, verset 2, et reçus par tous les pères de l'église. Le verset suivant va nous révéler obscurément leur existence. Il résulte de ces opinions anciennes que, symboliquement, l'âme était figurée par la *nudité*. De là cette expression de Senèque : DIEU EST NU. De là les statues des Dieux nues chez les Grecs. Nous avons expliqué la signification symbolique attachée dans la langue hébraïque à la nudité.

[1] Voy. Dacier, Bibliothèque des anciens philosophes, tom. 4, pag. 332.

22.

Et	U—	Alors
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
dit.	—IAMR.	fit dire.
Voici	EN	Voici
l'homme	EADM	cet être adamique
a été, est,	EIE	a été, est devenu
comme un	CAÈD	comme une
de nous	MMNOU	partie provenant de nous, fait partie de nous
sachant	LDÔT	pour l'action de connaître, de deviner, quant à la science
le bien	ThOUB	bonne
et le mal.	URÔ [48].	et mauvaise.
Et maintenant	UÔTE	Mais, le temps est
de peur que	PhN	*que* ne pas (ce n'est pas le temps)
il envoie, il tende	IÇhLÈ	*où* il enverra, il étendra
la main de lui	IDOU [49]	la force, la puissance de lui
et prenne	ULQÈ	et il prendra, il amènera à lui, il acquerra
aussi	GM	aussi
de l'arbre	MÔTz	quelque chose de la substance ligneuse, de la table de la science, de la doctrine

[48] Quant à la science du doute.

[49] L'homme est devenu semblable aux Dieux, aux ALEIM, et les Aléim sont des FORCES.

de vie	EÈIIM[50]	de la vie double, continue, de félicité et de santé
et mange.	UACL[51].	et en fera une alimentation, il la divulguera, il la fera connaître à tous.

Et vive	UÈI	Alors qu'il vivra, qu'il jouira de la vie heureuse, de santé et de félicité
à toujours.	LÔLM[52].	selon l'état d'un homme adulte, qui est toujours jeune et ne tend à aucune fin.

[50] Du dogme de l'immortalité.

[51] On tenait ce dogme caché au vulgaire.

[52] Connaître le dogme de la vie future et de l'immortalité de l'âme, c'est jouir déjà de cette immortalité. Ce bonheur était réservé pour les initiés. Il n'était pas permis de le rendre vulgaire; et c'est à cela que se rapporte le sens intime du texte.

Cet être adamique est devenu une portion de nous-même, fait partie de nous. L'expression du texte rendue dans toute sa force se rapporte plus évidemment que partout ailleurs au système égyptien, duquel il résultait que Dieu, principe actif de la nature, était un Dieu composé de plusieurs Dieux. Nous avons déjà dit qu'Orphée, que les prêtres égyptiens avaient initié, professait la même doctrine.

Alors qu'il vivra dans un état de jeunesse sans fin. Cet état est celui des Aléim, des Melacim, des Eons, des substances divines. Il est impossible de traduire dans ce verset le mot L-OLM par *in seculum,* si l'on cherche un

sens compréhensible ; si malgré cela on veut maintenir le sens de la Vulgate, qu'il nous soit permis d'en demander au texte hébreu un que nous puissions comprendre. *Modum quem intendimus teneamus, adjuvante illo qui nos petere, quærere et pulsare adhortatur.*

Or, le mot OLM désigne *l'existence jeune, l'état adulte et voisin de l'enfance; l'état pur, innocent et virginal* de cet âge; *la vie heureuse et cachée.* Ce mot vient certainement de OL, OLL, puisque transcrit OVIL, il signifie un *enfant.* Mais OL désigne aussi un être élevé, un être supérieur, un être tenant de la nature divine, une substance spirituelle[1].

Ainsi, dans le sens littéral apparent, la vie que JÉOVÉ refuse en ce moment, c'est-à-dire dans ce monde, à l'être adamique, est celle des substances qui tiennent de la divinité; l'homme est créé pour un but, pour une fin; il faut qu'il y arrive. Lui accorder de suite l'existence des Aléim, c'est renoncer au but de la création. Ce but, quel est-il? Voilà la grande, l'insoluble question.

23.

Et	U—	Alors
l'Eternel	JÉOVÉ	le LUI, l'Adoni, le maître
Dieu	ALÉIM	de CEUX-CI, des Dieux
envoya lui	—IÇhLÈEOU[53]	fit faire ShiLÈ, envoyé, apôtre lui; l'envoya
du jardin	MGN	hors du bois sacré, du jardin *de palmiers*
d'Heden	ÔDN	de la synagogue, de la synagorie,

[53] ShLIE, ShiLYE, *nuncius, legatus, apostolus.*

[1] Voyez la note 16, pag. 256 t. 1.

pour cultiver	LÔBD[54]	pour l'action de servir, de cultiver
	AT	la substance individualisée
la terre.	EADME[55].	de la terre adamique.

De laquelle	AÇhR[56]	Lequel *envoyé*
il avait été pris	LQÈ	a reçu, avait reçu, recherché et acquis l'instruction, la doctrine
de là.	MÇhM[57].	provenant de ce lieu.

[54] *De cultiver* moralement. Voyez chap. 2, 5.

[55] Pour OPhR EADME, *la poussière, la semence, la race provenant de la terre adamique, l'espèce humaine.*
C'est la mission de tout initié hors du temple.

[56] Lequel ShiLOE, ShiLIÈ, *lequel envoyé.*

[57] Sa doctrine était celle enseignée dans ce lieu.

« *Tu diras aux enfants d'Israël, les Dieux de vos pères n'ont fait SiLÈ vers vous*[1]. »

La mission à laquelle le texte fait allusion, se rapporte évidemment à celle que les législateurs anciens remplissaient auprès des peuples, et à celle dont Moïse fut chargé.

Les Sabaïtes prétendaient qu'Adam n'était pas le premier homme, mais un prophète, un envoyé de la lune (de l'ISIS céleste, fondatrice des mystères), pour établir son culte, et qu'il avait composé des livres sur l'agriculture. On vient de voir que le personnage qui joue le rôle d'Adam porte le symbole du laboureur.

[1] Exode, chap. 3, vers. 15.

24.

Et il mit dehors	UIGRÇh[58]	Et il fit faire envoyé, il fit faire passer de l'intérieur à l'extérieur, il fit chef de mission, étranger et voyageur sur la terre,
.	AT	l'individualité
l'homme.	EADM.	de cet être adamique.

Et il plaça	UIÇbÇN	Et il fit rester, il fit séjourner
à l'Orient	MQDM	à la partie orientale
du jardin	LGN	relativement au jardin
d'Héden	ODN[59]	de la synagogue, du lieu où se font les assemblées religieuses
.	AT	la substance
des chérubins.	ECRBIM[60].	de figures, de statues.

Et	UAT	Et la substance, ce qui constitue

[58] GRCh. Ce mot a une valeur qui n'est pas bien comprise; il est composé de GR, *être étranger quelque part*, et de RCh, *avoir permission, pouvoir, autorisation de commander*. Voy. ch. 2, v. 17. Moïse appela son fils GRCh-M, et les lexicographes remarquent que ce nom fut choisi pour faire allusion à la position de Moïse; or, Moïse ne considérait pas sa mission comme honteuse et déshonorante; ce n'était donc pas en commémoration de ce qu'il avait été ignominieusement chassé, renvoyé, si vous voulez d'Egyte, mais parce qu'il était devenu le chef d'une mission et voyageur sur la terre étrangère.

[59] Moïse effectua sa mission à l'orient de l'Egypte.

[60] Symbolisant *des nuées épaisses*, des fantômes qui interdisent la vue et qui défendent l'entrée du saint des saints *aux profanes*. Le mot hébreu désigne *ces nuées*. Des nuées interdisaient l'entrée du tabernacle. (Exode, 40, 33, 16, 10, etc.)

la lance	LETh	le prestige
d'une épée	EÈRB	d'un désert, d'une solitude, d'un lieu dévasté,
tournoyante.	EMTEPhCT[61].	changé d'aspect, renversé, détruit.
Pour garder	LÇhMR	Pour garantir, pour fermer comme par une haie
	AT	ce qui constitue, ce qui fait
le chemin	DRC[62]	la voie, la route
de l'arbre	OTz	de la table scientifique et d'enseignement, de la science, de la doctrine
de vie.	EÈIIM[63].	de la vie double, de la vie sous le rapport de la santé et de la félicité illimitée.

61 Nous avons vu en commençant ce chapitre que *les épreuves* pour l'initiation étaient sensées faites dans *un désert*. (Voy. v. 1.)

62 *Paradisi via est in tribulationibus*, dit Hugues de St.-Cher.

63 De l'immortalité de l'âme.

J'ai fait remarquer le rapport qui existe entre les figures symboliques, les chérubins du paradis terrestre et les figures qui gardent l'entrée des temples égyptiens[1].

Quant au sens littéral adopté, il est comme partout un anachronisme et une absurdité; que signifie *la flamme ou la lance d'une épée qui tourne*, à moins que ce ne soit un effet théâtral. A part cette circonstance, comment peut-il être question *de lance, d'épée, de glaive* dans

[1] Voy. pag. 190.

le paradis, lorsqu'il n'y a encore au monde qu'un seul homme et sa femme. Et n'est-il pas évident que dans ce sens littéral même, tel que nous le trouvons, Moïse fait allusion à un désert servant de barrière, et qui anéantit la trace de tout chemin. Cette interprétation est évidemment la seule bonne, et elle est confirmée par les usages de la haute antiquité; car on établissait les limites ou frontières d'un empire, par d'immenses déserts ou pays dévastés à cette intention.

Quant au sens moral, on pourrait dire que ce désert, que cet espace inconnu qui sépare la vie présente de la vie future, c'est *la mort*, MOT, dont le sens littéral semblait menacer l'initié, et que l'initiation considère comme *la mission*, MOS, qui déplace l'homme, qui change sa manière d'être, qui le fait passer d'un lieu à un autre, de la vie mortelle à la vie sans fin.

Le chapitre suivant nous offre une allégorie indépendante en quelque sorte des deux précédentes.

Dans le premier récit, on a vu le mot ALÉIM, pour désigner la puissance, la force divine.

Dans le second, les mots JÉOVÉ ALEIM, *le chef suprême, le maître qui préside et commande ces forces.*

Dans le troisième, on ne trouvera que le nom de JÉOVÉ.

Ces trois manières de désigner Dieu ou la puissance de Dieu, indiquent des habitudes de locutions différentes, des époques différentes et par conséquent des rédacteurs différents.

LA GENÈSE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SENS VULGAIRE.	TEXTE.	SENS INTIME.
	1.	
Et l'homme connut	UEADM IDO	Lorsque l'être adamique eut connu, eut acquis la science,
	AT	la substantialisée, produite en être
EVE	ÈOVÉ[1]	révélatrice, révélation, explication des choses,
la femme de lui	AÇhTOU	feu féminin générant de lui, sa femme;
et elle conçut	UTER[2]	alors elle conçut,

[1] Le sens des choses énigmatiques ou dites en paraboles (AÈOVIT' AÈION, *explicatio ænigmatum*).

[2] Ce mot est ici plus dans le sens métaphorique que dans le sens propre, la signification du mot QIN, et l'explication qui le suit en est la preuve. QIN n'est pas énoncé ici comme *fils*, comme *enfant* enfanté par Eve, mais comme qualificatif d'une classe d'individus vouée au travail, acquérant par le travail ce qui constitue la puissance, ce qui assimile au chef suprême, au seigneur et maître, à JÉOVE, ou plutôt à Adoni, car le mot JEOVE est un anachronisme dû aux copistes.

Le nom du premier né de Protogonos et de EON, selon Sanchoniathon, est GEN-os, la racine primitive QIN, GIN, GEN, GUN, etc., marque *la procréation, la production*; en chinois, GIN, elle désigne aussi *l'homme*.

et elle engendra	UTLD	et elle produisit
	AT	l'individualisé
Caïn.	QIN.	être laborieux, industrieux, produisant et acquérant par son travail.
Et elle dit	UTAMR	Et elle dit
j'ai acquis	QNITI	j'ai acquis en propriété, j'ai produit par travail et industrie,
un homme	AIÇh	le feu masculin et généré, l'homme
avec	AT	substance individualisée
l'Eternel	JÉOVÉ[3].	de LUI, l'Adoni, le maître; de celui qui domine et qui commande à tous les autres.

[3] « *Mater Eva Messiam promissum esse, læta omnibus lætis autumabat. Quia enim promissioni seminis, haud dubiè hunc* illud semen *esse existimabat.* » C'est ainsi qu'on explique théologiquement ce qui est inexplicable dans le sens littéral.

Ce chapitre s'élève, comme je l'ai dit et démontré, sur le canon symbolique développé dans le cinquième. Il n'est qu'une addition allégoriquement conçue, et loin de répandre une nouvelle lumière sur le sujet de ce cinquième chapitre, il ne ferait que l'obscurcir et l'embarrasser, si l'on tenait à les expliquer l'un par l'autre. Ces deux documents appartiennent à des époques différentes; le dernier, quel que soit le sens intime que nous y trouverons, ne doit pas modifier le sens intime du premier.

L'auteur change le système si spécieusement conçu par les premiers initiateurs, sur la marche progressive de la

civilisation. Il semble avoir établi en principe que l'homme est naturellement méchant, et qu'il n'aime pas son semblable, car il le fait débuter par un meurtre.

Comme les noms de Seth et d'Enos ne lui offraient aucun rapport de signification avec le drame qu'il avait en vue, il déplace ces noms, qui dans le cinquième chapitre, suivent immédiatement celui d'Adam, et il les porte à la fin du récit, où ils se trouvent n'avoir aucune liaison à ce qui les précède ; de sorte que ces noms le forcent de supprimer celui de Noë. Dans le reste des générations il suit à peu près le canon primitif. Il change l'orthographe de quelques noms et déplace ceux de MELLAL et ÈNOUC, mettant ÈNOUC à la place de MELLAL.

Dans ce récit, le nom d'Ève, ÈOVÉ, désigne la révélation, l'indication fournie par l'esprit, par la raison de l'homme, relativement à l'état social, c'est-à-dire à la vie industrielle et active des uns, spécifiés par le nom de QIN ou Caïn, et à la vie sans industrie et inactive des autres, spécifiés par le nom d'EBL ou Abel.

Cette déclaration, cette indication, explication ou révélation, est individualisée sous le nom général du feu féminin et générateur, AÇhE, que Dieu a créé pour être l'*aide forte et surveillante*, OZR, et l'*indicatrice qui éclaire*, NGD, l'homme, feu masculin et généré, AÇh, AIÇh.

C'est, en effet, cette aide, cette compagne, *principe d'excitation*, EPhOM, qui éclaire par l'observation, qui conçoit par la pensée et qui génère par le labeur ; du labeur provient la fertilité de la terre, de la fertilité de la terre la richesse, et de la richesse l'individualité du LUI, du maître, de celui qui commande à toute vie sans industrie ou sans intelligence active.

La narration ayant déplacé les noms de Seth et Ænos, individualités symboliques de la fondation de la société et de la misère des premiers hommes, l'auteur fait naître le désir d'avoir, le sentiment de la domination dans l'homme encore seul sur la terre, avant toute idée de la société humaine, ce qui ne se peut. Les copistes ont vraisemblablement changé l'ordre primitif des noms de Caïn et d'Abel; car partout et dans tous les temps l'homme a été chasseur et berger avant d'être agriculteur.

Quant à la phrase étymologique par laquelle ce verset est terminé, elle a toujours embarrassé les traducteurs; l'interprétation littérale et forcée par le sens vulgaire est qu'*Ève a engendré un homme qui est JÉOVÉ*, ou qu'*elle l'a engendré avec JÉOVÉ*, ce qui est insoutenable. Si le premier né d'Ève était Abel, le sens littéral de cette phrase n'aurait rien d'embarrassant pour le dogme, et la naissance, la vie et la mort d'Abel, offriraient un sens allégorique dont l'application serait facile et complète. Richard Simon et tous les critiques de bonne foi, se plaignent du désordre qui règne dans les premiers chapitres de la Genèse; il se peut donc que dans le principe, la naissance d'Abel ait été placée avant celle de Caïn; il est du moins très-remarquable que cet ordre soit celui indiqué par le verset suivant, seconde partie, et que dans le reste du récit, Abel jouisse de la faveur attachée au droit d'aînesse. Revenons aux difficultés qui résultent du mot Jéové.

Le sens intime les fait disparaître : dans le système antique, le feu seul génère; selon Moïse *le feu* est *la force visible* de JÉOVÉ. Jéové crée le monde par les Aléim, et les Aléim sont les substances ignées du ciel; leur nom signifie LA FORCE OU LES FORCES, et le nom du FEU, AÇh, signifie LA FORCE. Selon les Egyptiens le feu est *Phtha*,

qui grave, sculpte le monde, comme son nom même l'indique ; Phtha est Ephaïstos, *le feu artiste,* le Vulcain des Latins. Phtha est figuré quelque fois par un *serpent,* parce que les serpents désignaient aussi les astres, et un des noms du serpent est le nom même d'ÈOVÉ, d'Ève, si ressemblant à celui de J-ÉOVÉ.

Ainsi,

L'homme généré, et marié, est *le feu masculin*......... AÇh et AIÇh
La femme, être générant, est *le feu féminin*.......... AÇhE

Le feu est la substance de Jéové, en qui se trouvent les deux sexes ; la femme en générant l'homme, feu masculin, produit donc la substance même de JÉOVÉ.

Dans tout ce chapitre, le mot ALÉIM est supprimé ; il ne reparaît qu'accidentellement au verset 25, et il y a imitation en cela du chapitre 5. J'en ai déjà fait la remarque.

Le nom de QIN, écrit QINN dans le cinquième chapitre, peint le *désir d'avoir, de produire, de générer ; le travail, l'industrie ; l'acquisition*, *la possession.* Il marque *l'émulation, le zèle, l'envie*, *la jalousie* et *la colère.* On doit avoir observé que dans les narrations allégoriques les faits sont ordinairement imaginés de manière à pouvoir s'adapter au développement des significations du mot (presque toujours un nom propre), qui en est l'explication ou la clef.

Il y a oppositition évidente et calculée entre le nom de QIN et celui d'EBL que nous trouverons au verset suivant.

QIN ou Caïn est l'homme actif, industrieux, cultivant la terre, devenant riche par son travail, prévalant sur EBL, jouissant d'une longue existence et laissant après lui une postérité nombreuse.

EBL ou Abel est l'homme faible, né pour le néant, sans intelligence, *res vana et vilis ;* ne travaillant point

pour assurer son existence et par conséquent vivant peu ; disparaissant comme une vapeur légère, comme un météore, et ne laissant rien après lui, pas même de postérité.

Dans la dénomination symbolique des fleuves du paradis terrestre, le nom du premier fleuve se rapporte par le sens intime et l'ensemble du texte à l'AGRICULTURE ; elle y est représentée comme la première, la plus ancienne profession de l'homme ; celle qui produit la richesse, l'or et la pierre de renom, la pierre *angulaire,* symbole de la puissance. On voit que l'esprit de ce nouveau récit se rapporte à la même idée.

On considère Abel comme un personnage religieux, voué au culte ; les uns l'ont fait prêtre avec ou sans femme, les autres lui ont fait avoir, avec son frère, une dispute sur la religion ; et même son nom signifie une *idole.* Le seul acte connu de sa vie est UN SACRIFICE DE SANG, UN HOLOCAUSTE. Or, le nom du second fleuve du paradis se rapportant à la seconde profession de l'homme, indique aussi LE CULTE, LA PRIÈRE ET LE FEU DES HOLOCAUSTES : il est ensuite très-singulier que le mot E-BL ou A-BL, une *idole,* soit le nom même de l'idole qui fut connue à Babylone sous le nom de BL, BeL, et celui de tous les Baalins de l'écriture ou du moins la racine du mot BOL ; y aurait-il là une indication de l'époque à laquelle appartient l'invention du drame de Caïn et Abel ?

Continuons ce rapprochement, pour n'y pas revenir, quand le texte des versets suivants nous en fournira l'occasion.

La troisième production adamique, selon l'auteur de ce chapitre, est ÈNOCh, et ce mot, qui nous est connu, signifie DÉDIER, CONSACRER, INITIER, INSTRUIRE, ENSEIGNER. Nous avons vu que le troisième fleuve du paradis

se rapporte AU SCRIBE, A L'INITIATEUR HIÉROGRAPHE; A CELUI QUI INSTRUIT PAR UN LANGAGE A DOUBLE SENS, GRAVÉ, SCULPTÉ SUR LES MONUMENTS. Or, je le demande, comment se fait-il que le nom du troisième être généré soit un nom déplacé du rang qu'il avait dans le premier récit, et que ce déplacement le fasse concorder avec ce qui est relatif à ce prétendu fleuve. Cet accord n'explique-t-il pas la cause du renversement d'ordre qui se trouve dans ce chapitre, pour les générations MELLAD, IRD et ÈNOCh qui y sont ainsi ÈNOCh, IRD et MELLAL?

Enfin le quatrième être généré est ici IRD, que l'auteur écrit OIRD; ces mots signifient LE DOMINATEUR DE LA VILLE, *celui qui en est le chef et qui règne;* le nom du quatrième fleuve nous indique en effet la souveraineté, la domination, LE PHARAONNAT, concordant comme toujours avec le nombre quatre. On conviendra que cet accord est fort extraordinaire, et s'il faut encore l'attribuer au hasard, je le repète, le hasard n'est plus une divinité aussi aveugle qu'on le dit.

Le genre humain, selon le narrateur et ses maîtres, a donc passé par ces quatre degrés progressifs, pour arriver à l'organisation de la société humaine; ou plutôt, et c'est réellement la pensée de l'auteur,

Le genre humain est partagé en quatre classes d'individus, dont la position dépend du degré ou de la nature de leur intelligence :

1° *L'agriculture;* la vie de l'homme cultivateur : — LE TRAVAIL;

2° *Le culte public;* la vie de l'homme oiseux : — LA CONTEMPLATION.

3° *La science écrite;* la puissance morale allégorisée : — LE SAVOIR;

4° *La royauté;* la puissance physique et administrative : — LE POUVOIR.

2.

Et elle ajouta	UTSPh[4]	Et elle ajouta, elle continua
selon l'action d'engendrer	LLDT	selon le produire, selon l'action de généser; en générant
	AT	l'individualité
le frère de lui	AÈIOU[5]	proche, fraternelle, affinité humaine et sociale de lui
	AT	l'individualité
Abel.	EBL[6]	de l'être n'ayant qu'une existence vaine et qui s'évanouit comme une vapeur, de l'être faible.
Et était	UIEI.	Et fut

[4] La naissance d'Abel suit immédiatement celle de Caïn, comme s'il n'y avait aucun autre intervalle entre la naissance de chacun d'eux que l'intervalle entre celle de deux jumeaux. C'est ce qui fit dire à Calvin que Caïn et Abel l'étaient. Et certainement Calvin était mieux fondé à soutenir cette opinion que ceux qui l'ont traité de *rêveur*. Les accouchements de ce genre sont encore une chose tout-à-fait commune en Egypte, et Columelle dit que les femmes égyptiennes donnaient communément deux jumeaux.

[5] La racine AE et AÈ peint le désir qui porte vers une chose, l'affinité qui fait d'un être en dehors de nous un objet de prédilection, un frère, un ami, un parent, un allié, un associé, notre prochain en un mot.

[6] De l'être timoré dont la crainte *dévotieuse* tend à l'idolâtrie, au culte de Bel.

Abel,	EBL	l'être de néant, l'être vanité et sans force, dont l'existence s'évanouit comme un météore, passe d'un lieu à un autre
pasteur	RÔE	pasteur, errant çà et là, passant d'un lieu à un autre, faisant paître et se repaissant lui-même,
de troupeau.	TzAN.	d'un troupeau *de brebis et de chèvres.*

Et Caïn	UQIN	Mais l'homme laborieux, acquérant par son labeur, l'homme d'émulation, irascible et industrieux
était	EIE	fut
cultivant	ÔBD	servant, honorant d'un culte, cultivant
la terre.	ADME[7]	la terre rouge, la terre produisant sous l'influence de la pensée et du travail.

7 Sous l'influence d'un culte raisonné. C'est la mission de l'être adamique, éclairé par l'initiation, après la sortie du temple et du bois sacré. (Voyez le chap. 3, vers. 23.)

Il semble que pour les juifs anciens la signification du mot *Abel* ait été dépendante de la manière de l'écrire. Les Septante le transcrivent par A,ABEL ; Fl. Josèphe le suppose venu d'ABL, puisqu'il lui fait signifier *être en deuil* et *pleurer ;* dans plusieurs auteurs, on trouve éga-

lement le nom d'Abel, en hébreu, par A[1]. C'est un exemple frappant des changements que les mots du texte hébraïque ont subi sous le rapport de l'orthographe, et par l'orthographe, sous celui de leur signification primitive. Quant au nom d'Abel, il n'y avait donc de radical positif dans ce mot que BL ou BeL, qui désigne une idole célèbre chez les Babyloniens[2].

La rencontre de ce mot BeL, et la signification du mot E-BL, qui est particulière aux *idoles*, fait découvrir dans l'auteur de ce récit, ou dans son dernier rédacteur, un souvenir de la Chaldée, et fixe l'existence de cet auteur vers l'époque de la captivité.

Le nom des Abélonites, Abélins ou Abéloïtes, secte fort ancienne, est formé sur le nom d'Abel, écrit par la lettre A.

Les actions de l'homme ont pour mobile primitif le désir de posséder; mais l'homme est naturellement porté à la paresse, et lorsqu'il peut avoir sans culture, sans labeur, par usurpation, il devient usurpateur; les noms de Caïn et d'ABel sont élevés sur cette idée : — QIN signifie *acquérir, devenir riche par son travail*, et BL signifie *acquérir en imposant une redevance*, *en engloutissant*, *en dévorant*, *en usurpant le pouvoir*, *en se constituant seigneur et maître*, et *Dieu* même.

C'est ainsi qu'à côté de la classe laborieuse, à côté de la race Caïnite, s'élève une autre race, celle des Abélins ou Aboulins, race d'*hommes riches*, *puissants*, *et dont l'autorité tient de celle des rois*. — Cette race se trouve en opposition avec la première, puisqu'elle acquiert sans produire, sans industrie agricole, et c'est par cela même

[1] Voyez Bochard Phaleg, pag. 351.

[2] Daniel, chap. 14, 2, Isaïe, chap. 46, 1.

que son nom BL signifie DÉVORER, ENGLOUTIR, DÉTRUIRE, AMENER LE TROUBLE, LA DISETTE et LA RUINE.

Cette race, je suis bien fâché de le dire, mais je dois le dire, est celle d'Abel; c'est celle des hommes *pasteurs*; et le nom de sa qualité, ROÉ, peint toutes les conséquences funestes de cette manière d'être particulière à quelques hommes. Ce nom signifie aussi *gouverner, régner, conduire*. Les anciens rois se nommaient *pasteurs* des peuples, Ph-RO, PhaROÉ, Pharaons; mais ce nom du pasteur, ROÉ, dérivait de RO, LE MAL, et de ROÉ, LE MALHEUR, LA MÉCHANCETÉ, LA CORRUPTION; L'ACTION D'AFFLIGER, DE BRISER, DE DÉTRUIRE.

Les abélins, les pasteurs ne cultivant pas, épuisent, ainsi que leurs troupeaux, le sol sur lequel ils se trouvent, et sont forcés de changer incessament de lieu. Ces hommes contemplatifs et paresseux, vivent, non du produit d'un travail quelconque, mais du lait et de la chair de leur brebis; ils échappent ainsi à la malédiction que Dieu est dit avoir prononcée contre tous les hommes, et pour eux la terre n'est point AROURE; elle n'est ni maudite, ni partagée; ils se l'approprient toute entière; le pain qu'ils mangent n'est pas arrosé de leurs sueurs, mais de celle de leurs panetiers.

Il résulte de cet état de chose, que cette race s'établit au-dessus de l'autre, qu'elle lui devient supérieure en richesse. Or, c'est par elle que l'idée de propriété s'est développée dans l'esprit de l'homme; car c'est contre elle, contre son envahissement continuel et destructeur qu'il a fallu établir la propriété territoriale, la division des terres, c'est-à-dire l'empêchement par la force, l'opposition violente de l'agriculteur contre les envahissements nouveaux et l'usurpation progressive du pasteur. De là, la haine entre les deux professions et la guerre de Caïn

contre Abel, guerre dans laquelle Abel doit nécessairement succomber, puisqu'on ne pourrait, sans supposer la destruction du monde, anéantir le travail, l'industrie et l'agriculture.

La race *abélinne* acquérant ainsi le pouvoir et la richesse, il semble qu'une sorte de distinction, de grace, de disposition providentielle, la réserve et la rachète de la peine infligée à l'agriculteur, à l'homme *caïnite*. De cette opinion fort ancienne naîtra la préférence qui lui est accordée dans cette allégorie, puisque l'ordre actuel du texte ne nous permet pas de l'établir sur le droit d'aînesse.

Les significations désastreuses attachées au mot hébreu qui désigne le *pasteur,* indiquent l'origine égyptienne, mystérieuse et sacerdotale de ce mot ROÉ, que nous avons déjà expliqué en traduisant l'épisode relatif à la Tour de Babel; on voit qu'il a été composé dans le secret des temples pour être opposé au mot vulgaire TzO, TzO—Tz, *pasteur,* formé de TzOÉ, *chercher, errer çà et là.* On sait combien l'Egypte eut à souffrir des peuples pasteurs, et pour n'en citer qu'un exemple, voici ce que Manethon rapportait des pasteurs phéniciens: « Sous le règne de Timaüs, l'un de nos rois, Dieu irrité contre » nous, permit que lorsqu'il ne paraissait point y avoir » sujet d'appréhender, une grande armée d'un peuple, » qui n'avait nulle réputation, vint du côté de l'Orient, se » rendit, sans peine, maître de tout ce pays; tua une » partie de nos princes, mit les autres à la chaîne; » brûla nos villes, ruina nos temples et traita si cruelle» ment nos habitants qu'il en fit mourir plusieurs; ré» duisit les femmes et les enfants en servitude, et établit » pour roi un de sa nation, nommé Salatis.... On les » nommait tous *Hycsos,* c'est-à-dire rois-pasteurs; car

» *Hyc*, en langue sainte, signifie roi; et *Sos*, en langue » vulgaire, signifie *pasteur*. Quelques-uns disent qu'ils » étaient Arabes. »

Ce sont ces pasteurs phéniciens qui introduisirent en Egypte l'usage barbare des sacrifices humains, pratiqués à Elethyia, sur des hommes qu'on appelait *Typhoniens*, usage que les Egyptiens, selon Jablonski, abolirent aussitôt après l'expulsion de ces étrangers, par Thémosis, plusieurs siècles avant Moïse. « Loin de sacrifier des hommes, dit Hérodote, les Egyptiens osaient à peine sacrifier les animaux; et le nombre de ceux qu'il leur était permis d'immoler, était très-borné. »

3.

Et	U—	Et
des jours	IMIM[8]	l'ensemble des jours, l'année
il arriva	—IEI	fut
à la fin.	MQTz[9].	à l'été, à la moisson.
Et	U—	Et

[8] IMIM *denotat annum, circulum dierum.* L—IMIM chaque année. M—IMIM IMIME, d'année en année, etc.

[9] QITz, QTz *l'été, les fruits mûrs de l'été; couper, couper très-court, moissonner,* QTzIR *la moisson,* de QTz qui désigne *le bled mûr, couper l'extrémité, le bout. Lier, serrer, mettre en bouquet, en faisceau; grains; ensacher; sac.*

La composition de ce mot est justifiée par les monuments. Dans les bas-reliefs des grottes d'Elethya, les moissonneurs sont représentés coupant sans se baisser le bled avec des faucilles, et ils le *coupent près de l'épi.* Ces épis sont ensuite ramassés par des femmes et des enfants qui les mettent dans des poches à bretelles. Cette manière de moissonner explique le mot de Ruth à sa belle mère, *je ramasserai* PARMI, OU DANS LES ÉPIS, BÇhBLIM, *après celui envers lequel j'aurai trouvé grace.*

Caïn	QIN	l'homme de labeur, produisant par son travail et son industrie
Amena	—IBA	amena
du fruit	MPhRI	une portion des fruits
de la terre	EADMÉ	de la terre adamique fertilisée
offrande	MNÈE	offrande, présent, oblation du soir, de la fin du jour
à l'Eternel.	LIÉOVÉ [10].	pour LUI, pour Adoni, le maître suprême.

[10] QIN remplit la mission d'initié qui lui a été donnée par Jéové, chef suprême. Et il offre, il présente à Jéové les premiers fruits de cette mission. (Voyez vers. 23, du chapitre précédent.)

« Lorsque l'agriculteur, dit Plutarque, a employé tous les moyens qui sont en lui pour remédier aux inconvénients de la sécheresse, de la chaleur et du froid, il a recours aux Dieux. »

L'offrande présentée par Caïn, et dont Abel ne s'avise qu'à son exemple et après lui, n'est pas une oblation, faite d'inspiration, à une époque quelconque de l'année. C'est un acte de reconnaissance inspiré par l'abondance et la maturité des biens de la terre à l'époque de la moisson. Cette interprétation qu'on a fort mal à propos négligée, donne un motif déterminé à l'action de Caïn ; mais elle nous ramène à des temps fort postérieurs à celui où Caïn est supposé vivre.

Il s'agit évidemment de l'offrande des moissons, ou *des prémices de la moisson*, RACHIT QTzIR. Nous sommes *aux jours de la moisson*, au mois de Nissan, IMI QTzIR, le texte le dit expressément, UIEI, *et on*

fut IMIM *aux jours* M-QTz *des blés mûrs, de la moisson*. Non seulement le mois de l'année est déterminé par cette rédaction, mais même le jour et l'époque de la journée, et c'est le soir du 15 Nissan, ou Abib, par ce que nous expliquons un texte de Moïse ; nous pouvons désigner jusqu'à la nature de l'offrande, elle consiste en *une gerbe d'épis d'orge*. Les prémices de la récolte du froment n'étaient pas offertes en fruits, c'étaient quelques pains et de la farine. Enfin par le mot MNÈ, on voit que l'offrande de Caïn à lieu le soir, à la fin du jour, et tous les doutes sont levés. Or, voici ce qui se passait pour cette offrande ; je copie le texte de Dom Calmet, article moisson, de son dictionnaire :

« Dans la Palestine, la moisson des orges se commençait immédiatement après la fête de Pâques, le lendemain de cette fête, ou plutôt le soir du 15 de Nissan, auquel commençait le 16 du même mois, qui était jour ouvrable ; la maison du jugement envoyait hors de Jérusalem des hommes pour cueillir la gerbe des nouveaux orges, pour sacrifier au Seigneur les prémices des moissons. Les villes voisines s'assemblaient au lieu où l'on devait cueillir cette gerbe, pour être témoins de la cérémonie. *Lorsque la nuit commençait les envoyés demandaient trois fois si le soleil était couché*, on leur répondait autant de fois qu'il l'était. Ils demandaient trois fois et on leur accordait de même la permission de moissonner. Trois hommes moissonnaient avec trois faucilles différentes, une gerbe qui faisait la mesure de trois *Sata* de grains. On la mettait dans trois coffres différents, et on l'apportait au temple, où elle était battue, vannée et préparée, pour être offerte au Seigneur le lendemain matin.......... Les prémices de la moisson du froment se présentaient au temple à la Pentecôte ; mais la moisson du froment se faisait auparavant. Les juifs marquent le commencement de

la moisson du froment au 18 du mois de Jiar, qui est le trente-troisième jour après la fête de Pâques. »

Que l'on relise les expressions de ce verset, et l'on ne doutera pas de la relation qui existe entre ce texte et l'usage décrit. Tout cela joint à ce que nous avons dit du nom d'E-BeL, nous place bien en deça d'Adam et d'Ève; mais je pense qu'on a depuis long-temps fait le sacrifice du prétendu sens historique en ce qui les concerne.

Abel appartient à la classe des hommes contemplatifs, classe inactive et dévouée au culte public, je l'ai déjà démontré; il n'est donc pas étonnant que son offrande soit préférée; mais il y a plus que cela, et c'est ce que nous verrons tout-à-l'heure.

La parabole de Caïn et Abel appartient donc au Code sacerdotal israëlite; elle sert de principe, de motif allégué et du genre de ceux dont on entretient de vive voix, mais qu'on n'écrit pas, pour expliquer et maintenir l'usage d'offrir les prémices de toute récolte. La continuation de cet usage importait beaucoup aux prêtres; c'est par lui qu'ils pouvaient vivre dans l'abondance sans la moindre peine; car la nation étant très-nombreuse, le prêtre le plus pauvre paraissait très-riche par l'abondance des biens qui lui arrivaient. (Philon.)

4.

Et Abel	UEBL	Alors l'être de néant, l'être vanité, et sans force active, qui passe d'un lieu à un autre, et s'évanouit comme un météore

amena	EBIA [11]	fit venir, fit amener
lui	EOVA	lui
aussi	GM	aussi, de même
des premiers nés	MBCROUT	des premières nées
des troupeaux siens	TzANOU	du troupeau de lui
et de la graisse d'eux.	UMÈLBEN.	et des graisses, de la graisse d'elles.
Et	U—	Et
l'Eternel	JÉOVÉ	Ce-LUI qui est, Adoni le maître suprême,
regarda	—IÇhO [12]	fit prêter secours; donner aide et salut (fut ISO),
à	AL	vers, à l'égard, au sujet de
Abel	EBL	l'être de néant, dont l'existence est chose vaine de peu de prix et se perd comme celle d'un météore
et à l'offrande de	UAL	et au sujet de

[11] J'engage le lecteur à bien remarquer cette forme Hiphil, IL FIT AMENER, IL FIT VENIR, aucun autre sens n'est possible. Tandis que lorsque l'auteur parle de Caïn, le mot IBA qu'il emploie peut être expliqué IL AMENA LUI-MÊME, et c'est évidemment le sens voulu par l'auteur. — Cette distinction ne signifie-t-elle rien? comment s'accorde-t-elle si bien avec l'explication des noms et du Mythe de Caïn et d'Abel?

[12] Fut ISO, fut JESUS, nous avons vu et expliqué ce mot IÇhO, ISO assez souvent pour le reconnaître ici. — IÇhO dans ce verset est autre que ChOE du verset suivant, il peint l'aide offerte par Jéové à l'être faible, et qui a besoin de protection.

lui.	MNÈTOU [13]	l'offrande vespertinale de lui.

[13] Dans un des bas-reliefs que je viens de citer, on voit aussi une scène de pasteurs. Ils y sont représentés oisifs, échappant à l'ennui par des jeux ou par des querelles, on en voit qui se disposent à égorger de jeunes veaux dont on a, pour plus de facilité, attaché les pieds sous le ventre. Deux pasteurs allument un grand feu pour rôtir la chair de ces animaux. Le contraste entre les deux professions est parfaitement senti et exprimé; d'un côté travail et bon accord, de l'autre oisiveté et querelles.

Le mot ÈLB peut être traduit aussi *du lait;* cependant comme il s'agit de brebis nouvellement nées, le sens ici est évidemment de la graisse ou des graisses; car le mot est au pluriel, bien que le signe en ait été effacé; mais il se rapporte à BCROUT, pluriel féminin.

Il s'agit donc d'un sacrifice proprement dit, et fait avec effusion de sang. Or, il y a là un immense anachronisme si l'on veut s'arrêter au sens littéral reçu. Les sacrifices de ce genre ne furent ordonnés ou en usage qu'après le déluge, puisqu'avant cette époque il est positivement établi que l'homme ne se nourrissait point de la chair des animaux. Le sacrifice offert par Noë au sortir de l'arche, cette horrible boucherie dont on ne calcule pas l'impossibilité, dont MM. G. et F. ont été effrayés, puisque pour la dissimuler ils ont traduit M-CL, *de tous* par *quelques*, est aussi, au moment où le narrateur la suppose, un anachronisme.

L'offrande d'Abel est ce qu'on appelait l'*hostie pour le péché* de l'individu qui la présente. L'hostie pour le péché consistait, comme celle d'Abel, en une brebis ou une chèvre; on en brûlait les graisses, et le reste appartenait aux prêtres. Il y a ceci de bien inexplicable dans tous ces faits, l'offrande de Caïn est celle d'un homme pur, irré-

prochable ; elle est repoussée. Celle d'Abel est l'offrande d'un homme qui veut se racheter d'une faute, c'est celle d'un RO-E ; elle est acceptée avec plaisir. Le mot ICHO, ISO, prouve qu'Abel est coupable.

Il est bien étonnant que les commentateurs, que les investigateurs du sens prophétique n'aient pas remarqué ce mot ISO, qui est le nom même de JÉSUS, *sauveur;* quelle belle allusion, quel puissant moyen de démonstration, de conviction ils ont laissé perdre ! Abel, l'homme pécheur, l'homme faible et vain, se réconcilie avec Dieu, et Dieu envoie ISO, Jésus même, pour l'aider et le sauver. Caïn, homme pur mais reprochable, à cause de l'orgueil que lui inspire le sentiment de sa force et de sa supériorité morale, néglige les formes voulues pour l'oblation, et ISO, Jésus, se détourne de lui et de son offrande ! — Ce n'est pas le seul endroit où le sens prescrit par la Massore ait fait tort au christianisme. L'orgueil inspiré par le sentiment de la force et de la supériorité morale, tenait alors de l'impiété ; car l'homme n'a qu'autant qu'il a reçu, et c'est Jéové qui donne JEOVE NTN. *Théos Edôken*, dit Homère.

5.

Et à	UAL	Mais vers
Caïn	QIN	l'homme laborieux, acquérant par son industrie et son labeur, homme émule, passionné et irascible
et à	UAL	et vers
l'offrande de lui	MNÈTOU	l'offrande vespertinale de lui, son offrande du soir

ne pas	LA	ne pas
il regarda.	ÇhOE	il fit se retourner (il fut Isô), pour regarder avec plaisir
Et fut irrité	UIÈR[14]	Alors fut une inflammation de colère, alors fut fait le feu de la colère,
très-fort	MAD	jusqu'à la mesure, autant que possible
Caïn	LQIN	pour l'homme laborieux, passionné et irascible
et fut abattu	UIPhLOU	et furent abattus, tournés vers la terre
le visage de lui.	PhNIOU.	les faces, les regards de lui.

[14] Ce mot exprime ici une colère concentrée, un ressentiment profond qui se trahit par l'abattement du visage. Caïn a été désappointé d'une manière cruelle. Il n'a rien à se reprocher, du moins il le croit, le premier il remplit un devoir religieux et son offrande est dédaignée.

Ce sens résulte des deux derniers mots du verset.

L'homme de travail et de peine, l'homme ingénieux et qui *crée* (QiNN) par son industrie, est le premier qui fasse à JÉOVÉ l'hommage d'une partie des biens qu'il n'a pu acquérir que par un innocent et pénible labeur ; l'homme inactif et sans courage, possédant par usurpation, sans mérite personnel, plonge ses mains dans le sang des animaux les plus inoffensifs, arrache leur graisse, l'offre à JÉOVÉ, et son oblation est préférée sans autre motif apparent que la richesse de l'offrande! On conçoit l'étonnement de Caïn, ses regards fixés sur la terre, et sa méditation rancuneuse. Ce n'est pas ici une guerre d'indi-

vidu à individu ; c'est le soulèvement de la classe active et laborieuse, contre l'opulence inactive et injustement préférée ; c'est le principe des révolutions sociales, symbolisé dans les individualités allégoriques, nommées Caïn et Abel.

6.

Et	U—	Alors
l'Eternel	JÉOVÉ	ce-LUI qui est, Adoni, le maître suprême
dit	—IAMR	fit dire
à	AL	à
Caïn	QIN	l'homme travailleur, passionné, irascible,
pourquoi	LME	pourquoi
la colère *est-elle*	ÈRE	la colère, le feu de la colère *est-il*
en toi	LC	pour toi, en toi
et pourquoi	ULME	et pourquoi
le visage de toi	PhNIC	les regards de toi
est-il abattu?	NPhLOU.	ont-ils été abattus, tournés vers la terre?

7.

N'*est-ce* pas	ELOVA	Ce—ne pas *serait*, cela ne *serait* pas
si	AM	si
tu as bien fait	TIThIB	tu avais bien fait, tu avais fait convenablement
être élevé, reçu.	ÇhAT [15]	en offrant, dans l'action

[15] De NÇhA, *élever et offrir,* parce qu'on offre en élevant son offrande ; adresser la parole pour prier, pour louer, bénir, etc., parce que les offrandes sont ou une prière, ou une action de grâce.

		d'offrir et de prier en offrant.
Et si	UAM	Mais si,
ne pas	LA	ne pas
tu as bien fait	TIThIB	tu as bien fait, tu as fait convenablement
à la porte	LPhTÈ [16]	selon l'action de couper, de diviser,
le péché	ÈThAT.	le péché, le manquement à la loi *est*, tu as péché, tu as manqué à la loi.
Etant couché?	RBTz	Reste gisant, tiens-toi en repos, calme-toi,
et	U—	parce que, car
le désir de lui	TÇhOUQTOU	la course, l'entraînement de lui, d'Abel, de l'homme faible, de l'être vain et dont l'existence est passagère,
vers toi	—ALIC	*sera* vers toi;
et toi	UATE	mais toi (mais par la substance, l'individualité tienne),

[16] L'obligation de couper, de partager l'offrande, d'en faire deux parts, l'une pour celui qui offre, l'autre pour celui à qui l'on offre, faisait allusion à la peine méritée par celui qui manquait à la foi jurée.

Voyez les explications qui précèdent la traduction du premier chapitre de la Genèse, pag. 6 : de là l'expression CRT BRIT *couper une alliance*, c'est-à-dire partager en deux la victime qui doit être le gage de l'alliance. Ici Moïse emploie ce mot PhTÈ, *partager, diviser*, parce qu'on ne coupe pas une gerbe de blé, on la partage, on la divise. Caïn s'était affranchi de cette obligation, qui lui paraissait inutile ou peut-être peu convenable. Voilà donc son crime. Il y a manquement à la loi, ou insubordination aux formes voulues par la loi religieuse.

tu domineras	TMÇhL	tu auras droit d'enseignement, tu auras domination et puissance
sur lui.	BOU [17].	en lui, sur lui.

[17] On voit, par ce précieux passage, que l'individualité dont Caïn se vengera, n'est qu'une fraction d'une individualité collective, d'une classe de la société, qui frappée dans un de ses membres, n'en existe pas moins, peut se venger, poursuivre le coupable et le contraindre à s'exiler pour éviter la mort. C'est ce qui va avoir lieu.

La pensée des deux derniers mots répond à celle qui termine le premier verset.

Ce verset était resté indéchiffrable jusqu'à ce jour. L'auteur en a calculé la création avec une adresse infinie, afin de couvrir la pensée que renferment les cinq derniers mots. La portée philosophique de ces mots, dans cette circonstance, est effrayante ; leur signification prophétique se vérifie à chaque révolution intestine qui change la forme de la société.

MM. G. et F. traduisent ces cinq mots : « *Le crime est toujours prêt à s'emparer de toi, mais tu peux encore le repousser.* » Il serait bien difficile de faire à chacun de ces mots la part de cette traduction. Il y a plus, ces mots sont ceux du verset 16, chapitre 3. Le sens devrait donc être le même, et là ces messieurs ont traduit :

Des désirs sans bornes te porteront vers ton mari, mais il sera ton maître. Qu'on s'explique, si l'on peut, d'où provient la différence.

Quant au sens vulgaire, il est impossible ; ils suppose des constructions qui n'existaient pas. Il n'y avait alors sur la terre qu'Adam et Ève, Caïn et Abel ; il n'est pas question de leurs femmes et de leurs enfants. La précaution de se fermer suppose la crainte du meurtre. Dira-t-on que cette crainte était inspirée par le voisinage des animaux féroces ? ils étaient herbivores : suppose-t-on le

contraire? alors on admet qu'un tigre, ou même qu'un vil reptile, pouvait en un instant détruire le plus bel ouvrage du créateur, et le forcer à recommencer son œuvre. Cette excuse est donc non-seulement absurde, mais elle est en ce moment une injure faite à la puissance divine.

La rédaction suppose un enseignement antérieur au sacrifice offert par Caïn et Abel; un usage consacré par des statuts sacerdotaux, sur la manière de partager une offrande pour qu'elle soit reçue. Mais cette rédaction laisse entrevoir aussi dans Caïn, l'homme industrieux, actif, inventeur, innovateur, une tendance à changer, à modifier les usages. Il y a même quelque chose de réactionnaire dans la réflexion consolante qui termine la phrase; l'auteur laisse entrevoir les résultats futurs de la civilisation, la puissance du travail et de l'industrie, dominant enfin la puissance sans travail et sans industrie.

8.

Et	U—	Or, et
Caïn	QIN	l'homme de labeur, passionné et irascible
dit, parla	—IAMR	parla, dit, exprima sa pensée
à	AL	à, contre
Abel	EBL	l'homme de néant, vanité individualisée et qui n'a qu'une existence passagère
frère de lui.	AÈIOU[18].	affinité humaine, affinité sociale, de lui.

[18] La transcription samaritaine du texte hébreu ajoute après AÈIOU ces deux mots, NLCE, *sortons*, EChDE, *du champ*.

Éloignons-nous de la toute-puissante et mamelue *Isis* terrestre. Eloignons-nous de la campagne cultivée, de la terre labourée.

N-LCE peut être un changement de rédaction pour LCE, *sors! sors du champ!*

Et ce fut	UIEI	Car *c*'était, or *c*'était,
dans le être eux	BEIOUTM	dans le être eux, lorsqu'ils étaient
aux champs.	BChDE [19].	sous les yeux, en présence de la toute-puissante et mamelue *Isis* terrestre.

Et	U—	Alors
Caïn	QIN	l'homme de travail, industrieux, passionné, irascible
s'éleva	—IQM [20]	s'éleva, se dressa, opposa de la résistance
contre	AL	contre
Abel	EBL	l'homme oiseux, vanité individualisée semblable à une vapeur, à un météore passager,
frère de lui	AÈIOU	affinité sociale de lui
et il tua lui.	UIERGEOU.	et il tua lui.

[19] La préposition B a le sens qu'on lui trouve ici. Gen. 20, 8.— 23. 18.— Exode 3. 31.— Deut. 4. 25.— 2. Rois 4. 15.—

[20] QOUM, signifie *se lever, se lever pour résister; être ferme, stable, persévérer, persister.* Passer de la position humble et couchée où l'on était, au sentiment de la force et de l'hostilité. — Qu'on réfléchisse à la puissance de ce mot, et l'on verra que Caïn est devenu coupable accidentellement et poussé à bout par des prétentions injustes. Qu'on généralise ensuite l'action; qu'on fasse de Caïn et d'Abel des unités collectives, et l'on aura l'image symbolique d'une révolution ou d'une résistance politique.

En se rapprochant du sens littéral reçu, on voit que selon l'auteur, Caïn, blessé du peu de cas qu'on avait fait de son offrande, eut une explication animée avec son frère,

afin d'éloigner, de faire sortir, LCE, de la terre labourée, ChDE, le pasteur, le dévastateur, l'engloutisseur des fruits de la terre, ROE. Abel s'y étant refusé, Caïn, caractère irascible, esprit supérieur, mais colère, opposa aux prétentions de son frère la plus vive résistance et le tua.

9.

Et	U—	Aussitôt
l'Eternel	JÉOVÉ	ce-LUI qui est, l'Adoni, le maître suprême
dit	—IAMR	fit dire, fit exprimer sa pensée
à	AL	contre
Caïn.	QIN.	l'homme de labeur, passionné et irascible.
Où *est*	AI	Où *est*
Abel	EBL	l'homme oiseux, vanité individualisée et météorique, qui ne brille qu'un instant
le frère de toi?	AÈIC.	affinité sociale, fraternelle de toi?
Et il dit	UIAMR	Et il fit réponse,
ne pas	LA	ne pas
j'ai su;	IDÔTI	j'ai eu connaissance, j'ai eu souci
suis-je gardien	EÇhMR.	de la garde, du soin, de la surveillance, de la conservation
du frère de moi	AÈI	de l'affinité sociale et fraternelle de moi,
moi?	ANCI.	moi?

On trouve dans la réponse de Caïn le sentiment de sa fierté révoltée, et quelque chose de l'émotion qui l'a conduit à la vengeance. Une simple observation de JÉOVÉ calme cette émotion et produit le repentir; cette observation est relative aux conséquences du crime. Caïn est envieux, jaloux, irascible, son nom le dit; mais il n'est pas méchant, il n'est pas impie, comme on le suppose, bien que le texte n'en dise rien et laisse entrevoir tout le contraire.

10.

Et il dit	UIAMR	Et il fit dire:
quoi	ME	quelle chose
as-tu fait?	ÔÇhIT.	tu as faite!!
La voix	QOUL	La voix, la voix fulminante, la voix tonnante
du sang	DMI[21]	des sangs, des êtres adamiques homicidés, des similitudes ou ressemblances tuées
du frère tien		
est	AÈIC[22]	de l'affinité sociale fraternelle de toi
criant	TzÔQIM	criantes, fulminantes
vers moi	ALI[23]	*est* vers moi

[21] Par le mot DM, Moïse entend l'*âme*, parce que le sang c'est l'âme, suivant la définition qu'il en donne; NPhÇhOU DMOU, *le sang de* lui est *son âme, son sang est son âme.* Chap. 9, verset 4.

[22] Ainsi Abel, l'être sans production, sans activité, sans industrie, être sans passion, être faible et vanité humaine, être néant, meurt sans postérité.

[23] Cette voix vient vers moi.

de	MN	se départant avec exprobation, hors
la terre.	EADME.	de la terre rouge, couleur de sang; de la terre adamique.

L'homicide est ici présenté comme il devrait l'être toujours aux hommes, c'est-à-dire avec ses conséquences, qui sont l'extinction de toutes les générations qui devaient naître successivement de l'être homicidé. L'esprit de la langue hébraïque, plus philosophique en ce seul mot, DM, que l'esprit de la plupart des philosophes, considère l'homicide comme étant en réalité une succession d'homicides, s'élevant d'âge en âge contre le criminel. En répandant le sang d'un seul homme, on répand celui qu'il aurait transmis aux êtres qui devaient naître de lui : voilà pourquoi DMI est ici au pluriel.

11.

Et maintenant	UÔTE	Et maintenant
maudit	AROUR[24]	maudit, pauvre et malheureux *sera*
tu ***es***	ATE	toi
par, de	MN[25]	te départant avec expropriation, hors
la terre	EADME[26]	de la terre adamique,

[24] AR, ARR peint la sécheresse, l'aridité, la pénurie, la disette, la pauvreté, la faim, significations qui se retrouvent dans M-AR-E.

[25] MN doit participer ici du sens conservé dans l'éthiopien MNN, *rejectus, reprobatus*.

[26] ADME, *terra quæ colitur*. Le sens est évident. Caïn, forcé de s'expatrier, d'abandonner la terre qu'il cultivait, va se trouver pauvre et exposé à toutes les horreurs de la faim, sur une terre aride et sans culture.

		du lieu, du champ cultivé
laquelle	AÇhR	qui
a ouvert	PhTzTE	a ouvert
.	AT	ce qui constitue, ce qui est
la bouche d'elle	PhIE	la bouche d'elle
pour recevoir	LQÈT	en recevant, pour recevoir
.	AT	la substance, ce qui est
le sang	DMI [27]	les sangs, les âmes, les ressemblances tuées, les descendants, la postérité éteinte
du frère tien	AÈIC	de l'affinité sociale fraternelle de toi
de la main de toi.	MIDC.	de la main de toi.

[27] Suivant la doctrine égyptienne, établie dans des vues d'humanité, l'âme de l'homme allait animer pendant trois mille ans les corps de différents animaux avant de revenir dans un corps humain, ou, suivant Platon, de rentrer dans la nature des Dieux. Ce système explique le NPhÇh EIE, employé par Moïse, pour désigner l'âme de l'homme et celle des bêtes, p. 58; l'alliance de Dieu avec les animaux en même temps qu'avec l'homme, p. 60. La défense de boire le sang des animaux, parce qu'il est leur âme, défense que suit immédiatement celle de répandre le sang de l'homme, et à laquelle elle se rattache. (Genèse 9, 4.)

12.

C'est pourquoi	CI	C'est pourquoi
tu cultiveras	TÔBD	tu serviras, tu rendras un culte à, tu cultiveras
.	AT	la substance

la terre.	EADME[28].	de la terre adamique, de la terre cultivée.
Ne pas	LA	Ne pas
elle ajoutera	TSPh[29]	tu feras réitérer, tu *la* feras continuer régulièrement
le donner	TT	d'ajouter, d'accumuler
sa puissance	CÈE	la puissance, la force, la faculté, la richesse d'elle
à toi.	LC.	pour toi.
Tu seras	TEIE	Tu seras
errant	NÒ	errant, inquiet, agité,
et fugitif	UND	et changeant de lieu, fugitif et souffrant
sur la terre.	BARTz[30]	sur la terre blanche, disetteuse, tufière et maudite.

[28] Il y a dans cette phrase, et par le sens philosophique des mots qui la composent, une allusion, qui peut n'être pas volontaire, au culte que l'agriculteur rend à SDA, ShDE ou ÇhDE, à ISIS terrestre; souvenez-vous aussi qu'il a été dit que le culte de l'homme était nécessaire à la fertilité de la terre, chap. 2, v. 5.

[29] Seconde personne masculine de ISPh, conjug. Hiphil, exprimant l'action *de faire faire*. Caïn étant banni d'ADME, la terre cultivée et fertile, va se trouver errant sur ARTz, la terre tufière et stérile. Le culte qu'il rendra à la terre à cause de sa fertilité, sera donc contrarié par un principe de stérilité inhérent à Artz, et il ne pourra la forcer de continuer régulièrement à l'enrichir de ses dons.

[30] Remarquez le changement subit du mot qui désigne la terre. Ce n'est plus Adamé, la terre-rouge, répondant au génie de l'homme; c'est Artz, c'est la terre blanche, maudite, disetteuse, parcimonieuse, arourée, soumise à des partages voulus pour marquer la propriété territoriale, et sillonnée par le labour.

Par le sens du mot OBD, le travail de l'agriculteur est considéré comme le culte que l'homme rend à la terre dont il est l'esclave ou le serviteur. Il y a dans ce verset une allusion à l'inégalité des produits de la terre selon sa nature, selon les temps et les lieux. Dans cette partie du texte, le mot TSPh, que la version ordinaire rend par la troisième personne du féminin singulier, doit être tourné par la seconde masculine. Ce qui caractérise l'homme individualisé dans Caïn, c'est le désir de posséder, d'accroître ses biens et sa richesse. Réduit à l'impuissance de satisfaire entièrement ce désir, il devient soucieux, inquiet de l'avenir, et ne se fixe nulle part.

13.

Et	U—	Et
Caïn	QIN	l'homme de labeur, industrieux, passionné et irascible
dit	—IAMR	répondit
à	AL	à
l'Eternel	JÉOVÉ	ce-LUI qui est l'Adoni, le chef suprême,
l'iniquité mienne	ÔOUNI[31]	l'iniquité, la peine, la misère de moi
grande est	GDOUL	est bien grande, est trop grande

[31] Ce mot doit être pris dans le sens de misère, de peine physique et morale; la suite le prouve. Caïn se plaint d'être renvoyé de la terre cultivée, et d'être banni sur la terre inculte et naturellement aride; il ne sera plus sous les regards protecteurs de Jéové, car cette terre est maudite; et alors ceux qui recherchent sa vie pourront le tuer, sans devoir vengeance de ce meurtre.

pour être portée.	MNÇhOUA.	pour être supportée.

14.

Voici	EN	Voici
aujourd'hui	EIOUM	ce-jour, aujourd'hui
tu as chassé	GRÇhT	tu as fait jeter dehors, tu as fait bannir
moi	ATI[32]	la substance, l'individualité mienne
de	MÔL	de dessus, hors de
la surface	PhNI[33]	l'étendue, la surface
de la terre.	EADME.	de la terre rouge, de la terre adamique et cultivée (par moi, que j'habitais.)
Et de la face tienne	UMPhNIC	Et hors des faces tiennes, hors de tes regards.
je me cacherai.	ASTR[34].	je serai caché, je serai voilé.
Et je serai	UEIITI	Ainsi, je serai
errant	NÔ	errant, inquiet, agité
et fugitif	UND	et changeant de lieu
sur la terre.	BARTz.	sur la terre blanche,

[32] Le mot AT prend ici le sens d'espèce, de classe ; il devient générique, et désigne les provenances, les êtres provenant de l'être dont on parle.

[33] PhN, un angle, un coin, une partie. PhNI, les quatre angles, tous les coins, toutes les parties, la surface entière.

[34] Je serai caché à tes yeux, je ne serai plus sous tes yeux protecteurs ; n'oubliez pas que si les ALEIM sont *la rigueur du jugement*, JEOVE est *la protection* et *la miséricorde*.

		maudite et encore inculte.
Et il arrivera	UEIE	Or, cela sera, il arrivera
tout	CL	tout, quiconque
trouvant moi	MTzAI	trouvant moi
tuera moi.	IERGNI.	tuera moi.

L'opposition, la distinction qui existe entre la terre adamique et la terre-blanche ou maudite est ici bien établie, et la traduction, pour offrir un sens raisonnable, doit présenter cette distinction. Car si Caïn est banni, chassé, exilé, comme on voudra, de dessus l'étendue de la terre, où ira-t-il? Il sera errant sur la terre, dira-t-on; mais aller et venir sur la terre, ce n'est pas être mis hors de la surface (M-OL PhNI) de la terre.

La signification intime du mot ADME se montre donc ici; on comprend qu'il désigne dans cette circonstance plus que la terre cultivée, et qu'il indique *la terre servie par un culte*, une terre sainte, un lieu de saintes pensées, comme le sol occupé par le temple, la terre sanctifiée par la présence des temples, ou protégée par le culte et les regards des Dieux. Dans une terre ainsi consacrée, l'homme voit Dieu sans dangers; sur *Artz*, au contraire, sur la terre sans culture ou qui n'est servie par aucun culte, il ne peut le voir sans mourir; et c'est pour cela qu'il se cache, qu'il se voile lorsqu'il se croit en présence de Dieu.

15.

Et	U—	Mais
l'Eternel	JÉOVÉ	ce-LUI qui est le chef suprême

dit	—IAMR	fit dire
à lui	LOU	à lui
à cause de cela.	LCN.	pas ainsi, *il sera.*

Tout	CL	Tout *homme*
tuant	ERG	tuant
Caïn	QIN	l'homme de labeur, industrieux, qui produit par son travail
le vengera	IQM[35]	il sera fait vengeant *ce meurtre ;* il en devra vengeance
sept fois.	ÇhBÔTIM[36]	sept fois, sur sept générations, sur sept êtres générés.

Or,	U—	Alors
l'Eternel	JÉOVÉ	ce-LUI qui est le chef suprême
posa	—IÇhM	fit mettre, poser, faire désigner
un signe	AOUT[37]	un signe, un symbole
sur Caïn	LQIN	pour l'homme de labeur pour l'homme qui produit par son travail et son industrie
pour ne pas	LBLTI	pour ne pas

[35] Au verset 24, ce mot se rapporte à QIN.

[36] *Septima generatione vindicabitur.* Les anciens Hébreux l'expliquaient ainsi, comme le dit Paul Fagius. Mais par générations ils entendaient *êtres générés appartenant à la même race.*

Jéové, le miséricordieux, se déclare ainsi le soutien dans le malheur, même de l'homme coupable et d'une classe subordonnée. Il est impossible de n'être pas frappé de cette constante bonté, qui le place si fort au-dessus des ALEIM !

[37] Chez nous ce signe est le costume différent.

tout	CL	tout *homme*
trouvant lui	MTzAOU	rencontrant, trouvant lui
frapper	ECOUT	faire frapper, faire tuer
lui.	ATOU[38]	la substance, l'individualité de lui, sa provenance.

[38] Sa famille, sa race, sortie de lui ou de laquelle il est sorti. Etudiez la racine AT, *venit, tulit, cætus, adduxit, uxor, provenit, fœticavit,* etc.

Quiconque tuera Caïn sera puni sept fois; dans l'impossibilité de comprendre cette punition, on a dit que le mot ChBOTIM était un superlatif. Le sens intime lève toutes les difficultés. La vengeance due pour la vie de l'homme de labeur et pour ses provenances adamiques, sera poursuivie sur son meurtrier et sur six de ses provenances, en dédommagement des générations éteintes avec lui, par celui qui l'aura tué. C'est le droit du sang, appelé droit de Goël.

Dans les mystères de Samothrace, on donnait aux initiés la représentation de la mort du plus jeune des Cabires, massacré par ses deux frères. Les meurtriers bannis s'enfuyaient en Etrurie, en emportant le symbole physique des générations de leur frère, éteintes par leur crime.

Dans la représentation cosmogonique actuelle, il est probable que l'homme de labeur, que l'agriculteur, revêtait ici le signe symbolique de la caste à laquelle il allait appartenir par l'ordre de Jéové. Tout en reconnaissant le droit de Goël, Jéové en adoucit la rigueur par le signe dont il marque le meurtrier; et la défense de poursuivre la vengeance du sang sur lui ou sur les êtres provenant de lui, est rendue publique et visible à tous par ce signe.

L'auteur couvre d'un caractère sacré, la désignation ou l'érection des villes de refuge, telles que Moïse les avait conçues, ou établies d'après un usage précédent.

16.

Et	U—	Et
Caïn	QIN	l'homme travailleur, acquérant par son travail, l'homme industrieux
sortit	—ITzA	fut fait sortir, fut fait se produire hors
de la présence	MLPhNI	départi quant à la face, quant aux regards
de l'Eternel.	JÉOVÉ.	de ce-LUI qui est, le chef suprême.
Et il s'arrêta, habita	UIÇhB	Et il s'assit, il fut fait habitant, il fut fait demeurant comme étranger
dans la terre	BARTz	sur la terre blanche, maudite, disetteuse, non encore cultivée,
de Nod.	NOUD.	du bannissement, de l'exil,
Au-devant	QDMT[39]	Au-devant
d'Heden.	ODN	du lieu de l'assemblée religieuse, (en PRO-FANE.)

39 QDMT-*pro* ODN-*fano* (en profane.)

Ces mots ont encore un autre sens choisi par l'auteur, c'est *depuis le principe des temps jusqu'à présentement.* Mais le premier, voulu par ce qui précède, couvre celui-ci.

Le sens donné au mot ODN, dans l'histoire allégorique d'Adam et d'Ève, se justifie ici. L'homme chassé, banni pour cause de meurtre, de la terre sainte et consacrée par la présence des temples, s'établit, en attendant sa purification au-devant de ce lieu même, PRO-FANO, QDMT ODN. Devenu *profane*, il ne voit plus Dieu, et pour lui la terre sur laquelle il s'arrête est maudite.

La classe des artisans, la classe du peuple, est séparée de celle des prêtres; elle constitue la partie *profane* de la société. C'est pour cela que les révélations qui lui sont faites sont appelées une profanation.— Le peuple priait en dehors du temple, *pro-fano*. Il ne pouvait offrir par lui-même ses dons à Jéové, il fallait qu'ils fussent présentés par la classe sacerdotale. Nous sommes encore aujourd'hui ce que le crime allégorique de Caïn nous a faits, nous ne pouvons plus offrir et invoquer par nous-mêmes. Il faut régulièrement le concours, l'intermédiaire du prêtre.

Que NOD, NOUD ou NAID, comme ont prononcé les Septante, ressemble au nom d'une ville ancienne de l'Arabie, située à l'Orient de la Nubie, cela ne prouve rien contre le sens intime. De semblables rapports sont toujours recherchés dans les allégories auxquelles on veut donner un sens historique littéral, et quant à ce sens, il est ici question d'une terre d'exil, d'un lieu de refuge pour le meurtrier, à l'orient d'Eden, comme plus tard il sera question de villes de refuge ou d'exil assignées par Moïse, *vers le lever du soleil*, ou du côté de l'orient, pour y servir d'asile, de sauve-garde aux meurtriers involontaires, ou qu'une fatalité semblait avoir poussés au crime. (Voyez nombres 34, 15 et suivants. — Deutéronome 19, 2 et suivants.)

17.

Et	U—	Quand, lorsque
Caïn	QIN	l'homme travailleur et industrieux, produisant et acquérant par son travail
connut	—IDÔ	eût connu, eût appris, eût remarqué, eût acquis la science
	AT	substantialisée, produite en être
la femme de lui	AÇhTOU	ardeur, féminine et générante, femme de lui,
et elle conçut	UTER	alors elle conçut
et mit au monde	UTLD [40]	et elle produisit
	AT	l'individualité, ce qui constitue
Hénoc.	ÈNOUC [41].	l'initiation, l'initiateur, l'enseignement religieux, la sainte doctrine professée ou reçue, le pardon du meurtre.

Et il fut	UIEI	Ainsi, il fut
bâtissant	BNE	bâtissant, élevant, érigeant,

[40] Il faut se souvenir que le mot ILD,LDT,TLDT, expliqué chap. 5, v. 1, se rapporte aussi aux événements politiques, aux choses qui se sont passées, qui sont arrivées.

[41] La signification du mot ENOUC se rapporte au crime de Caïn. Il est composé de EN, *le pardon, la miséricorde*, et NC, *le meurtre, l'assassinat.*

une ville.	ÔIR[42].	un lieu d'observation et de surveillance pendant la nuit, un observatoire (une mansion astronomique).
Et il appela	UIQRA	Et on lut, on appela
le nom	ÇhM	le signe astronomique, le symbole céleste, le nom
de la ville	EÔIR	du lieu d'observations nocturnes, de l'observatoire, de la mansion astronomique,
comme le nom	CÇhM	comme signe pris du Ciel, comme le symbole, le nom
du fils de lui	BNOU[43]	de la procréation, de l'institution de lui
Hénoch.	ÈNOUC[44].	initiation, lieu de l'initiation, de l'enseignement religieux, de la sainte doctrine.

[42] *Fuit ædificans arcem.* La science astronomique fut le principe des sciences, de la science religieuse, de l'initiation, parce que les astres étaient les mansions des Dieux.

[43] Souvenez-vous de BNE, que vous venez de voir.

[44] De l'enseignement puisé dans la connaissance des signes du ciel, le lieu où la sainte doctrine est enseignée et reçue.

Il y a entre les allégories d'Adam et de Caïn un rapport final très-singulier, très-significatif, et que le lecteur doit apercevoir maintenant.

D'abord, la première partie de ce verset est la même, à l'exception des noms propres, que la première partie du premier verset relatif à Adam. Comparez :

dans le premier verset :		dans le verset actuel :	
UADM	Adam.	UQIN	Caïn.
IDO		IDO	
AT		AT	
ÉOVE	Ève.	..... le nom est perdu.	
AÇhTOU		AChTOU	
UTER		UTER	
UTLD		UTLD	
AT		AT	
QIN	Caïn.	ÈNOUC	Ènoch.

Adam est renvoyé du temple, il est éloigné de la présence de Jéové pour une simple désobéissance, pour une simple indiscrétion produite par une ardeur prématurée de savoir les choses, et de raisonner ses opinions ; mais il n'est pas *profane,* le texte divise les mots qui auraient pu amener cette qualification, et de plus des figures symboliques, des chérubins l'empêchent de stationner comme tel au devant d'Eden, MQDM ODN.

Caïn est renvoyé de la terre sanctifiée par le temple ; il est éloigné de la présence de Jéové pour un meurtre : le meurtre, même involontaire, faisait interdire l'entrée du temple. Caïn est *profane* dans toute la rigueur du mot, et il habite comme tel, PRO-FANO, devant Eden, QDMT ODN, hors de l'assemblée religieuse.

Adam, envoyé sur la terre *adamique,* sur la terre sainte, avec mission de la servir, de la sanctifier par un culte, de la cultiver, génère selon le besoin de sa position, et donne l'être au travail, à l'industrie, qui procure le savoir, l'avoir et la richesse, mais qui produit aussi, avec l'émulation exagérée, la passion, l'envie et la colère, c'est *Caïn.*

Caïn, envoyé sur la terre *Blanche* et maudite, sans aucune mission, car il est souillé par le sang, génère selon le besoin de sa position et de l'état profane où il se trouve; il a besoin de la grâce, de la miséricorde, du pardon de son crime, et il donne l'être à ÈN — LE PARDON, LA MISÉRICORDE, LA GRACE — NoC, DU MEURTRE, DU CRIME, DU PÉCHÉ ; mais ÈN-NoC, ÈNOCh, c'est l'*initiation* qui absout, c'est le frein moral, c'est l'*enseignement religieux,* c'est la sainte doctrine qui lave le péché; ce sont les observations astronomiques, sans lesquelles à cette époque on ne concevait pas la religion.

L'homme laborieux ayant été dépossédé de la terre adamique, et relégué dans la classe profane, la classe sacerdotale se constitue, elle fonde l'initiation, se réserve l'étude des sciences, et érige les monuments qui en sont dépositaires, ainsi que de la sainte doctrine. On voit donc ici l'origine des deux principales classes de la société; il reste à constituer le pouvoir suprême, c'est ce que l'auteur va expliquer.

Il me semble que tout cela est évident.

Le nom *d'initiation*, de *lieu d'initiation* donné à une ville, à un édifice, à une citadelle, construite pour veiller et pour observer pendant la nuit, rappelle que l'initiation antique, soit en Egypte, soit ailleurs, avait ses villes et ses temples désignés; que ces lieux étaient ceux où les prêtres se livraient à l'étude des sciences, et particulièrement à celle de l'astronomie. Mais nous avons reconnu tout cela dans notre seconde étude préliminaire.

OBSERVATIONS.

Ici se termine tout ce qui est relatif à l'histoire symbolique d'Adam, d'Ève, de Caïn et d'Abel

Les faits qui leur appartiennent ont été souvent reproduits par la peinture et la sculpture ; et mon intention, en donnant plus d'étendue à l'explication littérale du texte, avait été de choisir parmi les ouvrages des plus grands maîtres, pour joindre à ce volume, dont les détails philologiques ont pu fatiguer souvent le lecteur, quelques dessins qui reposassent sa vue; mais ces compositions sont connues et elles n'ont rien de particulier qui prouve que les auteurs avaient cherché à pénétrer l'esprit du texte. Je les ai abandonnées.

L'artiste ingénieux et même habile qui, dans le XII[e] ou le XIII[e] siècle, orna de sculptures la façade de la cathédrale de Bazas, et qui enrichit une des portes de cette église en y sculptant dix bas-reliefs historiques, dont il prit les sujets dans la cosmogonie de Moïse, avait parfaitement compris la spécialité sociale cachée sous le symbole caïnite; on le reconnaît au caractère réfléchi qu'il prête à Caïn, à la facilité avec laquelle il le fait céder à des inspirations étrangères et irritantes, à des applaudissements perfides et corrupteurs. Il est évident que cet artiste, dont le nom est inconnu, a considéré Caïn comme le père des arts et de l'industrie, joignant à ce mérite tous les inconvénients qui appartiennent à une émulation jalouse; on le voit au costume qu'il lui donne dans le huitième bas-relief; la forme en est recherchée ; elle est plus gracieusement dessinée que celle du costume d'Abel. Son

caractère sombre, soucieux et réfléchi est parfaitement exprimé dans la composition n. 6. C'est un homme laborieux, dont les reins sont habituellement ceints, n. 8, 9 et 10. L'offrande qu'il apporte est arrangée avec goût et symétrie dans une corbeille dont l'élégance annonce le progrès des arts, et l'autel même sur lequel il va déposer cette corbeille est plus riche, plus savant comme ouvrage d'architecture, que celui érigé pour ou par Abel, n. 7. Tout dans cette précieuse production de l'art au moyen âge, semble placer dans l'esprit de l'auteur la spécialité artistique et industrielle sous le type de Caïn même.

Il est une remarque essentielle à faire : la composition du premier bas-relief est une imitation positive d'un bas-relief représentant le même sujet, sculpté vers la fin du XI[e] siècle, dans la cathédrale de Florence (Voyez-en la gravure dans Cicognara et d'Agincourt). Il n'y a qu'une différence, et cette différence prouve le souvenir ou l'imitation, c'est que dans le bas-relief de Bazas c'est le Verbe, le fils qui crée, ce qu'indique sa figure imberbe, et qu'Adam est imberbe; tandis qu'à Florence c'est Jéové, c'est le père qui crée, et que sa figure étant représentée barbue, Adam lui aussi est figuré avec de la barbe. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le nom connu du sculpteur florentin, *Viligelme Claret*, est un nom évidemment à cette époque d'origine française et du midi de la France.

Ces bas-reliefs, restés inédits et presque ina-

perçus, résument parfaitement le sens littéral des paraboles cosmogoniques que nous venons d'expliquer; je les ai choisies. Leur mérite, comme monuments artistiques, appartient à l'ancienne Guienne et il intéresse le département de la Gironde; il y avait donc plusieurs motifs pour les préférer aux ouvrages de meilleurs maîtres et pour penser qu'ils plairaient au lecteur. J'ai cru ne pas devoir les séparer comme les autres dessins pris des monuments égyptiens, on les trouvera à la fin de ce volume.

18.

Et il naquit	UIOULD[45]	Et il fut fait naître, il fut fait généré, produit, arriver à être
à Hénoch	LÈNOUC	pour l'initiation, dans l'intérêt de l'initiation,
.	AT	l'individualité
Hirad.	ÔIRD[46].	du dominateur, de celui qui est le chef du lieu d'observation, de la citadelle ou mansion *astronomique.*

Et Hirad	UÔIRD	Et le chef, le LUI de la

[45] ILD, *generatim infert* PRODUCTIONEM REI, *sive* UT SIT, *sive* UT LUCEM VIDEAT.

[46] Ce chef, ce souverain érigé dans l'intérêt de l'initiation, est ce-LUI dont les initiés ne pouvaient prononcer le nom, et qu'on désignait par le pronom EOVE ou EOVA.

		citadelle élevée pour l'initiation
engendra	ILD	fit naître, généra, produisit à l'être, mit au jour
.	AT[47]	l'individualité
Mehujael.	MÈOUIAL.	manifestant, annonçant, déclarant — la force, la puissance.

Et Mehujael	UMÈOUIAL	Et la manifestation—de la force, de la puissance
engendra	ILD	généra, produisit à l'être, à la lumière,
.	AT	l'individualité
Methuschaël	MTOUChAL[48].	recherchant, demandant, disputant la mort *d'autrui*.

et Methuschaël	UMTOUChAL	Et l'action judiciaire pour rechercher la mort *d'autrui*
engendra	ILD	produisit à l'être,
.	AT	l'individualité, ce qui constitue
Lamech.	LMC[49].	la peine, l'abattement, la souffrance—de celui qui frappe, blesse ou tue la peine—du crime.

[47] Et *le signe, le symbole, la chose*.

[48] Indépendamment des jugements prononcés par l'initiation, comme tribunal sacré, la peine de mort fut établie contre tout initié qui aurait révélé le secret des mystères.

[49] Recourez au cinquième chapitre, verset 25.

Nous avons vu le mot IRD, chapitre 5, verset 15, et nous lui avons trouvé le sens *de domination, de règne* et même *de tyrannie*. Ce mot combiné avec OIR, que nous venons de voir, de cette manière OIR —IRD et OIR —RD } ÔIRD, est donc une expression composée occasionnellement pour désigner *le dominateur de la citadelle, le chef suprême de l'édifice* consacré à l'initiation. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de rien ajouter pour l'explication du texte, tant il est clair et rationnel. Ce qu'il est bien d'observer, c'est que dans le cinquième chapitre on a vu la génération de Lamech exprimée dans les mêmes termes :

au chapitre cinquième	ici
UMTOUChLE	UMTOUChAL
IOULD	ILD
AT	AT
LMC	LMC

C'est évidemment le même fait présenté par deux narrateurs, et appartenant à deux époques différentes; le changement dans l'orthographe du nom propre MTOUChLE l'indique.

La prétention de la force, de la puissance, agissant pour le dominateur, le chef de la ville ou de l'institution nouvelle sera-t-elle acceptée ou disputée par ceux que le pouvoir veut punir? C'est ce que le verset suivant nous dira sans doute.

19.

Et	U—	Mais
Lamech	LMC[50]	l'être symbole de celui

[50] Le mot LMC couvre l'idée d'un accusé qui demande protection, comme chez les Romains le mot candidat, *a togâ candidâ*, couvrait l'idée d'un individu qui aspirait aux emplois publics.

		qui est abattu ayant blessé, frappé ou tué,
prit	—IQÈ	fit endoctriner, persuader avec art, amener, disposer,
pour lui	LOU	au secours de lui
deux	ÇhTI	deux, un double
femmes	NÇhIM [51]	oubli, moyens de persuasion, *une double amnistie*,
le nom	ÇhM	le symbole, le signe, le nom
de l'une *était*	EAÈT	de l'un, de l'une *était*
Hada	ÔDE	*la synagorie*, une assemblée de peuple et de témoins dans un lieu désigné,
et le nom	UÇhM	et le symbole, le signe, le nom
de la seconde	EÇhNIT	de la seconde,
Sillah.	TzLE [52].	la protection, celle qui prie, qui intercède et met à couvert.

[51] NÇhE, participe de la valeur de NÇhA, élever les mains et la voix pour prier, pour obtenir son pardon. Persuader, séduire, pardonner, oublier, amnistier.

[52] *Qui juge*, en Samaritain.

Lamech, symbole de l'homme que la peine judiciairement infligée abat, est coupable d'un double crime ; il s'en accusera lui-même bientôt ; il a tué un homme, il en a blessé un autre, et son nom est choisi de manière à signaler l'un et l'autre délit.

Ces deux crimes sont l'objet d'une action judiciaire ; ils

exigent une justification, ou une condamnation, où un oubli.

Le jugement a lieu devant le peuple assemblé dans un lieu désigné. L'oubli est prononcé pour le premier délit.

Le second obtient la même faveur, mais en recourant à la prière, à la protection, en intercédant pour le coupable ; il y a implicitement ici une sorte de débat judiciaire, et le sens du mot TziLÉ, en samaritain, laisse entrevoir un jugement.

Ces deux justifications sont, dans le sens littéral convenu, *les épouses* de Lamech, ses deux femmes ; mais il est bien extraordinaire que l'auteur, qui partout a fait usage du mot AÇhÉ, pour désigner la femme d'Adam et celle de Caïn, ait employé ici le mot NÇhÉ, qu'il abandonnera aussitôt qu'il ne sera plus question de Lamech. Or, NChE, au pluriel NChIM, ne désigne une femme que très-secondairement et par allusion à ce qui a lieu ordinairement, parce que la femme est supposée *oublieuse* de sa famille quand elle s'est attachée à un mari. NÇhE, par sa valeur radicale, désigne l'*oubli d'une dette, d'une faute*, une véritable *amnistie*, comme un de ses dérivés en arabe.

Ainsi ce verset, véritable lumière, nous indique comment la justice était rendue dans les temps primitifs. On y voit le souverain ou le chef-suprême du sacerdoce pourchassant le coupable, obligé de le faire comparaître devant le peuple assemblé, pour entendre la défense, la supplication employée pour excuser les fautes commises, et pour prononcer selon l'assentiment général. Les deux jugements portent le nom d'*oublis*, c'est ce que nous nommons *absolution* ou *amnistie*.

20.

Et U— Lorsque

Hada	ÔDE[53]	la synagorie, l'assemblée du peuple réuni dans un même lieu,
engendra	TLD	eut produit
.	AT	ce qui constitue
Jabal	IBL	le revenu, les fruits de la terre portés çà et là
il	EOVA	cela
fut	EIE	fut
le père	ABI	l'origine, le principe
de celui qui habite	IÇhB[54]	de celui qui s'est assis et qui habite étranger
une tente	AEL	une tente
et de la possession en troupeaux du pasteur.	UMQNE[55].	avec de la marchandise, avec une possession négociable.

[53] C'est évidemment la réunion sociale, la société humaine fixée dans un lieu quelconque. Le sens intime de ce mot ne peut être mis en doute, puisqu'il est en opposition avec MQNE.

[54] C'est le marchand des temps primitifs.

[55] Ce mot fait opposition avec ODE; car désignant principalement des acquisitions en troupeaux, il sous-entend la vie nomade, celle des hommes qui habitent sous des tentes.

On trouve ici l'explication très-rationnelle de l'origine du commerce. C'est ainsi qu'il a dû se pratiquer chez les peuples primitifs, divisés en pasteurs et en agriculteurs, c'est ainsi qu'il se pratique encore dans le Levant. Les denrées d'un pays s'échangent contre celles d'un autre par le moyen des caravanes, les nomades marchands qui

composent ces caravanes, stationnent sous des tentes lorsqu'ils sont arrivés à leur destination.

L'époque de cette arrivée donnait lieu alors, comme elle donne lieu aujourd'hui, à des fêtes, à des réjouissances. On était attiré doublement, par l'intérêt et par le plaisir. Le plaisir, figuré par les instruments de musique, était donc le compagnon fidèle de Jabal; et nous allons voir que l'auteur fera Jubal frère de Jabal.

21.

Et le nom	UÇhM	Et le signe, le symbole le nom
du frère de lui	AÈIOU	affinité sociale, allié, compagnon, ami de lui, *était*
Jubal	JOUBL[56]	le cor, la trompette; le trompette, celui qui sonne du cor, qui annonce, qui convoque (pour l'arrivée de JaBaL.)
il	EOVA	Cela
fut	EIE	fut
le père	ABI	l'origine, le principe
de tout	CL	de tout *individu*
touchant	TPhÇh	touchant, maniant
la cithare	CNOUR[57]	un instrument pour les

[56] Faite en forme de corne de bélier. C'est probablemeet la flûte ou trompette recourbée égyptienne, dont parle Eustathe (in Iliad. Lib. XVIII, v. 495), et qui était appelée alors *chnoué*, pour *djônoué*; mot composé de *djô*, une flûte, en copte, et de *ouaie*, mot égyptien, conservé par Horapollon, et qui désigne la voix éloignée ou qui se fait entendre de loin. Jablonski croit que ces flûtes servaient à convoquer les Egyptiens aux cérémonies religieuses.

Quando dulcisonans fistula,
Sacra sacros
Ludos sonas.

(Euripide, Bacch.)

Les Coptes nommaient *Tap*, la trompette; en hébreu ÇhOPhR.

		chants graves et religieux
et l'orgue.	UÔOUGB.	et un instrument pour les chants légers et amoureux.

[7] Le nom vulgaire du *canour* était en égyptien *tèbuni*, que le savant Jablonski fait venir du copte *ouôini* avec l'article féminin *te*. Cet instrument était du genre des trigônes, peu différents de la lyre ou de la cythare. Jablonski pense qu'il se touchait avec le plectrum; les monuments égyptiens sur lesquels il est facile de le reconnaître, ont prouvé qu'on le pinçait avec les doigts comme la harpe. Le Canor ou Kinor des chants religieux, chez les Hébreux, avait dix cordes. Celui à trois cordes, chez les Egyptiens, était symbolique, et chaque corde répondait à une des saisons de l'année. (Diodore, liv. 1.)

Les fêtes périodiques qui avaient lieu par l'arrivée des caravanes, donnèrent naissance, selon Moïse ou l'auteur de ce récit, à la musique instrumentale. Suivant lui, le premier instrument sonore dont on fit usage pour appeler les populations éloignées, fut le *cor*. Ce cor eut la forme symbolique des cornes du bélier, car ces fêtes avaient un caractère religieux et se liaient à celles de l'initiation. Aussi disait-on que les inventeurs des mystères avaient aussi inventé la musique, témoins Musée, Orphée, Eumolpe, etc.

Le cor perfectionné devint ce que nous nommons une trompette, un chalumeau, tout instrument à vent. On s'explique comment ce premier essai de l'art amena l'invention du CaNOR, instrument à corde; je vais transcrire ici ce que je disais de cet instrument dans l'*Essai sur les Hiéroglyphes égyptiens*, page 274 :

« Les prêtres égyptiens cultivaient avec soin la musique; le célèbre Orphée, et Linus qui l'a précédé, furent instruits par eux. Pythagore, leur élève, mettait la musi-

que au nombre *des remèdes du corps et de l'âme*. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que les prêtres égyptiens, les CN-S (cohens), donnèrent leur nom au chant grave et mélancolique, au chant religieux et à ces harpes, à ces lyres sacrées, si goûtées dans l'antiquité; ainsi elles furent nommées CaN-OR ou CiN-OR; de-là vint le KIN des Chinois, le KIN-UR-a des Grecs. Les sons nobles et majestueux de cet instrument élevaient l'âme et calmaient les passions; aussi fut-il particulièrement réservé aux *Saph-s*, aux *Sages*, de le toucher. Le CIN-OR du ThOTh des Hébreux, de DOD, de David, calmait les emportements de Saül, et chassait l'esprit de haine qui l'obsédait. Les Chinois attribuent à leur KIN les mêmes effets.

Du mot CAN-oR ou CIN-oR sont venus le latin CAN-OR, *harmonie;* CAN-O, *je chante;* le français CAN-tique, CHANT, etc.

Ce n'est pas tout. Moïse semble placer l'invention du CIN-oR avant le déluge. Celle du KIN, chez les Chinois est aussi ancienne. Moïse place à la même époque l'invention d'un autre instrument de musique; il nomme celui-ci OGAB ou AGAB; or, OGAB-E ou AGAB-E signifie *amour, galanterie, chansons gracieuses;* de ce mot vient en grec AGAPE, *amour, galanterie, caresse,* et AGAP-aô, *j'aime*. Voilà donc deux instruments de musique qui, par leur nom seul, annoncent une très-grande perfection dans l'art musical, un système complet établissant deux modes généraux, à l'un desquels appartenait le chant grave, noble et mélancolique, le chant des Saph*, des sages,* et le CIN-oR; et à l'autre, la musique légère, vive et galante, les chants d'amour et l'AGAB. Veut-on savoir, maintenant de quelle manière les traducteurs ont rendu ce passage si précieux du premier livre de Moïse, le voici : « Jubal fut le père de ceux qui jouent de la harpe » et de l'orgue.» Je demande quel fruit on peut retirer

d'une semblable traduction? Cependant l'intention de Moïse, dans le choix des mots qu'il emploie, était bien facile à deviner.

Voilà donc un fait inconnu qu'il faudra nécessairement joindre à l'histoire de la musique chez les anciens peuples, et, en particulier, chez les Egyptiens et chez les Hébreux.

Enfin les CIN-s, les prêtres égyptiens, et en général les *cohens* primitifs, ont inventé la poésie; ce mot signifie *parole de Dieu* ou *parole divine*. La poésie hymnique, la première de toutes les poésies, se chantait, et par suite, toute espèce de poésies était accompagnée du CIN-oR ou de la lyre. Or, on nomma ce chant majestueux, dont le souvenir subsiste dans toutes les langues, *le chant des vieillards*, le chant *des hommes sur le déclin de la vie*, des hommes *blanchis* par l'âge, en un mot le *chant des* CIN-s, ou *des* CIGN-*es*; car, pour représenter le CIN, *le prêtre* chantant les louanges de la Divinité, le musicien blanchi *par l'âge*, ils figuraient, dit Horapollon, un CIGN-e. *Senem musicum volentes commonstrare cycnum pingunt; quod hic senescens suavissimum edat concentum*.

Telle est, en outre, l'étymologie du nom donné à cet oiseau symbolique.

Si l'on juge de la supériorité de la musique chez les Grecs, par leur supériorité en poésie, en architecture, en sculpture, et si l'on considère que les éloges que les anciens firent de cette musique surpassent de beaucoup ceux qu'ils donnèrent aux productions des autres arts, on jugera que cette musique était réellement fort supérieure.

Mais alors que penser de l'antique musique de l'Egypte, lorsque Platon, qui l'avait entendue, l'élève si fort au-dessus de l'antique musique des Grecs; lorsqu'il la pro-

pose comme le modèle le plus parfait de la meilleure musique, autant pour l'énergique et sublime vérité de son expression, que pour la merveilleuse beauté de sa mélodie.

(Voyez le mémoire sur la musique de l'antique Egypte, par M. Villeteau, article premier.)

22.

Et Sillah	UTzLE	Or, celle qui protège, qui intercède et met à couvert, qui juge *du mérite*
elle	EOVA	elle
aussi	GM	aussi
mit au monde	ILDE	généra, produisit
.	AT	ce qui est
Thubal—	TOUBL	le monde, la terre habitable, l'universalité
—Caïn	QIN	laborieuse et industrielle (l'universelle industrie et l'art par excellence)
aiguisant	LThÇh	aiguisant, terminant, polissant, perfectionnant
tout	CL	toute
œuvre	ÈRÇh [58]	œuvre de sculpture, ou moulée en terre, ou ciselée,
d'airain	NÈChT	œuvre d'airain
et de fer.	UBRZL.	et de fer.

[58] On peut être étonné du rôle important, que dans ces récits les auteurs font jouer à la sculpture, puisque Dieu même est un artiste, un sculpteur. Il ne faut pas oublier que la sculpture était alors l'art d'écrire, et qu'un ouvrage sculpté ou gravé était une œuvre de science, une instruction, un livre.

Et la sœur	UAÈOUT	Et l'affinité, l'alliée, l'associée, la compagne
de Thubal—	TOUBL	de l'universelle
—Caïn, *fut*	QIN	industrie (du génie universel, de l'esprit humain) *fut*
Nahamah.	NÔME.	la beauté, le beau.

L'art le plus simple de tous, le plus facile, celui que la nature avait créé elle-même, et vers lequel elle nous appelait, était l'art musical. Après lui vient l'art d'imitation s'exerçant par la sculpture, par la gravure, sur l'argile et sur les métaux, et s'associant, ou plutôt amenant la pensée, la connaissance du beau.

Ainsi, dans ce verset, bien digne de notre attention, il ne s'agit pas de forger des armes; d'aiguiser le fer et de polir l'airain, quand on n'explique pas comment le fer et l'airain ont été trouvés; mais il s'agit de la perfection apportée dans les arts par l'industrie de tous les peuples, par le génie de l'homme. Il s'agit de la perfection dans les arts d'imitation, dans la sculpture qui joue un si grand et si noble rôle chez les anciens. Car ils n'avaient pas oublié, eux, que par elle tout avait été enseigné et écrit. L'auteur a voulu expliquer l'origine et la conscience du beau; il comprenait que si les arts d'imitation n'avaient pas existé, l'esprit humain n'aurait pu avoir même l'idée de la beauté et de la laideur, du bien et du mal, que tout progrès intellectuel était impossible, et que l'homme restait dans la classe des singes.

De Thubalcaïn, symbole personnifié de l'industrie universelle ou commune à tous les peuples, les mythologues font ordinairement venir Vulcain. Mais Vulcain, lui-même, n'était pas en principe considéré comme un simple forgeron,

il symbolisait l'industrie ; c'était un artiste, un sculpteur, travaillant, incisant, gravant les métaux ; formant des statues, dont la beauté était si merveilleuse, qu'on les disait animées.

Les versets 20, 21 et 22 que nous venons de voir, sont une digression qui nous a pour un moment éloignés de Lamech. Ne nous en plaignons pas, il y a plus de lumière dans ces trois versets que dans bien des volumes, sur l'origine des arts et de l'industrie.

23.

Et	U—	Or, donc,
Lamech	LMC	l'être symbole de celui qui est abattu ayant frappé, blessé ou tué
dit	—IAMR	dit
aux femmes de lui	LNÇhIOU	pour les oubliantes, pour les amnistiantes de lui,
Hadah	ÔDE	la *Synagorie*, l'assemblée du peuple et des témoins dans un lieu désigné pour y recevoir l'instruction
et Sillah.	UTzLE.	et la protectrice, celle qui intercède pour mettre à l'abri, qui juge *du mérite*.

Ecoutez	ÇhMÔN	Ecoutez, exaucez
la voix mienne	QOULI	la voix de moi
femmes	NÇhI	oubliantes, amnistiantes *protectrices*
de Lamech.	LMC.	de l'être abattu et souf-

		frant pour avoir blessé ou tué !
Prêtez l'oreille au discours de moi.	EAZNE	Prêtez l'oreille
	AMRTI.	au dire de moi !
parce que	CI	Parce que, c'est que
j'ai tué	ERGTI	j'ai tué moi
un homme	AIÇh	un homme
dans ma blessure	LPhTzÔI	selon l'action mienne, dans l'action mienne de briser, d'écraser les testicules, de rendre eunuque, d'en faire un eunuque mien,
et un jeune homme	UILD	et un petit garçon, un jeune homme
dans ma meurtrissure.	LÈBRTI[59].	dans l'action de l'association, dans l'union de moi.

[59] ÈBRT, *socia tori.* Ce mot est féminin et n'en est que plus expressif ici.

L'auteur reprenant son récit relatif à Lamech, continue de repousser le mot AChE et de faire usage de NChE ; car ce mot a seul un rapport marqué avec le sens intime qu'il veut cacher, et en même temps avec l'idée de femme mariée.

Ce Lamech, dont on a été si souvent embarrassé, dont on a vainement cherché à expliquer le crime (*j'ai tué un*

homme dans ma blessure, et un jeune homme dans ma meurtrissure), ce Lamech se présente à nous sous un aspect doublement repoussant et abominable. C'est un *lenocinator,* un homme dont la profession consiste à faire des eunuques, profession qui alors n'était pas aussi odieuse qu'elle le serait aujourd'hui, bien qu'elle ne soit pas tout-à-fait proscrite en Italie, où l'église en profite.

Lamech, accusé de meurtre, appelle l'oubli de la part du peuple, assemblé pour juger sa conduite. Il confesse son double crime. Le premier est une conséquence naturelle du métier qu'il exerce ; il n'y a dans ce qu'il a fait ni préméditation, ni meurtre volontaire ; il excuse le second en prétextant son amour pour le jeune homme dont il a causé la mort ; il y a dans le mot EBR du texte un sens qui se rapporte ici aux mœurs infâmes, si communes dans les temps primitifs. Rappelez-vous Sodome et l'offre de Loth aux habitants de cette ville corrompue. Songez à ce que pouvaient être les infâmies des enfants de Jacob, Genèse 37, 2, où le mot DBE, *infâmie*, du Chaldaïque DB *stercus, fluxus seminis,* vous ramènera au mot DBR du discours de Loth, et au mot EBR de celui-ci.

Quelle a été la pensée de l'auteur en faisant considérer les dangers de la castration, pratiquée comme profession? Celle d'en faire comprendre l'iniquité, puisqu'on peut l'assimiler au meurtre. Il y a peut-être aussi une révélation obscure dans ce récit; il semble calculé pour faire connaître l'origine d'un usage ancien en Ethiopie, en Egypte, et devenu saint et obligatoire pour les juifs. On peut croire que l'habitude d'ôter, sans en éprouver de remords, les organes de la génération à de jeunes enfants, a fait naître l'idée de la circoncision. Par la castration, les individus étaient dévoués, consacrés au service des hommes puissants sur la terre ; par la circoncision, ils le furent à celui de la Divinité.

Longin parle de machines dont on se servait pour déformer les enfants. C'était surtout en Egypte et en Syrie qu'on élevait un plus grand nombre d'eunuques ; et il est singulier, comme le remarque M. de Caylus, Antiquités, tome 6, p. 275, que l'Egypte soit encore aujourd'hui le lieu d'où les Turcs tirent les eunuques noirs les plus beaux.

Quant à la circoncision, l'inspection des momies a prouvé qu'elle était pratiquée généralement en Egypte.

« Les Egyptiens qui s'adonnent à la géométrie et s'appliquent à mesurer le cours des astres, réprouvent, dit saint Ambroise, épitre LXXII, ceux des prêtres *qui négligeraient la circoncision*, sans laquelle on ne peut acquérir la science de la poésie sacrée, de la géométrie et de l'astronomie[1] ». Ainsi, Moïse, en généralisant l'usage de la circoncision chez les Hébreux, initiait les Israëlites au sacerdoce égyptien ; il en faisait, comme il le dit lui-même, un peuple de prêtres, un peuple saint. Mais ce peuple était par cela même une acquisition pure et simple à Jéové, il était son héritage, tandis que l'Egypte était le peuple même de Dieu ; c'est ce qu'Isaïe dit positivement.

24.

C'est pourquoi	CI	Parce que, c'est que
Caïn	QIN[60]	l'homme travailleur et industrieux

[60] L'homme appartenant à la classe la moins élevée de la société.

[1] *Ægyptii, qui et geometriæ et colligendis siderum cursibus operum intendunt suam, impium judicant sacerdotem qui nequaquam habeat circumcisionis insigne, nam neque magici carminis sapientiam, nec geometriam, nec astronomiam, judicant vim suam obtinere sine circumcisionis signaculo.*

Ægyptii, quarto-decimo anno, circumcidunt mares, et feminæ apud eos eodem anno circumcidi feruntur, dit encore saint Ambroise, dans son livre sur Abraham, liv. II, chap. II.

sera vengé	IQM	sera fait vengeant, devra vengeance
sept fois	ÇhBÔTIM	sept fois, sur sept générations, sur sept êtres générés,
et Lamech	ULMC[61]	et l'être abattu souffrant pour avoir blessé ou tué
soixante - dix fois	ÇhBÔIM	soixante-dix fois
et sept fois.	UÇhBÔE.	et sept fois.

[61] Involontairement et absous par le peuple. Il faut sous-entendre cette condition sans laquelle le jugement serait d'une iniquité et d'une immoralité révoltante.

Ce passage est excessivement obscur. Il serait inexplicable, comme le sens vulgaire l'interprête, sans le récit relatif à la punition de Caïn et à celle que devrait son meurtrier, si quelqu'un osait attenter à sa vie. Cette obscurité résulte de l'obligation que le rédacteur ou son copiste s'étaient imposée, pour renfermer le sens entier de ce verset, dans *sept* paroles.

On a donc ici un exemple frappant et significatif des mutilations qui existent dans le texte hébraïque. Supprimez le verset 15. Supposez qu'il n'a jamais existé et que le fait qu'il rapporte est inconnu, et vous verrez qu'ici ce n'est pas à Caïn que sera due la vengeance, mais que ce sera Caïn qui la devra; et vous trouverez la même chose pour Lamech. L'auteur, ou son copiste, a supprimé les mots CL ERG, *tout homme qui tuera*, dans les deux parties de la phrase. Il a pensé que le fait étant connu, il suffisait d'en réveiller le souvenir par quelques mots, pour que l'esprit du lecteur rectifiât ce que la rédaction

avait d'embarrassé. La comparaison des deux versets fera comprendre le sens du dernier.

VERSET 15.	VERSET 24.
CL, tout *homme*.	——
ERG, qui tuera.	——
QIN, Caïn.	QIN, Caïn.
IQM, en devra vengeance.	IQM, en devra vengeance.
ÇhBOTIN, sept fois.	ÇhBOTIM, sept fois.
	Les mots UCLERG manquent également devant LMC.

Pour obvier à cette mutilation on traduira **de** *Caïn*, **pour, à cause de** *Caïn on devra vengeance*. Mais DE est une préposition qu'on ne peut sous entendre dans le texte comme dans la traduction.

Le mot ÇhBO, marque *plénitude* et *satisfaction ; satisfaction donnée par un jugement et par serment*. Il est impossible de traduire cette allusion qui s'allie à tout ce qui précède et aux *sept* mots de cette phrase. L'auteur joue sur ce nombre, comme l'a fait le rédacteur du cinquième chapitre, lorsqu'il a fait vivre Lamech sept cent soixante-dix-sept ans ; ici sa mort sera vengée soixante-dix-sept fois. Et puis qu'on dise que ces deux Lamech ne sont pas un seul et même personnage.

Un fait de mœurs ressort de ce texte, c'est le peu de prix attaché à la vie de l'homme de labeur, et l'excessif intérêt qu'inspire celle des hommes qui servent la corruption de la société !

25.

Et	U—	Or, quand, lorsque
Adam	ADM	l'être adamique, l'être humain, le genre humain,

connut	—IDÔ	connût par expérience,
encore	ÔOUD	après ce temps, après cette durée,
.	AT	la substantialisée, produite en être
la femme de lui	AÇhTOU	ardeur féminine et génératrice de lui, — sa femme
et elle enfanta	OUTLD	alors elle produisit
un fils.	BN[62]	une procréation, une édification pour servir de refuge, un fils.

Et elle appela	UTQRA	et elle lut, elle nomma
.	AT	ce qui est, le signe figuré,
le nom de lui	ÇhMOU	symbole de lui, nom symbolique de lui,
Seth.	ÇhT[63].	base, principe, fondement *de la société humaine.*

Parce que	CI	parce que
Dieu	ALÉIM	CEUX-CI, *les forces*, les Dieux amonéens, les Dieux ouvriers et artistes
a posé, établi	ÇhT	ont basé, ont fondé
pour moi	LI	pour moi
une semence	ZRO	une force, une puissance

[62] Une édification pour sauver la société humaine : un fils, progrès intellectuel et modifiant les choses.

[63] J'ai fait observer que Sheth est le même que Theth, Theuth ou Thoth, l'inventeur de l'écriture alphabétique selon les Egyptiens et les Phéniciens.

autre	AÈR	venant après, autre
pour	TÈT	en dessous, à la place
Abel,	EBL.	de l'homme faible et vain; dont l'existence était sans force et sans durée.

parce que	CI	Parce que
Caïn	QIN	l'homme de travail, industrieux, envieux et irascible
tua lui.	ERGOU.	tua lui.

L'auteur n'ayant plus à parler de Lamech et de ses prétendues femmes, abandonne le mot ÇhNE qui obscurcirait le sens intime et revient au mot AÇhE.

Suivant cet auteur, lorsque la société est arrivée au dernier degré de la corruption, ce n'est pas par un cataclysme, par un bouleversement miraculeux et universel qu'on la régénère, c'est en la constituant sur de nouvelles bases, sur des institutions fortes et puissantes à la place de la faiblesse, de la vanité qui se fie en ses richesses et croit imposer à l'homme fort, intelligent et laborieux.

Le rédacteur du cinquième chapitre avait conçu différemment l'époque et l'origine des lois. Son imitateur avait d'autres vues; il voulait nous initier à l'origine et aux progrès des arts et des sciences. Il s'est trouvé embarrassé pour placer les noms de Seth et d'Enos. Il s'en est servi pour indiquer, d'une manière spécieuse, l'origine de l'écriture alphabétique, à laquelle l'univers doit ses lumières et les progrès de la civilisation; ainsi il a complété son sujet.

Nous ne pouvons donc pas douter que dans sa pensée le mot ÇhT ou SheT porte avec lui les significations in-

times de STATUTS, de RÉGLEMENTS SOCIAUX. L'expérience séculaire de l'être adamique, c'est-à-dire du genre humain, en a fait sentir l'impérieuse nécessité. Ces statuts, ces réglements sont *la seule force, la seule puissance*, le nouveau *bras,* qui peut arrêter une nouvelle aggression de l'homme fort, voué au travail, à l'industrie contre l'homme oisif, riche et corrompu qui se fait le pasteur des peuples, et qui, n'ayant cependant qu'une existence sans force, impuissante pour résister seule et par elle-même, s'évanouit comme une vapeur météorique.

26.

Et à Seth	ULÇhT	Et par l'être *symbole* de la base, du principe, de la loi sociale
lui	EOVA	lui
aussi	GM	aussi,
il naquit	ILD	fut produite, fut générée
un fils.	BN[64]	une édification.

Et il appela	UIQRA	Et il lut, il nomma
	AT	ce qui est, le signe,
le nom de lui	ÇhMOU	symbole de lui, nom symbolique de lui
Enos.	ANOUÇh[65].	l'homme misérable et sujet à tous les maux de l'humanité, l'existence passive, souffrante.

Alors	AZ	Alors, à cette époque

64 Un état de choses progressif symbolisé par une individualité.

65 C'est l'homme avec la conscience de son malheur et de sa mortalité; cette conscience résultant des lois sociales.

on commença	EOVÈL	il fut fait faire une profanation, une violation des choses saintes et qui n'étaient pas vulgaires
à invoquer	LQRA	par l'action de lire
au nom, par le nom	BÇhM	par le symbole, par le nom symbolique, au moyen du nom
de l'Eternel.	JÉOVÉ[66]	de LUI, l'Adoni, le maître, le chef suprême *des Dieux*.

[66] Lequel nom était les voyelles AEI. Voyez la seconde étude préliminaire, t. 1, p. 85 et suivantes.

Socrate, dans le Philèbe de Platon, dit qu'en Egypte l'opinion était que Theuth (Theth ou Thoth) décomposant les sons de la voix humaine pour créer les lettres alphabétiques, aperçut d'abord, dans l'infini des sons, *les voyelles, comme étant non pas un, mais plusieurs*: et puis d'autres lettres qui, sans tenir de la nature des voyelles, ont pourtant un certain son, et il connut qu'elles avaient pareillement un nombre déterminé.

On peut revoir ce que nous avons dit au chapitre cinquième, en traduisant les versets relatifs à Seth et à Ænosch.

Nous sommes évidemment arrivés à l'époque où les lois étant écrites, il fallut rendre vulgaire l'usage de l'écriture alphabétique. Ce fut une profanation, une violation des usages sacrés maintenus jusqu'alors. J'ai expliqué tout ce qui est relatif à cette circonstance, dans les recherches sur l'origine et les accroissements successifs de l'alphabeth hébreu. Il me reste à dire que, comme toutes les belles et ingénieuses découvertes, celle-ci eut, dès son origine, des ennemis puissants, qui, ne tenant aucun compte de ses avantages futurs, ne la jugèrent que par les inconvénients du moment.

Lorsque Theuth, inventeur des lettres alphabétiques, se présenta devant Tham, ancien roi d'Egypte, à Thèbes, pour annoncer sa découverte, et demander la permission de la rendre vulgaire, parce qu'elle était le meilleur moyen de fortifier la mémoire et de propager la science: voici, selon Platon, qu'elle fut la réponse de Tham.

« O trop artificieux Theuth, autre chose est d'être apte à la composition des ouvrages de l'art, et autre chose de savoir juger sainement de l'avantage ou du préjudice qu'ils doivent apporter à ceux qui en font usage; et vous, qui êtes le père des lettres, vous avez avancé, d'après votre affection pour elles, tout le contraire précisément de l'effet qu'elles doivent produire; car l'usage qu'on en fera, en portant à négliger la culture de la mémoire, engendrera l'oubli dans l'esprit de ceux qui le contracteront, puisque ceux qui se reposent ainsi sur le secours de ces monuments extérieurs des lettres, ne repassent plus les choses elles-mêmes dans leur esprit. C'est pourquoi vous avez découvert le moyen, non de conserver la mémoire, mais de la rappeler; et vous donnez à vos disciples une opinion de la science, plutôt que vous ne leur en donnez une véritable connaissance; car, lorsqu'ils auront tout lu sans être dirigés par un maître instruit, ils paraîtront au vulgaire savoir beaucoup, tandis qu'ils ne seront qu'ignorants; ils deviendront plus incommodes en société, parce qu'ils ne seront pas pénétrés de la science même, et qu'ils auront été trompés par l'opinion qu'ils s'en seront formée. »

Les objections de Tham sont décourageantes; elles font naître de tristes réflexions. Et quand on pense que ces objections ont pu être faites, avec une apparence de raison, contre la plus belle découverte de l'esprit humain, on se demande, si, lorsqu'on croit tenir la vérité, on ne ferait pas mieux de la cacher que de la présenter aux hommes.

Nous n'irons pas plus loin en ce moment ; nous croyons en avoir dit assez, pour que tout homme de bonne volonté, sans prévention et sincèrement attaché au Christianisme, comprenne comme nous le danger auquel on expose cette religion si belle et si sainte, en continuant d'en chercher la base et l'origine dans le sens littéral des traditions cosmogoniques. Si, malgré nos preuves, malgré la pureté de nos intentions, en faisant connaître ces preuves, la critique religieuse croit devoir mépriser nos avertissements et nos craintes ; si, se renfermant dans l'esprit de ses jugements ordinaires, et s'appuyant comme toujours sur le sens grammatical convenu des textes sacrés, elle est tentée de nous appliquer les paroles de Job : Dieu fait tomber ceux qui donnent conseil aux autres en des pensées extravagantes, *adducit consiliarios in stultum finem*, nous nous consolerons en observant que ce saint homme ajoute : Dieu n'épargne pas davantage ceux qui s'établissent juges du bon sens d'autrui, *et insanire facit judices,.... et ambulare facit sacerdotes spoliatos mente ;* plus tard, peut-être, continuerons-nous la révélation du sens intime des livres mosaïques.

FIN.

ADDITION ET FAUTES ESSENTIELLES
A CORRIGER.

PREMIER VOLUME.

Page xviij. *Ligne* 3, le AOUR, *lisez :* le mot AOUR.
— 16. *A la fin de la* 19me *ligne, ajoutez :* **Les volumes ou rouleaux de Papyrus, trouvés dans les tombeaux de l'antique Egypte, ont souvent de dix à quatorze pouces de hauteur sur vingt-huit ou trente pieds de longueur. Bien qu'un rouleau de cette étendue soit fort difficile à manier pour y chercher une citation, « il ne faudrait pas, dit M. Jomard, juger par ces mesures de la dimension à laquelle pouvait atteindre le papier égyptien; car rien ne devait borner cette dimension, s'il faut en juger par le procédé que Pline a décrit. »**
— 17. *Ligne* 19, livre, *lisez :* le livre.
— 39. *A la note, ligne* 2, doulées, *lisez :* doublées.
— 56. *A l'avant-dernière ligne* EÔTIRI, *lisez :* EÔTIRY.
— 94. *Avant-dernière ligne* Maika, *lisez :* Mailla.
— 157. *Ligne* 10, BTyR, *lisez :* BTzyR.
— 179. *Ligne* 12, induits, *lisez :* induit.
— 203. *Ligne* 2, chap. 88, *lisez :* chap. 33.
— 204. *Ligne* 7, caïnistes, *lisez :* caïnites.
— 238. *Ligne* 25, dans la religion, *supprimez :* dans.
— 254. *Col. hébr.* ThOUB, *lisez :* ThBT.

SECOND VOLUME.

Page 133. *Col. hébr.* UÇhÇhNIM, *lisez :* UÇhÇhIM.
— 151. *Col. hébr.* UÇhMOUNIM, *lisez :* UÇhMNIM.
— 160. *Col. hébr.* UIEI, *lisez :* UIÊI.
— 194. *Dernière ligne,* Assistance, *lisez :* substance.
— 247. *Ligne* 28, Gnus, *lisez :* Genus.
— 271. *Ligne* 18, d'elle, *lisez :* de lui.
— 253. *Rétablissez le numéro du verset* 25.
— 311. *Ligne* 25, objection, *lisez :* abjection.
— 318. *Ligne* 18, *mutation lisez : nutation.*
— 316. *Col: hébr.* EÇhOUB *lisez :* TÇhOUB.

TABLE DU SECOND VOLUME.

1. Le Fr
2. La ca
3. L'alph
4. Coiffu
5. Les Æ
6. L'initi

1. Le fr
2. L'arch
3. La tab
4. Le tab
5. Isis ma
6. Plan a
7. Le Cy
8. Asé pl
9. Symbo
10. Asé sé
11. Typho
tant

1.
2.
3.
4.
5.
6. Bas-
7.
8.
9.
10.

N: 2.



P. L. del.

Dieu défe

1. Le **Fr**
2. La **ca**
3. L'**alpl**
4. Coiff**u**
5. Les Æ
6. L'**initi**

1. Le **fr**
2. L'**arch**
3. La **tal**
4. Le **tab**
5. Isis **ma**
6. Plan a
7. Le Cy**r**
8. Asé pl
9. Symb**o**
10. Asé sé
11. Typho
tant

1.
2.
3.
4.
5.
6. Bas-
7.
8.
9.
10.

N° 3.



P. L. del.

B

Adan



Cathédrale

N.° 4.



P. L del.

Bas Reliefs

Adam et Eve après

Cathédrale



Bas-Reliefs H

Adam et Eve chassés du

N.º 6.

P. Li del.

Ca



P. L. del.

P

Cathé



P. L. del.

Bas

Sa



Cathédr

N° 9



P. L. del.

Bas R

Ca

Cathe

N° 10



P. L. del.

Bas

Dieu reproche

